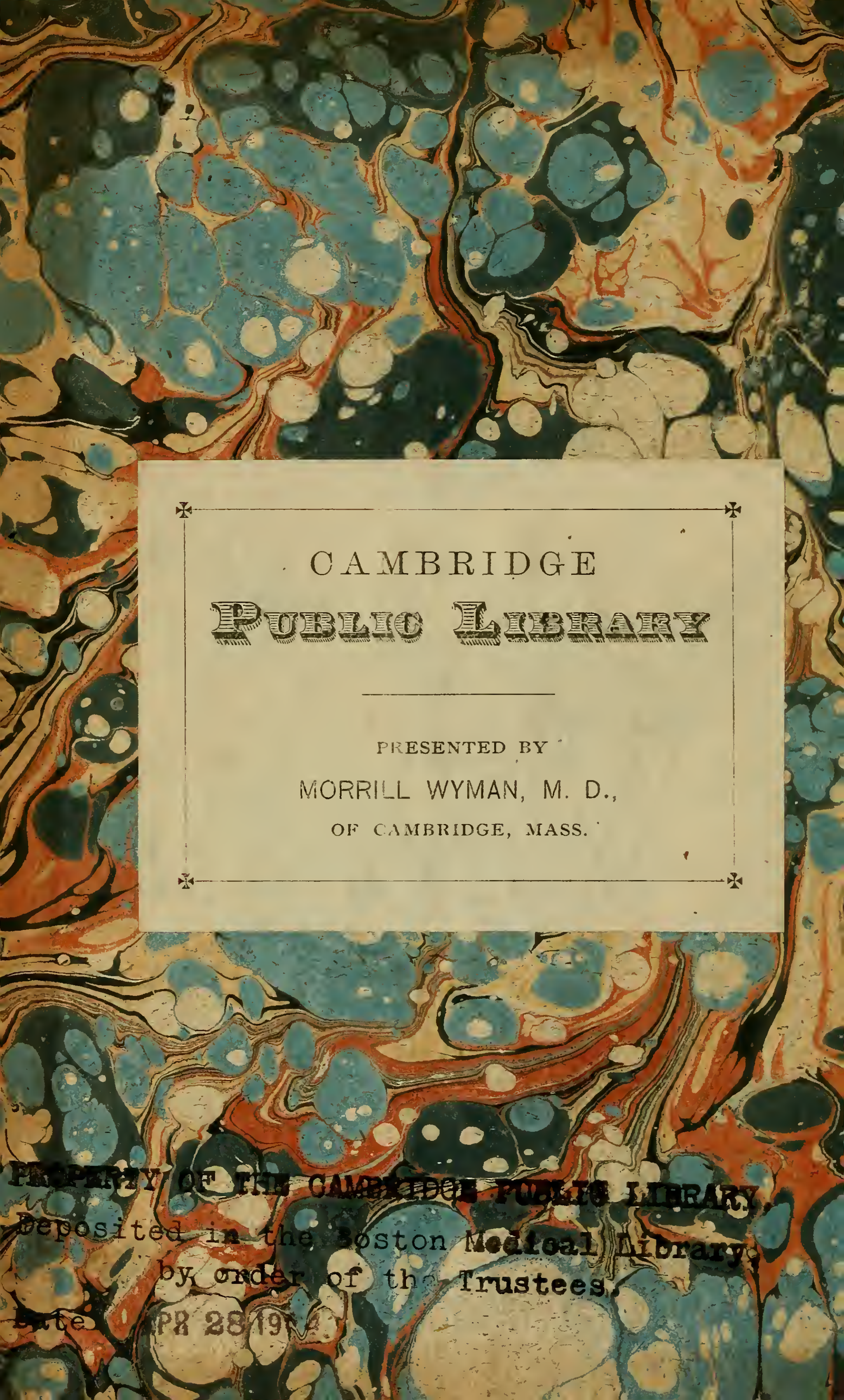
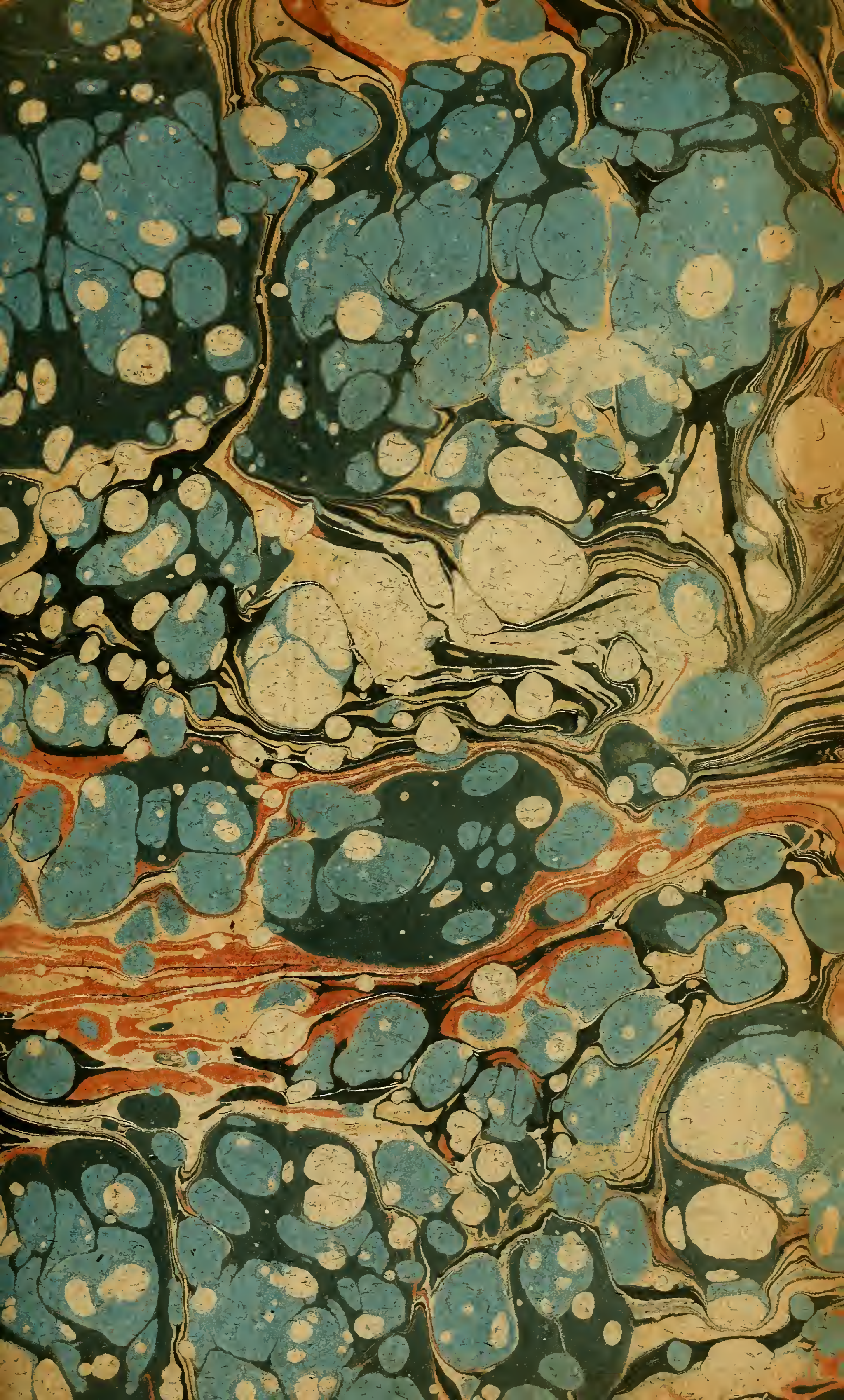



CAMBRIDGE
PUBLIC LIBRARY
PRESENTED BY
MORRILL WYMAN, M. D.,
OF CAMBRIDGE, MASS.
Deposited in the Boston Medical Library
by order of the Trustees.



NOUVEAU RECUEIL DE PIÈCES

Relatives au Traitement des Vapeurs ;

OU

SUPPLÉMENT AU TRAITÉ

Des Affections Vaporeuses des deux Sexes ;

DANS lequel on trouve la Réponse à toutes les Objections que l'on a faites contre la Méthode humectante, & des nouvelles Observations pratiques qui en démontrent la sûreté.

Par M. POMME, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Médecin Consultant du Roi, & de la Grande Fauconnerie.

Veritatem dies aperit. SENEC. *de Irâ, libr. II.*

Prix. . . . . 4 ₶ broché.



A PARIS, *rue Saint-Jacques*,

De l'Imprimerie de J. TH. HERISSSANT, Pere, Imprimeur du Cabinet du Roi, & Maison de Sa Majesté.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



A MONSIEUR

TISSOT,

Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Médico-Physique de Basle, de la Société Économique de Berne, & de celle de Physique expérimentale de Rotterdam, &c. &c. &c....

Le Public a su par vous, Monsieur, que j'étois votre ami (Tissot, de Valetud. Litterat. pag. 14.); *mes Critiques vous ont compté, depuis, avec une sorte de satisfaction, au nombre de mes*

adversaires (*Idem* , Essais sur les maladies des Gens du monde) ; *ils apprendront aujourd'hui , non sans étonnement , que vous êtes mon Mécène. . . . . Oui , Monsieur , c'est à vous que je dédie cet Ouvrage : c'est vous que je choisis pour juge du procès qui partage les Médecins. L'humanité vous doit trop pour craindre qu'on vous récuse ; je l'aime trop aussi pour ne l'avoir pas consultée sur ce choix. . . . . Si je n'ose me flatter de mériter votre suffrage , suis-je du moins très-assuré de gagner beaucoup à votre jugement , puisqu'il servira à m'éclairer sur mes erreurs. . . . . .*

Je l'attends avec confiance , & suis très-sincérement , Monsieur ,

Votre ami , & votre serviteur ,
POMME.

AVANT-PROPOS.

Les disputes littéraires intéressent les sciences; mais celles qui s'élèvent entre les Médecins intéressent encore plus les hommes, puisque par elles on parvient à la découverte des vérités utiles.

Si l'on ouvre les Annales de la Médecine, on verra que chaque nouveauté a subi les mêmes contestations ; &, en suivant l'ordre chronologique des temps, on verra aussi que la chaîne qui les lie n'a jamais été interrompue jusqu'à nous.

Hyppocrate & Galien, a-t-on dit, ne furent pas toujours d'accord. La découverte de la circulation coûta plus à faire adopter, qu'elle n'avoit coûté de peines & de réflexions à l'immortel Harvée : Rioland, Primerose, Emilius Parisanus & Gaspard Hoffman en nièrent formellement l'existence. Sydenham & Boer-

have ont pensé bien différemment ſur la colique hyſtérique ; & leurs diſciples ont été diviſés juſqu'ici dans la diſcuſſion de ce fait.

Avant ces deux grands hommes, & après eux les Anatomiſtes & les Phyſiologiſtes furent toujours partagés dans leur ſyſtême ; les premiers le furent même juſques dans leurs découvertes.

Gui Patin ameuta ſes Confrères & toute la Capitale contre l'antimoine, & nous ſavons ce qui en réſulta. De nos jours, enfin, on cherche la vérité à travers les mêmes nuages ; & par une ſuite inévitable, le choc des différentes opinions ne peut pas ſe faire ſans bruit.

La diſpute élevée au ſujet de l'inoculation de la petite vérole, celle qui doit fixer le traitement de la colique de Poitou, celle qui attaque les naiſſances tardives, & enfin celle que le traitement des Vapeurs à fait naître, autoriſent mon aſſertion ; & nous prouvent que les

Médecins de ce ſiècle imitent leurs aïeux.

Eſt-ce la tenſion des nerfs qui eſt la cauſe des Affections Vaporeuſes, eſt-ce au contraire le relâchement, ou bien ces deux cauſes oppoſées agiſſent-elles de concert pour produire un même effet? Tel eſt l'état actuel de la diſpute.

On a déja convenu que la tenſion produiſoit la maladie, ce qui devroit ſuffire pour exclure le relâchement; & dans ce cas, mon opinion prévaudroit ſur celle de mes antagoniſtes. Mais non, la victoire ne m'appartiendra pas ſitôt; car on me prouvera que les deux cauſes contradictoires peuvent être également admiſes, & ce ſera par de prétendues raiſons, & jamais par des faits.

Pour moi, toujours plus animé d'un zèle que le ſeul amour du vrai m'inſpire, j'oppoſerai encore de nouvelles armes à celles de mes adverſaires; & après avoir prouvé, par une théorie ſaine, que la

tension des nerfs est ici la seule cause à combattre ; je le démontrerai par de nouvelles expériences : je me servirai même de celles que l'on m'a présentées en contradiction.

Pour donner un ordre à ce Recueil, je publierai d'abord les Objections que l'on m'a faites ; & à chacune je joindrai ma Réponse. De nouvelles Observations-pratiques, & les Conclusions que je tire de cet ensemble, termineront cet Ouvrage.



NOUVEAU



NOUVEAU RECUEIL

DES PIÈCES

Publiées pour l'Instruction du Procès que le traitement des Vapeurs a fait naître parmi les Médecins ;

Dans lequel on trouve la Réponse à toutes les objections que l'on a faites contre la Méthode humectante, & des nouvelles Observations pratiques qui en démontrent la sûreté.

Il y a dix ans que j'osai me montrer en Public pour la première fois, en publiant mon Essai sur les Affections Vaporeuses des deux sexes. L'amour de mon état, & le desir de me rendre utile, furent les seuls motifs qui m'engagèrent à communiquer mes idées sur ces maladies. Les nouveautés que je présentai révoltèrent les Médecins, & mon livre n'eut de succès que chez un petit nombre de

personnes qui ſurent en faire uſage. La lecture de ce petit Ouvrage ſéduiſit cependant un homme de réputation ; ce fut M. de Franchelins, Préſident à Mâcon, qui, éprouvant pour lors les ſymptômes les plus cruels de l'Affection Vaporeuſe, ſe décida de m'appeller auprès de lui.

Juſques-là mes ſuccès n'étoient connus que dans Arles ma patrie ; ils le furent dès-lors à Mâcon, puiſque j'eus la ſatisfaction de réuſſir dans cette première entrepriſe. Cette cure fit du bruit dans les villes voiſines, & ſur-tout à Lyon, où bientôt après on m'en propoſa une ſeconde. Ce fut celle de Madame de Cligny, détenue dans ſon lit depuis 27 ans. Le défi qu'on m'en faiſoit ranima mon zèle, & le ſuccès le plus brillant couronna mon courage : Madame de Cligny marcha, & guérit ſi parfaitement, qu'elle vint me voir à Arles.

Cette ſeconde cure m'attira les regards des Médecins, & la haine de tout le corps Pharmaceutique, qui ne tarda pas à s'armer contre moi par un Libelle, auquel M. Brun, mon ami, répondit malgré moi.

Enhardi par ces ſuccès, & plus encore par les injures de l'Anonyme, je publiai mon Traité des Vapeurs. Le Public prévenu le reçut avec complaiſance, & l'édition diſparut

à l'inſtant; ce qui en valut une ſeconde à mon Libraire. De nouvelles critiques lui en valurent une troiſième, & les cris répétés de tous mes adverſaires donnèrent lieu à la quatrième.

Tel fut le ſort de cet Ouvrage, que dans l'eſpace de ſix ans il a fait la fortune de mon Libraire, ſans faire la mienne : mais il m'a valu l'eſtime & la reconnoiſſance de ceux que j'ai voulu inſtruire; & c'eſt beaucoup.

Cet acte de générosité parvint juſqu'à Verſailles. La Reine m'y appella pour un homme de ſa Maiſon, que je trouvai incurable (*a*); & je vins à Paris, lieu deſtiné pour conſtater les faits par de nouvelles expériences. Ma première entrepriſe dans cette ville, fut celle de deux maladies invétérées: leur traitement fut long & très-pénible, par mille contre-temps qui vinrent le traverſer; néanmoins elles cédèrent à ma conſtance; ce qui mit le ſceau à l'évidence des preuves que j'avois déja données en faveur de ma méthode.

Mais la vérité perce plus difficilement que l'erreur; les Médecins de tous les temps ſe ſont montrés contr'elle; & jamais on ne les

(*a*) On avoit cru que M. Gentil étoit dans le cas de l'affection nerveuſe ſpaſmodique, & on s'étoit trompé.

vit si divisés entr'eux, ce qui a donné lieu à de nouveaux écrits.

A quoi bon tant de disputes, si elles ne servent à fixer un jour le traitement des Affections Vaporeuses ? C'est dans cette vue que je rassemble ici toutes les pièces du procès, afin que le Public instruit puisse le juger lui-même; & comme je ne veux point lui paroître suspect, je ne retrancherai rien de tout ce qui a paru pour & contre. Je ne toucherai pas même aux invectives ni aux personnalités, ne fût-ce que pour faire rougir ceux qui n'ont pas craint de souiller ainsi leur nom. M. le Camus en ouvrira la liste.



EXTRAIT
DE LA
MÉDECINE PRATIQUE

De Monsieur le Camus, *Médecin de Paris ; Article* Vapeurs.

» Il faut distinguer les Vapeurs en idiopathiques & en simpathiques, (*nous dit Monsieur le Camus ;*) dans les idiopathiques, » l'ame a agi sur le corps ; l'imagination toujours occupée d'une même idée, a bandé » les ressorts de la tête, de sorte qu'ils surpassent les efforts des autres viscères, & » qu'ils ne sont plus contrebalancés par les » forces opposées, qui doivent maintenir » l'économie animale dans une espèce d'équilibre.

» C'est ici qu'il faut se rappeller ce que » nous avons dit sur l'antagonisme des quatre » grands districts du corps humain. En effet, » dans les Vapeurs, il y a à l'origine des » nerfs une trop grande tension, ou une trop » grande irritabilité, mère de tous les symptômes qui affectent tous les malades ; com-

» me défaut de ſommeil, ſenſibilité extrême, » réflexions ſuivies ſur un même objet ; ima- » gination vive & rapide, caprice, &c. Tandis » que les autres organes ſont trop foibles » pour ſoutenir l'effort impétueux du cer- » veau : delà le ſpaſme, les convulſions, les » ſuffocations.

» Nous ne prétendons pas pour cela qu'il » y ait du relâchement dans les nerfs qui ſe » diſtribuent à ces organes, puiſqu'ils ſont » toutes leurs fonctions comme dans l'état » de la meilleure ſanté. (*a*) Nous diſons ſeu- » lement que leur ton eſt inférieur à celui du » cerveau, qui eſt augmenté. Rapportons- » nous-en à l'expérience qui nous fait voir » que les remèdes toniques réuſſiſſent mieux » dans ces cas par la force qu'ils donnent à » tous les viſcères, force qui les empêche » d'être accablés par les irruptions de l'en- » nemi ſupérieur.

» Selon cette théorie, il ſe préſente dans » les Vapeurs idiopathiques deux indications » à remplir : la première, d'éloigner la cauſe » du mal ; la ſeconde, de fournir aux autres

(*a*) Par cette première aſſertion, M. le Camus ſe déclare le partiſan de mon ſyſtême, puiſqu'il admet avec moi la tenſion, ou une trop grande irritabilité pour cauſe de vapeurs, & qu'il exclut auſſi toute idée de relâchement.

» organes aſſez de force pour réſiſter à l'im-
» pulſion qui part du cerveau.

» Pour ſatisfaire à la première indication, » il faut que la perſonne malade ſe prête aux » diſtractions & à la diſſipation; car ce ſeroit » en vain qu'on chercheroit à détruire l'effet, » ſi on ne combattoit pas la cauſe.

» La promenade, les voyages, l'équita- » tion, l'exercice en plein air, la danſe, les » ſpectacles, les lectures amuſantes, les occu- » pations qui peuvent faire oublier l'idée » chérie, ſont des moyens propres à ramener » l'ame dans cette ſituation tranquille qui » entretient l'équilibre & la paix dans tous » les départemens.

» Pour remplir la ſeconde indication, on » fera uſage des médicamens toniques; du » quinquina, de l'aloës, du ſafran, du caſto- » reum, du camphre; ſous la forme de » poudre, d'opiat, de pilulles, ſuivant la » prudence du Médecin (*b*), & le goût du » malade; on employera les infuſions cépha- » liques, telles que le caille-lait, la fleur de » tilleul, la méliſſe, la ſauge, la menthe, la » véronique, &c. l'eau de fleur d'orange, » l'eau de la Reine d'Hongrie, l'eau de mé- » liſſe magiſtrale, l'éther, &c.

(*b*) Si ce n'eſt pas l'imprudence.

» Dans le temps des accès, on ſe ſervira,
» pour les diſſiper, de ces mêmes eaux ſpiri-
» tueuſes, ou de la vapeur de différens corps
» fœtides, telles que la fumée de papier
« brûlé, de vieilles ſavates brûlées, de corne
» brûlée, de plumes de perdrix rouges brû-
» lées (*c*); en un mot, de tout ce qui peut
» faire impreſſion ſur les nerfs de l'odorat.

» Evitez cependant les odeurs ſuaves, tel-
» les que celles de roſe, de jaſmin, de muſc,
» d'ambre, ou de civette : les vaporeux ne
» s'en accommodent pas, & ces odeurs ne
» tardent pas à rappeller les paroxiſmes.

» Evitez encore les commotions bruſques,
» les mouvemens qui peuvent ſurprendre, les
» bruits ſubits ; le ſyſtême nerveux eſt ſi irri-
» table, que par de pareils procédés vous
» riſqueriez de faire dégénérer les Vapeurs
» en épilepſie.

» Nous ne croyons pas les ſaignées
» multipliées, ni les vomitifs néceſſaires pour
» combattre les affections vaporeuſes idiopa-
» thiques. Il n'y a aucune fièvre, aucune
» inflammation, aucun vice dans les organes
» qui exigent des remèdes auſſi déciſifs, &

(*c*) M. le Camus ne ſe tromperoit-il pas ? J'ai ouï-dire que les plumes de perdrix griſes étoient meilleures, & qu'elles ne manquoient jamais leurs effets.

» portant d'auſſi grands coups à l'économie
» animale : toutes les fonctions ſe font bien,
» & les déranger, ce ſeroit ajouter un mal à
» un autre mal.

» On réſervera donc ces ſecours pour des
» occaſions qui en démontreront la néceſſité.

» Nous avons ſouvent vu la ſaignée rap-
» procher les accès, & les rendre plus fré-
» quens : nous avons vu auſſi l'émétique
» rendre les accès plus violens.

» Cette théorie ne ſe trouve pas d'accord
» avec celle de M. Pomme qui veut que,
» dans tous les cas de vapeurs, on inſiſte
» ſur les délayans & ſur les relâchans. Cette
» méthode qui peut être bonne dans bien
» des circonſtances, ne conviendroit pas dans
» le cas propoſé.

» M. Pomme ne ſe contrediroit-il pas lui-
» même en preſcrivant les bains-froids, aux-
» quels il donne la palme dans le traitement
» des vapeurs ? (*d*) Les bains-froids donnent

(*d*) Cette imputation eſt fauſſe dans tous les points : 1.° Je n'ai point donné la palme, pour me ſervir de l'expreſſion de M. le Camus, au bain-froid ; je la réſerve pour les martyrs de ſa méthode ; 2.° & quand j'ordonne ce remède dans certains cas particuliers, je le donne comme tonique, & non comme relâchant, ainſi que je me ſuis expliqué tant de fois à ce ſujet ; & c'eſt dans le cas où la raréfaction des liqueurs domine ſur la tenſion des ſolides. C'eſt en effet le ſeul tonique que j'emploie extérieurement & intérieurement, parce que ſon effet eſt paſſager, & qu'il ne laiſſe après lui aucune trace d'irritation comme font tous les anti-ſpaſmodiques.

» certainement beaucoup de reſſort aux tégu-
» mens, & ſi le médecin d'Arles a guéri
» pluſieurs vaporeux par ce moyen, c'eſt que,
» contre ſon ſentiment, il a inſiſté ſur un
» remède qui eſt un des plus puiſſans toniques:
» il donnoit à la peau & aux viſcères une
» force qui contrebalançoit celle du cerveau.

» Nous nous reſſouvenons d'avoir lu dans
» Pline quelque choſe de ſemblable à la pra-
» tique de M. Pomme : après avoir parlé de
» Theſſalus, de Crinas de Marſeille, il
» dit : *tels étoient les médecins qui régloient*
» *alors les deſtinées, lorſque parut tout-à-*
» *coup dans la ville un certain Charmis, de*
» *Marſeille auſſi, qui blâmoit non-ſeulement*
» *les procédés des autres médecins ſes de-*
» *vanciers, mais auſſi les étuves : il per-*
» *ſuada qu'il falloit ſe baigner à l'eau*
» *froide, même dans la plus grande rigueur*
» *de l'hiver ; il plongeoit ſes malades dans*
» *les lacs ; & nous avons vu des vieux Con-*
» *ſuls qui, quoique tranſis de froid, y*
» *reſtoient par fanfaronnade.*

» *Nous avons ſur ce fait encore le témoi-*
» *gnage & l'approbation de Seneque. Il n'eſt*
» *pas douteux que tous ces gens qui cher-*
» *chent à s'attirer de la réputation par la*
» *nouveauté, ne faſſent trafic de la vie des*
» *hommes. L'art eſt tous les jours changé*

» *par ces rapetaſſeurs de ſanté ; & quand* » *nous y ſommes pouſſés par les vents des* » *eſprits de la Grèce.* Plin. *Hiſtor. Natur.* » Libr. 29. Cap. I.

» Comme l'erreur de M. Pomme, de traiter » les vapeurs avec l'eau de poulet, le petit » lait & les relâchans, s'eſt répandue avec » célébrité dans Paris, où toutes les nou- » veautés ſon reçues avec avidité, nous allons » entrer dans un plus grand détail ſur les » cauſes & les ſymptômes des vapeurs, afin » de faire voir que notre théorie eſt fondée ; » enſuite nous ferons voir que telle a été la » pratique & le ſentiment des plus célèbres » & des plus heureux praticiens. Nous n'ar- » gumenterons que par les faits & l'expé- » rience, & nous ne nous contenterons pas » d'une méthode dont les principes ſont » ſeulement établis ſur quatre ou cinq Ob- » ſervations (*e*) qui bien diſcutées n'entrent » peut-être pas dans l'ordre où on veut les » placer, & ne prouvent rien pour la thèſe » générale qu'on ſoutient.

(*e*) Le feu du combat entre les *départemens ſupérieurs & inférieurs de M. le Camus*, (*Voyez ſa Méd. prat.*) a dérangé ſans doute ſon organe penſant, & a donné lieu ici à une erreur de calcul, dans le nombre d'Obſervations qu'il vient de citer ; car au lieu de cinq, il a voulu dire cinq mille : l'hyperbole ſera plus ſupportable que le rabais.

» 1.° Nous l'avons déjà dit, les grandes » passions sont souvent les causes procatar» tiques des Vapeurs idiopathiques. Or, les » grandes passions sont les machines qui re» muent le plus puissamment les ressorts de » l'organe destiné aux fonctions animales, » comme on peut le prouver par les inquié» tudes, les alarmes, les insomnies, l'ima» gination plus vive & plus fertile en ressour» ces; par le resserrement des meninges, par » cette douleur fixe au sommet de la tête, » qu'on appelle *hystérique* : mais en même» temps que ces machines bandent davan» tage les ressorts de la tête, elles n'élèvent » pas en proportion le ton des organes, de » sorte qu'il n'y a plus équilibre de forces » dans l'économie animale; au contraire, » les autres viscères perdent une partie de » leur activité. Lorsque la tête est trop oc» cupée ou préoccupée, l'appétit languit, » les digestions s'affoiblissent, la sécrétion » de la bile est suspendue, &c. Si l'on insiste » trop sur les relâchans dans ces circons» tances, le ressort de la tête prévaudra » encore davantage, parcequ'on affoiblira » les ressorts antagonistes.

» 2.° Les Vapeurs idiopathiques sont sou» vent produites par un épuisement procuré » par des saignées répétées, par des évacua-

» tions trop abondantes, par des pertes de » ſang à la ſuite des couches, par une mala- » die longue & épineuſe, &c. Seroit-ce là » le cas de placer l'eau de veau ou de poulet? » Nous ne le penſons pas; nous ſerions » plutôt de l'avis de Sydenham, qui conſeil- » loit quelques verres de vin d'Eſpagne, ou » une rotie au vin & au ſucre (*f*).

» 3.° La vie ſédentaire & oiſive eſt la cauſe » la plus générale qui occaſionne les vapeurs, » ſuivant M. Pomme lui-même. On ne voit » pas les femmes occupées, ou celles qui ſont » obligées de travailler pour gagner leur » pain, être aſſaillies des bizarres ſymptômes » d'une maladie faite pour donner de l'occu- » pation à celles qui n'en ont point : or, » chacun ſait que l'oiſiveté & la nonchalance » affoibliſſent tous les reſſorts de la machine » humaine, & que pour remédier au délabre- » ment procuré par ces cauſes, il faut avoir » recours au travail, à l'exercice, à la pro- » menade, à l'équitation & non pas aux re- » lâchans.

(*f*) C'eſt ici où les lavemens d'eau froide, les fomentations froides, & les boiſſons à la glace, remplacent parfaitement le vin d'Eſpagne de Sydenham. Elles réuſſiront mieux par la raiſon, que ſi on relève les forces abattues par des cordiaux, il faudra enſuite une plus longue boiſſon d'eau de poulet ou de veau, pour éteindre le feu.

» 4.° La négligence ou l'impoſſibilité d'of-
» frir à Vénus des ſacrifices qu'elle exige,
» ouvre la porte aux inſultes des vapeurs.
» Combien de jeunes filles bien nourries
» vers l'âge de puberté, combien de jeunes
» veuves nées pour les plaiſirs, combien de
» religieuſes au teint fleuri, deſtinées par la
» nature plutôt pour le mariage, que pour
» le célibat, ne pourroient aſſigner d'autre
» cauſe de leurs ſpaſmes & de leurs ſynco-
» pes? (*g*) Nous l'avons déjà dit, c'eſt la
» tête qui eſt l'organe immédiat de la géné-
» ration. Lorſqu'elle ne dépenſe pas dans
» des temps de ſurabondances une portion
» des ſucs qui entretiennent la vie, & qui
» doivent la communiquer à d'autres, elle
» devient trop riche & trop puiſſante, &

(*g*) Cette imputation à la virginité eſt auſſi indécente que dénuée de preuves ; car l'expérience la plus générale nous apprend que l'acte conjugal eſt tout-à-fait contraire au tempérament vaporeux. Je citerai pour exemple les filles proſtituées qui en ſont tourmentées, & ce nombre de femmes que le mauvais état de leurs nerfs oblige de s'en priver. Comment cette nouvelle irritation de la matrice, & l'ébranlement des nerfs qui la ſuit, ne contrarieroient-elles pas la cauſe établie par M. le Camus ? On a vu cependant des filles vaporeuſes guéries par le mariage. Mais n'eſt-ce pas le remède de l'eſprit qu'elles ont trouvé au lieu de celui du corps? L'ignorance, & plus encore la diſſolution des mœurs, ont donné lieu à cette erreur. Les Médecins l'ont adoptée & publiée dans leurs écrits, oubliant le ſage précepte de Juvenal, (*Maxima debetur puero reverentia*,) Rioland eſt celui qui a donné l'exemple. M. le Camus n'imitera donc les grands hommes que dans leurs écarts ?

» ſon pouvoir accable la domination des » provinces limitrophes.

» Il n'y a que la copulation ſeule qui puiſſe » remédier à tant de maux, parcequ'elle » affoiblit directement la tête. La moindre » perte de la liqueur prolifique jette tout-à-» coup dans l'abattement. *Tantillo emiſſo* » *imbecilles reddimur*, dit Hippocrate.

» Nous ne diſſimulons pas que ſi dans les » circonſtances propoſées, on s'abſtient du » remède indiqué, les bains tièdes & tous » les relâchans ſeront profitables ; parceque » les Vapeurs ſont non-ſeulement idiopathi-» ques, mais auſſi ſimpatiques ; elles dépen-» dent en partie de l'orgaſme des parties » naturelles qui tendent à remplir les devoirs » auxquels elles ont été aſſujetties au moment » de la création.

» Ecoutons maintenant les Vaporeuſes ſe » plaindre : ne leur accordons cependant que » quelques inſtans ; car quand elles ſont une » fois à raconter l'hiſtoire de leur maladie, » elles ne ceſſent pas (*h*). Il eſt vrai qu'elles » parlent avec beaucoup d'art, & qu'elles » entrent dans les plus petits détails, rendus

---

(*h*) M. le Camus veut ſans doute envoyer ſes Vaporeuſes ſe plaindre en l'autre monde, pour s'éviter la peine de les entendre dans celui-ci. Je ne porte pas mes vues ſi loin ; plus humain que lui, j'écoute mes malades avec confiance, tant

» intéressans par leur manière de raconter ; » ce qui marque déja une imagination affec- » tée, & trop attentive sur des objets de peu » de conséquence. Les premiers symptômes » dont se plaignent ces femmes , c'est une » foiblesse générale, un anéantissement qui » leur fait craindre de perdre à chaque instant » la vie; de syncopes fréquentes, une inapti- » tude réelle à se prêter à la dissipation , & » aux soins les plus essentiels. C'est le domaine » du cœur qui languit, à raison du district du » cerveau, comme nous allons le dire : aussi » ne se tirent-elles de cet état de langueur, » qu'en buvant un peu de vin, un peu d'eau » de fleur d'orange, d'eau de mélisse, d'eau » de Cologne, de caffé , &c. remèdes qui ne » font que pallier le mal, il est vrai (*i*), & » dont l'effet est passager; mais qui montrent » la route qu'on doit tenir dans la curation.

---

qu'ils attendent la guérison, & ne les prie de se taire que lorsqu'ils l'ont obtenue.

L'aspect des misères humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux :
Craint-on de voir les malheureux ,
Quand on peut soulager leurs peines ?

Poëme des Saisons. *Chant IV.*

(*i*) Nouvel aveu de M. le Camus , & quel aveu ! Il sera donc dit après moi, par M. le Camus, que les anti-spasmodiques ne font que pallier le mal.

» Que

» Que le domaine du cœur languisse » secondairement dans ces affections, c'est » ce qu'il est facile de prouver par d'autres » symptômes qui surviennent aux Vaporeuses. » Examinez leur pouls; vous le trouverez » dans un état de foiblesse; il s'éteint même » dans l'accès; (j) & l'on penseroit que la » personne est morte ou prête à mourir, si » la respiration, la face bien colorée, ou » d'autres signes ne témoignoient qu'elle » tient encore à la vie.

» Les pâles-couleurs, germe fécond des » Vapeurs, ce froid glacial & effrayant » répandu sur toute l'habitude du corps, » prouvent assez une circulation si foible, » qu'à peine le sang peut parvenir aux ex- » trémités capillaires des vaisseaux, & que » la vie s'éteindroit bien vîte, si elle n'étoit » soutenue par l'empire des nerfs; empire qui » manifeste alors si bien son étendue par la » grande sensibilité, par l'irritabilité: de-là les » ris déplacés, les pleurs involontaires, les » craintes continuelles, les terreurs paniques, « les soupçons jaloux, les tremblemens, &c.

» Après ces réflexions, on nous accordera » aisément que le domaine du cœur est op-

(j) Notre Médecin a voulu dire sans doute que le pouls se concentre.

» primé; mais qu'il n'en eſt pas de même
» des diſtricts de l'eſtomac & des tégumens.
» Un coup d'œil ſur quelques accidens qui
» accompagnent ordinairement les Vapeurs,
» mettra bientôt le fait en évidence.

» Beaucoup de Vaporeuſes perdent l'ap-
» pétit, elles ne mangent ſouvent que par
» caprice; les alimens ſéjournent long-temps
» dans leur eſtomac, leur donnent fréquem-
» ment des renvois qui dénotent qu'ils n'ont
» pas encore ſubi d'altération & que la digeſ-
» tion eſt lente; ils pèſent ſur toute la ſuite
» des inteſtins & des viſcères; ils occaſion-
» nent des tiraillemens dans tous les *plexus*
» *nerveux*; de-là tous ces méſaiſes, ces bâil-
» lemens, cet abbattement, ces inquiétudes
» que les femmes ſujettes aux Vapeurs éprou-
» vent au moment de la digeſtion (*k*). Enfin,
» après un long travail, les alimens preſque
» digérés ont-ils paſſé le pilore pour ſubir
» une nouvelle élaboration dans le *duodenum*,
» que ce ſont de nouveaux tourmens à
» eſſuyer.

» L'air ſe dégage de la maſſe alimentaire;
» il dilate les parois des inteſtins, qui n'ont

(*k*) Tous ces ſymptômes ſont contradictoires avec la faim canine, qui cependant ſe rencontre auſſi ſouvent que la perte de l'appétit; &, dans ce cas, que devient l'hypothèſe de notre Auteur?

» pas aſſez de force pour réſiſter à ſon élaſ-
» ticité : de-là cette diſtenſion incommode,
» ces borborignes, ces rots fréquens, ces
» vents importuns qu'éprouvent les conſti-
» tutions Vaporeuſes dans le moment des
» ſecondes digeſtions.

» Les vomiſſemens d'une bile tantôt jaune,
» tantôt porracée, les diarrhées & les autres
» excrétions ſymptômatiques du bas-ventre,
» feront voir aſſez clairement l'état actuel
» de la foibleſſe des viſcères contenus dans
» cette capacité. Le défaut de tranſpiration
» & ce froid cadavereux de la peau qu'éprou-
» vent quelquefois les Vaporeuſes, ainſi que le
» froid continuel des extrémités, prouve la
» foibleſſe du reſſort des tégumens incapables
» de contrebalancer la vigueur & les irrup-
» tions des domaines du cœur.

» De-là naiſſent ce ptialiſme importun,
» ces envies ſi fréquentes d'uriner de cer-
» taines Vaporeuſes. Une portion de la ſéro-
» ſité du ſang devant s'échapper par la tranſ-
» piration, eſt reportée vers les glandes ſali-
» vaires, ou vers les reins, & enfante ces
» accidens.

» C'eſt ainſi que ceux qui ne tranſpirent
» pas dans le temps des onctions mercurielles
» ſont bientôt ſurpris par la ſalivation; c'eſt
» ainſi que ceux qui tranſpirent librement

» dans un atmoſphère échauffé, paſſant dans » un endroit où l'air eſt plus froid, éprouvent le même beſoin d'uriner fréquemment.

» Les cauſes & les ſymptômes des Vapeurs » concourent donc à prouver que les forces » du domaine de la tête prévalent ſur celles » des trois autres domaines, quand même » les forces des trois domaines ſeroient réunies & ſeroient liguées entre elles pour » ſoutenir l'effort de la puiſſance qui les » opprime.

» Ces cauſes & ces ſymptômes tendent » encore à prouver, que pour parvenir à » une guériſon radicale des Vapeurs idiopathiques, il faut établir une balance égale » entre toutes les puiſſances auxquelles eſt » ſoumiſe l'économie animale : on n'y parviendra dans le cas propoſé, qu'en deux » manières : 1°. en affoibliſſant la puiſſance du » cerveau & l'égalant à la force des autres » diſtricts; ou 2°. en élevant la puiſſance des » autres trois domaines & les égalant à celle » du cerveau. (*l*)

» La première manière ne paroît pas tou-

(*l*) Ce projet politique, tout digne qu'il eſt d'un grand miniſtre de la ſanté, tel que M. le Camus, le ſeroit encore d'un plus grand Miniſtre d'Etat.

» jours pratiquable, parcequ'il n'y a pas de » moyens connus jufqu'à préfent, excepté la » copulation modérée, qui affoibliffe jufqu'à » un certain point la tête & fes organes, fans » porter une lézion manifefte aux fonctions » animales, à la fanté & à la vie.

» Il ne refte donc plus que la feconde » manière à tenter; & c'eft ce qu'ont fait » jufqu'à nos jours les praticiens les plus » fenfés, par le moyen des toniques, & non » par les délayans & les relâchans, qui ag- » gravent le mal, fuivant l'obfervation la plus » conftante.

» Si nous voulions nous fervir d'une foule » d'autorités, difficiles à rejetter par le poids » dont elles font dans la pratique, c'eft ici » où nous pourrions les accumuler. Ou- » vrons les livres du fage Sydenham, nous » y lirons qu'après avoir évacué les humeurs » viciées par la longueur du mal, autant » que les forces du malade le permettront, » il faut fortifier le fang, *corroborare fangui- » nem*; ce font fes propres paroles : que c'eft- » là la principale indication. Pour y parvenir, » il employoit les martiaux, les eaux miné- » rales acidules, la thériaque, le quinquina, le » caftoreum, les gommes fétides; il alloit » même jufqu'à interdire l'ufage fréquent des » lavemens.

» Il en eſt de même de cette affection,
» que des fièvres intermittentes. Lorſqu'une
» fièvre à accès a été aſſoupie par les toni-
» ques, elle reparoît ſi l'on abuſe des émol-
» liens & des relâchans : un ſeul lavement
» à l'eau ſimple eſt capable de la rappeller ;
» ce qui eſt une ſuite néceſſaire de mes prin-
» cipes.

» Dans la fièvre, c'eſt le diſtrict du cœur
» qui domine. Or, il eſt néceſſaire que le
» balancier aille plus vîte lorſque la réſiſtance
» des rouages diminue. Le cœur eſt le ba-
» lancier; les viſcères ſont les rouages. (*m*)
» Nous nous expliquerons plus amplement
» ſur cette matière, quand nous parlerons
» du domaine du cœur : nous ajouterons
» ſeulement que nous avons connu une
» femme âgée de trente-cinq ans, qui avoit
» la manie de prendre tous les jours pluſieurs
» lavemens ſans aucune néceſſité. Le plaiſir
» de conſerver la fraîcheur de ſon teint la
» conduiſoit peut-être; elle étoit rongée de
» Vapeurs; & plus elle prenoit de lavemens,
» plus elle en étoit accablée. Conſulté ſur
» ſon état, j'interdis l'uſage des lavemens ;

(*m*) Nous avons vu M. le Camus emprunter, pour étayer ſa brillante hypothèſe, le caractère noble d'un Miniſtre & d'un homme politique ; le voici à préſent ſous l'habit d'un horloger.

» elle s'en abſtint, & fut guérie par cette ſeule » abſtinence (*n*).

» Conſultons Hoffman, ce ſage Médecin, » qui établiſſoit ſi prudemment ſes indica- » tions avant de traiter, & qui les ſuivoit ſi » ſcrupuleuſement dans la curation; auteur » que M. Pomme cite lui-même, & dans » lequel il pouvoit lire la condamnation de » ſon ſyſtême, s'il n'eût pas été prévenu pour » une méthode excluſive de tous les toni- » ques: *Naturæ langueſcenti per apropriata* » *quædam interna ſuccurendum eſt*, dit-il: » Sect. I. cap. 5. *de malo hyſterico*; Theſ. » therapeuticæ.

» Quels ſont ces remèdes appropriés? » L'eſſence de caſtor mêlée avec la liqueur » anodine, les pilules anti-ſpaſmodiques » faites avec la myrrhe, le ſagapenum, l'opo- » ponax, l'*aſſa fœtida*, le *caſtoreum*, le ſa- » fran, la thériaque, les diaphorétiques, tels » que l'eſprit de corne de cerf ſimple ou » ſucciné, l'eſprit bézoardique de Buſſius, » tous les eſprits volatils, les poudres anti- » épileptiques; ſont-ce là des remèdes relâ- » chans (*o*)? Cependant cet illuſtre Prati-

(*n*) On obſervera que cette belle cure eſt la ſeule que M. le Camus me préſente; & on ſe doutera bien qu'il n'en avoit point d'autres.

(*o*) Ces remédes cités par Hoffman, ſont réellement des

» cien, qui nous paroît de bonne foi, nous
» assure qu'il a guéri plusieurs de ses malades
» avec ce traitement, contre toute espérance,
» & malgré la défiance qu'il avoit de leur
» guérison (*p*).

» A quoi bon d'accumuler ici les auto-
» rités, vis-à-vis d'une personne qui les récuse,
» & qui traite charitablement les Médecins
» d'aveugles volontaires, qui refusent de se
» laisser dessiller les yeux; de jaloux, qui
» rejettent une méthode parcequ'ils ne l'ont
» pas enfantée; de gens asservis au préjugé
» & à la routine; d'hommes dangereux,
» qui ne prêtent que des secours avides &
» meurtriers; d'empiriques, qui sous prétexte
» qu'aux maux violens, il faut des remèdes
» violens, ne leur opposent que des pré-
» tendus spécifiques dont les effets sont fu-
» nestes, &c?

» Il nous semble entendre les propos de
» Charmis, cherchant à déprimer tous ceux
» qui avoient paru avant lui dans la ville de
» Marseille, afin de passer pour le seul Mé-

anti-spasmodiques, reconnus pour tels, & les plus forts incendiaires de la Pharmacie; mais l'illustre Tissot a rangé dans la même classe les bains, le lait, le petit-lait, & les aqueux: (*voyez* Tissot, *Traité de l'Epilepsie*, *pag.* 257.) que faut-il en conclure?

(*p*) Je croirois à cette assertion, si l'on disoit qu'Hoffman a soulagé ces malades; car il ne les a pas guéri.

» decin dans lequel on devoit avoir con-» fiance. Nous remercions M. Pomme de » tous ſes complimens; quant à notre part » & au nom de tous nos confrères, cela ne » nous empêchera pas de conclure que la » méthode de traiter les Vapeurs idiopathi-» ques par les relâchans n'eſt pas celle qu'on » doit ſuivre.

» Nous appellons *Vapeurs ſimpathiques*, » celles qui ſont produites par la ſimpathie » que quelques organes, tels que l'eſtomac, » le foie & la matrice, ont avec le cerveau. » Nous détaillerons la curation de ces Va-» peurs lorſque nous parlerons de ces diſtricts. » Ce ſera alors que nous ferons voir qu'il eſt » quelquefois néceſſaire d'employer dans ces » circonſtances les ſaignées, les purgatifs, » les bains tièdes, en un mot, tous les relâ-» chans, avant de ſe livrer aux apéritifs, » aux martiaux, aux emménagogues, &c. » qu'on employeroit d'abord ſans fruit & » peut-être avec beaucoup de danger, ſi » l'on n'avoit attention de préparer aupara-» vant les malades par cette méthode.

» Joignez encore à ces Vapeurs, toutes » celles occaſionnées par des cauſes qui » n'affectent le cerveau que ſecondairement. » Nous en avons fait mention de pluſieurs » en parlant de la folie; ainſi ce ſera à cet

» article qu'on trouvera le traitement qui
» convient aux Vapeurs produites par ces
» causes.

» Observez que les Vapeurs & la mélan-
» colie dégénèrent souvent en folie; (*q*) que
» la folie, ainsi que les deux affections pré-
» cédentes, dégénèrent quelquefois en apo-
» plexie & en léthargie : ce sont des maladies
» congénères qui affectent le même organe,
» qui reconnoissent les mêmes causes & qui
» demandent le même traitement ; ce qui
» prouve la connexion & la vérité de ces
» principes & de notre méthode.

» Observez encore que plusieurs personnes
» qui avoient joui de la meilleure santé & de
» la raison la plus saine, restent comme im-
» bécilles après quelques ménaces ou attaques
» d'apoplexie, ou au moins Vaporeuses & hy-
» pocondriaques, le reste de leurs jours..&c...

Réponse. Je viens de parcourir votre Médecine-pratique, Monsieur ; & m'arrêtant par préférence sur l'article *Vapeurs*, j'y trouve une critique offensante, qui dégrade votre ouvrage par l'indécence avec laquelle vous réfutez mon opinion; ce qui énerve vos argumens aux yeux même de mes antagonistes.

(*q*) Cela n'arrive que trop, quand on les traite d'après les principes de M. le Camus, & jamais autrement.

Quoi qu'il en ſoit de votre procédé ; vous permettrez que je vous renvoie à la quatrième édition de mon *Traité des Vapeurs*, pour la ſolution des difficultés qui vous embarraſſent. Si après avoir lû attentivement les faits cités ſur leſquels j'établis mon ſyſtême, & après y avoir médité la manière d'agir du bain froid dans les cas particuliers où je l'emploie, vous perſiſtez à vouloir me prouver que ce remède eſt tout-à-fait oppoſé à mes principes, je tâcherai de m'expliquer plus clairement, & défendrai ma cauſe ſans en venir, comme vous, aux perſonnalités.

Il vous reſte encore à prouver, par des expériences contraires aux miennes, que la tenſion des nerfs que vous admettez avec moi pour cauſe générale des Vapeurs, peut être combattue par des irritans, tels que l'aloës & autres, ou par des anti-ſpaſmodiques tels, que le muſc, le caſtor, & ſes ſemblables.

Je ne me contente pas de citations d'auteurs, vous le ſavez, j'en connois le défaut ; mais je demande depuis long-temps des expériences qui vous ſoient propres, c'eſt-à-dire, des cures réelles opérées par ces remèdes ; ce qui ne doit pas être oublié dans un ouvrage de pratique.

Jusques-là vos objections, auxquelles j'ai répondu tant de fois, resteront sans valeur, & vos invectives prouveront que ce n'est point aux médecins en genéral que j'ai adressés les reproches qui vous choquent tant dans mon ouvrage ; (je les respecte trop) mais à ceux qui s'efforcent comme vous à entretenir l'erreur ; & puisque vous le voulez, je leur répeterai encore, que ce sont des aveugles volontaires qui refusent de se laisser dessiller les yeux ; des jaloux qui rejettent une méthode nouvelle, parce-qu'ils ne l'ont pas enfantée ; des gens asservis au préjugé & à la routine ; des hommes dangereux, qui ne prêtent que des secours avides & meurtriers ; des empiriques enfin, qui sous prétexte qu'aux maux violens il faut de violens remèdes, ne leur opposent que des prétendus spécifiques dont les effets sont funestes.

C'est à cette secte pharmaceutique, dont vous vous déclarez le défenseur, que je ne cesserai d'adresser ces reproches ; & non aux médecins en général, puisque le plus grand nombre mérite d'être excepté.

Je n'ai donc point cherché à déprimer mes confrères, à l'exemple de Charmis ; j'ai loué, au contraire, nombre d'auteurs vivans, & me suis déclaré le disciple de ceux

qui m'ont précédé. Je ne dois pas ma réputation à la nouveauté, & je n'ai jamais fait trafic de la vie des hommes, puiſqu'on ne connoît encore que des guériſons opérées par le nouveau traitement.

Je mérite bien peu le titre injurieux que vous donnez à Charmis, mais bien celui de réparateur des fautes, pour ne pas dire des meurtres que l'empiriſme commet journellement.

Je me ſerois bien diſpenſé d'ajouter tout ceci à mes premières plaintes ; vous m'y forcez par votre indiſcrétion. Quand eſt-ce que je pourrai vous exalter & vous louer avec uſure ? Il me tarde très-fort d'en être là. Ce ſera quand vous me réfuterez avec décence ; que vous propoſerez vos doutes avec candeur, ou bien, quand, à l'exemple de ce nombre d'aggreſſeurs effrénés qui vous a précédé, vous prendrez le parti du ſilence.

Réflexions. Les premiers de nos adverſaires ont ſoutenu avec chaleur, que la tenſion des nerfs & le relâchement étoient contradictoirement la cauſe prochaine des Vapeurs : & de-là la néceſſité d'employer des toniques & des anti-ſpaſmodiques ..... La force des expériences contraires a obligé les ſeconds d'avouer que la tenſion domi-

noit ſur le relâchement .... M. le Camus vient enfin ſe ranger aujourd'hui ſous nos loix, en rejettant tout-à-fait le relâchement dont il s'agit. En effet, dit-il, *dans les Vapeurs, il y a à l'origine des nerfs une trop grande tenſion & une trop grande irritabilité, mère de tous les ſymptômes chez tous les malades.* (Voyez *la Médecine-Pratique, pag.* 212.) Mais il conclut toujours, par des raiſons a lui connues, en faveur des toniques, & ſe promet de m'injurier juſqu'à ce que j'aie avoué ma prétendue erreur, ſans s'appercevoir que je ſuis bien au-deſſus des injures, & qu'il m'appartient plus qu'à lui de m'appliquer les ſentimens dont il fait oſtentation dans la *Préface* de ſon livre intitulé *la Médecine de l'Eſprit*, dans laquelle on lit ce qui ſuit, « tous les avis ont été bien reçus de ma part, lorſqu'ils étoient fondés en raiſon & donnés avec les égards que ſe doivent les gens de lettres. Quant à ceux qui ne cherchent qu'à répandre leur fiel ſur tous les objets qui s'offrent à leurs regards, j'ai ſouffert qu'ils me ſaliſſent de leur vénin ſans murmurer; j'ai encore aſſez d'humanité pour croire que cela a pu les ſoulager; je croirai encore leur répondre aſſez amérement en ſçachant me taire. » Voyez *la Médecine de l'Eſprit par M. le Camus*. Préf. page x.

Laiſſons M. le Camus enveloppé dans la *Préface* de ſon livre *de l'Eſprit* & dans ſa *Médecine Pratique*, & paſſons à M. Roux de 1764, que je diſtingue de celui de 1769, ſans pouvoir le ſéparer ici, malgré l'ordre des matières, qui eût exigé de moi de le placer ailleurs.



EXTRAIT
DE LA PREMIÈRE ÉDITION
DU TRAITÉ DES VAPEURS,

Par M. Roux, *de* 1764.

» Il y a près de quatre ans que M. Pomme » publia sur les affections Vaporeuses des » deux sexes, un Essai dont M. Vandermonde » rendit compte dans le *Journal de Médecine* du mois de mars 1761 : il redonne » aujourd'hui ce même ouvrage considérablement augmenté. Il y a non-seulement » beaucoup mieux dévelopé ses idées ; mais » encore il les a accompagnées d'un très-grand nombre d'observations nouvelles, » qui tendent à démontrer l'excellence de » la méthode curative qu'il propose.

» On désigne sous le nom d'*Affections Vaporeuses*, un genre de maladies qu'on » a regardé pendant long-temps comme » l'effet des Vapeurs qu'on croyoit s'élever » des parties inférieures vers le cerveau. Aujourd'hui que la physique du corps humain » est mieux connue, on convient que ces » maladies ont leur siège dans le systême

» nerveux;

» nerveux : c'eſt en effet ce que démon-
» trent les déſordres dans les mouvemens,
» ſoit volontaires, ſoit ſpontanés, dans les
» ſenſations & dans l'imagination qui les
» accompagnent dans ceux qui en ſont atta-
» qués. On ne s'accorde pas auſſi parfaite-
» ment ſur la diſpoſition particulière des
» nerfs qui les produit; ce qui vient de ce
» qu'on n'a pas encore d'idée bien diſtincte
» de la manière dont ils agiſſent. Mais comme
» on reconnoît généralement qu'ils on be-
» ſoin d'être arroſés continuellement par
» une humeur tenue & lubrefiante qui entre-
» tient leur ſoupleſſe, & les rend plus ou
» moins propres à exercer leurs fonctions;
» on eſt obligé de convenir que ces fonctions
» doivent être dérangées, toutes les fois
» qu'ils ſont privés de cette humeur lubre-
» fiante.

» C'eſt au défaut de cette humeur & au
» deſſéchement des nerfs, qui en eſt la ſuite,
» que M. Pomme croit pouvoir attribuer
» tous les phénomènes qui accompagnent
» les affections Vaporeuſes, tant dans les
» hommes que dans les femmes; & il ne
» regarde les engorgemens & les obſtructions
» des viſcères, que comme les effets con-
» comitans de la même cauſe qui produit
» le deſſéchement des nerfs. En conſéquence

» de cette théorie, il a cru devoir ſubſtituer
» à l'uſage de tous les remèdes ſtimulans,
» avec lequel le commun des praticiens a
» combattu juſqu'ici cette maladie, celui
» des bains, des délayans & des adouciſſans.
» Nous n'entrerons pas dans un plus long
» détail ſur les cauſes, ni ſur la cure de ces
» affections que M. Pomme propoſe, elles
» ont déjà été expoſées par M. Vandermonde
» dans l'extrait cité. Nous nous contente-
» rons de faire connoître les obſervations
» que notre auteur rapporte pour appuyer
» ſa doctrine; c'eſt la partie la plus conſi-
» dérable & la plus *précieuſe* de ſon ou-
» vrage.

» M. Pomme a diſtribué ces obſervations
» en trois claſſes; celles qui ont pour objet les
» Vapeurs hyſtériques; celles qui contien-
» nent l'hiſtoire des Vapeurs hypocondria-
» ques; enfin celles qu'il appelle *compliquées*.
» Entrons en matière.

» La première de ces obſervations, que
» l'auteur avoit déjà publiée avant qu'elle
» ne parût dans ſon Eſſai, n'eſt pas moins
» ſingulière par les ſymptômes affreux &
» bizarres, dont la perſonne qui en fait le
» ſujet étoit affligée, que par la cure que
» M. Pomme en a faite. Une fille de dix-neuf
» ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin,

» fut attaquée au gros orteil du pied droit
» d'une douleur, à laquelle ſuccédèrent des
» foibleſſes, qui firent recourir aux cordiaux.
» Leur uſage fut ſuivi de convulſions af-
» freuſes, que la moindre choſe réveilloit.
» La ſaignée arrêta ces deſordres, mais elle
» jetta la malade dans le délire, & dans une
» hémiplégie qui occupa tout le côté droit.
» On eut recours aux bains qui diſſipèrent le
» délire. Dans la ſuite elle tomba dans des
» paroxiſmes accompagnés des ſymptômes
» les plus effrayans : elle étoit plongée dans
» un aſſoupiſſement léthargique dont rien
» ne pouvoit la tirer, mais qu'un ſaigne-
» ment de nez copieux fit ceſſer : ſa lan-
» gue fut dépouillée de ſon épiderme, &
» devint paralytique. Elle fut huit ans dans
» cet état; on étoit obligé de la ſaigner cha-
» que mois, ce qui lui procuroit conſtam-
» ment un délire & des convulſions affreu-
» ſes : c'eſt dans ces circonſtances que M.
» Pomme fut chargé de la traiter. Il lui
» étoit ſurvenu une éruption ſemblable à la
» rougeole avec la fièvre; ce qui l'engagea
» à la faire ſaigner. Mais à peine la veine
» fût-elle ouverte, que les facultés de l'oreille,
» du nez, de la bouche & de la langue, lui
» furent ravies par des convulſions qui agi-
» tèrent tout le côté droit. Il eut recours

» aux bains, à l'eau de poulet pour calmer » ces accidens. Le deuxième jour de leur » uſage, on entendit des éclats très-doulou- » reux dans les inteſtins; peu de temps après » dans la cuiſſe. M. Pomme les compare » au frottement d'un parchemin fort ſec. Le » lendemain, le bras, en éclatant, commença » à ſe mouvoir contre les parois de la bai- » gnoire : au ſortir du bain, ſa cuiſſe & ſon » bras paralyſés étoient devenus flexibles ; » mais il ſurvint un délire des plus ſinguliers. » Elle peignoit & brodoit avec une dexté- » rité incroyable avec la main gauche, la » droite étant paralyſée. Elle faiſoit des vers » où l'on remarquoit autant de vivacité que » de délicateſſe.

» L'été ſuivant, il ſurvint un ſymptôme » nouveau, non moins ſingulier que les » précédens. Le ſang qui n'avoit plus ſon » iſſue par la matrice, ſe fit jour par l'œil & » les vaiſſeaux cutanés du crâne, de l'oreille, » du nez, du nombril, du jarret & du pied, » du côté paralyſé. M. Pomme employa » contre cet hydre qui ſembloit ſe réproduire » continuellement ſous de nouvelles faces, » des glaçons qu'il lui faiſoit mettre dans » la bouche, & des bains de dix à douze » heures par jour, pendant dix mois en- » tiers. Les convulſions & le délire ceſsèrent;

» mais les règles ne revenoient pas. Il saisit
» le moment où elles auroient dû paroître,
» pour plonger la malade dans le bain ;
» l'effet en fut si prompt, & l'évacuation
» si abondante, que l'eau en fut teinte. L'har-
» monie du violon acheva de rétablir les
» fonctions du cerveau, de l'œil, de la mâ-
» choire, de l'oreille & du nez ; & les rudes
» secousses d'une voiture choisie rendirent
» au bras & à la jambe paralysés la liberté
» de leurs mouvemens. Cette malade jouit
» pendant un an de la santé la plus parfaite
» en apparence ; au bout de ce tems, il lui
» survint une suppression d'urine, que rien
» ne put soulager. Il fallut de toute nécessité
» avoir recours à la sonde, pour écarter des
» corps étrangers qui mettoient obstacle à
» son écoulement. Les urines devinrent
» bourbeuses, elles charièrent des graviers
» & des morceaux de membranes. Les dou-
» leurs augmentèrent ; il se présenta au pas-
» sage une pierre, dont on favorisa la sortie
» par tous les moyens que l'art fournit ; elle
» sortit enfin enveloppée d'un *kiste*. La
» membrane interne de la vessie, celle de
» l'uretère droit s'exfolièrent. Il en fut de
» même d'une grande partie du canal in-
» testinal & de l'œsophage. Malgré tous
» ces accidens, la malade recouvra une

» ſanté que rien n'a altéré depuis.

» Pour mieux faire ſentir la ſupériorité de ſa » méthode ſur celle qu'on ſuit communément, » M. Pomme a inſéré à la ſuite de cette obſer» vation, l'hiſtoire d'une maladie ſpaſmodi» que, publiée dans le *Journal de Médecine* » du mois de juillet 1761, *pag.* 20; nous y » renverrons nos lecteurs. Il y a joint celle » d'une dame d'Arles, qui ayant été attaquée » de Vapeurs hyſtériques, ne fut traitée » qu'avec des cordiaux & des élexirs, & » mourut à la fin ſcorbutique, comme celle » qui fait l'objet de l'hiſtoire inſérée dans le » *Journal de Médecine*.

» La colique hyſtérique, c'eſt-à-dire, celle » qui reconnoît pour cauſe le dérangement » du flux menſtruel, fait le ſujet de la ſe» conde obſervation; l'application d'un linge » trempé dans l'eau froide ſur toute la capa» cité de l'*abdomen*, renouvellée auſſi ſouvent » qu'il le faut pour le maintenir dans une » certaine froidure, dit M. Pomme; une » copieuſe boiſſon d'eau froide, & des lave» mens froids très-fréquens, ſont les ſeuls » ſpécifiques que je connoiſſe pour appaiſer » les douleurs, & pour provoquer en même » temps le flux menſtruel, d'où dépend » toute la cure. Il rapporte les aurotités d'*A*» *matus* & de *Zacutus-Luzitanus*, de *Sep-*

» *talius*, de Frédéric Hoffman, & de Ba-
» glivi, qui ont proposé les mêmes moyens
» pour guérir cette maladie. Il y ajoute l'hif-
» toire de deux perfonnes guéries par cette
» même méthode; l'une defquelles avoit em-
» ployé inutilement les faignées, les remèdes
» adouciffans & les narcotiques; des fomen-
» tations froides rétablirent l'écoulement
» des règles, mais il fallut les continuer tout
» le temps qu'elles coulèrent.

„ Les fuffocations & les hémorrhagies
„ hyftériques, c'eft-à-dire, produites par le
„ dérangement des règles, ne demandent,
„ felon notre auteur, d'autres fecours que
„ les bains des pieds dans l'eau froide, les
„ bains continués pendant long-temps, &
„ feulement pendant cinq ou fix heures de
„ fuite & même davantage. Il appuye cette
„ méthode de quatre Obfervations dans lef-
„ quelles elle a réuffi.

„ Le fang menftruel, dérangé dans fon
„ cours, ne fe porte pas feulement à la poi-
„ trine; on le voit pour le moins auffi fou-
„ vent refluer vers la tête, & y produire
„ des épilepfies, qui font toujours périodi-
„ ques, & furviennent principalement vers
„ le temps des règles. Il produit auffi le dé
„ lire maniaque. Une demoifelle de dix-huit
„ ans fut attaquée tout-à-coup, à l'approche

„ de ſes règles, d'un aſſoupiſſement léthargi-
„ que, pour lequel on la ſaigna, & ce ſymp-
„ tôme s'évanouit. Au période ſuivant l'aſ-
„ ſoupiſſement reparut avec plus de force:
„ on la ſaigna deux fois; enſuite on la livra
„ aux ſeuls efforts de la nature, l'aſſoupiſſe-
„ ment périodique augmenta à chaque retour
„ des règles. Il lui succéda un délire qui aug-
„ menta à ſon retour à tous les périodes, au
„ point que cette infortunée, délaiſſée des
„ médecins, devint tout-à-fait maniaque &
„ furieuſe. M. Pomme la fit plonger dans le
„ bain tiède, où on la retint pendant douze
„ heures la première fois; ſa voix enrouée
„ par les cris s'éclaircit, & devint naturelle:
„ elle conſentit à prendre des alimens. Huit
„ heures de bain par jour, l'application conſ-
„ tante d'un linge ſur la tête, trempé dans
„ l'eau froide, renouvellée à chaque inſtant,
„ emportèrent le délire dans l'eſpace de deux
„ mois; les règles reparurent alors, & la ma-
„ lade fut entièrement rétablie. Elle eut une
„ rechûte ſans qu'on put trop découvrir qui
„ y avoit donné lieu; les mêmes remèdes
„ la rétablirent une ſeconde fois.

„ Tous les nerfs ſont également expoſés
„ aux ſpaſmes hyſtériques. La femme d'un
„ ſavetier, Vaporeuſe à l'excès, fut ſaiſie, à
„ la fin d'une groſſeſſe, d'une douleur aux

„ dents des plus cruelles; elle fut ſaignée &
„ reſaignée en conſéquence; elle eut recours
„ aux narcotiques les plus puiſſans, & aux
„ remèdes les plus vantés; ils furent ſans
„ ſuccès. Les ſuites de ſa couche, qui ſe
„ paſsèrent très-bien, ne la délivrèrent pas
„ de ſes douleurs; elle ſe fit arracher cinq
„ dents ſans ſe trouver ſoulagée : à la fin on
„ s'adreſſa à M. Pomme, qui lui preſcrivit les
„ bains tièdes, pluſieurs lavemens, & qui lui
„ fit laver la bouche avec de l'eau fraîche
„ & quelques gouttes de vinaigre; ce qui
„ calma ſes douleurs. La femme d'un apo-
„ thicaire fut délivrée, par l'uſage des bains
„ tièdes, d'une douleur ſemblable & d'une
„ perte. Une femme âgée de trente-cinq ans,
„ d'un tempéramment robuſte & ſanguin, &
„ qui n'avoit jamais été bien réglée, étoit
„ travaillée d'un vomiſſement hyſtérique ſi
„ violent, qu'elle rejettoit tout liquide avec
„ des efforts ſi affreux, qu'ils amenoient le
„ ſang avec eux. On eut recours à une potion
„ anti-hyſtérique, dans laquelle entroit le
„ *caſtoreum* & le laudanum liquide. Son
„ uſage fut ſuivi d'une difficulté d'avaler
„ invincible : les bains la mirent en ſept jours
„ de temps en état d'avaler, & la rétablirent
„ à la fin entièrement.

„ Une jeune religieuſe d'une complexion

„ des plus robustes, fut attaquée subitement
„ (après les chaleurs excessives de l'été &
„ après avoir fait un usage immodéré du
„ caffé) d'une cardialgie des plus cruelles,
„ avec des évanouissemens convulsifs : on
„ eut recours aux cordiaux : les évanouisse-
„ mens devinrent plus fréquens, ils disparu-
„ rent enfin par l'effet de deux lavemens
„ froids; la cardialgie revint avec une nou-
„ velle force, accompagnée de coliques,
„ de hoquets, de borborigmes, de vomisse-
„ mens, &c. La tisane de poulet, que la
„ malade préféra à toute autre boisson, lui
„ procura le sixième jour une diarrhée bi-
„ lieuse, qui fit cesser tous ces accidens.

„ Une fille de dix-huit ans, d'un tempé-
„ rament bilieux & très-ardent, fut atta-
„ quée, à l'arrivée de ses règles, d'une coli-
„ que hystérique & convulsive, qui fut suivie
„ d'une tension douloureuse au ventre, de
„ suffocation, & d'autres symptômes hysté-
„ riques. Elle fut saignée plusieurs fois du
„ bras & du pied sans être soulagée; il sur-
„ vint une insomnie & une perte d'appétit,
„ telle qu'elle resta pendant des temps con-
„ sidérables sans prendre aucun aliment. Elle
„ maigrit, & au retour périodique de ses
„ règles, il survint des crachemens de sang
„ & des vomissemens très-considérables, joints

„ à une foule d'autres accidens hyſtériques.
„ Huit mois s'écoulèrent dans cet état. A
„ ces différens ſymptômes ſe joignit une ſup-
„ preſſion d'urine & des ſelles. M. Pomme,
„ qui fut appellé pour lors, fit ſonder la
„ malade ; mais on ne trouva jamais une
„ goutte d'urine dans la veſſie. Ce ſymptôme
„ lui parut provenir de la ſéchereſſe du ſang,
„ d'où il ne ſe ſéparoit point d'urine. En
„ conſéquence, il lui preſcrivit les bains tiè-
„ des : au bout d'un mois elle rendit dans
„ l'eau une grande quantité d'excrémens
„ fœtides avec des vers, & des grumaux de
„ ſang, mais ſans urine. Elle continua de
„ faire uſage de ces mêmes bains pendant
„ deux mois entiers, ſans en reſſentir aucun
„ effet. Pendant cet eſpace de temps elle
„ prit deux lavemens par jour ſans en rendre
„ aucun. La boiſſon fut toujours compoſée
„ d'eau de poulet : elle fit uſage de pluſieurs
„ apozèmes laxatifs & rafraîchiſſans, des
„ potions huileuſes, & ne ſe nourrit que des
„ alimens les plus humectans. M. Pomme
„ imaginant, comme on étoit alors en été,
„ que la tranſpiration naturelle emportoit la
„ matière des urines, ſubſtitua les bains froids
„ aux bains tièdes ; le ſuccès le plus complet
„ ſuivit leur uſage. Les fonctions de cette

„ fille ſe rétablirent par dégrés, & elle guérit
„ parfaitement.

„ Un des morceaux qui mérite le plus
„ d'attention dans l'ouvrage de M. Pomme,
„ c'eſt ce qu'il dit des fièvres ſpaſmodiques.
„ De tous les temps les médecins ont reconnu
„ une eſpèce de fièvre, qu'ils ont diſtinguée
„ de celles qui ſont produites par la dépra-
„ vation de quelques humeurs, & qu'ils ont
„ appellée, par cette raiſon, *non humorale*.
„ En effet, ſi la fièvre n'eſt que l'accéléra-
„ tion du pouls, ou ce qui eſt la même
„ choſe, du mouvement du ſang, produit
„ par quelque *ſtimulus* plus fort que celui
„ qui a coutume d'exciter les mouvemens
„ du cœur & des artères, il eſt bien évident
„ que ce mouvement ſera également accé-
„ léré, ſi la ſenſibilité de ces organes aug-
„ mente, quoique le *ſtimulus* ſoit toujours
„ le même. Or, c'eſt le cas des femmes
„ hyſtériques & des hommes hypocondria-
„ ques. On ſçait que chez eux la ſenſibilité
„ eſt au dernier période. La cure de cette
„ fièvre demande donc des ſecours différens
„ de ceux qu'exigent les fièvres humorales,
„ c'eſt-à-dire, qu'on bannira les ſaignées, les
„ purgatifs, & tous les ſtimulans, pour n'em-
„ ployer que les remèdes les plus propres à

„ diminuer la ſenſibilité, tels que les adou-
„ ciſſans, les humectans, les bains: ce ſont
„ les moyens que M. Pomme propoſe, après
„ les avoir employés avec ſuccès; moyens
„ qu'Hippocrate, Galien, Celſe, Alexandre
„ de Tralles, avoient déjà indiqués.

„ M. Pomme démontre par une foule
„ d'autres obſervations, l'efficacité de la même
„ méthode dans les affections hypocondria-
„ ques, le flux hémorroïdal exceſſif, ou ſup-
„ primé, la jauniſſe hypocondriaque, qu'il
„ faut bien ſe garder de confondre avec celle
„ qui dépend d'un engorgement du foie;
„ dans la toux convulſive, dans le vomiſſe-
„ ment, le hoquet, les aigreurs & les rap-
„ ports, l'hémiplégie ſpaſmodique que M.
„ Hoffman paroît avoir connue le premier,
„ ainſi que M. Pomme l'avoue, &c. Il prouve
„ très-bien auſſi, & toujours par des obſer-
„ vations & des expériences, que toutes les
„ fois qu'il y a quelque choſe de Vaporeux
„ compliqué avec la fièvre putride & même
„ intermittente, la vérole, les écrouelles,
„ l'affection ſcorbutique, la leucophlegmatie,
„ la tympanite, les pertes blanches & rouges,
„ la ſuppreſſion des lochies, il eſt eſſentiel
„ d'aſſocier les délayans, les humectans, &
„ les adouciſſans aux remèdes appropriés à
„ chacune de ces maladies.

„ Si tant d'obſervations ne lèvent pas
„ tous les doutes qu'on pouvoit former
„ ſur la généralité de la théorie que M.
„ Pomme propoſe, elles paroîtront certai-
„ nement plus que ſuffiſantes pour conſtater
„ l'efficacité de la méthode avec laquelle
„ il combat ce genre de maladies. Nous
„ croyons même que tous les médecins
„ éclairés, lui donneront la préférence ſur
„ les remèdes anti-ſpaſmodiques, anti-hyſté-
„ riques & anti-hypocondriaques les plus
„ vantés, en faveur deſquels il ſeroit difficile
„ de raſſembler un auſſi grand nombre de
„ faits, & auſſi concluans que ceux dont
„ M. Pomme a enrichi ſon livre. Voyez le
Journal de Médecine, Septembre 1764.



SECOND EXTRAIT DU TRAITÉ DES VAPEURS ;

Par M. Roux, *de* 1769.

„ CETTE quatrième édition de l'ouvrage „ de M. Pomme ne diffère des précédentes, „ que par un nouvel avertiſſement qu'il a „ mis à la tête du premier volume, dans „ lequel il annonce les cures qu'il a faites à „ Paris, & en particulier, celle de Mme la „ marquiſe de Beſons, & celle de Mme de la „ Coré; par une réponſe de M. Brun à une „ nouvelle critique de l'ouvrage de M. „ Pomme, & par un recueil de différentes „ pièces qui ont été publiées dans le *Journal* „ *de Médecine*, pour & contre l'uſage des hu- „ mectans dans les affections Vaporeures : „ Recueil qui forme le ſecond volume preſ- „ qu'en entier, & auquel M. Pomme n'a „ ajouté que quelques notes. Je me ſerois „ donc contenté de l'annoncer à l'article „ des livres nouveaux, ſi deux imputations „ également dénuées de fondement, mais „ dont l'une ſeroit auſſi honorable pour moi „ que l'autre ſeroit injurieuſe, ne me met-

„ toient dans la néceſſité de faire *mon apo-*
„ *logie.* Il n'eſt pas permis à un homme un
„ peu jaloux de ſa réputation, de ſouffrir,
„ ni qu'on lui attribue un ouvrage qu'il n'a
„ pas fait, ſur-tout lorſque cet ouvrage peut
„ honorer ſon auteur, & qu'il a mérité les
„ ſuffrages des gens de l'art, ſeuls juges non
„ recuſables; ni qu'on oſe l'accuſer de par-
„ tialité dans une matière qui intéreſſe la vie
„ & la ſanté des citoyens.

„ On lit dans une note qui ſe trouve *pag.*
„ 261. du ſecond volume de la quatrième
„ édition du Traité de M. Pomme: *Le Jour-*
„ *naliſte de médecine eſt à la tête de mes*
„ *redoutables adverſaires. La partialité*
„ *qu'il a montrée depuis long-temps dans*
„ *la conteſtation préſente, quoiqu'il s'en*
„ *fût érigé le juge, dévoile parfaitement ſes*
„ *intentions à cet égard; & s'il faut en*
„ *fournir les preuves, les voici, &c.*

„ 1.° *Il annonce dans ſon* Journal *la tra-*
„ *duction de l'ouvrage de Robert Whytt,*
„ *mon antagoniſte, une année avant qu'on eût*
„ *trouvé un traducteur. Voyez le* Journal *du*
„ *mois d'octobre* 1765, *& celui de janvier*
„ 1767.

„ 2.° *S'il annonce ma troiſième édition,*
„ *il me fait le cenſeur ridicule de l'épigra-*
„ *phe placée à la tête de l'ouvrage de Ro-*
bert

„ *bert Whytt ; tandis que je censure tout*
„ *l'ouvrage & la doctrine meurtrière de cet*
„ *auteur. Voyez le* Journal *du mois d'a-*
„ *vril* 1767.

„ 3.° *Il annonce une nouvelle critique*
„ *anonyme de mon* Traité des Vapeurs, *sans en*
„ *avoir obtenu la permission ; & s'il est*
„ *obligé ensuite, pour réparer sa faute, d'in-*
„ *sérer dans son* Journal *ma réponse à cette*
„ *critique, il le fait en y ajoutant une apos-*
„ *tille humiliante, & encore une réplique*
„ *injurieuse de ce même anonyme. Voyez*
„ *le* Journal *de janvier & février* 1768.

„ 4.° *Il m'a enfin avoué lui-même qu'il*
„ *avoit été chargé de faire imprimer ce nou-*
„ *veau libelle ; ce qui ne laisse plus douter*
„ *qu'il n'en soit l'auteur, ou tout au moins*
„ *l'adjoint :*

Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme,
Quand j'attaque quelqu'un, je le dois & me nomme.
Le mechant : comed. par Gresset. (*a*)

(*a*) Toutes ces assertions sont sans réplique, c'est pourquoi j'épargnerai au lecteur la réfutation que M. Roux veut en donner ; je l'arrêterai même à l'entrée de sa course, en révélant au public ce que j'avois tu jusqu'ici : c'est que M. Roux a rejetté depuis deux ans toutes les pièces qui lui ont été adressées en faveur de ma méthode, & si on en trouve quelques-unes dans son *Journal*, elles y ont été insérées par ordre du sage Magistrat qui veille sur lui, d'après les plaintes que je lui ai porté moi-même. *Voyez le Journal de Médecine, mois de Février*, 1771, *pag.* 141.

Paſſons à la partie eſſentielle de ſon ſecond Extrait, qui ſeule doit figurer ici : on la trouve ci-après . . . . " Je répondrai à M. „ Pomme, continue notre auteur, que mon „ *Journal* a été approuvé par un cenſeur „ royal, & que je n'ai pas beſoin d'autre „ permiſſion pour annoncer tous les livres „ relatifs à la médecine ; ainſi s'il prenoit „ fantaiſie à M. Pomme de refondre ſon ou„ vrage, de ſubſtituer à une théorie fauſſe „ & imaginaire une deſcription exacte & pré„ ciſe des différentes eſpèces de maladies ner„ veuſes, & des affections qui peuvent ſe „ compliquer avec elles, ou auxquelles elles „ peuvent ſurvenir ; à un traitement pure„ ment empirique, une méthode raiſonnée, „ appliquée aux différens dégrés de ces ma„ ladies. Enfin, s'il entreprenoit jamais de „ corriger tous les défauts de ſon ouvrage, „ & de reſtreindre ſa méthode dans de „ juſtes bornes, en faiſant connoître les cas „ où elle eſt applicable, ceux où elle eſt inſuf„ fiſante, & ceux où elle eſt nuiſible ; il peut „ s'adreſſer à moi avec toute confiance, je „ lui promets d'annoncer ſon projet, & j'oſe „ lui aſſurer d'avance que ſes critiques „ mêmes applaudiront à ſes efforts, &c.

Réponſe. J'avois promis, Monſieur, de ne plus reprendre la plume, & j'oſois me

flatter d'avoir fini pour jamais avec vous. Mais l'Extrait que vous venez de donner de la quatrième édition de mon *Traité des Vapeurs* m'oblige de rompre le silence : en vous excusant sur les justes reproches que je vous ai faits, au sujet de la partialité que vous montrez dans le jugement du procès que mon systême a fait naître, vous rejettez les faits; ce qui mérite d'être éclairci.

Je les reprends, & je répète, 1.° que le premier acte de partialité de votre part, dans le recueil des pièces publiées pour & contre mon systême, est l'annonce précoce de la traduction de l'ouvrage de Robert Whytt; les dates citées en font foi, & on ne peut regarder cette démarche que comme une de celles qu'un intérêt particulier peut produire. 2.° J'ai avancé ensuite que vous m'aviez fait le censeur ridicule de l'épigraphe, placée à la tête de cet ouvrage anglois. En effet, pourquoi dire dans votre Extrait que je me plains de cette épigraphe, tandis que je m'en prends uniquement à la doctrine meurtrière de cet auteur, & que je ne cite son épigraphe, que pour me l'approprier. 3.° J'ai trouvé très-partial que vous ayez annoncé une nouvelle critique anonyme, sans en avoir obtenu la permission; & que vous ayez ajouté à ma réponse une

apostille humiliante, & encore une réplique injurieuse de ce même anonyme. Je reprends les trois articles de cette plainte, & je répète *que vous avez annoncé sans permission :* cela est si vrai, que cette annonce avoit paru dans votre *Journal*, avant que le Magistrat qui veille sur la littérature, vous eût rendu la brochure en question, & qu'il l'eût examinée. Je dis plus, [& je le tiens de vous] je dis, que vous l'avez envoyée en Province avant qu'elle parût à Paris, dans la crainte sans doute qu'elle y fût supprimée. *Vous avez ajouté à ma réponse une apostille humiliante :* quoi de plus humiliant, en effet, que ces instantes prières que vous dites que je vous ai faites pour vous engager à insérer ma réponse ; ce que vous avez voulu prouver par mes trois lettres, lesquelles prouvent, tout au plus, que j'ai voulu par là adoucir la violence qu'on vous a faite, en vous obligeant de l'insérer malgré vous. Quant à la réplique injurieuse, la voici : *M. Pomme effrayé de la difficulté de répondre aux réflexions sur les Vapeurs, &c.*

Qu'est-ce que cet effroi ? quelles sont ces objections si frappantes ? sont-elles au-dessus de celles auxquelles j'ai répondu tant de fois ? Non ; mais elles sont indécentes, pour ne rien dire de plus ; puisque notre anonyme

ajoute : *Si M. Pomme peut indiquer dans son* Traité des Vapeurs *la solution d'une seule des objections contenues dans les réflexions dont il s'agit ; s'il fait voir qu'il se soit lavé du reproche de n'avoir pas connu les maladies dont il donne les observations, ni les moyens dont il s'est servi pour les traiter ; d'avoir confondu avec les Vapeurs des maladies de toute espèce, qui n'ont avec elles le moindre rapport, &c.* à quoi il pouvoit ajouter que toutes les cures de M. Pomme, & celles de ses prosélytes, sont toutes dues au hasard ; & alors l'indécence tombe pour faire place à une absurdité vraiment digne des talens de cet anonyme. 4.° Dans ma quatrième plainte, je vous rappelle l'aveu que vous m'avez fait d'avoir fait imprimer vous-même ce libelle ; ce que vous n'osez pas contester dans votre Extrait. Vous vous étayé ensuite de l'approbation d'un censeur royal. Où est-elle cette approbation ? seroit-elle tacite ? en ce cas votre censeur est plus prudent que vous, il garde l'*incognito*. Mais pourquoi avez-vous été si alarmé quand il a été question de dépouiller ce libelle de toutes ses ordures ? Quelles démarches n'avez-vous pas faites à ce sujet ? Que de plaintes en public & à moi ? N'est-ce pas là le partial d'un homme vivement intéressé à

cette pièce anonyme. 5.° Je m'étois tu à dessein de vous épargner une nouvelle preuve; mais l'intérêt du Public m'oblige à la divulguer, la voici .... Dans le premier extrait que vous avez donné de mon *Traité des Vapeurs*, dans votre *Journal* de septembre 1764. *pag.* 194. vous dites: » *Il y a quatre ans que M. Pomme publia sur les Affections Vaporeuses des deux sexes, un essai dont M. Vandermonde rendit compte dans le* Journal de Médecine *du mois de mars* 1761; *il redonne aujourd'hui le même ouvrage considérablement augmenté. Il y a non-seulement beaucoup mieux développé ses idées; mais encore il les a accompagnées d'un très-grand nombre d'observations nouvelles qui tendent de plus en plus à démontrer l'excellence de la méthode qu'il propose;* " & après avoir fait une analyse apologétique de toutes les observations insérées dans cet ouvrage, vous finissez par dire : „ *M. Pomme démontre, par une foule d'autres observations, l'efficacité de la même méthode dans l'affection hypocondriaque, le flux hémorroïdal supprimé ou excessif, la jaunisse hypocondriaque, qu'il faut bien se garder de confondre avec celle qui dépend d'un engorgement primitif du foie, dans la toux convulsive, dans le vomissement,*

le hoquet, les aigreurs & les rapports; l'hémiplégie ſpaſmodique, que M. Hoffman paroît avoir connu le premier. Il prouve très-bien auſſi, & toujours par des obſervations & des expériences, que toutes les fois qu'il y a quelque choſe de vaporeux compliqué avec la fièvre putride, & même intermittente, la vérole, les écrouelles, l'affection ſcorbutique, la leucophlegmatie, la tympanite, les pertes blanches & rouges, la ſuppreſſion des lochies; il eſt eſſentiel d'aſſocier les humectans & les adouciſſans avec les remèdes appropriés à chacune de ces maladies. Si tant d'obſervations ne lèvent pas tous les doutes que l'on pourroit former ſur la généralité de la théorie que M. Pomme propoſe, elles paroîtront certainement plus que ſuffiſantes pour conſtater l'efficacité de la méthode avec laquelle il combat ce genre de maladies; nous croyons même que tous les médecins éclairés lui donneront la préférence ſur les remèdes anti-ſpaſmodiques les plus vantés, en faveur deſquels il ſeroit difficile de raſſembler un auſſi grand nombre de faits auſſi concluans, que ceux dont M. Pomme a enrichi ſon livre.

Mais voici ce que je défie que jamais on puiſſe concilier avec ces idées. Dans le ſe-

cond Extrait que vous avez donné de la quatrième édition de mon livre, inséré dans votre *Journal* du mois de juillet de cette année 1769. *pag.* 3, vous dites en propres termes: « *S'il prenoit fantaisie à M. Pomme de refondre son ouvrage, de substituer à une théorie fausse & imaginaire, une description exacte & précise des différentes espèces de maladies nerveuses, & d'affections qui se compliquent avec elles, ou auxquelles elles peuvent survenir; à un traitement purement empirique, une méthode raisonnée, appliquées aux différens dégrés de ces maladies; enfin, s'il entreprenoit de corriger tous les défauts de son ouvrage, & de restreindre sa méthode dans des justes bornes, en faisant connoître les cas où elle est applicable, ceux où elle est insuffisante, & ceux où elle est nuisible; il peut s'adresser à moi avec toute confiance, &c.* „

Ici je demanderai volontiers si M. Roux, de 1764, auteur du *Journal de Médecine*, est le même que M. Roux de 1769. Oui, sans doute. Mais on saura qu'en 1764, il étoit l'apologiste de M. Pomme, médecin de Montpellier, résident à Arles en Provence, & qu'en 1769, il censure M. Pomme, médecin-consultant du Roi, appellé à Paris, y travaillant avec succès. Telles sont les preuves

de mes accusations ; c'est d'après elles, que je vous ai déclaré juge partial du procès ; & quel est ce procès ? celui qui décide de la vie des hommes. Cette réflexion me meneroit trop loin ; c'est pourquoi je finis, & vous promets de garder à l'avenir le plus profond silence avec vous, Monsieur, & avec tous vos adjoints.



LES VRAIS PRINCIPES
DES VAPEURS,
OU
NOUVEAU TRAITÉ DES VAPEURS,

Par Monſieur PRESSAVIN.

„ LES humectans, les délayans & les raf-
„ fraîchiſſans ont été depuis quelques années
„ annoncés pour des remèdes ſi ſouverains
„ dans la plupart des maladies, qu'il eſt dan-
„ gereux de voir aujourd'hui leur abus dé-
„ générer en abus très-pernicieux : déjà le
„ plus grand nombre des citoyens aiſés de
„ nos villes, ſéduits par les avantages trop
„ étendus que quelques médecins ont cru
„ reconnoître dans ces remèdes, & qu'ils
„ ont vantés avec un zèle inconſidéré, s'aban-
„ donnent aveuglément à leur uſage. Abus
„ cruel, préjugé funeſte, dont le vrai mé-
„ decin gémit & s'indigne !

„ Je n'ai pu voir accréditer ce ſyſtême,
„ ſans être effrayé des ſuites pernicieuſes
„ qu'il peut entraîner. Si les humectans &

„ les délayans ont la propriété de diviser les „ humeurs, d'en adoucir l'âcreté, de détendre & de ramollir les solides ; si, en conséquence, ils conviennent aux tempéramens qui péchent par trop d'acrimonie „ & d'épaississement dans les fluides, trop de „ rigidité & de sécheresse dans les solides ; il est aisé de comprendre qu'ils ne „ peuvent manquer de nuire à ceux qui se „ trouvent dans des dispositions toutes „ contraires ; puisque leur effet, dans ces „ derniers, sera d'affoiblir le ressort, & de „ diminuer la cohérence naturelle des fluides, d'où dépend la force du tempérament.

„ L'expérience confirme cette vérité. Combien de sujets que la nature sembloit avoir „ favorisés d'une santé robuste, dont la constitution paroissoit propre à résister aux „ travaux les plus pénibles, aux fatigues de „ la guerre & des voyages, sont devenus, „ par l'usage immodéré des humectans, si „ foibles & si délicats, qu'ils ne pourroient „ lutter avec des adolescens. On reproche, „ non sans raison, à la plupart des hommes „ d'avoir dégénéré, en contractant la molesse, l'habitude & les inclinations des „ femmes : il ne leur manquoit que de leur „ ressembler par la constitution du corps.

„ L'uſage abuſif des humectans accéléreroit promptement la métamorphoſe, & „ rendroit les deux ſexes preſque auſſi reſ„ ſemblans dans le phyſique que dans le mo„ ral.

„ Malheur à l'eſpèce humaine, ſi ce pré„ jugé étend ſon empire ſur le peuple! Plus „ de laboureurs, plus d'artiſans, & plus de „ ſoldats; parcequ'ils ſeront bientôt dénués „ de la force & de la vigueur qui ſont néceſ„ ſaires dans leur profeſſion.

„ C'eſt pour combattre la fauſſe opinion „ ſur laquelle ce dangereux préjugé paroît „ fondé, que j'ai entrepris cet ouvrage; & „ comme c'eſt dans l'affection hypocondria„ que que l'uſage des humectans a reçu les „ plus grands éloges; je n'ai pu choiſir une „ matière plus propre à exécuter mon pro„ jet, que celle que fournit le traité de cette „ maladie, qui fait auſſi l'objet principal de „ mon livre. Cependant, bien loin que je „ veuille proſcrire ces remèdes, on verra que „ je les emploie avec la plus grande con„ fiance; je connois leur efficacité dans „ pluſieurs maladies; mais ne pouvant ſup„ porter l'excès & l'abus, j'oſe leur fixer „ des bornes. Si je n'ai point atteint à mon „ but, comme je l'aurois deſiré, je me flatte „ d'avoir ébauché un grand ouvrage, qu'il

» est réservé à un autre de perfectionner. »

Est modus in rebus, sunt certi
Denique fines, quos ultra, citraque
Nequit consistere rectum.
Horat. Sat. 1. libr. 1. vers. 106 & 107.

Réponse. Une préface aussi tranchante m'a fait naître d'abord l'idée d'y répliquer en la parodiant. Je dirai donc que les remèdes pharmaceutiques, tels que les cordiaux, les purgatifs, les stomachiques, les emménagogues, & principalement ceux à qui l'on a donné, si gratuitement, le nom pompeux d'*anti-spasmodique*, ont été de tous les temps annoncés pour être si souverains dans les maladies Vaporeuses, qu'il est dangereux de voir leur usage dégénérer en abus très-pernicieux. Le plus grand nombre des citoyens aisés de nos villes, séduits par les avantages trop étendus que les médecins ont cru reconnoître dans ces remèdes, d'après leurs effets momentanés & enchanteurs, s'abandonnent aveuglément à leur usage: abus cruel, préjugé funeste, dont le vrai médecin gémit & s'indigne!

Je n'ai pu voir accréditer cette erreur sans être effrayé des suites pernicieuses qu'elle peut entraîner. Si les toniques & les fortifians ont la propriété d'augmenter le ressort de

la fibre nerveuſe; ſi en conſéquence ils conviennent aux tempéramens foibles & relâchés; il eſt aiſé de comprendre qu'ils ne peuvent manquer de nuire à ceux qui ſe trouvent dans des diſpoſitions contraires, puiſque leur effet ſera de roidir cette fibre déjà trop tendue, de la criſper enſuite, & de la racornir; & par ſurcroît incendieront-ils la maſſe des liqueurs, en la raréfiant outre meſure; ce qui favoriſera la cauſe Vaporeuſe, généralement reconnue de tous les médecins : je veux dire *la tenſion des nerfs*, *leur irritabilité*, & non leur relâchement, que nos adverſaires voudroient abſolument nous faire admettre, en faveur des remèdes ici proſcrits.

L'expérience confirme cette vérité. Combien de ſujets que la nature ſembloit avoir favoriſé d'une ſanté robuſte, dont la conſtitution paroiſſoit propre à réſiſter aux travaux les plus pénibles, aux fatigues de la guerre, ſont devenus, par les effets de ce traitement meurtrier, des hommes foibles, exténués. Chaque ville en eſt malheureuſement pourvue.

C'eſt pour achever de détruire la fauſſe opinion ſur laquelle ce dangereux préjugé eſt fondé, que j'entreprends aujourd'hui de donner un ſupplément à mon *Traité des*

Vapeurs. Cependant bien loin que je veuille proſcrire entièrement ces remèdes, on ſaura que je les emploie avec la plus grande confiance ; je connois leur efficacité dans pluſieurs maladies ; mais ne pouvant ſupporter l'excès & l'abus, j'oſe leur fixer des bornes..... *eſt modus in rebus*, *&c.* Horat.

ANALYSE DE L'OUVRAGE.

Les écrits les plus médiocres portent communément des titres faſtueux, & le Public eſt ſouvent la dupe de ces titres. C'eſt un magnifique portique qui conduit à des appartemens ſi miſérables & ſi meſquins, qu'on eſt tout-à-fait étonné du contraſte. L'ouvrage dont il s'agit ici réaliſe cette comparaiſon ; & pour ne pas le déprécier avant de le faire connoître, je citerai d'abord en preuve la contradiction que M. Preſſavin établit entre la cauſe prochaine de la maladie, & le traitement qu'il nous propoſe pour la détruire.

L'altération des forces centrales, déſignée par la foibleſſe des forces épigaſtriques, (on entend par-là le diaphragme & tout le canal inteſtinal) eſt, ſelon notre auteur, la cauſe prochaine des Vapeurs hypocondriaques ; d'où il conclut en faveur des toniques & des

remèdes propres à relever le ton de ces organes; & les remèdes qu'il propose ensuite pour remplir cette première indication, sont pris dans la classe des contraires; ce sont les aqueux, les délayans, les humectans, les rafraîchissans & les adoucissans; tels que le bain, l'eau de veau & de poulet, celle de ris, d'orge, de mauve, &c. écoutons-le: « *L'expérience qui nous a montré l'avantage des bains dans l'Affection hypocondriaque, semble indiquer les bons effets qu'on doit attendre de l'usage abondant des boissons délayantes & adoucissantes; elles servent de bain intérieur, & produisent sur les premières voies, à-peu-près les mêmes effets que les bains sur la surface du corps; elles ont de plus l'avantage d'attaquer la cause des Vapeurs plus immédiatement.* (Voyez le *Nouveau Traité des Vapeurs* par M. Pressavin, *pag.* 29. » & cette cause, je la répète ici avec M. Pressavin, est désignée par la foiblesse des forces centrales, ce qui ne peut signifier autre chose que le relâchement. Notre auteur ne veut pas même qu'on s'y trompe; car il nous dit expressément, que les anciens avoient si bien reconnu cette foiblesse organique pour cause des Vapeurs, qu'ils employoient les stimulans pour la dompter. (*Ibid. pag.* 242.)

Mais

Mais les Vapeurs hyſtériques, ſelon lui, reconnoiſſent une cauſe bien différente & diamétralement oppoſée à la foibleſſe des forces centrales; c'eſt l'état ſpaſmodique de la matrice, & l'irritation de ce viſcère, par les difficultés qu'éprouve le ſang menſtruel dans ſon paſſage à travers les vaiſſeaux utérins retrécis par le ſpaſme; (*Ibid. pag.* 249.) d'où il conclut, contradictoirement encore, en faveur des anti-ſpaſmodiques; (*pag.* 96. 253.) à la tête deſquels il place l'huile d'olive, qu'il nous donne pour un anti-ſpaſmodique nouveau & le plus ſûr.

Il ſe trouve pourtant, lui dira-t-on, des filles & des femmes réellement hyſtériques, qui n'ont jamais éprouvé de dérangement dans l'évacuation menſtruelle; il s'en trouve d'autres qui n'ont jamais éprouvé ce dérangement, que par l'augmentation du flux menſtruel; & dans ces deux cas, que devient votre ſyſtême emménagogue? C'eſt ici où l'auteur ſe trouve embarraſſé, à moins qu'il ne ſubſtitue promptement le relâchement à la tenſion, & la tenſion au relâchement; c'eſt ce qu'il a fait à l'exemple de tous ceux qui l'ont précédé, & dont il a ſuivi entièrement le plan; car il n'a pas manqué d'aſſocier les toniques aux humectans dans le cas de l'affection hypocondriaque, & les humectans

aux toniques dans celui de l'hyſtéricité. Méthode ſurannée & meurtrière, qui, étant contradictoire en elle-même, n'a pour appui que des théories fauſſes & ridicules, reconnue inſuffiſante par ceux-mêmes qui l'emploient, avec laquelle on ſoulage quelquefois le malade que l'on eſt ſûr de retrouver le lendemain; & on le conduit ainſi lentement au trépas.

On trouve dans le *Traité de l'Homme Phyſique & Moral*, toute la théorie de M. Preſſavin, ſous la brillante hypothèſe des forces centrales; hypothèſe que j'adopte volontiers dans le ſens de ſon illuſtre auteur; mais qui ne peut trouver place ici que dans le ſens contraire; ce qui eſt prouvé par les ſymptômes les plus caractériſtiques de la maladie, tels que la toux convulſive, le hoquet, le vomiſſement, les borborigmes, la conſtipation, le ſpaſme des entrailles, & cet étranglement de tout le canal inteſtinal, qui ſe perpétuant juſques dans l'œſophage, gêne ſouvent la déglutition; ſymptômes inſéparables de tout état Vaporeux, quelles que ſoient les cauſes qui l'aient produit, & qui ne dénotent rien moins que la foibleſſe des forces épigaſtriques.

L'œtiologie de la maladie a été priſe chez M. de Sauvages, que notre chirurgien a

copié jusqu'au chapitre de la contracture, duquel il a su retrancher l'article suivant : *Hemiplegia spasmodica*, *Dom.* Pomme, *an contractura*. (Voyez Sauvages, *Nosolog. method. tom. 3. pag.* 364.)

Sa pratique est précisément celle qu'il censure avec tant d'aigreur dans sa préface. Elle se réduit aux boissons abondantes, aux bains tièdes & froids, aux lavemens d'eau froide, aux eaux minérales ferrugineuses, & à l'exercice; proscrivant, en outre, les purgatifs qu'il regarde comme des poisons; & s'il la défigurée, en y ajoutant des toniques puissans, c'est sans doute en faveur des contradictions qu'il a établies dans l'exposé de ses causes.

Jusques-là M. Pressavin ne mérite pas d'être compté au nombre de mes antagonistes décidés. Mais pour ne pas se voir exclus d'une secte qu'il honore, il a fait insérer depuis, dans le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1770, une pièce intéressante, qu'il m'a adressée sous le titre de réponse, quoique je n'eusse pas alors l'honneur de connoître M. Pressavin, ni son livre; & dans cette prétendue réponse, il a ramassé toutes les forces centrales de l'auteur du *Traité de l'Homme Physique & Moral* pour me ter-

raſſer. Le lecteur jugera ſi cette pièce ci-après fait plus d'honneur à M. Preſſavin que l'invention de ſon ſyſtême.

LETTRE *de* M. PRESSAVIN, *inſérée dans le* Journal *de Septembre* 1770.

„ M. Pomme, avec qui j'avois réſolu de „ garder le plus profond ſilence, me force „ aujourd'hui à le rompre par une ſortie bien „ imprudente contre mon ſyſtême ſur la cauſe „ prochaine des Vapeurs. Elle eſt inſérée „ dans une lettre adreſſée à M. Tiſſot, dans „ le *Journal Encyclopédique* du mois de „ juin 1770, *pag.* 129. (*a*) M. Pomme ſe „ plaint amèrement dans cette lettre de la „ critique que M. Tiſſot a faite de ſon ſyſ„ tême ſur les Vapeurs. (*b*) Sa défenſe le con„ duit a faire des diſtinctions, & à reſtreindre „ ſa méthode qu'on lui a ſi ſouvent repro„ ché de trop généraliſer, ſans ſentir les in„ convéniens & les dangers dont elle eſt ſuſ-

---

(*a*) Je répète ici que je n'avois pas l'honneur de connoître M. Preſſavin, ni ſon livre, quand j'ai écrit cette lettre, & que c'étoit le Journaliſte que j'ai voulu cenſurer, & non M. Preſſavin, que je ne connoiſſois pas.

(*b*) La lettre en queſtion paroîtra ci-après; on y verra que M. Preſſavin en impoſe, quand il oſe avancer que je me plains amèrement de M. Tiſſot.

„ ceptible. (*a*) Mais quoique dans la pratique, il paroiſſe profiter des ſavantes leçons que pluſieurs bons auteurs ont pris la peine de lui donner, il continue néanmoins de ſoutenir toujours, avec la même opiniâtreté, ſa mauvaiſe théorie, & de s'effaroucher de tout ce qui eſt capable d'y porter quelque atteinte (*b*).

„ J'oſe, ſelon lui, entrer en lice avec des armes bien foibles, lorſque je compare les nerfs des adultes Vaporeux à ceux des enfans.

„ *Les convulſions*, dit-il, *auxquelles ces derniers ſont ſujets, viennent toujours* (*c*) *d'un vice dans le cerveau: celles, au contraire, qui ſurviennent dans les adultes dépendent d'un vice particulier de leurs nerfs, qu'il trouve dans leur prétendu racorniſſement.* C'eſt un avis qu'il veut bien

(*a*) Si j'ai fait des diſtinctions, c'eſt pour apprendre à M. Preſſavin que mon Traité des Vapeurs n'eſt point intitulé: *Traité des Maladies des Nerfs*, & que n'ayant embraſſé que la première partie des maladies nerveuſes, d'après la diſtinction qu'il en donne lui-même, ma méthode ne peut être adaptée à tous les cas.

(*b*) Je ne ſuis point effarouché de ce qui porte atteinte à mon ſyſtême; mais je prie M. Preſſavin de croire que je le ſuis beaucoup du mal que les mauvais traitemens qu'on préconiſe peuvent produire.

(*c*) Liſez *ſouvent*, & le texte ne ſera point altéré, parceque *toujours* n'y eſt point, & *ſouvent* a été oublié par le copiſte.

donner à ceux qui ignorent de pareilles vérités.

„ Il faut l'avouer, de quelque côté qu'on „ envisage ces deux assertions, on n'y trouve „ qu'inconséquences, & qu'absurdités ; elles „ paroissent même si puériles, qu'on ne sau- „ roit se déterminer à les combattre sérieu- „ sement ; cependant, comme de pareils „ principes, déjà trop accrédités parmi le „ vulgaire, peuvent devenir très-nuisibles „ dans la pratique qu'ils indiquent, je me „ crois obligé de les réfuter, & j'espère d'en „ démontrer si clairement l'erreur, que tous „ les gens de l'art, excepté M. Pomme, ne „ pourront la méconnoître.

„ Dans mon traité des maladies des nerfs, „ j'indique pour cause prochaine des Va- „ peurs la foiblesse des forces centrales, que „ je place dans la région épigastrique, jointe „ à une trop grande délicatesse du genre „ nerveux, qui le rend susceptible d'entrer „ à la plus petite cause dans des mouvemens „ irréguliers. Pour prouver que la délicatesse „ simple des nerfs, & le défaut de ressort „ dans les forces centrales, donnent lieu à „ tous les accidens qui affligent les Vaporeux, „ j'ai comparé l'état de leurs nerfs avec celui „ des enfans, que l'on sait être sujets aux „ convulsions. Je crois nécessaire de rappeller

„ ici la manière dont je me ſuis expliqué
„ dans mon traité, *pag*. 203.

Nous y renvoyons le lecteur. Pour arriver à la fin de ſa lettre, où il dit: « Revenons actuellement à la propoſition de M.
„ Pomme. J'ai tort, ſelon lui, d'attribuer à la
„ délicateſſe du genre nerveux des enfans,
„ la facilité avec laquelle ils entrent en con-
„ vulſion; enſorte que la comparaiſon que je
„ fais de l'état de leurs nerfs à celui des adultes
„ Vaporeux ne ſauroit avoir lieu, parceque,
„ dit-il, les mouvemens convulſifs des der-
„ niers appartiennent réellement au vice
„ de la fibre, tandis que ceux des autres
„ trouvent *ſouvent* la cauſe dans leur cer-
„ veau. Comment M. Pomme a-t-il pu
„ avancer cette propoſition ſans en ſentir
„ l'inconſéquence? M'étoit-il donc réſervé
„ d'apprendre à cet auteur une vérité ſi con-
„ nue de tous les autres médecins, c'eſt-à-
„ dire, que tous les enfans ſont ſujets aux
„ convulſions, ſans qu'on puiſſe en accuſer
„ le vice de leur cerveau? N'auroit-il jamais
„ vu des enfans tomber en convulſion par
„ l'irritation que cauſent trop ſouvent dans
„ leur eſtomac, & dans les premières voies,
„ les vers, dont ils ſont ſi ſouvent tourmen-
„ tés; par les matières acides, dont les hu-
„ meurs, & principalement celles des pre-

„ mières voies sont assez ordinairement im-
„ pregnées, par une dentition difficile &
„ douloureuse qui cause quelquefois dans
„ ces petites victimes les plus cruels accidens?
„ Il est bien d'autres causes de convulsions
„ dans les enfans, dont on ne sauroit, je le
„ répète, accuser le vice du cerveau; mais
„ je crois celles que je viens de citer, assez
„ décisives, pour démontrer l'inconséquence
„ de la proposition.

„ J'ai prouvé que les enfans sont plus su-
„ jets aux convulsions que les adultes, par
„ rapport à la grande délicatesse de leurs
„ nerfs; puisque, comme je l'ai expliqué
„ dans mon traité, la même cause qui excite
„ cette maladie dans les enfans, ne sauroit
„ la faire naître dans l'adulte, à moins que
„ les nerfs n'aient acquis un dégré de déli-
„ catesse qui n'est point naturel à cet âge.
„ Je viens de faire voir combien M. Pomme
„ a tort de chercher dans un vice du cerveau
„ la cause des convulsions des enfans; donc
„ la comparaison que j'ai faite de l'état des
„ nerfs de l'enfant, avec celui de l'adulte
„ Vaporeux, n'a rien qui choque: l'argument
„ restant dans sa force, on ne sauroit criti-
„ quer les conséquences.

„ Pour ne pas répéter la plupart des bon-
„ nes raisons qu'on a déja employées contre

» ſon ſyſtême ſur le racorniſſement des nerfs;
» qu'il ſe plaît à regarder comme la cauſe
» prochaine des Vapeurs ; je me contenterai
» de mettre ſous ſes yeux l'obſervation d'une
» Dame que je traite actuellement. Son tem-
» pérament eſt bien décidément humide, de
» ceux qu'on nomme phlegmatiques ſan-
» guins (*a*) : elle a beaucoup d'embonpoint
» & de fraîcheur dans le tein ; rien n'annonce
» en elle le racorniſſement de la fibre, pas
» même le premier dégré de deſſéchement :
» cependant cette même perſonne a éprouvé
» pendant ſix années tous les ſymptômes les
» mieux caractériſés de l'Affection Vapo-
» reuſe, juſqu'aux ſpaſmes, convulſions, &
» ſyncopes fréquentes. Elle doit à ma méthode
» curative, la ceſſation de la plus grande
» partie des accidens qui l'ont ſi longtemps
» tourmentée, & ſe trouve à la veille d'une
» guériſon complette. J'invite M. Pomme à
» faire quelques réflexions ſur cette obſer-
» vation (*b*), de même que ſur mon ſyſtême;

(*a*) Le tempérament ſanguin n'eſt point humide ; & le tempérament humide n'eſt point ſanguin.

(*b*) Mes réflexions ſont que votre malade a la fibre tendue & non racornie, parcequ'elle n'eſt encore qu'au premier dégré de l'Affection Vaporeuſe. Mais en nous faiſant connoître le nom de cette Dame, faites-nous ſavoir auſſi quand ſa guériſon ſera parfaite, & la quantité de bains que vous aurez employés, ſans compter les boiſſons aqueuſes.

» & s'il rencontre quelques contradictions ;
» soit dans la théorie, soit dans la pratique,
» qu'il veuille bien me les faire connoître, je
» recevrai avec empressement & docilité ses
» leçons ; mais je le prie en même temps de
» croire, que je ne me rends qu'à des raisons
» qui au moins, ne blessent point le gros bon
» sens (*a*).

Réponse. Avant que de répondre aux objections de M. Pressavin, j'établirai la proposition qui leur a donné lieu, en la dépouillant de tout ce qui lui a plû d'y ajouter. La voici. Cette maladie, (l'Affection histérique,) ne se trouve point chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois : la fibre à cet âge n'a point encore contractée le vice en question ; on ne la trouve que chez les adultes. Les mouvemens convulsifs de ceux-ci appartiennent réellement au vice de la fibre, tandis que ceux des autres trouvent *souvent* leur cause dans le cerveau : (*Voyez* le Journal Enciclopéd. du mois de Mai 1770, *pag.* 126 ; & non celui de Juin que M. Pressavin a cité, ne fut-ce que pour ajouter une petite altération à une bien plus considérable, qui est le mot *toujours*, qu'il a substitué au mot *sou-*

(*a*) L'expression seroit noble, si elle n'étoit ordurière. C'est par respect pour M. Roux, & pour le Censeur de ses feuilles, que je ne l'ai pas supprimée.

vent, pour rendre la propoſition plus favorable à la critique.)

Je la reprends, & je dis que l'affection hyſtérique ne ſe trouve point chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois, parceque réellement à cet âge le corps n'a point ſubi d'altération aſſez forte pour enfanter la cauſe Vaporeuſe; mais au contraire on la trouve chez les adultes, parceque dans ceux-ci, pluſieurs cauſes éloignées y donnent toujours lieu. J'ai ajouté enſuite que je n'avois pas fait cette diſtinction pour M. Tiſſot, (j'aurois cru l'offenſer,) mais bien pour ceux qui oſent entrer en lice avec de telles armes. Et qui ſont ces redoutables adverſaires? c'eſt M. Duffau & M. Roux. (*Voyez* le Journal de Médecine, *tom.* 30. *pag.* 273, & le ſecond cayer du Supplément, *pag.* 113); mais M. Preſſavin veut abſolument que ce ſoit lui, ce qui l'autoriſe à rompre le ſilence, quoiqu'il eût promis ſecrétement, dit-il, d'en garder un très-profond.

Quoi qu'il en ſoit, me voici vis-à-vis M. Preſſavin, Chirurgien gradué en l'Univerſité de Paris, & Démonſtrateur en matière Médico-Chirurgicale à Lyon, ſans que je m'en fuſſe douté: l'aſpect eſt effrayant, j'en conviens, mais il ne m'en impoſe pas aſſez pour garder le ſilence.

J'entrerai donc en matière, & je tâcherai de prouver, que la comparaison que mon adversaire fait de l'état des nerfs des enfans avec celui des adultes Vaporeux, ne contrarie point ma théorie, mais qu'elle en fait au contraire l'appui ; d'où s'en suit l'inconséquence de ses raisonnemens, & plus encore de ses forces centrales.

« Les enfans, les personnes du sexe, & les hommes d'un tempérament délicat, *ajoute notre adversaire*, ont naturellement le genre nerveux plus mobile & plus sensible ; ils sont en conséquence plus sujets aux maladies nerveuses que les adultes, & les hommes d'une constitution plus robuste. »

La proposition est vraie quant aux maladies nerveuses, mais non quant aux maladies Vaporeuses, ce qui n'infirme pourtant pas la validité de l'objection : il s'agit seulement de donner le pourquoi ; je crois l'avoir trouvé dans la solution de la question suivante.

Pourquoi les enfans ont les nerfs si sensibles & si mobiles, & pourquoi les adultes Vaporeux ont aussi la même mobilité & la même sensibilité dans leurs nerfs : en un mot, le rapport de ces deux vérités ? telle est l'objection qu'on me fait. J'aurai recours aux *principes de l'Animalité de M. Pressavin*, pour la résoudre. Ecoutons-le, (*page* 28.)

« Dirigeons nos démarches vers le pre-
» mier mobile de la machine, qui eſt le point
» fondamental de toute l'économie animale.
» Il faut pour cela obſerver l'animal dans deux
» états : en commençant par ſon origine, ſi
» nous conſidérons les premiers linéamens,
» nous les trouverons ſous la forme d'un li-
» quide de nature mucilagineuſe. La ſubſtan-
» ce qui doit compoſer la partie ſolide de ſon
» corps, eſt en diſſolution dans le fluide qui
» doit remplir les vaiſſeaux, comme des criſ-
» taux ſalins le ſont dans leur diſſolvant. La
» chaleur lui donne peu-à-peu une forme con-
» crète. Dans cet état, elle renferme ſous le
» plus petit volume poſſible, les premiers li-
» néamens de tous les organes de l'animal, qui
» ſont parfaitement hémogènes; quant à la
» nature de la fibre qui les compoſe; ils ne
» diffèrent que par l'arrangement de cette
» même fibre qui les rend ſuſceptibles cha-
» cuns d'une action particulière, & leur donne
» une aptitude plus ou moins grande aux
» mouvemens, ſelon l'uſage que la nature
» leur a deſtiné. Dans cet état, ils jouiſſent
» au plus haut dégré de la propriété élaſti-
» que, (*il auroit pu y ajouter, au plus haut*
» *dégré de la ſenſibilité*,) que nous avons
» remarqué dans la fibre animale; parceque
» cette fibre, qui eſt alors de la plus grande

» nudité, n'eſt encore aſſociée à aucune ſub-
» ſtance qui puiſſe en diminuer l'effet; elle
» eſt purement *nerveuſe* ; Malpighi nous
» l'annonce, l'obſervation le confirme ».

Nous voilà donc à conſidérer la fibre animale dans ſon principe; elle eſt toute nue, ſans alliage d'aucune autre ſubſtance, & par cette raiſon elle eſt fort élaſtique & fort ſenſible. L'enfant qui vient au monde, eſt donc en ce moment plus ſenſible que lorſqu'il a atteint l'âge mûr? puiſqu'alors il a perdu une partie de cette ſenſibilité & de cette élaſticité vivante de M. Preſſavin. Et quelle eſt cette ſubſtance qui vient ſe joindre dans la ſuite à cette fibre? c'eſt le *mucus*, le *gluten*, le *ſuc nerveux*, que les Phyſiologiſtes ont reconnu être l'enveloppe des nerfs & leur propre aliment; de ſorte que plus la fibre avance en âge, plus elle ſera enveloppée du *mucus* en queſtion, plus celui-ci aura de conſiſtance, & plus la fibre perdra de ſa ſenſibilité, (*a*) ce qui la conduira juſqu'au terme de ſon parfait accroiſſement, qui eſt celui qui conſtitue la fibre forte. Les obſervations des Phyſiciens nous apprennent, en effet, que dans les animaux les plus robuſtes, ce corps *muqueux* eſt très-

(*a*) C'eſt préciſément parcequ'ils avoient moins de ſucs moëlleux, nerveux, qu'ils ont été plus ſenſibles. (*Voyez* le Cat. de l'Exiſtence du fluide des nerfs, *pag.* 234.)

confidérable, & dans quelques-uns il fe durcit. M. Daubenton l'a trouvé tel dans le lion.

Il fuit delà que la grande fenfibilité des nerfs des enfans eft la caufe des mouvemens convulfifs auxquels ils font fi fujets. En effet, la dentition laborieufe agiffant fur des fibres ainfi conftituées, produira des ébranlemens confidérables, & ces ébranlemens répétés produiront la tenfion, le fpafme & la convulfion. Des vers qui piquoteront la tunique nerveufe des inteftins, peu fournie de cette enveloppe *muqueufe*, exciteront les mêmes fpafmes. Le moindre dérangement qui fe fera dans le cerveau, foit idiopatiquement, foit fympatiquement, excitera auffi les mêmes commotions, non par rapport à la délicateffe de fes fibres, mais par rapport à la fecrétion des efprits animaux, qui étant le principe de vie de la fibre nerveufe, & étant dérangée par ces ébranlemens répétés, produira les mêmes effets. Cet enfant fera donc expofé à tous ces différens fpafmes, fans qu'on puiffe accufer le racorniffement de fes nerfs, mais bien leur nudité & leur trop grande fenfibilité?

Le Vaporeux adulte éprouvera les mêmes accidens par la même caufe; & comment? La fibre, dira-t-on, eft arrivée au terme de fa force, elle a été nourrie dès fon enfance, &

le *mucus* qui l'enveloppe devroit la garantir des mêmes impressions que celles de l'enfant cité ? L'objection seroit en forme, s'il s'agissoit ici de la fibre saine; mais cette fibre est malade; elle a perdu son enveloppe, & ce *tissu muqueux* qui lui a été enlevé a réduit cette fibre dans son premier état ; c'est pourquoi l'on verra cet adulte Vaporeux sujet aux infirmités de l'enfance.

Si on demande ensuite comment cette fibre a pu rétrograder à son premier dégré, on n'a qu'à considérer l'action physique des causes éloignées qui donnent lieu à la cause Vaporeuse. Faudra-t-il les citer ? excès en tous genres, passions, plaisirs, chagrins, contentions d'esprit, grandes évacuations, maladies aiguës, & par surcroît, l'action des remèdes pharmaceutiques, toujours prodigués, &c. Voilà ce qui dépouille cette fibre; & ceci me rappelle la comparaison que j'ai donnée du parchemin sec & racorni ; je la rapporterai de nouveau pour l'instruction de notre Chirurgien : qu'on imagine un parchemin trempé, mol & flexible, (tels doivent être les nerfs dans leur état naturel,) les Physiologistes savent que les tuyaux des glandes dispersées çà & là, séparent du sang le suc qui arrose le tissu des nerfs, pour entretenir leur souplesse, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter

exécuter librement leurs fonctions; par un défaut de ce suc le parchemin se roidit, & par une séchcresse totale, il se racornit. Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit: vouloir les rétablir dans leur première situation, c'est leur rendre l'humide dont ils sont dépourvus.

Suivant cette comparaison, qu'aucun de nos antagonistes n'a encore osé rejetter, il est prouvé que les nerfs sont plus ou moins tendus, qu'ils sont plus ou moins arrosés & humectés: & quelle est cette humeur qui les arrose, les humecte, & entretient ainsi leur souplesse? c'est sans contredit celle qui fournit le *mucus* en question. Quelle est enfin cette humeur qui leur est enlevée par l'effet des causes éloignées? c'est encore le *mucus* en question: dans cet état la fibre se desséche, elle se tend; & son desséchement la rend égale à la fibre de l'enfant, en lui redonnant sa nudité & sa même sensibilité; aussi devient-elle alors susceptible de convulsion & de spasme, tandis que celle de l'enfant n'en devient susceptible que par sa seule nudité. Cette fibre enfin continuellement agacée, & à laquelle on a enlevé peu à peu tout le *mucus* qui l'enveloppe & la nourrit, se desséchant toujours plus, se racornit, & fournit

ainſi le dernier dégré de la cauſe Vaporeuſe.

C'eſt ici où finit le terme de l'augmentation de ſenſibilité de la fibre nerveuſe ; parceque le tenant en partie de l'influence des eſprits animaux, & cette influence dépendant de la liberté des conduits qui la tranſmettent à la fibre nerveuſe, il faudroit ſuppoſer que ces conduits reſtaſſent dans le même état, ce qui n'eſt pas poſſible; car ce racorniſſement doit s'oppoſer à la circulation du fluide nerveux, par le rétréciſſement qu'il procure, & par des étranglemens qui bouchent entièrement les canaux, & alors la partie muſculeuſe perd ſa ſenſibilité par dégré, après avoir perdu le mouvement, ce qui produit la paralyſie ſpaſmodique.

Pour étayer toujours plus ces idées phyſiques, je viens au traitement de la fibre dépouillée de ſes enveloppes, que j'appellerai *glutineuſes* ; & les ſalutaires effets des remèdes propres à lui reſtituer le *gluten* en queſtion, réaliſeront ma théorie, ma comparaiſon, & l'enſemble de mon ſyſtême. Ces remèdes ſont les adouciſſans, les aqueux, les mucilagineux, les délayans, les humectans, & tout ce qui ajoute au ſang, aux liqueurs, & aux fibres, des parties analogues au *mucus* dont il s'agit, ſeules propres à le reproduire.

L'eau de veau, l'eau de poulet, ne porteroient-elles pas avec elles ce *mucus* animal, & ce mucilage fin que l'on chercheroit en vain ailleurs? En effet, la manipulation de ce remède nous enſeigne que par une courte ébullition, l'eau extrait de ces jeunes ſubſtances animales la partie mucilagineuſe qu'elles contiennent, elle s'en charge, & nous donne par-là un remède ſi parfaitement indiqué pour la cauſe du mal, qu'il ne manque jamais de le détruire. Des bouillons d'agneau, de veau, de poulet, de grenouille, & ceux de tortue, fourniront auſſi les mêmes ſubſtances; & ſi dans ces derniers il s'y mêle quelque peu de volatil, ce ſeront des parties fines & propres à régénérer la ſource des eſprits épuiſés par la grande évaporation qui s'en eſt faite. Le bain tiède nous fournira cet humide néceſſaire pour ramollir ce parchemin deſſéché, pour le rendre ſouple & perméable, ou pénétrable; c'eſt lui qui reſtituera au ſang ſon véhicule aqueux, qui diſſoudra les ſels dont il ſe trouve alors ſurchargé; c'eſt enfin par ces remèdes que la fibre reviendra à ſon état de force & de plénitude qui lui fait perdre cette grande mobilité, que celui-ci appelle foibleſſe, ou vibratilité, & cette ſenſibilité outrée, que celui-là appellera irritabilité, &c.: expreſſions que je n'emploie

qu'après les autres, sans prétendre donner lieu à des disputes de mots, qui n'ont servi jusqu'ici qu'à obscurcir la question au préjudice du fond.

La théorie du bain froid s'adaptera de même à la méthode relâchante, malgré la contradiction qu'elle présente aux yeux de nos adversaires; ce qui achevera de résoudre le problême.

Le froid, en effet, n'a point d'action analogue aux indications jusqu'ici établies, & son effet est réellement contraire à la fibre *Vaporeuse*. Mais cette fibre est-elle seule à considérer dans le traitement; & n'a-t-elle pas pour compagne de ses vices, ceux du sang & des autres liqueurs, avec qui elle est si intimement liée, qu'elle partage en santé comme en maladie leur action, leur réaction, disons mieux, tous leurs maux? Ces liqueurs ainsi viciées par l'effet des mêmes causes physiques & morales, entrent donc ici pour cause; & dans la masse générale de ces liqueurs, il y a encore un fluide à distinguer; c'est l'air, & celui-ci ne nous demandera-t-il pas des remèdes à lui propres? C'est dans ce cas que nous placerons le bain froid, dût-on l'employer au préjudice de la fibre. Et s'il faut établir pour cela une nouvelle indication, nous la trouverons dans la raréfaction de cet

air contenu dans les liqueurs, laquelle raréfaction en augmente prodigieusement le volume, & distendant ainsi les parois des vaisseaux, y produit une nouvelle tension, que l'on pourroit appeller tension aërienne, ou par raréfaction. Comment donc remédier à cette nouvelle cause, si ce n'est par le froid, & en condensant cet air raréfié ?

Si nous écoutons l'effet de ce remède, nous nous rendrons sans peine à cette vérité, car nous verrons que ce bain froid, ce lavement froid, ou cette fomentation froide tiédissent en peu de temps, par le seul contact immédiat de la chaleur du corps; & alors ce tonique ne deviendra-t-il pas relâchant ? tandis qu'il aura absorbé une partie de cette chaleur interne, au préjudice, sans doute, de la cause, & au profit du traitement. Ce tonique est donc nécessaire ici, pour ne pas dire indispensable; mais il le sera bien davantage dans ces paroxismes histériques, où le cours des esprits intercepté par le spasme, produira des symptômes si effrayans, qu'il exigera des vifs stimulans pour le rétablir. Et pourquoi ne pas appercevoir que ce remède est très-capable de remplacer ces anti-spasmodiques si vantés, & en même temps si funestes?

Je n'aurois pas rempli ma tâche, si je ne répondois à la dernière objection, qui est

celle que mes adverſaires oppoſent au racorniſſement; c'eſt celui des vieillards. Pour cet effet, je rappellerai l'explication que j'ai déja donnée à ce ſujet dans mon Traité des Vapeurs; & je répète que cette eſpèce de racorniſſement naturel diffère du nôtre, en tant qu'il eſt le produit d'une diſſipation journalière, mais égale & uniforme des ſucs nourriciers, & que par cette raiſon il n'attaque pas plus les nerfs que toutes les autres parties du corps, tant ſolides que fluides. Je dis plus, il ne ſe fait point aux dépens des eſprits animaux, & n'enlève pas par conſéquent le *mucus* ou l'enveloppe des nerfs; & la preuve que j'en donne, c'eſt qu'il n'eſt jamais le produit des cauſes éloignées, qui ſeules peuvent procurer la diſſipation des eſprits animaux, diſſipation néceſſaire au racorniſſement nerveux. D'où je conclus qu'il ne doit pas être appellé racorniſſement, dans le ſens que nous le prenons ici; mais bien deſſéchement, & par cette raiſon, il ne peut entrer en parallèle avec le nôtre.

Si M. Preſſavin avoit pu concevoir ces idées phyſiques & pratiques, il ſe ſeroit épargné la peine de compoſer ſon livre; il ſe ſeroit auſſi épargné la honte de s'être montré contre moi, dans la ſeule intention de m'offenſer par des expreſſions hardies & groſſières: il ſe

ſeroit enfin épargné cette réfutation, à laquelle j'ajouterai encore quelque choſe ſous la forme du *Poſt-Scriptum* ci-après.

POST-SCRIPTUM. S'il falloit analyſer M. Preſſavin plus ſcrupuleuſement, je prendrois la liberté de lui dire que ſon chapitre de l'Apoplexie eſt auſſi inutile que défectueux; car on ne s'aviſe pas de traiter de cette maladie, dans un ouvrage deſtiné aux maladies des nerfs, ſans faire mention de l'apoplexie nerveuſe, ou ſpaſmodique, & de la paralyſie qui la ſuit: Apoplexie aujourd'hui très-commune, reconnue par Fréderic Hoffman, & décrite par moi. C'eſt par diſcrétion que je ne lui parle pas de ſon obſervation au ſujet de la Demoiſelle hiſtérique & hypocondriaque tout-à-la-fois; (*pag.* 264.) je me contente de la lui préſenter en oppoſition de ſa doctrine. Mais je m'arrêterai ſur une obſervation du même genre, (*pag.* 45.) c'eſt celle où il eſt fait mention d'un enfant de deux ans, attaqué d'un ſpaſme général, que M. Preſſavin a arraché, *dit-il*, des bras de la mort, en le plongeant courageuſement dans un bain tiéde, au grand étonnement de trois Médecins, qui, imbus des principes de notre Auteur, ne concevoient pas que la tenſion de la fibre pût avoir lieu à cet âge: mais ce qui

les ſurprit bien davantage, ce fût la rechute & la même guériſon, par l'effet du bain froid, au préjudice *des forces centrales*, qui ſe trouvèrent ainſi contrariées par deux remèdes oppoſés.

Je finirai enfin par relever le fait de pratique le plus intéreſſant, qui auroit dû révolter le cenſeur de ſon livre; c'eſt l'uſage des purgatifs, dont M. Preſſavin fait double emploi dans le cas de la dentition, nous enſeignant qu'il faut alors purger l'enfant & la nourrice, ſans égard à la tenſion du ventre, ni aux mouvemens convulſifs, (*pag.* 90.) quelle pratique! & que l'humanité eſt à plaindre, quand elle tombe en des mains ſi meurtrières.



ESSAI
SUR LES MALADIES
DES GENS DU MONDE,

Par M. TISSOT, *article X, page* 166.

APRÈS les obſervations que M. Tiſſot a faites ſur les moyens de prévenir & de guérir la délicateſſe du tempérament, il paſſe aux moyens généraux de remédier aux différentes maladies. « Leurs cauſes principales ſont,
» dit-il, le dérangement des digeſtions, la
» ſenſibilité des nerfs, un principe d'obſtruc-
» tions dans pluſieurs viſcères, une tranſpira-
» tion irrégulière, une diſpoſition inflamma-
» toire dans les humeurs; les indications que
» cet état préſente, ſont: 1.° de rétablir l'eſto-
» mac, 2.° de calmer l'agitation nerveuſe,
» 3.° de diminuer cette diſpoſition à la fièvre,
» en diminuant l'âcreté des humeurs, & en
» facilitant la tranſpiration, dont la ſuppreſ-
» ſion entraîne ces fièvres catharalles & ſou-
» vent inflammatoires, qui conduiſent aux
» maux de poitrine les plus fâcheux.

» La première, celle de rétablir l'eſtomac, » ſe préſente tous les jours, mais rien n'eſt » plus fréquent que de ſe tromper ſur le choix » des moyens qu'on emploie pour le remplir. » Pluſieurs cauſes différentes empêchent les » digeſtions, & ſouvent elles ſont diamétra- » lement oppoſées; ce n'eſt cependant qu'en » attaquant la cauſe qu'on peut réuſſir à la » rétablir, & malheureuſement on ne regarde » preſque jamais que l'effet. On a cru qu'un » eſtomac qui ne digéroit point, étoit un eſto- » mac relâché, & que pour le rétablir il n'y » avoit qu'à le fortifier; delà cette multitude » de remèdes chauds, de poudres martiales, » d'opiats aromatiques, de vins amers, d'eli- » xirs brûlans, de pilulles deſſéchantes, & une » quantité d'autres drogues également van- » tées & dangereuſes, qui ne ſeroient conve- » nables que dans les cas où il y auroit en effet » un trop grand relâchement dans les fibres » de l'eſtomac & des inteſtins, trop d'inſipi- » dité dans la bile, & trop d'eau dans les li- » queurs que ſéparent les glandes gaſtriques » & inteſtinales; mais très-ſouvent les maux » d'eſtomac dépendent de cauſes très-oppo- » ſées. La ſalive & les ſucs ſtomachiques trop » peu abondans & trop épais, des fibres roi- » dies & irritées par les veilles, le chagrin, » l'ennui, plus commun dans les premiers

» rangs que dans les rangs inférieurs, les ali-
» mens & les boiſſons âcres, une bile enflam-
» mée, un foie engorgé, occaſionnent bien
» plus ordinairement de mauvaiſes digeſtions
» & de maux d'eſtomac que la foibleſſe & le
» relâchement de ce viſcère. Voilà pourquoi
» on ne peut ſouvent guérir ces maladies
» qu'en faiſant quitter les viandes, le régime
» ſec, le chocolat, les œufs, les ſauces, tou-
» tes les boiſſons chaudes, pour vivre d'un
» peu de viande blanche, de légumes, de
» fruits, du petit lait, de tiſanne d'orge, de
« limonade, d'eau de poulet, d'eau ſimple,
» & en conſeillant des lavemens, dont l'uſage
» trop fréquent eſt blâmé par quelques Mé-
» decins avec trop de ſévérité. Ils ſont indi-
» qués mieux qu'aucun autre remède, quand
» pluſieurs circonſtances concourent à diſ-
» poſer à la ſéchereſſe, à la chaleur, & à l'in-
» flammation même des entrailles. D'autres
» fois ces maux exigent des purgatifs plus ſou-
» vent qu'on ne croît, la ſaignée fréquente,
» des bains tièdes qui rétabliſſent puiſſam-
» ment l'appétit & les digeſtions, quand la
» cauſe du mal eſt un principe d'échauffe-
» ment, d'âcreté, de ſécheresſe, & de l'irri-
» tation, ce qui n'eſt pas rare. La mobilité du
» genre nerveux, cet état qui le rend trop
» ſenſible à toutes les impreſſions, & ſuſcep-

» tible de mouvemens faux & irréguliers, eſt
» un des fléaux les plus cruels des gens du
« monde; celui comme je l'ai dit, qui ſe pré-
» ſente le plus ſouvent, & dont malheureu-
» ſement le traitement eſt juſqu'à préſent le
» plus incertain, parcequ'on n'a pas encore
» aſſez bien examiné les cauſes. On n'a point
» encore aſſez vu qu'il y en avoit pluſieurs
» différentes, qui toutes exigeoient des re-
» mèdes particuliers & ſouvent fort différens.
» Cette partie de la médecine eſt encore trop
» aſſujettie à l'eſprit de ſyſtême; je crains preſ-
» que qu'on ne pût dire à celui de parti, ou
» au moins à celui de mode (*a*).

» Pluſieurs très-grands Médecins regardant
» tous les maux de nerfs comme une ſuite du
» relâchement des fibres & de la foibleſſe des
» digeſtions, veulent les guérir par des remè-
» des chauds & fortifians, des gommes, du
» fer, des extraits amers, le camphre, le
» caſtor, le muſc, les teintures ſpiritueuſes,
» l'opium, &c.... C'eſt-là une erreur tout-à-

(*a*) M. Tiſſot traite ici des maux de nerfs en général, & il eſt bon de faire obſerver que ſous le titre de maux de nerfs, on doit comprendre & diſtinguer ceux qui ſont le produit du relâchement, & ceux au contraire qui proviennent de la tenſion de la fibre nerveuſe. Tant qu'on ne fera pas cette diſtinction dans la nomination des maux de nerfs, on reſtera dans l'erreur, & les diſputes des Médecins ne ſerviront qu'à jetter plus de confuſion dans la théorie de ces maladies, & plus encore dans leur traitement.

» fait ſemblable à celle que je viens de faire
» remarquer en parlant des vices des digeſ-
» tions & des remèdes ſtomachiques. En at-
» tribuant tous les maux de nerfs à une ſeule
» cauſe, on ne leur oppoſe qu'un ſeul remède,
» & malheureuſement cela n'a pas mieux réuſſi
» qu'avec les maux d'eſtomac. Des nerfs irri-
» tés par le trop grand uſage des aromates les
» plus piquans ; ceux qui ont été deſſéchés
» par l'abus de l'eau des Barbades, ou du ma-
» raſquin, ne ſe calmeront point en buvant
» de la teinture de gentiane, de valériane ou
» de caſtor ; mais ces remèdes ſi nuiſibles dans
» ces cas, feront beaucoup de bien dans ceux
» où une fibre lâche, un ſang aqueux & ap-
» pauvri, ſont les véritables cauſes du mal, &
» ils ſe préſentent ſouvent.

» Une autre partie des Médecins, parmi
» leſquels on en compte de juſtement célè-
» bres, ont adopté un principe propoſé par
» les plus anciens Médecins, & déjà réfuté
» par Galien ; c'eſt que les nerfs agiſſent
» comme des cordes ; que toutes les maladies
» hyſtériques & hypocondriaques convul-
» ſives, dépendent de l'excès de leur tenſion ;
» qu'on ne peut les guérir qu'en les relâchant,
» que par-là même tous les alimens & toutes
» les boiſſons qui ne ſont pas inſipides, nui-
» ſent, & que les meilleurs, les ſeuls bons

» remèdes ſont des bains tièdes ou froids ;
» longs & multipliés, & des quantités preſque
» effrayantes de boiſſons purement aqueu-
» ſes. (*a*)

» Cette méthode excellente, quand l'âcre-
» té des humeurs, la ſéchereſſe des fibres,
» l'inflammation du ſang, l'épaiſſiſſement in-
» flammatoire de la bile dominent, a dû
» avoir & a eu dans ces cas-là les plus heureux
» ſuccès, & a opéré entre les mains de mon
» ami M. Pomme, qui la manie ſi habilement,
» les plus belles cures. Mais tous les cas ne
» ſont pas de ſon reſſort, & il en eſt dans
» lequel elle ſeroit directement contraire. (*b*)

» La méthode des toniques & celle des
» relâchans ont leur uſage. Les Médecins qui
» ſe borneroient à l'une des deux, priveroient
» une partie de leurs malades du remède qui
» leur convient le mieux, & ſe priveroient
» eux-mêmes du plaiſir du ſuccès. Il faut
» employer l'une & l'autre, & ſouvent encore
» de très-différentes, ſi l'on veut réuſſir dans

(*a*) Si M. Tiſſot paroît ici effrayé des grandes boiſſons, il ne l'eſt pas autant des bains longs & multipliés. *Voyez* ſon Traité de l'Epilepſie, *pag.* 290.

(*b*) Si j'ai opéré des cures à la faveur des remèdes relâchans, c'eſt parceque j'ai ſu diſtinguer les cas où ces remèdes ſont les ſeuls ſpécifiques. On verra dans le cours de cet ouvrage que j'en ai opéré auſſi par les contraires, & dans ces cas j'ai reconnu le relâchement, mais non l'Affection Vaporeuſe.

» tous les cas curables. Une méthode n'en est
» pas moins bonne parcequ'elle est la mé-
» thode du concurrent. Il n'y a qu'un seul
» article sur lequel les partisans des deux sys-
» têmes paroissent assez s'accorder, parceque
» leurs principes, quoique diamétralement
» opposés, y conduisent par des routes diffé-
» rentes ; c'est de défendre sévérement &
» presqu'indistinctement dans tous les maux
» de nerfs la saignée & la purgation, dont de
» nombreuses observations démontrent l'uti-
» lité & la nécessité, à ceux qui n'étant livrés
» à aucun parti, s'attachent à la recherche
» des causes, & opposent à chacune des re-
» mèdes propres à les détruire.

» Si les hommes pleins de génie & de con-
» noissances, qui sont à la tête de ces systê-
» mes, vouloient bien jetter les yeux sur les
» observations qui leur sont étrangères, voir
» les inconvéniens qu'il y a à traiter des maux
» opposés dans leurs causes (*a*) par une seule
» méthode, à l'étendre trop loin, à mépriser
» tout ce qui lui est étranger, ils ajouteroient
» à leur succès & à la reconnoissance que le

(*a*) Des maux opposés dans leurs causes sous des maux diffé-
rens. Or des maux différens ne doivent pas être présentés sous
la même dénomination ; par la même raison encore on ne
doit pas les traiter avec les mêmes remèdes.

» Public leur doit ; & ils ſentiroient bientôt » que les régles & les méthodes générales » ſont dangereuſes en médecine ; elles rap- » prochent les plus grands Médecins des Em- » piriques, qui veulent tout guérir par un » ſeul remède, & prétendent que tous les » maux dépendent d'une ſeule cauſe ; cela » n'eſt jamais ſi faux qu'en parlant des maux » de nerfs, dont le traitement eſt celui par-là » même qui a le plus beſoin d'être détaillé ; » mais ces détails qui nous manquent en par- » tie, & qui ſont fort à deſirer, ſortent abſo- » lument de mon plan, &c. »

Réponſe. Les vérités que vous venez d'annoncer, Monſieur, aux gens du monde, ſur l'abus qu'ils font de leur ſanté ; (*a*) les ſages conſeils que vous avez donné à la jeuneſſe, (*b*) au peuple, (*c*) & aux gens de lettres ; (*d*) le zèle que vous avez montré dans un écrit qui intéreſſe tant l'humanité, (*e*) vous élèvent au rang de nos premiers Maîtres, & vous méritent au ſurplus le titre glorieux d'ami des hommes. Je ſouſcris volontiers à ces éloges, & comme ami, puiſque vous me décorez d'un

(*a*) Eſſai ſur les maladies des gens du monde.
(*b*) L'Onaniſme.
(*c*) Avis au peuple.
(*d*) De la ſanté des gens de lettres.
(*e*) L'inoculation juſtifiée.

ſi beau nom, je me place à la tête de vos plus zélés ſectateurs. Je viens, en effet, d'admirer votre ſagacité dans votre dernier ouvrage ; & j'applaudirois avec le même enthouſiaſme à tout ce qu'il contient, ſi je n'y avois trouvé une critique de mon ſyſtême qui, pouvant devenir dangereuſe pour ceux que votre autorité ſubjugueroit, m'oblige à m'élever contre elle.

Dans un endroit de cet Ouvrage où vous traitez des maladies de nerfs, vous faites l'expoſé de la méthode fortifiante, & de celle qui lui eſt diamétralement oppoſée ; & après avoir blâmé la première, & loué la ſeconde, vous les rejettez enſuite l'une & l'autre, les adaptant cependant aux cas où elles vous paroiſſent convenir, ce qui vous fait conclure en faveur d'une troiſième, qui eſt celle qui les confond toutes les deux enſemble.

Juſques-là vous êtes irréprochable ; mais vous devenez partial quand vous ajoutez, en finiſſant votre analyſe, que les partiſans des deux méthodes oppoſées, ſavoir l'échauffante & la rafraîchiſſante, font chacun de la leur une méthode générale, qu'ils appliquent indiſtinctement à tous les maux de nerfs, & vous les outragez enſuite en comparant leur conduite à celle des Empiriques.

« Si les hommes pleins de génie & de con-

» noiſſances, *dites-vous*, qui ſont à la tête de
» ces ſyſtêmes, vouloient bien jetter les yeux
» ſur les obſervations qui leur ſont étrangè-
» res, voir les inconvéniens qu'il y a à traiter
» des maux oppoſés dans leurs cauſes par une
» ſeule méthode, à l'étendre trop loin, à mé-
» priſer tout ce qui lui eſt étranger, ils ajou-
» teroient à leur ſuccès & à la reconnoiſſance
» que le Public leur doit, & ils ſentiroient
» bientôt que les règles & les méthodes géné-
» rales ſont dangereuſes en Médecine ; elles
» rapprochent les plus grands Médecins des
» Empiriques, qui veulent guérir tous les
» maux de nerfs par un ſeul remède, & pré-
» tendent que tous les maux dépendent d'une
» même cauſe. »

Si vous ne m'aviez pas cité plus haut, & ſi vous ne m'aviez nommé comme l'Auteur du ſyſtême des relâchans, je ne releverois pas les expreſſions trop générales, par leſquelles vous condamnez également les deux méthodes. Mais après avoir réclamé les droits que votre amitié me donne ſur votre indulgence, il me ſera permis de vous faire remarquer que pour mériter le reproche que vous me faites, il faut ſuppoſer, 1.° que j'emploie la méthode humectante à tous les maux de nerfs. 2.° il faut ſuppoſer encore que la maladie que je traite reconnoît pluſieurs cauſes. Je réponds à

la première queſtion en vous priant d'obſerver que je ne me ſuis point aviſé, à l'exemple de tant d'autres, de traiter des maladies de nerfs en général, mais que je me ſuis borné aux Affections Vaporeuſes des deux ſexes, & au traitement d'une ſeule partie des maladies nerveuſes, qui de l'aveu de tous les Médecins, eſt celle qui reconnoît pour cauſe le ſpaſme, ou la tenſion de la fibre; tandis que l'autre comprend celles qui ſont produites par le relâchement.

Je répondrai à la ſeconde queſtion, en vous priant d'obſerver encore que la cauſe que j'établis eſt ſeule, & que toutes celles qu'on veut aſſocier à celles-ci étant éloignées, lui ſont entièrement ſoumiſes; ce qui m'autoriſe à conclure en faveur d'un ſeul remède, quand la maladie eſt ſans complication.

D'après cet expoſé, il reſte à prouver que le ſpaſme n'eſt pas le produit de la tenſion, & qu'il y a des maladies Vaporeuſes qui reconnoiſſent pour cauſe le relâchement des nerfs, quoiqu'elles ſoient toutes caractériſées par le ſpaſme. Vous ſavez très-bien, Monſieur, que cette queſtion, depuis long-temps agitée, doit être décidée par celui qui fournira des obſervations contraires aux miennes. Vous paroiſſez perſuadé qu'il en exiſte de ces obſervations; mais où ſont-elles? Seroit-ce celles que

vous appellez étrangères? Hélas! toutes celles qu'on m'a préſentées juſqu'ici, ſont ſi étrangères à la queſtion, qu'elles me deviennent favorables; M. Brun l'a démontré par ſes réponſes à M. Roſtain & à M. Marteau; (*Voyez* la Gazette Salutaire du 11 & du 18 janvier 1770,) & j'attends encore celle qui doit terminer la diſpute. Si vous vouliez prendre la peine de me la fournir, vous m'obligeriez ſenſiblement, car je cherche plus à m'éclairer moi-même qu'à inſtruire les autres.

Répéterai-je encore une fois que ce n'eſt point un ſymptôme Vaporeux ſuſpendu par l'effet enchanteur d'un anti-ſpaſmodique que je demande, mais une affection hiſtérique ou hypocondriaque, réellement guérie par ces prétendus ſpécifiques? & cette maladie ne ſe trouve point chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois; la fibre à cet âge n'a point encore contracté le vice en queſtion, on ne la trouve que chez les adultes; les mouvemens convulſifs de ceux-ci appartiennent réellement au vice de la fibre, tandis que ceux des autres trouvent *ſouvent* leur cauſe dans le cerveau: diſtinction que je ne fais pas pour vous, mais pour ceux qui oſent entrer en lice avec de telles armes.

Je vous prie de vouloir bien obſerver encore, Monſieur, que quoique je n'admette qu'une

cauſe, il n'eſt pas vrai que je ne lui oppoſe qu'un ſeul remède, & votre reproche eſt encore ici très-mal fondé. J'ai reconnu des complications à la cauſe Vaporeuſe, leſquelles demandent des remèdes différens. Ces remèdes ſont détaillés dans mon Traité des Vapeurs, (*que je n'ai point intitulé Traité des maladies de nerfs*,) & adaptés à chacune des complications de cette maladie; ils ſont pris dans la claſſe des remèdes altérans, tels que les apéritifs, les fondans, les anti-ſcorbutiques, les ſtomachiques & autres; je ne rejette pas même la ſaignée, les émétiques & les purgatifs. Comment donc cette pratique ſeroit-elle appellée méthode générale, qui n'admet qu'un ſeul remède, & en quoi reſſemblera-t-elle à celle des Empiriques?

Je pardonne à des adverſaires mal-adroits, intéreſſés à décrier mon ſyſtême, toutes les qualifications qu'ils ont données à la méthode aqueuſe; je me reproche, même, d'avoir pris la peine de répondre aux invectives de pluſieurs, & j'ai promis publiquement de garder à l'avenir le plus profond ſilence. Je croirois manquer eſſentiellement au devoir que l'amitié m'impoſe, ſi je vous donnois la moindre occaſion de ſoupçonner que j'aie voulu vous mettre dans cette claſſe. Mon but n'eſt autre que de vous témoigner avec quelle ſurpriſe j'ai lu

votre critique. (*Voyez* le Journal Enciclop. mai 1770, *pag.* 126.)

Réponse de M. Tiſſot. « Avant que de » répondre à votre lettre, Monſieur & cher » ami, dont je ſuis infiniment flatté, & qui eſt » remplie de politeſſe & d'amitié, (*a*) je dois » vous témoigner tous mes regrets, ſur ce que, » par la faute de mon Libraire, mon livre vous » eſt parvenu par d'autres que par moi. L'un » des premiers exemplaires vous étoit deſtiné, » & j'eſpère qu'au moins la ſeconde édition » vous parviendra dans peu; malheureuſe- » ment elle reſſemble trop à la première, » parceque je n'ai point pu profiter des avis » du Public & de mes amis; les vôtres me ſe- » roient bien précieux; ſi vous vouliez me » les communiquer, je les recevrois avec toute » la reconnoiſſance poſſible, & je ſerois très- » empreſſé à en faire uſage. Vous avez pu voir » dans la troiſième édition de la Santé des » Gens de Lettres, mon empreſſement à reſti- » tuer un mot qui m'honore, (*ami*) & de la » ſuppreſſion duquel vous m'aviez fait la grace » de vous plaindre. Que ſi la rapidité avec » laquelle cet ouvrage a été compoſé, a occa-

(*a*) M. Tiſſot a trouvé ma lettre très-honnête, mais M. Preſſavin, (*voyez ci-deſſus*,) a prétendu qu'elle ne l'étoit pas. Nous verrons s'il aura été plus content de l'analyſe de ſon livre.

» ſionné un jugement trop général ſur les
» traitemens employés dans les maux de nerfs,
» la vérité & la juſtice *ſauront réparer cette*
» *erreur*, (*a*) d'une façon qui rendra témoi-
» gnage à mes vrais ſentimens pour vous.
» Quelques voyageurs Anglois ont déja pu
» vous en inſtruire verbalement, & je ſaiſirai
» toujours avec un nouveau plaiſir toutes les
» occaſions de vous en donner des preuves
» publiques. Quant au fond des matières ſur
» leſquelles nous ne ſommes pas parfaitement
» d'accord, vous me permettrez de vous ren-
» voyer, comme je l'ai déjà fait, à un ouvrage
» qui ne tardera pas à paroître, & dans lequel
» j'examinerai cet article avec toute l'atten-
» tion & l'impartialité poſſible (*b*) ».

(*a*) Hippocrate a avoué ſes fautes; mon illuſtre ami, M. Tiſſot, imite en tout ce premier maître de l'art. On ne doit pas eſpérer que jamais MM. le Camus, Roux, Roſtain & autres profitent de cet exemple.

(*b*) Voyez la Gazette Salutaire du 28 Juin 1770.



ANALYSE DE LA RÉPONSE DE M. BRUN, AUX RÉFLEXIONS SUR LES VAPEURS,

Par M. ROSTAIN, *Médecin à Roane :* Journal de Médecine, *mois de Novembre* 1769, *page* 395.

M. Roſtain ſe déclare ici l'Auteur anonyme de la brochure intitulée : *Réflexions ſur les Affections Vaporeuſes*, &c. à laquelle mon ami M. Brun a répondu dans ma quatrième édition. Cette réponſe a engagé M. Roſtain à quitter l'*incognito*, & à vouloir prouver une ſeconde fois que toutes les obſervations contenues dans mon Traité étoient fauſſes & étrangères aux Vapeurs; que les cures citées étoient dûes au haſard, & que je les avois faites ſans le ſavoir, & ſans connoître la maladie que j'avois à traiter. M. Roſtain a cité une ſeule obſervation contre moi; c'eſt celle d'une Affection Vaporeuſe guérie ſans le ſecours de

l'Art ; à quoi j'ai répliqué, que ſi la nature, toute ſeule , pouvoit guérir ces maladies , il étoit inutile, pour ne pas dire dangereux, de la contrarier par des remèdes violens. On lui a demandé enſuite de nouveaux faits ; mais ſa réponſe n'en contient point. Voici un ſecond anonyme qui va nous en fournir bon nombre. Il y a toute apparence que c'eſt ici un ami de M. Roſtain.



LETTRE AUX AUTEURS DE LA GAZETTE SALUTAIRE,

Par un ANONYME; *voyez cette Gazette du Jeudi* 4 Mai 1769, *& les suivantes.*

« LE traitement des maladies Vaporeuses,
» que M. Pomme, appuyé sur un grand nom-
» bre d'observations, adopte exclusivement à
» tout autre, & qu'il expose dans son ouvrage,
» a eu le sort commun à tous les systêmes qui
» ont l'air de la nouveauté ; car il faut remar-
» quer que la méthode curative mise en
» vogue par M. Pomme, est très-ancienne, &
« qu'il n'a que le mérite de l'avoir répandue.
» (*a*) Quantité de Médecins sont devenus par-
» tisans de la façon de traiter les Vapeurs
» qu'il prescrit. D'autres peut-être, en plus

(*a*) Si ma méthode est ancienne, pourquoi M. le Camus & autres la traitent-ils de nouvelle & d'inconnue ? Faut-il que pour m'injurier mes adversaires emploient les contradictoires tour à tour ; & d'ailleurs quand on vient me dire ici que ma méthode est ancienne, a-t-on oublié que c'est sur son ancienneté que j'ai le plus insisté quand je l'ai présentée ; il me sera donc permis, j'espère, de reprocher à mon tour aux Médecins de l'avoir délaissée pour en adopter une nouvelle:

» grand nombre encore, ont prouvé égale-
» ment par des obſervations, que les bains &
» les délayans ne ſont pas toujours ſuffiſans
» pour opérer la guériſon entière; qu'il faut
» ſouvent ſuivre une méthode active, & ad-
» miniſtrer des remèdes toniques pour y réuſ-
» ſir. M. Pomme & ſes partiſans n'ont pas cru
» nier la réalité des guériſons citées par leurs
» adverſaires; ils ont ſeulement prétendu
» prouver que les maladies en queſtion n'ont
» pas été purement Vaporeuſes & ſpaſmodi-
» diques, mais plutôt humorales. On peut
» ſoutenir la même choſe en examinant les
» maladies Vaporeuſes que M. Pomme & ſes
» partiſans ont traitées par une méthode
» contraire. L'obſervation prouve en effet,
» que preſque toutes les affections ſpaſmo-
» diques, chroniques, ſont accompagnées
» d'un vice humoral. J'ai ſuivi cette contro-
» verſe, qui, depuis quatre ans occupe les
» Médecins, & dont les différens ſentimens
» ſont expoſés dans le Journal de Médecine.
» Qu'il me ſoit permis de me ſervir de la voie
» de votre Gazette, pour communiquer au
» Public mon opinion ſur un ſujet qui l'inté-
» reſſe tant.

» Il ſeroit téméraire de ſoutenir que jamais
» le traitement actif, combiné avec des éva-
» cuans, & ſtimulans toniques & ſpiritueux,

» n'ait réuſſi dans les maladies Vaporeuſes (*a*) ;
» il faudroit nier abſolument les obſervations
» nombreuſes que nous ont tranſmiſes depuis
» trois ſiècles la plupart des Médecins, ſur-tout
» les Praticiens des pays Septentrionaux de
» l'Europe, qui conſtatent la guériſon de
» toutes les Affections Vaporeuſes par les re-
» mèdes actifs alors en vogue (*b*). Il faudroit
» taxer de charlatanerie & de mauvaiſe foi ces
» grands Médecins qui ſe ſont ſervis de diffé-
» rentes formules anti-hyſtériques, composées
» de remèdes actifs, toniques & ſpiritueux,
» qui exiſtent encore dans pluſieurs (*c*) Phar-
» macopées & autres collections de formu-
» les. Ces Médecins les auroient-ils employés
» ſi fréquemment, s'ils n'avoient eu un ſuccès
» deſiré ? Les Médecins les plus célèbres qu'on
» a choiſis pour rédiger les Pharmacopées,
» auroient-ils admis ces compoſitions ſous le
» titre d'anti-hyſtériques, ou anti-ſpaſmodi-
» ques ? (*d*) Si leur propre expérience les eût

(*a*) Il n'y a point de témérité à ſoutenir cette aſſertion ; mais il y a de l'entêtement & de la mauvaiſe foi à ſoutenir le contraire ; on verra bientôt que cet Anonyme mérite ce reproche.

(*b*) Où ſont donc ces obſervations, & quels ſont les Auteurs qui ont traité & guéri toutes les Affections Vaporeuſes avec des remèdes actifs ?

(*c*) Notre Anonyme eſt ici bien diſcret ; car il auroit pu dire dans toutes, au détriment du genre humain.

(*d*) On appelle lithontriptique, ce remède qui diſſout le calcul dans les reins ou dans la veſſie : Y en a-t-il ?

» convaincu qu'ils étoient inefficaces, & qu'ils » ne méritoient point ces dénominations. Il » eſt vrai que les guériſons détaillées dans les » Auteurs concernent preſque toujours des » maladies compoſées d'une affection nerveu- » ſe & humorale ; mais la même choſe a lieu » relativement aux maladies traitées d'après la » méthode de M. Pomme ; de façon qu'en » général on peut avancer que les maladies » purement ſpaſmodiques ſont extrêmement » rares, & qu'il ſe rencontre preſque toujours » un vice humoral, ſi l'on veut ſe donner la » peine d'examiner attentivement les ſymp- » tômes. Sans même me rapporter à ce qu'en » diſent les Auteurs, il me ſeroit aiſé de prou- » ver, par ma propre expérience, que j'ai » opéré plus de *deux cens guériſons au moyen* » *des remèdes actifs :* il eſt vrai qu'il s'eſt ren- » contré des rechutes ; mais cela eſt commun » à toutes les méthodes, ainſi que les guéri- » ſons manquées, &c. &c. &c.

En voilà aſſez : il ſeroit inutile d'aller plus loin. *Ces deux cents cures, ces rechutes, & ces guériſons manquées*, méritent bien la réponſe que j'ai faite à cet Anonyme, & à laquelle il n'a pu répliquer. La voici.

Réponſe. Je trouve dans la Gazette Salutaire du jeudi 4 *mai*, n.° 18, de l'année 1769, une nouvelle attaque de mon ſyſtême,

& encore une assertion qui mérite d'être éclaircie. L'Auteur annonce qu'il a pardevers lui deux cens cures d'Affections Vaporeuses opérées par les stimulans & autres remèdes actifs, sans en citer aucune. Je viens aujourd'hui prier cet Anonyme de vouloir bien se montrer au grand jour; & sans vouloir exiger de lui les détails circonstanciés de toutes ces belles cures, je me borne, par discrétion, à lui demander le détail d'une seule. Si cet Auteur a prétendu donner pour guérison, un symptôme Vaporeux suspendu par un anti-spasmodique, il pouvoit se dispenser de se mettre en frais de citations; car il sait très-bien, (puisqu'il a suivi, dit-il, attentivement la dispute) que le nœud de la question consiste à présenter une cure réelle à l'abri de toute rechute, opérée par les stimulans, en parallèle avec celles que les seuls humectans ont coutume de produire. Jusques-là son assertion sera une imposture aux yeux du Public & aux miens. (*a*) J'attends sa réponse. *Voyez* la Gazette Salutaire du 3 *août* 1769.

(*a*) Cet Anonyme n'est pas le seul que j'accuserai de mauvaise foi; l'assertion est trop intéressante pour que je n'en fournisse pas la preuve. Nous venons de voir depuis peu un Médecin de Paris, qui, effrayé des succès de la méthode aqueuse, a voulu nous prouver que l'on pouvoit guérir une Vaporeuse avec des cordiaux, & à l'inverse de ma pratique. Pour cet effet il choisit dans le nombre de ses enthousiastes, celle qui lui

Le silence de cet anonyme a dû fâcher M. Rostain, car deux cens cures de cette es-

---

parut la plus décidée à faire cette épreuve. Il en trouva une grosse & grasse, pour ne pas dire monstrueuse, qui étoit tourmentée par un étranglement convulsif à la gorge, qui l'empêchoit d'avaler librement les solides, & plus encore les liquides. Cette difficulté d'avaler avoit fait naître à la malade une répugnance invincible pour la boisson, ce qui favorisoit l'entreprise de notre Médecin. Il persuada, en effet, à son amie, que si elle se forçoit à avaler trop de liquides, elle étoufferoit en buvant ; & partant du principe que l'embonpoint de cette dame étoit une contre-indication pour la tension de la fibre, il soutint que le relâchement étoit la véritable cause du mal ; d'où il conclut en faveur du vin d'Espagne, & d'un exercice forcé. La malade enchantée d'une ordonnance qui ne la soumettoit qu'à boire une bouteille de vin d'Espagne par jour, & à plusieurs gorgées, adopte ce régime : elle monte à cheval, elle court à pied & en voiture, accompagnée de son flacon de vin, mais l'étranglement augmente ; elle maigrit à vue d'œil, se dessèche & s'atrophie. On soutient néanmoins qu'il faut continuer ; elle se soumet toujours plus aveuglément, lorsqu'enfin elle alloit périr d'épuisement & de sécheresse. Dans ce cruel état elle est attaquée de la petite vérole. La disposition de son corps étoit peu favorable : les symptômes les plus effrayans l'ayant menacée dès le premier jour, le Médecin ne se déconcerta pas, & prononça que c'étoit-là le cas où il falloir employer l'eau de poulet, & tous les rafraîchissans connus. La malade y fut livrée pour tout remède : elle mourut le cinquième jour.

J'ajouterai à ce récit un autre exemple de cette espèce, & c'est par discrétion que je m'en tiendrai là. Madame de Lubomirska, princesse de Pologne, part de Varsovie en 1768 pour venir à Paris me confier sa santé. Dans le nombre des personnes qu'elle avoit à son service, je trouvai une jeune femme de chambre, grande & bien faite, qui étoit affectée des maux de nerfs, de même que sa maîtresse. Madame de Lubomirska voulut me charger du traitement de cette fille ; & après avoir pris les instructions requises, je lui conseille le même régime ; mais elle s'y refuse absolument, & demande conseil à un Médecin, à qui elle étoit adressée en partant de Varsovie. Celui-ci approuve la résistance de la malade, & lui promet une prompte guérison par des remèdes opposés à l'eau de poulet & aux bains ;

pèce, à ajouter à l'obſervation de la malade hyſtérique guérie ſans les ſecours de l'art, auroient pu former un ſecond volume à ſon ouvrage, & alors ſes réflexions ſur les Vapeurs auroient lutté, à force égale, avec mon Traité, & avec avantage par l'authenticité & la force des faits. En attendant qu'un ſecond Anonyme vienne le conſoler de la défaite de celui-ci, nous lui préſenterons la lettre d'un Médecin de province, dont il a fait la conquête avant même d'avoir lu ſes ſavantes réflexions.

---

ce ſont des pilulles purgatives & emménagogues, avec leſquelles il prétendoit rappeller les régles. La malade en fait uſage pendant trois mois; les ſymptômes hyſtériques augmentèrent conſidérablement; elle maigrit à vue d'œil; la fièvre ſurvint, & la malade mourut. Madame de Lubomirska plus docile, parcequ'elle étoit plus inſtruite, eſt retournée en Pologne en parfaite ſanté.



LETTRE

LETTRE DE M. LAUGIER,

Médecin à Corp, en Dauphiné, à l'Auteur des Réflexions sur les Affections Vaporeuses. Journal de Médecine, *Juillet* 1769, *pag.* 47.

« Le vrai Médecin, qui ne doit chercher
» d'autre triomphe que celui de la vérité, qui
» ne doit avoir d'autre objet que l'utilité com-
» mune, & le bien de l'humanité, pourra-t-il
» jamais se formaliser que quelqu'un lui tendît
» une main secourable pour briser les entra-
» ves du préjugé où il seroit livré, secouer le
» joug de l'illusion, & sortir de l'esclavage,
» où la force d'une opinion séduisante par son
» faux dehors, ou que le desir de se particu-
» lariser auroit fait naître? Hélas! sans ce se-
» cours mutuel, la Médecine, ce grand art,
» seroit encore dans l'enfance: lorsqu'enivrés
» de l'esprit de systême, entraînés par la force
» de la contagion, nous ne prenons pas la
» nature pour guide, nous ne nous nantissons
» pas de l'égide de l'observation, quel affreux

» dédale de maux ne préparons-nous pas à » nos malades ? C'eſt au Clinicien à établir » d'abord le caractère des maladies, & de les » rapporter à leur genre & eſpèce par les » ſignes phyſiques qui les diſtinguent ; de » trouver enſuite par une connoiſſance philo- » ſophique, la liaiſon néceſſaire entre l'effet » & la cauſe ; & par une connoiſſance, pour » ainſi dire géométrique, la proportion entre » cette cauſe & l'effet. Alors ce ne ſera plus » en tâtonnant qu'il marchera dans la pénible » carrière des indications, & ſe décidera en » faveur de tel ou tel remède, ſelon que l'ex- » périence lui en aura démontré l'utilité & la » raiſon, le juſte rapport avec la cauſe & l'état » de la maladie (*a*).

» Cette marche eſt bien différente de » celles de ces enthouſiaſtes, de ces Mé- » decins qui, jaloux d'avoir un rang dans les » faſtes de la Médecine, ne donnent l'eſſor » à leur imagination que pour enfanter des » ſingularités. Dominés par l'eſprit de ſyſtême, » la réflexion les abandonne : ſemblables à la » ſéche, ils vomiſſent l'encre de l'illuſion, ils » s'en couvrent, ils s'en aveuglent ; ils crain-

(*a*) Ce début nous annonce dans M. Laugier un Praticien conſommé, un Clinicien géomètre qui vient nous éclairer avec le flambeau de ſes expériences, & juger la queſtion ; c'eſt ce que nous allons voir bientôt.

» droient de voir plus loin, & se renferment » dans le petit cercle d'indications que semble leur présenter le profil emprunté sous » lequel ils considèrent les maladies ; parce » qu'un remède leur aura réussi quelquefois » dans les cas individuels & analogues, ils estiment raisonnable d'en faire une même maladie, de lui assigner une cause commune, » une cause constante, qu'ils soumettent, pour » ainsi dire, à l'alambic, afin d'en extraire un » rapport entre l'effet & la cause supposée, & » entre celle-ci & le remède ; si toutefois, à » l'exemple de *Thémison*, ils ne regardent » pas comme inutile la recherche des causes.

» Voilà, Monsieur, sans contredit, la raison » principale pourquoi, dans les mêmes maladies, les Médecins ont eu & ont encore des » œtiologies & des thérapeutiques si différentes. Voilà pourquoi l'un a employé dans » les Affections Vaporeuses, les anti-spasmodiques, l'autre les toniques, un autre enfin » les humectans, les délayans, les relâchans ; » & selon moi chacun a tort, & tous les trois » ont raison (*a*).

» Le premier a tort, en ce qu'il n'envisage » que *nuëment* dans cette maladie le symp-

(*a*) Jusqu'ici notre Orateur soutient parfaitement le rôle qu'il paroît avoir voulu jouer, celui d'un Médecin très-expérimenté, d'un Juge sévère, mais très-impartial : suivons-le.

» tôme ordinairement le plus frappant, je » veux dire les mouvemens convulsifs. Le se» cond a tort, en ce qu'il fixe ses attentions » sur l'atonie des solides, peu soucieux d'ail« leurs, & de tout ce qui peut lui avoir donné » lieu, & singulièrement de la dépravation » des humeurs qui s'en est suivie, si toutefois » elle n'en a pas été le principe. Le troisième » enfin a tort, parcequ'il n'a en vue qu'un » principe isolé de convulsions, (le prétendu » *racornissement* des fibres) & l'indication » qu'il en tire n'est pour la maladie, & pour » celle des deux premiers, que purement pal» liative. Tous les trois ont raison, parceque » l'ensemble des remèdes tirés avec choix de » cette triple indication, me paroît établir le » plan curatif des Affections Vaporeuses; c'est» à-dire, calmer les mouvemens convulsifs, » délayer la masse des humeurs, & rétablir le » ton des solides, sur-tout le méchanisme des » digestions (*a*).

» En effet, les premières voies, & sur-tout » l'estomac, sont toujours le théâtre où cette » cruelle maladie joue ses scènes. Les rapports » aigres ou insipides, & les vomissemens sou» vent douloureux, les pesanteurs à la région

(*a*) Cette conséquence est tirée du principe établi. Elle est en régle & sans réplique; ce sera donc aux preuves de la proposition que nous trouverons la fausseté de ce raisonnement.

» de l'estomac ; les tensions, les gonfle-
» mens de l'*abdomen*, ensemble les grouille-
» mens, &c. ne sont-ils pas des signes uni-
» voques de leur mauvais état? N'est-ce pas
» ensuite des difficiles digestions, survenues
» à raison de la trop grande quantité, ou de
» la mauvaise qualité des alimens, qu'on voit
» naître le plus souvent les paroxismes les plus
» effrayans? Je sais que les affections de l'ame
» en occasionnent un grand nombre, & sou-
» vent tout-à-coup, sans qu'on puisse pour
» lors l'attribuer raisonnablement au vice ac-
» tuel de l'estomac ; mais on en déduira faci-
» lement la raison, sans recourir au *racorniss-*
» *sement*, & de la position où se trouve alors
» le principe recteur, & de la dépravation des
» humeurs qui n'est que le produit ordinaire,
» sur-tout dans le cas présent, d'une mauvaise
» chilification, qui reconnoît principalement
» pour cause ou les passions de l'ame, ou la
» suppression de quelque évacuation, ou le
» mauvais choix dans l'usage des alimens,
» quelquefois tous les trois à la fois.

» Les passions de l'ame, en ce que dès-lors,
» par trop occupée, elle néglige les fonctions
» de la machine, & sur-tout celles de l'esto-
» mac. Une évacuation supprimée qui perver-
» tit l'action des sucs gastriques, & autres sucs
» recrementiciels destinés à cette principale

» fonction. Le mauvais choix dans l'usage des » alimens, parcequ'ils résistent, qu'ils deviennent inaccessibles aux agens de la digestion. » Delà il en résulte nécessairement des crudités, qui s'insinuant insensiblement dans la » masse du sang & des autres humeurs qui » en émanent, les rendent de même nature. » *Principiata redolent naturam principiorum*. En conséquence les humeurs retardées » dans leur circulation, en raison de l'épaississement qu'elles ont contracté, la sérosité a » plus de temps pour s'en séparer, pour s'insinuer à travers les interstices des fibres, & » en diminuer le contact; delà le relâchement, l'atonie des solides, même des parties » constituantes du cerveau (*a*).

» D'après une pareille disposition des fluides » & des solides, il ne sera pas difficile d'expliquer le trouble que les affections de l'ame excitent dans l'économie animale. L'ame entièrement fixée sur l'objet qui l'affecte, semble » n'employer son fluide nerveux que pour l'en-

(*a*) Voici l'inconséquence: de fausses digestions provenant des mauvais sucs de l'estomac & des passions de l'ame, ne peuvent fournir l'épaississement du sang que par appauvrissement, & dans cet état la sérosité ne s'en sépare pas pour s'insinuer dans l'interstice des fibres, mais pour se dissiper & s'échapper au dehors, & laisser ainsi le sang à sec, d'où s'en suit la roideur & non l'atonie, parcequ'alors la fibre n'étant point continuellement arrosée, se desséche, & se tend.

» tretien des idées qui le lui repréſentent, ou
» qui lui ſont relatives ; les autres parties s'en
» trouvent fruſtrées. Par une ſuite néceſſaire,
» les différentes parties du cerveau ſont moleſ-
» tées par la lenteur, l'inégalité avec laquelle
» les humeurs y circulent, même par les ſtaſes
» qui peuvent en réſulter ; & voilà ce qui ſol-
» licite l'impulſion du fluide nerveux dans
» différentes parties, & y excite les mouve-
» mens déſordonnés qu'on y obſerve, & leur
» anomalie.

» L'atonie des fibres du cerveau me fournit
» encore la raiſon de la tenacité des idées de
» ces malades, même de leur délire mélan-
» cholique, en ce que les vibrations ſucceſſi-
» ves & continuées des fibres qui produiſent
» ces idées, étant nourries par une méditation
» profonde, & ſouvent répétée ſur l'objet,
» ne ſauroient être facilement croiſées par des
» idées contraires, attendu que les autres
» fibres qui pourroient les reproduire, ſont
» par leur atonie peu ſuſceptibles de vibra-
» tion ; & que les fibres, quoique diſſonnes,
» retenant cette diſpoſition qui leur eſt re-
» nouvellée à chaque inſtant, deviennent par
» une ſucceſſion ſouvent répétée, peu-à-peu
» conſonnes, ainſi que les mouvemens de
» deux pendules, placées à une certaine diſ-
» tance l'une de l'autre, qui quoique d'abord

» éthérochrones, deviennent peu-à-peu iso-
» chrones (*a*).

» La pusillanimité qu'on observe dans ces
» malades, est une suite de la même disposi-
» tion des organes du cerveau; car ces malades
» ne voyant, pour ainsi dire, ni à droite, ni à
» gauche, & comme concentrés dans un petit
» nombre d'idées, ils croient voir de la résis-
» tance, de la difficulté en tout; un rien les
» ébranle, les épouvante : semblables à-peu-
» près à ces personnes qu'occupe pendant le
» sommeil un rêve fatiguant, du moins inté-
» ressant, & qu'on éveille tout-à-coup.

» Les *racornisseurs* de fibres me diront
» sans doute, qu'en établissant pour cause leur
» prétendu *racornissement*, on expliqueroit
» plus aisément les spasmes qui semblent seuls
» caractériser les Affections Vaporeuses. J'a-
» voue que leur théorie est plus séduisante de
» prime-abord, & que les indications qu'elle
» fournit sont plus simples & plus commodes;
» mais je ne saurois concilier ce *racornisse-*
» *ment* avec le tempérament décidément
» phlegmatique de nombre de sujets atteints
» de cette maladie, avec le vomissement des
» matières aigres & insipides qu'on observe
» journellement, avec l'humidité de la lan-

(*a*) Astruc, *Quæst. de naturali & præter naturali judicii exercitio.*

» gue, du palais, de la peau des malades hors
» du paroxiſme, ſur-tout la maladie exiſtante.
» Comment avec le *racorniſſement* trouver la
» raiſon des bouffiſſures qui ſe rencontrent
» dans pluſieurs de ces malades? Pourquoi les
» onctueux, les farineux, les viſqueux ſont-ils
» ſi pernicieux dans cette maladie? Pourquoi
» le laitage en général eſt ſi contraire? Pour-
» quoi cette maladie doit-elle ſi ſouvent ſa
» naiſſance à l'uſage continué de ces alimens,
» & autres de même nature (*a*)?

(*a*) Si l'explication de toutes ces difficultés doit convaincre M. Laugier, & le rappeller au vrai : Je répondrai, 1.° que le tempérament décidément phlegmatique, n'eſt point ſujet aux Vapeurs, puiſqu'il eſt entièrement contradictoire à ſa cauſe, & je crois très-difficile d'en montrer un exemple.

2.° Le vomiſſement des matières aigres provient de la fermentation des ſucs gaſtriques,

3.° L'humidité de la langue & celle de la peau dépendent de l'inégalité de la circulation, que les ſpaſmes intérieurs ont coutume de produire.

4.° Les bouffiſſures ſont le fruit de la raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs; elles ſont amphyſématiques; leur déplacement ſubit & momentané en eſt la preuve la plus convaincante.

5.° Les farineux & les viſqueux ſont quelquefois contraires, par la facilité qu'ils ont à ſe gonfler, & à augmenter ainſi l'expanſion & le volume de l'air inteſtinal.

6.° Le laitage eſt enfin ſi contraire à cette maladie, par la raiſon que les acides contenus dans les premières voies, s'oppoſent à la digeſtion de cet aliment, & que le réſidu de cette digeſtion augmente le volume des mauvais ſucs, & ſur-tout de la bile & de l'atra-bile.

7.° M. Laugier auroit pu ajouter que la plupart des Vaporeuſes ont l'eſtomac rempli de glaires, ce qui, aux yeux du commun des Médecins, dénote l'atonie, l'épaiſſiſſement des

» Se repliant, ils m'objecteront qu'on ne » ſauroit imaginer des mouvemens convulſifs » ſans ſuppoſer une irritation des fibres, que » l'irritation des fibres eſt toujours en raiſon » de leur tenſion, ce qui doit renverſer fon- » cièrement mon hypothèſe.

» Le ſang qui circule dans les vaiſſeaux a » deux mouvemens; l'un direct, l'autre laté- » ral : ces deux mouvemens ſont en raiſon » l'un de l'autre; le ſang qui ne pèche pas » par ſa trop grande conſiſtence, circulera » avec plus de facilité, agira avec moins de » force, peſera moins ſur les fibres qui en- » trent dans la compoſition des vaiſſeaux, que » celui qui aura trop de liaiſon. Ce dernier les » forcera, les étendra avec d'autant plus de » facilité, que les fibres qui ſe trouvent dans » le relâchement, ſolliciteront moins ſon » mouvement direct, & réſiſteront moins à » ſon mouvement latéral. D'ailleurs tout le » monde connoît le domaine que la région » épigaſtrique a ſur tous les organes du corps, » & principalement ſur celui de la tête. Les » crudités ſe rencontrant toujours dans les

ſucs, & non le racorniſſement de l'eſtomac. Mais on lui ré-pondra que ces glaires ne ſont autre choſe que les ſucs digeſ-tifs eux-mêmes devenus trop épais, parcequ'ils ſont deſtitués du véhicule néceſſaire, & qu'ils ſont ſéparés par un ſang épais & viſqueux, à qui ce même véhicule a été enlevé, & on lui fera obſerver, que purger en pareil cas, c'eſt augmenter le mal, & le rendre mortel.

» premières voies des malades Vaporeux, l'air
» qui eſt contenu en grande quantité dans ces
» matières crues par le ſéjour qu'elles con-
» tractent, & par la chaleur du corps, s'en
« dégage, ſe raréfie, dilate, diſtend, irrite les
» fibres qui, par ſympathie, excitent un trou-
» ble ſouvent univerſel dans la machine. Les
» ſpaſmes, les épilepſies que les vers des pre-
» mières voies cauſent journellement chez les
» enfans, & même les adultes, ſont une preuve
» ſans réplique de cette ſympathie; & c'eſt
» ainſi que ſans avoir recours au *racorniſſe-*
» *ment*, on peut expliquer comment les
» fibres, bien que dans le relâchement ſont
» ſuſceptibles de tenſion, d'irritation, à-peu-
» près comme une corde de violon déten-
» due, qu'on rendroit vibratile au moyen d'un
» étançon, ſans avoir recours à la clef (*a*).

» La meilleure théorie, ſur le tout, eſt celle
» qui a pour baſe la pratique: or il eſt de fait,
» que ſi dans les Affections Vaporeuſes on ne
» rétablit pas le ton des ſolides, ſi on ne cor-
» rige pas les digeſtions, tous les autres moyens
» deviennent infructueux; les plus vantés ne

(*a*) Quelle comparaiſon! devoit-elle terminer une ſi belle théorie? Eſpérons cependant que pour rendre cette comparaiſon plus juſte & plus ſonore, M. Laugier ajoutera un meilleur étançon à ſon ſyſtême, c'eſt-à-dire, des obſervations pratiques qui ſeules peuvent étayer cette hypothèſe, & ſans doute qu'il va nous en fournir.

» ſont que palliatifs, ſouvent même perni-
» cieux.

» Voici, Monſieur, en deux mots, ma con-
» duite dans de pareilles maladies. Je conſeille
» à mes malades, lorſque leur ſituation le
» permet, la promenade, l'équitation & au-
» tres amuſemens, que je connois très-propres
» à corriger les affections de l'ame, favoriſer
» les digeſtions, affermir les ſolides, & dé-
» truire la diathèſe grumeuſe des humeurs.
» Je leur interdis toutes les occupations ſé-
» rieuſes, & le travail trop pénible: je leur
» fais faire uſage, tant intérieurement qu'ex-
» térieurement, des délayans, des humectans,
» dans les cas ſeulement où la trop grande
» liaiſon des parties intégrantes des humeurs,
» la pareſſe du ventre, les coliques, la tena-
» cité des glaires, des crudités qui quelque-
» fois obſtruent pour ainſi dire les premières
» voies, le demandent (*a*).

» Je fais venir au ſecours de ces premiers re-
» mèdes les toniques, les roborans, & ceux qui
» m'ont paru le mieux réuſſir ſont en même

(*a*) M. Laugier n'eſt point d'accord avec lui-même, ni avec Hippocrate. Celui-ci nous dit expreſſément : *Corpora impura balneare non oportet ;* or des crudités dans les premières voies forment un corps impur, & ces mêmes crudités, nous dit ailleurs M. Laugier, annoncent le relâchement. Comment concilier tout ceci avec les bains & les autres humectans ?

» temps anti-ſpaſmodiques, tels que l'angéli-
» que, l'impératoire, le *galanga*, la livêche,
» l'iris de Florence, la valériane, la zédoaire, le
» quinquina, l'écorce de citron ou d'orange.
» J'ai reconnu que les cinq derniers méritoient
» la préférence ſur les autres. J'obſerve de les
» donner en ſubſtance, tantôt en poudre,
» tantôt en opiat, auxquels j'ajoute quelques
» doux purgatifs, lorſque la quantité des
» glaires, ou la conſtipation du ventre le re-
» quièrent (*a*). Je les donne pendant long-
» temps & à pluſieurs repriſes, obſervant de
» faire uſer dans les intervalles des fleurs de
» camomille, de mille-feuilles, théiforme-
» ment ou de méliſſe, de menthe, dans le
» cas de foibleſſe ou de vomiſſement.

» Voilà, Monſieur, le plan de ma méthode
» dans ces maladies, hors les paroxiſmes,
» dont je puis aſſurer avec vérité avoir
» retiré les plus grands avantages: je n'ai pas
» encore eu l'occaſion de me procurer vos
» Réflexions ſur les Vapeurs; je me féliciterois
» beaucoup de m'être rencontré avec vous ».

Réponſe. La leçon que vient de nous faire M. Laugier par cette longue lettre, ſe réduit

---

(*a*) Baigner avec des crudités dans les premières voies; purger dans le cas de la conſtipation; cette pratique eſt révoltante: elle eſt le comble de l'erreur.

à nous apprendre , que ſa pratique conſiſte aux délayans, aux humectans, aux anti-ſpaſmodiques, aux purgatifs réitérés dont il fait faire uſage pendant long-temps, nous aſſurant avec la plus grande franchiſe qu'il en a déja retiré les plus grands avantages; & c'eſt avec la même candeur qu'il annonce aux trois partis qu'ils ont tous les trois tort. Si après cela M. Laugier ne nous préſente point d'obſervations, & s'il ne nous apprend rien de plus, c'eſt qu'il n'a rien de mieux à dire. D'où je conclus qu'il mérite d'être compté au nombre de ceux qui ne peuvent avoir raiſon, ni jamais avoir tort.



OBSERVATION

SUR UNE HYSTERIE VERMINEUSE,

Par M. DUFFAU, *Médecin à la Baſtide-d'Armagnac.* Voyez *le Journal de Médecine*, mois d'Août 1768, *pag.* 120.

Il ne ſuffiſoit pas à mes antagoniſtes d'avoir confondu ſous la dénomination générale des maladies nerveuſes, celles qui proviennent de la tenſion de la fibre, & celles qui ſont produites au contraire par le relâchement, il falloit encore ajouter à celles-ci toutes les maladies convulſives, dans le nombre deſquelles les mouvemens convulſifs des enfans tiennent le premier rang ; c'eſt ce qu'a fait M. Duffau, ſous les auſpices de notre Journaliſte, qui adopte avidement la même erreur.

« Mademoiſelle D..... âgée de neuf ans, » (*a*) d'une vivacité ſingulière, & d'une ſanté » qui juſqu'alors n'avoit reçu aucune atteinte, » tomba, vers le commencement du mois de

(*a*) A ce début on s'apperçoit que M. Duffau agit de bonne foi ; car il nous prévient que ſa prétendue hyſtérique n'eſt âgée que de neuf ans.

» mai de l'année 1763, dans une hypothimie,
» accompagnée d'une reſpiration laborieuſe
» & entrecoupée ; à cela ſe joignoient des
» grincemens de dents, des pandiculations,
» & différens mouvemens qui annonçoient
» l'anxiété la plus cruelle. Tranſportée dans
» ſa maiſon, on eſſaya inutilement ſur elle
» tous les petits ſecours qu'on ne manque
» guère de prodiguer dans de pareilles con-
» jonctures ; elle ne recouvra ſes forces qu'au
» bout d'une demi-heure. Deux ou trois
» jours conſécutifs ces accidens ſe préſen-
» tèrent à-peu près dans le même ordre, &
» ſous le même dégré d'intenſité. Vers le
» cinquième jour ils eurent encore lieu ; mais
» à la place du calme qui ſuccédoit aupa-
» ravant à cet état primitif, on vit éclore
» des ſymptômes formidables ; je veux dire,
» des mouvemens convulſifs, des contor-
» ſions, des rigidités, ſucceſſivement dans tous
» les membres. En vain auroit-on voulu les
» fléchir, il eût été plus facile de les briſer, &c.

» Depuis cette époque tous les ſymptômes,
» loin de ſe mitiger, prirent au contraire de
» nouvelles forces ; ils ne ceſsèrent de repa-
» roître chaque jour, ſans obſerver aucun
» *type* conſtant, ni pour l'heure de l'inva-
» ſion, ni pour le nombre des paroxiſmes,
» qui ſe répétoient juſqu'à deux & trois fois
» dans

» dans les vingt-quatre heures, &c. Des assauts » si multipliés & si graves ne firent cependant pas des impressions fort sensibles sur » l'embonpoint de cette jeune personne. Ses » fonctions s'exercèrent toujours avec la plus » parfaite intégrité. Ses parens, néanmoins, » qui redoutoient les suites d'une incommodité fâcheuse, & qui faisoient de jour en » jour de nouveaux progrès, ne crurent pas » devoir plus long-temps fermer les yeux. Ils » chargèrent du soin de sa guérison un Médecin qui jouit dans cette contrée d'une » brillante réputation. Ce Médecin ne méconnut ni l'espèce, ni la nature de cette maladie; il présuma, avec le plus juste fondement, que la présence des vers dans les premières voies étoient la cause de tant de » désordres (*a*); il crut devoir leur opposer à » deux ou trois reprises, outre la saignée du » pied, des émétiques & des cathartiques. Le » mauvais succès de ces remèdes détermina à » les abandonner, & on osa espérer que la » nature serviroit mieux que l'art.

» La maladie persista jusqu'à la fin de septembre, où elle disparut contre tout espoir. » Deux mois s'écoulèrent sans récidive : vers

(*a*) C'est avec la même franchise que M. Duffau reconnoît ici pour un moment avec un Médecin expérimenté la cause de la maladie, ainsi que son espèce.

» le commencement de décembre, quelques
« indiſpoſitions fébriles vinrent empoiſonner
» la douceur de ſon nouvel état; on les com-
» bat, elles cèdent; mais les levains que laiſ-
» ſent ces fièvres intermittentes trop bruſ-
» quement domptées, ne tardèrent guère à
» développer le germe de l'hydre qui renaît
» auſſi furieux qu'auparavant : cette pauvre
» victime paſſa l'hiver toujours expoſée aux
» plus terribles accès. A l'entrée du printemps,
» on prépare des armes plus efficaces contre
» ce monſtre. La ſaignée du pied, le tartre
» ſtibié, & une purgation font le prélude du
» traitement; on paſſe, après un très-court
» intervalle, aux bains domeſtiques, qu'on lui
» fait prendre matin & ſoir, pendant environ
» un mois, pour obtenir un relâchement plus
» marqué de la part des ſolides : on la gorge
» de petit lait clarifié, des apozêmes qui
» viennent aux ſecours, terminent enfin une
» longue & ennuyeuſe carrière : tout cet ap-
» pareil thérapeutique, bien loin de rétablir
» l'harmonie du fluide nerveux, produiſit des
» effets tout contraires....

» Notre hyſtérique étoit encore dans ces
» horribles perplexités, lorſque je me retirai
» de Montpellier, (c'étoit à la fin du mois
» d'août de cette même année,) où je venois
» de prendre mes grades. Informé de la triſte

» ſituation de cette infortunée, & prié de lui
» donner mes attentions, je ne fus pas long-
» temps ſans être le ſpectateur de ces paro-
» xiſmes. Le tableau ſurprenant qu'on m'en
» avoit fait, ne me parut rien moins qu'exa-
» géré. Après avoir pris toutes les inſtructions
» que la prudence exigeoit dans cette cir-
» conſtance; il ne me fut pas mal-aiſé de re-
» connoître à des traits ſi frappans une Affec-
» tion Vaporeuſe. Les vers que la malade
» avoit rendu dans pluſieurs occaſions, l'o-
» deur particulière de ſon haleine, le prurit
» preſque continuel de la membrane pitui-
» taire, &c. juſtifièrent dans mon opinion le
» jugement qui en avoit déja été porté. Il
» n'étoit pas poſſible de ſe refuſer à l'évidence,
» l'hyſterie vermineuſe, (*nouvelle dénomina-*
» *tion*) étoit, on ne peut mieux caractériſée;
» nulle particularité, d'ailleurs, qui donnât
» le moindre poids à quelque conjecture,
» rien *de prématuré dans le ſujet; ſa confor-*
» *mation, ſa taille, ſes inclinations, tout*
» *étoit analogue à ſa tendre jeuneſſe*; rien
» enfin qui fit préſumer que quelques déran-
» gemens dans les organes de l'excrétion
» menſtruelle pût exciter ces orages (*a*): un

(*a*) D'après ce portrait on juge que la malade de M. Duffau étoit bien éloignée de la puberté, & par conſéquent de l'hyſtéricité.

» diagnoſtic clairement établi ramène les » moins inſtruits aux indications pratiques. Je » tournai mes principales vues ſur les pre» mières voies. Les tentatives infructueuſes » qu'on avoit déja faites, me perſuadèrent » qu'il ne ſuffiſoit pas, pour une cure radicale, » de procurer une abondante évacuation de » vers; mais qu'il falloit encore travailler à » en détruire le germe, & à changer la diſpo» ſition des organes qui en favoriſoit la géné» ration.

» Je preſcrivis pour cet effet quelques ver» res d'une limonade émétiſée; le ſur-lende» main une purgation, qui avoit pour baſe » l'extrait de rhubarbe: on auroit de la peine » à imaginer la quantité prodigieuſe de vers » lombricaux & aſcarides que la malade ren» dit par haut & par bas, ſous l'opération de » ces deux évacuans. Ce préliminaire rempli, » j'ordonnai une poudre compoſée d'anthiel» mentiques & d'anti-ſpaſmodiques les plus » accrédités. L'uſage de cette poudre délayée » dans un petit verre de vin d'abſynthe, fut » continué pendant trois ſemaines. Ce pro» cédé ſi ſimple fut couronné du plus grand » ſuccès. Cette fille jouit depuis plus de trois » ans d'une ſanté qui n'a depuis ſouffert au» cune altération de ce genre ».

Réponſe. De toutes les objections qui

m'ont été faites, votre obſervation, Monſieur, eſt, ſans contredit, celle qui paroît avoir le plus de valeur; auſſi m'oblige-t-elle à vous dire, que ſi vous m'en préſentez une ſeconde, je me verrai forcé de donner publiquement le déſaveu que j'ai promis. Vous voilà donc, Monſieur, victorieux à demi; & ce qui rehauſſe votre gloire, c'eſt qu'elle eſt le fruit de vos prémices; puiſque c'eſt au ſortir de l'école de Montpellier que vous avez fait, dites-vous, cette merveilleuſe cure. Heureuſe époque! dont vous devez conſerver précieuſement le ſouvenir, & dans laquelle le ſort vous a ſi bien ſervi; car vous ne diſconviendrez pas, que ſi le ſujet en queſtion eût été un jeune garçon de neuf ans, & non une jeune fille, vous n'auriez pas eu la ſatisfaction de guérir une *hyſtérie vermineuſe* avec un émétique & pluſieurs purgatifs, mais bien une fièvre vermineuſe, accompagnée de mouvemens convulſifs.

Je n'irai pas plus loin, & ſans vous répéter ce que j'ai déja répondu aux apologiſtes du quinquina, je vous prierai ſeulement de faire votre ſecond eſſai ſur une fille réellement hyſtérique, c'eſt-à-dire, ſur une fille nubile, & non ſur celle qui ſera âgée de *neuf ans, ou de neuf mois*, telle que la vôtre; dont la *conformation*, la *taille* & les *inclinations*

ſoient au-deſſus de cette tendre jeuneſſe ; (Voyez l'obſervation ci-deſſus,) & dont la maladie ne ſoit pas accompagnée de fièvre. (*Ibidem.*) En un mot, donnez-moi une obſervation valable. Je vous tiens quitte après cela des éloges que vous me prodiguez (*a*), & mes proſélytes vous remercient ſincérement de la leçon que vous avez voulu leur faire. Je ſuis, &c. Voyez le *Journal de Médecine*, mois d'août, année 1769, *pag.* 124.

(*a*) J'ai cru devoir les ſupprimer.



OBSERVATIONS SUR DES VAPEURS,

Guéries par le Quinquina & autres anti-ſpaſmodiques, toniques & fortifians, par M. MARTEAU, *Médecin à Amiens. Voyez le* Journal de Médecine, *mois de janvier* 1770, pag. 25.

CE ne ſont plus des objections que l'on me préſente, ce ſont des faits & des obſervations pratiques en faveur du quinquina, & de quelques anti-ſpaſmodiques avec leſquels M. Marteau veut infirmer mon aſſertion, & me prouver que j'ai trop généraliſé ma méthode. Pour cet effet, il faut que les Affections Vaporeuſes auxquelles il a oppoſé le quinquina ſoient ſimplement nerveuſes, & ſans complication de matière fébrile ; il faut auſſi que les anti-ſpaſmodiques qu'il a employés, aient produit des effets curatifs. Nous jugerons M. Marteau ſur trois de ſes obſervations, que nous avons priſes dans le nombre de celles qu'il nous oppoſe.

« Mademoiſelle S. . . . . aujourd'hui mar-
» quiſe T. . . . eſſuyoit des ſecouſſes convul-

» ſives, des étranglemens & des défaillances,
» à l'occaſion d'une ſuppreſſion ſubite des
» règles. Les urines étoient crues, le pouls
» bas, petit, irrégulier & précipité. Pour la
» ſoulager, il ne lui falloit autre choſe qu'une
» vingtaine de gouttes de liqueur minérale
» anodine d'Hoffman, dans quelques cueil-
» lerées d'eau de fleur d'orange, avec le ſirop
« de capillaire. Sujette aux retours de ces ac-
» cidens, elle ne s'en alarma plus. La liqueur
» d'Hoffman étoit toujours pour elle une
» reſſource aſſurée ».

Si à l'exemple de mes adverſaires, je fabriquois des obſervations, je prendrois celle-ci pour modèle, & je la placerois à l'appui de celles que j'ai publiées ; car une guériſon comme celle de la demoiſelle dont on nous cache le nom, qui eſt conſtamment ſuivie de chûtes & de rechûtes, n'annonce-t-elle pas l'incurabilité la plus décidée ? C'eſt pourtant-là un des trophées de M. Marteau en faveur de ſon opinion. Voyons ſi la ſeconde obſervation lui ſera plus favorable.

« Une jeune perſonne de vingt-un à vingt-
» deux ans, fut ſaiſie de l'annonce du danger,
» dans lequel une maladie de trois jours avoit
» précipité le père le plus tendre & le plus
» chéri. Les règles, qui paroiſſoient depuis
» quelques heures, ſe ſupprimèrent auſſi-tôt.

» Quelques momens après elle tomba dans
» des vapeurs convulsives. La convalescence
» apparente du père contribua à la guéri-
» son de sa fille. Sa mort inopinée, vers
» le vingt-cinquième jour, au moment où
» l'on jouissoit délicieusement du plaisir de
» le voir ressusciter, réveilla les accidens
» avec plus de fureur que jamais : ils venoient
» sans relâche. Les affections comateuses &
» cataleptiques, les étranglemens, les oppres-
» sions, les tremblotemens de la respiration,
» les roidissemens des membres, &c.

» Je l'ai vue plusieurs fois muette & immobile
» pendant quarante-huit à soixante heures, ne
» pouvant s'exprimer que par de foibles mou-
» vemens de tête, & recouvrer la parole par
» l'impatience de n'être pas devinée. D'autres
» fois elle perdoit la voix pour un ou deux
» jours ; d'autres fois elle étoit réduite à l'im-
» puissance de remuer le côté gauche, par
» l'excès de douleur qu'accompagnoit un
» froid glacial de la peau. Rien ne ressem-
» bloit mieux à une véritable attaque de rhu-
» matisme goutteux. Les articulations, les ge-
» noux sur-tout, étoient prodigieusement
» gonflés & sensibles. La région iliaque gau-
» che étoit alors le centre vers lequel abou-
» tissoient tous les rayons de douleur. Il suffi-
» soit d'y appuyer légérement la main pour la

» tirer de ſa léthargie. La révolution des rè-
» gles, quelques jours après cette rechûte,
» ſembloit devoir diminuer la violence des
» ſymptômes. L'inſuffiſance de l'évacuation
» ſembla les aigrir. Trompé dans mon at-
» tente, j'eus recours à trois ſaignées du pied.
» On eut la plus grande peine à ouvrir la
» ſaphène : la ſimple immerſion des jambes
» reſſuſcitoit les accidens ; cependant elles
» ſoulagèrent pour quelques jours, mais le
» fond de la maladie ſubſiſtoit. Je propoſai
» les bains. On m'obſerva que quelques an-
» nées auparavant, en pareilles circonſtances,
» un de mes collégues avoit tenté leur effica-
» cité, mais qu'ils avoient cauſé de ſi grandes
» révolutions, qu'on avoit été contraint d'y
» renoncer. Tirant ma contre-indication de
» l'expérience du paſſé, je n'inſiſtai pas davan-
» tage. Je tins la malade à l'infuſion des feuil-
» les d'oranger & d'un julep anti-ſpaſmodique.
» Ces accès durèrent environ ſix ſemaines,
» après leſquels je la mis pendant trois mois
» au lait d'âneſſe. Il paſſa bien ; & depuis près
» de quatre ans cette malade jouit de la plus
» brillante ſanté ».

Ce détail caractériſe parfaitement l'affection hyſtérique, à moins que M. *Roſtain* ne s'y oppoſe, en nous aſſurant que c'eſt un rhumatiſme, comme il a déja fait en pareil cas,

Les anti-ſpaſmodiques qu'on a employé, ont ſuſpendu les ſymptômes, & trois mois de lait d'âneſſe ont fait la cure. Juſques-là M. Marteau a plaidé ma cauſe; & cette ſeconde obſervation ne peut trouver place qu'à la ſuite de la première, ou dans le nombre des miennes; car il eſt évident que cette malade doit ſa guériſon à un remède humectant & très-adouciſſant, (le lait d'âneſſe) qui n'ayant rencontré aucun vice dans les premières voies, parceque la maladie étoit récente, & preſque accidentelle, a paſſé dans le ſang ſans obſtacle, & a procuré ainſi le relâchement des ſolides. Peut-être que la troiſième ſera mieux concertée; c'eſt ce qui nous reſte à examiner.

« Une fille du bourg de Grandvilliers, âgée » d'environ 23 ans, d'une conſtitution forte » & très-bien réglée, eſſuya au mois de février » une fiévre putride qui fut combattue par les » ſecours appropriés à cette maladie, tels que » le petit lait, les lavemens, les eaux de caſſe, » & deux ſaignées dans le principe de la ma- » ladie. Cette fièvre avoit parcouru ces deux » ſeptenaires avec délire & météoriſme du » bas-ventre. Ces ſymptômes s'étoient effacés » au quinzième jour, qu'une diarrhée s'étoit » établie. Celle-ci, à l'aide des laxatifs, s'eſt » ſoutenue juſqu'au vingt-troiſième ou vingt-

» quatrième jour ; mais dès le vingt-unième » la fièvre avoit cessé, le malade ayant rendu » des vers.

» Au cinquième jour de la maladie, la ré- » volution des règles avoit anticipé de quin- » zaine, & elle avoit duré cinq jours. Au dix- » huitième elles reparurent encore, & cessè- » rent avec la fièvre. La convalescence la » plus heureuse sembloit ne menacer d'aucun » retour fâcheux. Un mois s'écoula sans acci- » dent, jusqu'à la prochaine révolution des » règles. Elles parurent sans diminution, ni » pour la durée, ni pour la quantité ; mais à » cette fois le tribut lunaire fut accompagné » de Vapeurs qui prenoient tous les jours à » huit heures du soir. Elles commençoient » par une rougeur à la face, respiration an- » heleuse, oppression de poitrine, sueurs » froides, & froid des extrémités. Les mem- » bres étoient agités de mouvemens convul- » sifs, & se roidissoient. Les yeux & les poings » se fermoient. Ces accès duroient depuis » une petite demi-heure jusqu'à trois quarts » d'heure, avec perte de connoissance. Dès » que la malade étoit revenue à elle-même, » elle se plaignoit d'avoir à la gorge le senti- » ment d'un morceau qu'elle ne pouvoit ava- » ler, & qui l'étrangloit. Elle se sentoit brisée, » la nuit étoit agitée, & le sommeil inter-

» rompu. Les urines de la nuit étoient lim-
» pides & ſans couleur ; celles du jour étoient
» colorées.

» Ces ſymptômes s'étant répétés huit jours
» conſécutifs, & par conſéquent trois jours au-
» delà du cours des règles, le ſieur Cudot, chi-
» rurgien de Grandvilliers, fit paſſer à M. Gau-
» chain, doyen de notre collège, l'expoſé ci-
» deſſus. Nous fumes d'avis, M. Gauchain &
» moi, que ce périodiſme de vapeurs étoit du
» reſſort du quinquina. Nous avions à faire
» à un tempérament athlétique que je con-
» noiſſois. Nous conſeillâmes deux ſaignées
» au pied, neuf bains tempérés, & tous les
» matins au ſortir du bain, deux gros de quin-
» quina en opiat. Du premier jour que la
» malade commença ces remèdes les acci-
» dens ceſsèrent, & la malade n'en prorogea
» pas l'uſage au-delà de la neuvaine. Les rè-
« gles parurent en leur temps ſans vapeurs :
» mais elle en fut de nouveau travaillée trois
» jours après leur ceſſation, & ce fut avec des
» ſymptômes pour le moins auſſi terribles
» qu'au premier aſſaut. On eut recours aux
» bains & au quinquina. Ils eurent, dès le
» premier jour, le même ſuccès ; ils furent à
» cette fois continués pendant trois ſemaines,
» & depuis cette époque la malade jouit de
» la plus parfaite ſanté ».

Cette troiſième obſervation n'eſt pas plus concluante. Elle décèle la complication humorale à ne pouvoir la méconnoître: puiſque la maladie a commencé par une fièvre putride vermineuſe, qui ne ceſſa que par de grandes évacuations, leſquelles ont procuré enſuite des attaques périodiques de vapeurs, en laiſſant paſſer dans le ſang une portion de la matière fébrile, ce qui préſentoit l'indication en faveur du quinquina. Mais comme il y avoit tout à craindre pour l'agacement que ce puiſſant ſpécifique auroit procuré ſur des fibres tendues, s'il eût été employé ſans ménagement, il a fallu lui aſſocier le bain, ainſi que je l'ai déclaré tant de fois dans mon Traité & ailleurs; c'eſt ce qu'a fait très-prudemment M. Marteau.

Une conduite auſſi ſage le place au rang des Praticiens habiles, mais non à celui d'un adverſaire dangereux, à moins que je ne cite de lui une quatrième cure opérée tout ſéchement par le muſc; & alors il aura gain de cauſe. Mais cette cure iſolée n'auroit-elle pas beſoin d'être atteſtée? & quelles raiſons M. Marteau a-t-il eu de lui aſſocier celles que je viens de citer? Auroit-il ſenti la foibleſſe des premières, & les auroit-il ornées & embaumées avec ce muſc, pour nous préſenter l'illuſion à travers le nuage de ſon parfum?

cela eſt vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit, la ſupercherie de M. Marteau n'a ſéduit que ſes Partiſans, & dans le nombre des miens il s'en eſt trouvé un qui n'a pas craint de repouſſer ſon attaque, ce qui lui a été funeſte; puiſqu'il eſt avéré que de nouveaux efforts qu'il a fait pour juſtifier ſa démarche lui ont coûté la vie. La République des Lettres a perdu, dit-on, un homme intéreſſant; la Médecine un Praticien habile, & moi un antagoniſte redoutable, ſi mon ami, M. Brun, ne l'avoit terraſſé par la réponſe que voici.

Réponſe de M. Brun. En répondant à la queſtion propoſée ſur le traitement des Affections Vaporeuſes, vous préſentez, Monſieur, des faits que vous croyez valables & ſans réplique : 1.° Le plus grand nombre de vos obſervations ne nous apprend rien de plus, que ce qui eſt annoncé dans le Traité des Vapeurs; elles répètent, d'après M. Pomme, que le quinquina peut devenir utile en certain cas, aſſocié aux bains & aux autres humectans connus. En effet, ſur dix obſervations que vous nous préſentez, j'en trouve ſix de cette eſpèce, qui ne contrediſent par conſéquent pas la théorie des Vapeurs, & ne répondent pas à la queſtion; puiſqu'il eſt dit, que ſi le relâchement des fibres doit être admis pour cauſe des Vapeurs, il faut montrer

des cures réelles opérées par les toniques & par les irritans. La ſeptième & la huitième vous ſont encore moins favorables ; elles plaident même en faveur du ſyſtême, puiſque vous y faites mention de deux malades que vous n'avez point guéries, mais ſeulement ſoulagées, dites-vous, avec des anti-ſpaſmodiques, (triſte ſoulagement, ſource de tant de meurtres !) ce qui fait naître des ſoupçons ſur le compte des deux dernières. 2.° Les deux obſervations qui reſtent ne ſont point revêtues de l'authenticité qu'exige l'intérêt de la queſtion ; notre incrédulité n'eſt appuyée que ſur l'infidélité de nos Adverſaires. 3.° Pour donner un ridicule à l'Auteur que vous cenſurez, vous vous écartez adroitement du ſujet pour revenir ſur l'action du bain froid, prétendant avec tant d'autres, (*a*) que M. Pomme le donne pour relâchant, tandis qu'il a publié dans toutes ſes éditions qu'il étoit très-tonique, & qu'il le preſcrivoit en cette qualité (*b*).

Ayez donc la bonté, Monſieur, de reprendre la plume pour refondre vos objections.

(*a*) Voyez le Traité des Vapeurs, deuxième volume.

(*b*) Cet article ſe trouve dans un exorde tranchant que M. Marteau a placé à la tête de ſes obſervations.

Vous commencerez d'abord par retrancher la note du bain froid ; vous authentiquerez ensuite vos observations, en nommant les personnes qui en sont le sujet, pour qu'il nous soit permis de les vérifier ; & l'aveu de la défaite de M. Pomme suivra de près l'analyse particulière que je ferai de vos observations, si cette analyse vous est favorable (*a*).

(*a*) *Voyez* la Gazette Salutaire, 18 janvier 1770.



MÉMOIRE ET OBSERVATIONS

Sur les effets des Eaux de Bourbonne, en Champagne, dans les maladies Hystériques, par M. CHEVALIER, *Chirurgien à Bourbonne*: Journal de Médecine, *juillet*, 1770, *pag.* 17. *Première partie.*

M. CHEVALIER vient enfin terminer ce recueil, & cette dernière attaque ne cède en rien aux précédentes ; car il s'agit de réparer l'outrage que j'ai fait aux eaux thermales, en les proscrivant du traitement des Affections Vaporeuses, & par la même raison ai-je outragé ceux qui sont les dispensateurs de leurs bienfaits. M. Chevalier n'a pu voir avec indifférence que j'interdisois ce remède à la plus grande partie de ceux qui ont coutume d'y avoir recours. Comment, a-t-il dit, je ne verrai plus à Bourbonne des Vaporeux ni des Vaporeuses? Que deviendront nos Eaux & nos boutiques? l'arrêt est trop funeste; il faut en appeller: c'est ce qu'il a fait en nous communiquant plusieurs observations de son cru,

par lesquelles il prouve, que ce remède mérite d'être excepté de la prohibition générale que j'en ai faite. Voyons s'il aura été plus adroit dans la fabrique de ses Observations, que ne l'a été M. Marteau dans l'exposé des siennes.

« En lisant le Traité des Affections Vapo-» reuses des deux sexes, je n'ai pu voir, sans » surprise, que l'Auteur y proscrit, à la page 21 » de sa préface, quatrième édition, toutes les » Eaux thermales en général, du traitement » de ces maladies. Si moins prévenu, il eût » examiné les Auteurs qui ont traité des » Eaux thermales, qu'il eût visité les lieux où » elles sourdent, ou qu'il eût daigné consulter » les personnes de l'art qui les dirigent, il » auroit tout au moins appris qu'il n'y en a » aucune d'elles qui ne renferme en général » toutes les qualités de l'eau commune, & » qui ne puisse, à juste titre, revendiquer les » guérisons opérées par ce fluide, si même » elles ne sont pas plus efficaces.

» Les Eaux minérales sont regardées de » tous les Chymistes & Naturalistes comme » des eaux simples ou communes, chargées » d'une certaine quantité de matières miné-» rales qu'elles détachent & charrient pendant » leur circulation dans les entrailles de la » terre, pour ensuite les porter au-dehors :

» d'où ils concluent, que ce n'eſt que par acci-
» dent qu'elles ſont conſtituées telles, & que
» leur propriété qui les rendent d'un uſage
» particulier, leur ſont étrangères. D'après
» ces principes qui ſont conformes à la rai-
» ſon, les Eaux minérales & thermales ſont
» toutes des eaux communes, qui tiennent
» en diſſolution telle ou telle matière miné-
» rale, ſuivant les diverſes mines qu'elles
» traverſent dans le ſein de la terre, avant
» que d'arriver à ſa ſurface. Sur ce point de
» vue, on ne peut certainement refuſer aux
» Eaux thermales, (ou chaudes,) toutes les
» qualités de l'eau commune, encore moins
» les proſcrire du traitement des maladies
» des nerfs (*a*), deſquelles elles triomphent
» plus promptement & plus ſûrement que
» l'eau ſimple, comme je le prouverai par
» mes obſervations ».

Je ferai grace au lecteur du détail volumineux des obſervations contenues dans le Mémoire de M. Chevalier, que le Journaliſte a partagé en deux parties. Je me bornerai à lui

(*a*) A l'exemple de tant d'autres, M. Chevalier qualifie ici les Affections Vaporeuſes du nom générique de maladies des nerfs. Cette dénomination vague lui devient trop utile pour ne pas l'employer, puiſque ſous ſes auſpices nos adverſaires réuniſſent, au profit de leur opinion, les preuves contraires & les faits.

en présenter deux , qui par leur forme méritent seules de figurer ici.

« Mlle Lange, de Besançon, âgée de vingt-
» deux ans, essuyoit, depuis cinq à six ans,
» des coliques intestinales, stomachales, hé-
» morrhoïdales, trois ou quatre fois par an.
» Les règles étoient dérangées, il s'y joignoit
» des foiblesses incomplettes qui la fatiguoient
» à l'excès, par leur longue durée. Les inquié-
» tudes, la mélancolie, la paresse excessive de
» la malade, une tension spasmodique, abdo-
» minale, précédoient & accompagnoient ces
» accidens, & se terminoient par des tenes-
» mes & des hémorrhoïdes internes. M. son
» père, professeur en médecine, eut autant à
» souffrir par sa tendresse, que par l'*inutilité de*
» *ses conseils*. Les bains domestiques, froids,
» chauds, rien ne fut omis. Elle employa en
» vain les Eaux de Luxeuil, tant intérieure-
» ment qu'extérieurement, pendant les an-
» nées 1764 & 1765. Deux saisons pendant
» lesquelles elle se livra à la boisson seule de
» celle de Bourbonne, en 1766, lui rendi-
» rent toute sa santé ».

Réponse de M. BRUN *à la première partie du Mémoire de M.* CHEVALIER. *Voyez le* Journal de Médecine, *septembre*, *p.* 255.

Je soupçonnois depuis long-temps, Mon-

ſieur, que les Eaux thermales agiſſoient extérieurement comme l'eau commune, & que leurs effets ſe rapportoient entièrement à ceux de l'eau chaude; c'eſt-à-dire, que les parties minérales dont elles ſont plus ou moins pourvues, ne pénétrant point à travers les pores cutanés, les bains d'Eaux thermales ne différoient en rien des bains domeſtiques. Vos obſervations, Monſieur, me confirment dans cette idée; mais je ſuis convaincu, par l'expérience journalière, que ces mêmes Eaux thermales agiſſent bien différemment en boiſſon; & que par cette raiſon elles ne conviennent point dans l'Affection nerveuſe ſpaſmodique, (ou Vaporeuſe,) j'en appellerai volontiers, au témoignage de M. Teillière, Médecin à Bourbonne, qui, convaincu comme moi de cette vérité, traite ces maladies, ſous vos yeux, avec de l'eau froide, la glace & le bain tiède, & les guérit parfaitement.

Je crois donc, Monſieur, qu'il eſt très-poſſible que vous guériſſiez auſſi quelques-uns de vos malades avec les bains de Bourbonne, ſur-tout ſi vous leur aſſociez les boiſſons délayantes, & tous les humectans connus, avant l'Auteur du Traité des Affections Vaporeuſes, ſans qu'il prétende en être l'inventeur; car s'il faut prendre la peine de répondre pour la centième fois à ce fade

reproche, je vous rappellerai que M. Pomme s'honore beaucoup du nom de diſciple de ceux chez qui il a puiſé ſa doctrine : pour cet effet, je vous renvoie à toutes les éditions de ſon Livre, que vous avez cenſuré avec une eſpèce d'aigreur, & que peut-être vous ne connoiſſez pas. *Donner pour délayans*, dites-vous, *de l'eau glacée & du marrube blanc, quel contraſte!* (a) Je répondrai à cette apoſtrophe par la ſuivante. Donner pour Médecin dans une maladie grave, un Chirurgien ou un Praticien expérimenté, qui ſait apprécier les cas où il faut employer des remèdes oppoſés, ou les aſſocier enſemble, quel contraſte ! C'en eſt un, en effet, qui avertit les malades ſur le choix des Médecins, & ceux-ci ſur le choix des remèdes. Je terminerai ici ma réponſe à cette première partie de votre Mémoire, Monſieur, en vous priant de ne point porter de jugement ſur ma comparaiſon, car j'abhorre les perſonnalités autant que les invectives. Je vous promets une ſeconde réponſe à la ſeconde partie de votre Mémoire que le Journaliſte nous a annoncée.

(a) C'eſt dans la partie ſupprimée du Mémoire en queſtion que ſe trouve ces reproches.

SECONDE PARTIE

Du Mémoire de M. CHEVALIER, *Journal d'août* 1770, *page* 122.

« M. CAZIOT, doyen & professeur
» en Droit en l'Université de Rheims,
» arriva l'an passé à nos Eaux, paralytique
» des quatre extrémités, dont il conservoit
» néanmoins quelques usages si imparfaits,
» qu'à table il étoit nécessaire de lui couper
» les morceaux, qu'il falloit qu'on l'habillât
» & deshabillât; il ne pouvoit écrire, ne
» pouvoit marcher qu'il ne chancelât, & ne
» courût les risques de tomber par terre, ce
» qui lui arrivoit de temps en temps, tant sa
» foiblesse étoit grande. Une difficulté d'ava-
» ler, une constipation opiniâtre, une incon-
» tinence d'urine, étoient compagnes de la
» paralysie, & les facultés de l'ame répon-
» doient, en quelque sorte, à celles du corps;
» ce qui l'inquiétoit plus encore que sa para-
» lysie. Il étoit tombé dans cet état depuis en-
» viron deux ans, par gradation & à la suite
» d'une apoplexie qui lui survint pendant
» l'hiver de 1768, qui fut accompagnée
» de convulsion. Il a les nerfs irritables, &

» d'autant plus ſuſceptibles de ſpaſme & de » délicateſſe, qu'il s'eſt livré dans tous les » temps aux occupations du cabinet les plus » ſérieuſes; ſans cette modération qu'elles » exigent ſouvent, mais avec tout ce feu que » donne la vivacité du génie (*a*), & cette ra- » pidité d'exécution qui ne détend que trop » les nerfs, après les avoir prodigieuſement » tendus.

» Après pluſieurs conſultations, celle même » de l'Auteur des Affections Vaporeuſes (*b*), » tout fut tenté pour empêcher les progrès » du mal. Les évacuans, les délayans de toute » eſpèce, & ſous toutes les formes, devinrent » inutiles. A la ſuite d'un uſage de deux mois » & demi des Eaux de Bourbonne, tant inté- » rieur qu'extérieur, il eſt retourné à Rheims » auſſi malade qu'à ſon arrivée; mais par une » lettre de Madame ſon épouſe, écrite à » M. Juvet, ſon Médecin, & mon ami, j'ap- » prends que M. Caziot eſt abſolument, » parfaitement & radicalement guéri. Voici » les expreſſions de cette Dame. *Je crois*,

(*a*) On verra dans la ſuite que cette vivacité de génie eſt, en effet, très-grande chez M. Caziot, ainſi que chez M. Chevalier.

(*b*) J'aurois des remerciemens à faire à M. Chevalier, de ce qu'il a eu la complaiſance de publier ci-après cette conſultation, s'il avoit cru qu'elle pût jamais me devenir utile.

» *Monsieur, vous devoir un compte exact*
» *de la façon dont M. Caziot a passé l'hiver.*
« *Il a toujours été en empirant, au point que*
» *je croyois être à chaque jour à la veille de*
» *le perdre. L'incontinence d'urine l'a pro-*
» *digieusement incommodé. Il n'étoit plus*
» *question de racquérir des jambes. Le sa-*
» *crifice en étoit fait. Mais au grand éton-*
» *nement de tout le monde, au mien en par-*
» *ticulier, & surement au vôtre aussi, qui*
» *ne m'avez jamais promis de rétablissement,*
» *M. Caziot est absolument, parfaitement &*
» *radicalement guéri. Le mieux a commencé*
» *le 6 février, & a augmenté tous les jours;*
» *sa tête est tellement rétablie, qu'il a pro-*
» *noncé lui-même, le Jeudi saint, la Décré-*
» *tale ordinaire des Ecoles. Il marche, on*
» *ne peut mieux; il ne ressent enfin aucune*
» *incommodité; plus de constipation, qui a*
» *duré jusqu'au mois de mars. Nous sommes*
» *tous portés à attribuer cette guérison aux*
» *Eaux; & cependant nous n'y retournerons*
» *point, tant nous sommes bien. Je suis tou-*
» *jours dans l'admiration, & il a été réel-*
» *lement si mal, que c'étoit un pauvre dé-*
» *sespéré. Je souhaite bien sincèrement que*
» *tous vos malades se trouvent aussi-bien de*
» *vos Eaux salutaires. D'après la situation*
» *de M. Caziot, il ne faut plus désespérer.*

» *J'ajouterai qu'il est rajeuni de vingt ans,*
» *& que votre fontaine est la véritable fon-*
» *taine de Jouvence. J'ai l'honneur d'être,*
» *&c.* Signé, *PETIT-CAZIOT.*»

M. Caziot ajoute au-dessous de cette lettre:
« *L'ancien malade veut vous dire un mot.*

Vitam vivo novam, firmamque.

» *J'en suis moins étonné que le Public, parce*
» *que je n'ai point connu tout le désespéré de*
» *mon état pendant la plus grande partie de*
» *l'hiver. Tout est rétabli, relâchement d'un*
» *côté, de l'autre constipation opiniâtre, refus*
» *de jambes*, quelque désordre dans la cer-
» velle; *votre espérance ou prédiction n'a été*
» *défectueuse qu'en parlant de semaines au*
» *lieu de mois. Je pardonne la méprise, du*
» *meilleur de mon cœur, & je m'estime le plus*
» *heureux des hommes d'avoir à dire; il vaut*
» *mieux tard que jamais:* E meglio tardi
» che mai! *J'ai l'honneur d'être. &c.* Signé
» *CAZIOT.*»

Réponse de M. BRUN *à la seconde Partie du Mémoire de M.* CHEVALIER. *Voyez le* Journal de Médecine, *mois de septembre* 1770, *pag.* 258.

Je vous ai promis, Monsieur, une seconde

réponse, la voici : elle vous apprendra que tout agresseur, quel qu'il soit, ne doit se présenter qu'avec des armes sûres, s'il veut s'épargner la honte de se voir réfuté par lui-même ; c'est ce qui est déja arrivé à plusieurs Adversaires de M. Pomme, tels que MM. le Camus, Roux, Rostain, Marteau & autres. La lettre suivante va nous apprendre, Monsieur, si l'on doit vous compter ou non, parmi ce nombre.

Lettre de M. France, Médecin à Besançon, à M. Pomme.

« *J'ai communiqué à M. Lange, notre*
» *Confrère, & à Mademoiselle Lange sa*
» *fille, la lettre que vous m'avez fait l'hon-*
» *neur de m'écrire, Monsieur ; je leur ai*
» *montré aussi l'observation de M. Chevalier,*
» *insérée dans le* Journal *de ce mois*, pag. 39,
» *ils ont été bien surpris l'un & l'autre de la*
» *hardiesse de ce Chirurgien, & de l'infidé-*
» *lité de son récit. Vous allez en juger par*
» *celui de* Mlle Lange que voici.

» *Dans le mois de septembre* 1763, *Mlle Lan-*
» *ge fut saisie de frayeur ; elle étoit dans une*
» *circonstance critique pour son sexe. La ré-*
» *volution fut assez vive pour procurer sur le*
» *champ la suppression, & dès-lors elle fut*

» *attaquée de douleurs d'estomac, de coliques*
» *intestinales & hémorrhoïdales, avec tension*
» *considérable au ventre & syncope, lesquels*
» *symptômes reparurent ensuite périodique-*
» *ment tous les mois. M. son père employa*
» *d'abord les moyens usités en pareil cas ;*
» *mais n'ayant produit aucun soulagement,*
» *il eut recours aux délayans & aux rafraî-*
» *chissans qui réussirent mieux ; les bains*
» *domestiques tièdes, & non pas froids* (*a*),
» *comme le publie M. Chevalier, & les Eaux*
» *acidules de Bussan. La malade fut en-*
» *voyée ensuite à Luxeuil en 1763 : ces*
» *Eaux, dont elle fit usage pendant une sai-*
» *son, lui procurèrent un mieux sensible ;*
» *néanmoins elle fit le voyage de Bourbonne*
» *l'année suivante ; elle y but les Eaux pen-*
» *dant une saison seulement, (& non pas*
» *deux,)* (*b*) *elle prit quelques bains domesti-*
» *ques ; mais bien loin d'avoir rétabli sa santé*
» *dans ce second voyage, elle revint à Besan-*
» *çon avec ses mêmes infirmités, c'est-à-dire,*
» *que les spasmes hystériques reparoissoient*
» *encore périodiquement, à l'exception des*
» *syncopes, sur lesquelles elle m'a fait ob-*
» *server, que c'est à l'interdiction de tout*

(*a*) Première infidélité de M. Chevalier.
(*b*) Seconde infidélité.

» *remède qu'elle le doit ; & la preuve qu'elle*
» *en donne, c'eſt que ſi elle prend le plus lé-*
» *ger purgatif, ou ſtomachique, les ſyncopes*
» *reparoiſſent. Tel eſt l'état actuel de Ma-*
» *demoiſelle Lange, d'après le récit qu'elle*
» *m'en a fait elle-même en préſence de M. ſon*
» *père, profeſſeur de Médecine en notre Fa-*
» *culté, homme reſpectable par ſes talens, &*
» *par ſon expérience.*

» *Mademoiſelle Lange eſt d'autant plus*
» *ſurpriſe de ſe voir citer dans un Journal*
» *par M. Chevalier, qu'elle ne s'eſt jamais*
» *aviſée de le conſulter. Elle atteſte même*
» *ne l'avoir jamais vu que deux fois dans*
» *ſon ſéjour à Bourbonne, dont l'une a été à*
» *l'occaſion d'une médecine qu'il porta chez*
» *elle, d'après l'ordonnance de M. Juvet,*
» *Médecin de Bourbonne, à qui elle avoit*
» *confié ſa ſanté, & l'autre fois pour la lui*
» *payer* (*a*).

» *De-pareilles obſervations, Monſieur,*
» *ne peuvent que donner plus d'éclat à vos*
» *écrits ; les faits qui ſe multiplient tous*
» *les jours, parlent trop en faveur de votre*
» *ſyſtême, pour craindre que l'édifice ſur le-*
» *quel il eſt fondé puiſſe jamais crouler. Si*
» *vous avez penſé que les Eaux thermales*

(*a*) Démenti formel qui eſt reſté depuis ſans réplique.

» *pouvoient être contraires dans les cas de* » *tenſion & d'éréthiſme, je ſais combien vous* » *les croyez utiles dans d'autres circonſtan-* » *ces. J'ai l'honneur d'être avec les ſenti-* » *mens que vos ſages écrits m'ont inſpiré,* » *Monſieur, votre, &c.* Signé FRANCE, *Mé-* » *decin à Beſançon, le 16 juillet* 1770. »

En voilà aſſez pour cette fois, Monſieur; ce démenti vous ſuffira ſans doute; mais s'il vous prenoit envie de reparoître ſur la ſcène, préſentez-nous des faits de meilleure valeur, ou déguiſez-les de manière à les rendre plus vraiſemblables. J'épargne à nos Lecteurs la réfutation de tous ceux que votre Mémoire contient. Je répéterai ſeulement, que la maladie de M. le Sénéchal, dont vous faites trophée à la page 127, & toute étrangère qu'elle eſt à la queſtion, n'eſt connue de M. Pomme que par deux conſultations; & celle de M. Caziot, profeſſeur à Rheims, que vous citez encore, *pag.* 134, lui eſt tout-à-fait inconnue; il vous eſt permis, après cela, Monſieur, de contredire, ſi vous pouvez, toutes ces aſſertions. *Signé* BRUN, Médecin.

Inops potentem dum vult imitari, perit. Phèdre.

Le démenti donné par M. France à M. Chevalier, nous autoriſe à croire que les autres obſervations citées par ce Chirurgien, ont été

fabriquées ſous le même modèle, ce qui nous diſpenſe d'inſiſter davantage ſur leur réfutation. Il ne nous reſte plus qu'un adverſaire à vaincre, c'eſt un ami de M. Chevalier, dont je prétends faire le mien, ce qui achevera de démontrer la mal-adreſſe de mes antagoniſtes, & ſur-tout celle du Journaliſte qui leur prête la main ; cet ami eſt M. Caziot que je viens de citer, & que je ne connoiſſois pas : le voici.



LETTRE DE M. CAZIOT,

Professeur de la Faculté de Droit en l'Université de Rheims, au sujet de ce qui le concerne dans la seconde Réponse de M. Brun à M. Chevalier, insérée dans le Journal *de novembre dernier* 1770, *& adressée à M. Roux.*

» MONSIEUR, avec les deux faits que je possède incontestablement, & dont je vais » vous faire part, excité par votre note au » bas des *pages* 258, 259 de votre dernier » Journal; j'ai cru que je pouvois, que je » devois même contredire par faits la der- » nière assertion de MM. Pomme-Brun, *pag.* » 262 du même Journal. Le premier de ces » deux faits, d'une valeur infiniment supé- » rieure à celle du second, c'est ma santé » actuelle, qui se soutient toujours bien, qui » continue de faire l'admiration de tout » Rheims, qui me permet de marcher pres- » que continuellement, même en pleine cam- » pagne. Le second de ces faits, d'une moin- » dre valeur, c'est une consultation demandée » à *bocca*, & reçue par écrit, en voici une « copie sans la moindre altération.

Consultation de M. Pomme pour M. Caziot.

La paralyſie imparfaite qui occupe le côté gauche eſt l'effet de l'engorgement du cerveau, qu'un ſang épais a produit d'après une diſſipation extrême d'eſprits animaux, que des contentions d'eſprit ont procurée : on eſt d'avis d'y remédier par les remèdes ſuivans, qui ſont : 1.° les bains & les douches des Eaux de Bourbonne, pour leſquelles il conviendroit que M. le Conſultant partît tout de ſuite, étant déja très-préparé par les Eaux de Vichi, qui l'ont très-évacué. 2.° Les bouillons de vipère, que l'on fera avec demi-livre de veau, la moitié d'une vipère, la chicorée, l'aigremoïne & le creſſon. 3.° Les bols ſuivans : prenez dix grains de poudre de guttete, autant de racine de valeriane en poudre, incorporés avec ſuffiſante quantité de ſirop d'œillet, dont on fera trois pilules que le malade prendra tous les matins, avalant pardeſſus une taſſe d'infuſion de citronelle. 4.° On purgera de temps en temps avec des minoratifs : le régime doit être doux. Le malade évitera la ſalure, l'épicerie & tout aliment de haut-goût, boira le vin bien trempé, mais il fera de l'exercice. Délibéré à Paris,

le 27 août 1768, ſigné Pomme, *Médecin-Conſultant du Roi.*

P. S. *La ſaignée que l'on propoſe, nous paroît très-contraire, pour ne pas dire meurtrière, attendu l'appauvriſſement du ſang & des eſprits animaux.*

« Quoique M. Chevalier, (*continue M. Caziot*,) que je ne connois pas, ait rendu public, ſans nous en dire un mot, la lettre de ma femme & la mienne, écrite à M. Juvet, Médecin; quoiqu'il y ait laiſſé lui-même, ou du moins occaſionné des négligences, comme il ne faut plus déſeſpérer, *ſans ces mots de perſonne ou de qui que ce ſoit*; quoiqu'on m'y ait attribué une attaque d'apoplexie & des convulſions, que *je n'ai jamais éprouvées* (*a*); malgré dis-je, ces petits griefs, dont j'ai fait depuis peu un reproché plus badin que ſérieux à M. Juvet, je vous avoue, Monſieur, que je n'ai pu lire patiemment la double réponſe de M. Pomme-Brun à M. Chevalier. En effet, comment un grand Maître qui veut apprendre que tout agreſſeur, quel qu'il ſoit, ne doit ſe préſenter qu'avec des armes ſûres, s'il

(*a*) Nouveau démenti à M. Chevalier par ſon propre malade, & ſon bon ami M. Caziot.

» veut s'épargner la honte de ſe voir réfuté
» par lui-même, peut-il ne pas craindre pour
» ſoi-même la punition dont il menace les
» autres ? lui, ſur tout, qui a la hardieſſe de nier
» la vérité de deux lettres conjointes & très-
» affirmatives, d'un rétabliſſement auſſi réel
» que la lumière du midi. Cet amateur ſcru-
» puleux, ce grand ſcrutateur des faits, nous
» prétend-il, ma femme & moi, des perſon-
» nages ſuppoſés, maſqués à ſa manière, ou
» des impoſteurs impudens ? Le choix lui eſt
» auſſi indiſpenſable que l'une & l'autre alter-
» native lui reſtera peu honorable.

» Je vous avoue tout franchement, Mon-
» ſieur, que je ne conçois rien à ce pur aſſem-
» blage de mots ; *une maladie qui n'eſt con-*
» *nue que par deux conſultations données*
» *ſans doute par M. Pomme* (*a*), & dont le
» fait eſt pour le même de nulle valeur ; ma
» maladie expreſſément citée, tout-à-fait in-
» connue ; quoi ! *tout-à-fait*, même après la
» lecture du Journal critiqué, & malgré la
» conſultation ci-jointe ? En vérité, Monſieur,
» ceci, qui ne tient point au fond de la ſcience
» de médecine, & dont je puis par conſé-

(*a*) M. Caziot eſt par fois trop généreux, il prend ici pour lui ce qui a été dit pour la maladie de M. le Sénéchal. *Voyez* la lettre ci-deſſus de M. Brun à ce ſujet.

» quent raiſonner par le ſeul bon ſens, oui;
» ceci eſt bien difficile, pour ne pas dire im-
» poſſible à croire. Mais le vrai eſt que ceci
» étoit avantageux à la façon de penſer &
» d'attaquer de M. *Pomme-Brun*, qui avoit
» oſé dire, *Préſentez-nous des faits de meil-*
» *leure valeur.*

» Si l'expoſé de ma maladie avoit fait ſur
» ce Médecin la moitié de l'impreſſion qu'a
» dû faire ſur moi ſon prognoſtic de la ſaignée
» meurtrière, mon article dans le Journal lui
» auroit été préſent. Malgré cet inquiétant
» prognoſtic, j'ai cédé à l'avis preſſant pour
» la ſaignée du pied, ſans qu'il m'en ſoit ar-
» rivé la deſtruction ſubite de mon individu,
» à l'ouverture de la veine. *Ita prædixerat*
» *non ab ilice cava*, mais *ore diſerto*: Ces
» faits, celui du prognoſtic mis à part, (car
» tout homme peut ſe tromper,) *ces faits*
» réunis aujourd'hui contre l'enflure des aſſer-
» tions de M. *Pomme-Brun*, prouvent bien
» qu'il ne fait pas uſage du précepte qu'il
» donne à tout agreſſeur, & que faute de
» cette ſage précaution, il écrit au moins in-
» conſidérément, & cela par la ſeule & même
» raiſon qui paſſionne & aveugle preſque tous
» les hommes; je veux dire, l'amour-propre,
» ou ce qui eſt la même choſe, le trop grand
» attachement d'un chacun à ſa propre opi-

» nion, même la plus ſingulière; laquelle re-
» jette tout contraire, perſonnes & choſes,
» & admet avidement toute apparence
» favorable ; par exemple, la lettre de
» M. France.

» Vrai Palemon, dans toutes les diſputes
» de choſes entre MM. Pomme & Cheva-
» lier, je ne puis m'empêcher de dire que
» l'application par *poſt ſcriptum* du vers de
» Phèdre : *Inops potentem dum vult imitari*,
» *perit*, doit paroître à tout lecteur impartial,
» d'une morgue inſupportable, ſur-tout de la
» main, & à la gloire unique du réagreſſeur,
» précepteur même, ſur-tout après votre der-
» nier *nota*, Monſieur, dont la bonne foi eſt
» plus utile à vos lecteurs, qu'agréable au per-
» ſonnage démaſqué (*a*). Je m'apperçois que
» ma lettre eſt bien longue, je la crois pour-
» tant, ſauf l'amour-propre, *plenam dicendis.*
» J'ai l'honneur d'être, &c. Caziot. » Voyez
le *Journal de Médecine* cité ci-deſſus.

M. Caziot vient m'apprendre par cette lettre, qu'il m'a fait l'honneur de me demander conſeil à *bocca*, c'eſt-à-dire, par la bouche d'autrui, pour une paralyſie dont il étoit attaqué en 1768; il m'apprend encore, en pu-

(*a*) C'eſt encore par reſpect pour M. Roux de 1769, que je laiſſe ſubſiſter ce barbouillage, auquel on ne comprend rien ; j'en demande pardon au lecteur.

bliant la conſultation que j'ai donnée à ſon ſujet, que j'ai attribué la cauſe de ſa paralyſie au relâchement des nerfs, & que je lui ai preſcrit en conſéquence des toniques puiſſans & des anti-ſpaſmodiques, en même temps que je l'envoyai aux Eaux de Bourbonne. Il m'apprend encore que ces Eaux thermales lui ont rendu les jambes & la ſanté : tel eſt l'aveu de M. Caziot, d'après lequel on juge ſans peine qu'il m'eſt redevable de ſa guériſon. Voilà donc M. Caziot mon malade, & non celui de M. Chevalier : voilà M. Caziot guéri par les Eaux de Bourbonne, d'une paralyſie par relâchement, & non par ſpaſme & convulſion, puiſqu'il a reproché à M. Chevalier d'avoir altéré ce fait. Voilà enfin M. Caziot devenu mon proſélite ſans le vouloir, quoique placé au rang de mes antagoniſtes.

Mais M. Caziot s'oublieroit-il en oubliant le bienfait, & ne pourroit-on pas donner une meilleure interprétation à ſa démarche? Je préfère cent fois de ſuppoſer à mon ami M. Caziot des motifs plus honnêtes : celui d'avoir voulu me ſervir ſe préſente naturellement à mes yeux ; je le ſaiſis volontiers & j'en trouve la preuve : la voici.

On m'a reproché juſqu'ici d'avoir trop généraliſé ma méthode, & de l'avoir adaptée à tous les maux de nerfs ; on n'a pas craint

de dire, & d'imprimer que je rapportois toutes les maladies à cette cauſe, & que toute ma médecine conſiſtoit en boiſſons relâchantes & en bains. On a enfin tranché le mot, en me traitant d'*Empirique*. J'ai réfuté l'objection autant de fois qu'on me l'a faite, & me ſuis lavé du reproche dans tous mes écrits; mais cela ne ſuffiſoit pas ſans doute; il falloit en donner des preuves par des faits c'eſt ce que M. Caziot a voulu faire, en ſe montrant en public pour un exemple exiſtant de la diſtinction que je fais des maladies nerveuſes par relâchement, d'avec les Affections Vaporeuſes. En effet, je ne me ſuis pas aviſé de qualifier, dans ma conſultation, la maladie de M. Caziot de *paralyſie ſpaſmodique*; je ne me ſuis pas aviſé non plus de lui preſcrire de l'*eau de poulet* & *des bains*, mais bien les contraires; car des pilules anti-ſpaſmodiques, des bouillons de vipère, des purgatifs & les Eaux de Bourbonne, n'ont jamais été compriſes dans la claſſe des remèdes rafraîchiſſans & relâchans. J'ai donc une grande obligation à M. Caziot d'avoir bien voulu prendre lui-même ma défenſe en publiant ma conſultation; mais j'ai à me reprocher de ne m'être pas du tout rappellé d'avoir été conſulté pour M. Caziot, ce qui m'a valu ſon apoſtrophe, à laquelle M. France va répondre pour moi.

LETTRE A M. POMME,

En réponſe à celle de M. Caziot, par M. France, *Médecin à Beſançon, envoyée au* Journal de Médecine *dans le mois de novembre* 1770, *& ſupprimée par le Journaliſte.*

Que l'honnête réputation dont vous jouiſſez, Monſieur, vous faſſe des envieux de ceux qui donnent tout au préjugé, & rien à la candeur, rien à la vérité, cela ne ſurprendra perſonne : un déſordre ſemblable a régné dans tous les temps, & même il ſemble que tel doit être le ſort des grands hommes dans tous les genres. Mais que vous rencontriez, Monſieur, au milieu de vos ennemis, celui qui devroit être votre apôtre, & le héros de votre gloire; que vous rencontriez au milieu d'eux celui qui, par reconnoiſſance, ne devroit paroître que pour les éclipſer; cela doit étonner l'Univers entier : on ne ſauroit voir de ſang froid, & l'humanité compromiſe, & les vrais ſentimens étouffés.

Oui, Monſieur; ou M. Caziot eſt le plus ingrat de tous les hommes, ou la joie exceſ-

ſive d'échapper à une maladie, ſouvent incurable, l'a aveuglé, & l'a pouſſé enſuite de *Caribde dans Scilla*.... Au mois d'avril 1768, ce Profeſſeur en Droit vous fait conſulter ſur les maux qui troublent ſon phyſique, ſur la maladie qui l'afflige. A l'enſemble des maux qu'on vous expoſe, à la ſuite de leurs effets, à l'enchaînement de leurs cauſes, vous reconnoiſſez la paralyſie par *relâchement* : ce diagnoſtic tiré, vous indiquez les remèdes propres à combattre cette maladie ; & d'où les prenez-vous ces remèdes ? de la claſſe des toniques, de celle des échauffans. Le Conſultant les fait, ils lui réuſſiſſent ; la cure devient complette & radicale au mois d'avril 1770, & toute la ville de Rheims en eſt dans l'admiration (*a*). Quel plus beau ſujet de reconnoiſſance pour un malade ! quel plus beau triomphe en même temps pour un Médecin !

Mais vous, Monſieur, tranquille au milieu de vos ſuccès, & ne cherchant, tout au plus, qu'à en acquerir de nouveaux, vous oubliez, & M. Caziot & la maladie qu'il a eue. Qui eût dit que cet oubli involontaire vous eût attiré des injures & des ſarcaſmes de la part d'un homme réputé Juriſconſulte (*b*), à qui vous

(*a*) Voyez la lettre de M. Caziot. *Ibid. pag.* 444.
(*b*) *Ibid. pag.* 446, 447, 448.

avez rendu la vie & la ſanté : qui l'eût dit, eût paſſé pour un radoteur, pour un inſenſé.

Il étoit réſervé à M. Chevalier, Chirurgien de Bourbonne-les-Bains, d'en tramer le deſſein, & de l'orner enſuite du ſceau de la publicité. Ce Chirurgien raſſemble ſes obſervations ſur les Eaux de Bourbonne, & il trouve à les faire imprimer dans le *Journal de Médecine* (*a*), ſous ce titre : *Mémoire & Obſervations ſur les effets des Eaux de Bourbonne dans les maladies hyſtériques & chroniques, par M. Chevalier, &c.* Au nombre des cures qu'ont opérées ces Eaux, il s'y trouve celle de M. Caziot (*b*), parceque vous lui en aviez preſcrit les bains & les douches (*c*). M. Chevalier, qui vous en vouloit probablement, ou plutôt à votre méthode particulière de traiter les Affections Vaporeuſes, a cherché cette occaſion pour vous narguer, & pour tâcher de perſuader le Public que vous tombiez en contradiction avec vous-même. Qu'à donc fait ce M. Chevalier ? Il a dénaturé la maladie de M. Caziot, ainſi qu'il s'en plaint lui-même (*d*); & pour la faire rentrer dans la

(*a*) Du mois de juillet & d'août 1770.

(*b*) Journal de Médecine, *août* 1770, *pag.* 134, 135, 136.

(*c*) Voyez la Conſultation de M. Pomme dans la lettre de M. Caziot, *pag.* 444, 445, inſérée dans le Journal de novembre 1770.

(*d*) Dans la même lettre, *pag.* 445.

classe des maladies hystériques, il lui a prêté des symptômes nécessaires pour cela (*a*).

Vous, Monsieur, sûr de vos principes, & à l'épreuve de toute espèce de contradiction, vous avez été justement surpris de vous voir interpellé pour défendre une cause dont vous ne vous rappelliez pas le sujet; aussi quelle a été la réponse que vous avez faite à votre adversaire? C'est que la maladie de M. Caziot vous étoit tout-à-fait inconnue; c'est qu'on vous présentât des faits de meilleure valeur, ou qu'on les déguisât de manière à les rendre plus vraisemblables (*b*).

Cette réponse ferme & digne d'un maître tel que vous, Monsieur, vous a valu la lettre injurieuse de M. Caziot: ce Professeur en Droit s'y est cru offensé, & cette expression sur-tout, (la *maladie de M. Caziot m'est totalement inconnue*,) l'a révolté au point, qu'il ne s'est pas donné le temps de peser les choses avant de les écrire. En effet, sa lettre & votre consultation qu'il y insère le décèlent, & vous justifient tout-à-la-fois aux yeux du moindre connoisseur: car qui ne verra pas que la réponse que vous donnez à M. Chevalier, & que ce que vous écrit M. Caziot ne portent

---

(*a*) Journal de Médecine, *août* 1770, *pag.* 134.
(*b*) Journal de Médecine, *septembre* 1770, *pag.* 262.

réellement que sur un pur oubli de vôtre part? Cet oubli n'est-il pas bien pardonnable à un Médecin de réputation qui n'est consulté que de bouche (*a*), & qui ne peut conserver dans sa mémoire l'exposition d'une maladie qu'on ne lui fournit pas par écrit, quoique cela se pratique ordinairement? D'ailleurs, qui peut se flatter d'avoir la mémoire des Caraïbes, d'un Cyrus, d'un Thémistocle, d'un Mithridate, d'un Lucullus, d'un Sénéque?

On demande maintenant au lecteur s'il n'y a pas, ou de l'injustice, de l'ingratitude & de la méchanceté à ce M. Caziot, (qui de son propre aveu & celui de sa femme, doit la vie & la santé à son Médecin,) (*b*) de taxer ce même Médecin d'*enflé dans ses assertions*, *d'auteur inconsidéré & plein de lui-même*, *d'homme masqué à sa manière*, &c. (*c*) parce qu'il ne s'est pas ressouvenu d'avoir prescrit à ce M. Caziot les bains & les douches d'Eaux de Bourbonne en Champagne, pour une paralysie par relâchement dont il étoit attaqué; parcequ'il n'a pas voulu croire M. Chevalier, qui avoit mis cette paralysie par relâchement au nombre des maladies hystéri-

(*a*) Voyez la lettre de M. Caziot, *pag.* 444.
(*b*) Journal d'août 1770, *pag.* 135, 136, 137.
(*c*) Voyez la lettre déja citée.

ques & chroniques, afin de perſuader le Public que les toniques guériſſoient ces maladies nerveuſes, contre l'aſſertion de l'Auteur du Traité des Affections Vaporeuſes ; enfin, parcequ'il a dit que la maladie de M. Caziot lui étoit tout-à-fait inconnue.

Ou ſi ce n'eſt pas la joie exceſſive qu'a eue M. Caziot, d'échapper à une maladie ſouvent incurable, qui l'ait aveuglé; il faut de néceſſité que ce ſoit l'un ou l'autre ; & dans la nature il y a des exemples d'événemens ſemblables. On a vu & l'on voit encore de certains animaux qui déchirent la main de celui qui les aſſiſte, & qui paient ainſi le prix d'un bienfait. Le chat égratigne la main qui le flatte ; le ſinge cherche à mordre celui qui le nourrit. On a vu & l'on voit encore quelquefois des enfans effrénés, dont la fatalité eſt malheureuſe, chercher à étouffer le père ou la mère qui leur ont donné le jour: on a vu auſſi bien des perſonnes, à la ſuite d'un excès de joie, tomber en ſyncope; on en a vu d'autres tomber dans la démence, dans la folie ; enfin, l'on en a vu d'autres mourir à la ſuite d'une telle paſſion. Diagoras expira de joie parmi les acclamations du peuple qui le félicitoit de ce que ſes enfans venoient de remporter le prix des jeux Olympiques. Chilon le Lacédémonien périt de même, pour le même ſujet.

Vous voyez, Monſieur, qu'il y a des triſtes deſtinées dans la vie. Que vous êtes heureux que la vôtre ſoit de toujours faire le bien, ſoit de ſoulager les infortunés, ſoit de relever la nature opprimée ! Si vous aviez beſoin d'être juſtifié devant le Public de toutes les calomnies qu'on a commiſes à votre ſujet, de tous les coups que vous ont porté vos ennemis ; le libelle de ce M. Caziot vous en fourniroit les moyens. Sans avoir été le diſciple de Baglivi, de Sthaal, d'Hoffman, de Boerhave, l'on voit que vous avez tous les principes de ces hommes ſi juſtement célèbres. Comme à eux le genre relâché, & le genre reſſerré (*Strictum & laxum*) font votre bouſſole, & ſuivant la direction de la flèche, vous agiſſez ; aux maladies par *reſſerrement* : vous preſcrivez des humectans, des délayans & des rafraîchiſſans. Aux maladies par *relâchement*, vous conſeillez des toniques, des aſtringens, des échauffans : le traitement que vous avez preſcrit à M. Caziot nous en fournit une preuve bien authentique. Voilà, Monſieur, la conduite des méthodiques ; c'étoit celle de *Thémiſon* qui en fut le chef ; & d'Hippocrate à lui, la diſtance n'eſt pas grande. J'ai l'honneur d'être, &c. FRANCE, *Médecin*.

Claudite jam rivos, pueri ; ſat prata biberunt.

Terminons, en effet, une dispute déja trop avancée, & craignons d'excéder le lecteur que nous n'avons peut-être déja que trop ennuyé. Un malheur général des écrits produits par les contestations, c'est qu'ils ne sont pas aussi intéressans pour le Public que pour les deux Adversaires. Le Censeur croit n'avoir jamais assez censuré; il relève jusqu'à des minuties; l'auteur attaqué veut faire face à tout. Ils s'entraînent ainsi dans des détails si particuliers & si personnels, qu'on y devient insensible, quand la contestation dure trop long-temps. Si elle a donné lieu à des éclaircissemens utiles, qui aillent au fond de la matière, voilà ce que le Public prend pour lui. Ces sages réflexions que l'Historien de l'Académie a faites avant moi, m'engagent à finir pour toujours avec mes adversaires; je me repose avec plus de confiance sur les lumières du Public qui nous jugera : il est temps d'entrer dans le détail des cures que j'ai annoncées, & d'établir par de nouveaux faits la réalité de la cause sur laquelle j'ai fondé le systême du *racornissement* des nerfs dans le cas dont il s'agit.



OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS.

Racorniſſement des Extrémités.

J'APPELLE *racorniſſement*, cet état de ſéchereſſe & de nudité de la fibre nerveuſe qui, la dépouillant en total, ou en partie, de ſes enveloppes *muqueuſes*, la rend plus ou moins ſenſible & irritable, & la tend au-deſſus de ſon ton; de ſorte que la fibre perdant de ſon volume, & de ſon extenſion naturelle, ſe racourcit, à l'exemple de ce parchemin deſſéché qui m'a ſervi de comparaiſon : tel eſt ce *racorniſſement* qui fait aujourd'hui le ſujet de la diſpute, lequel dans ſon principe, ou à ſon premier dégré, ne préſente d'abord qu'une trop grande tenſion de la fibre *nerveuſe*, & ce ſpaſme reconnu de tous les Médecins pour cauſe de la maladie. Diſpute éternelle, ſi l'obſervation pratiquée ne vient la terminer en réaliſant cette expreſſion, (*racorniſſement*,) & la dévoilant par ſes effets. Ecoutons-la :

Dès mon arrivée à Paris, en 1766, Madame la marquiſe de Beſons me fit l'honneur de me conſulter ſur ſon état : cette dame, âgée

de 31 ans, étoit ſujette, depuis bien des années, à des paroxiſmes hyſtériques, qui paroiſſoient irrégulièrement, & qui ſe manifeſtoient par les ſymptômes les plus communs de cette maladie. C'étoient des convulſions plus ou moins fortes, avec étranglement à la gorge, vomiſſement, hoquet, toux convulſive, aſſoupiſſement, perte de connoiſſance, inſenſibilité totale ; en un mot, cet état d'hyſtéricité qui ſe termine toujours par une abondance d'urines claires & limpides, & ſur lequel on ne peut ſe tromper. Le temps périodique des règles ne manquoit jamais de rappeller ces accidens ; mais les affections de l'ame les rendoient ſi fréquens, que la vie de Madame la marquiſe de Beſons n'étoit autre choſe qu'une exiſtence douloureuſe, qui ne laiſſoit que des petits intervalles.

J'appris en même temps que, dans les dernières attaques que la malade venoit d'eſſuyer, les extrémités inférieures avoient été paralyſées ; ce qui n'avoit duré que quelques jours. Par de plus grandes informations, j'eus lieu de ſoupçonner des embarras conſidérables dans les viſcères : en les examinant, je trouvai, en effet, les entrailles ſéches & aplaties ; le côté droit durci, tendu, & douloureux ; le petit lobe du foie me parut ſquirreux ; & dans le méſentère, comme dans le côté

gauche, on y sentoit des noyaux d'une consistance pierreuse : les ovaires & la matrice étoient aussi affectés ; les déjections de l'urine ne se faisoient pas sans douleur ; & le sommeil étoit absolument interdit. Tel étoit l'état de Madame la marquise de Besons, lorsque j'eus l'honneur de la voir pour la première fois ; ce qui m'instruisit assez pour porter mon jugement sur cet ensemble. Mais je voulus attendre le retour d'un paroxisme avant de prononcer.

Ce fut trois jours après que je fus appellé chez elle, pour être le témoin des accidens ci-dessus mentionnés ; auxquels je remédiai avec des lavemens d'eau froide, qui réussirent plus promptement que les potions anti-hystériques dont elle faisoit usage. La nuit qui succéda à cette première époque fut paisible ; mais le réveil nous annonça de nouveaux maux ; ce furent des douleurs assez vives dans la région du rein droit, qui s'étendirent ensuite tout le long de l'uretère jusques dans la vessie, & qui imitoient la néphrétique, lorsque le vomissement vint la caractériser. Ce symptôme étoit nouveau pour la malade, ainsi que les remèdes qu'il fallut y apporter. Les saignées, les lavemens, les narcotiques & les bains tièdes furent employés tour-à-tour ; ils favorisèrent la sortie de plusieurs graviers, &

terminèrent le paroxiſme. Mais après quelques heures de repos les douleurs reparurent avec des mouvemens convulſifs; elles furent ſi vives qu'il fallut revenir à la ſaignée, & aux bains ; & malgré tous ces ſecours, les douleurs & les convulſions ſe ſuccédèrent par des intervalles réglés , juſqu'à la ſortie d'une grande quantité de ſables & de graviers. Les irritations furent ſi fortes dans tout le trajet de l'uretère & des parties qui correſpondent avec elle, que la cuiſſe & la jambe ſe replioient en arrière, toutes les fois que la malade urinoit, ce qui dura vingt-un jours, ſans le moindre intervalle. La malade fut réduite dans un état ſi miſérable qu'on déſeſpéra de ſa vie: la fièvre parut alors; l'écoulement des urines s'intercepta; la tenſion douloureuſe du ventre caractériſa l'inflammation de toutes ces parties, ce qui exigea de nouvelles ſaignées: on appliqua enſuite des fomentations émollientes; on fit des embrocations huileuſes; on calma enfin ces accidens : les urines reprirent leur cours; la fièvre ceſſa, & la malade fut rappellée à la vie une ſeconde fois. Le canal de l'urètre, qui avoit été eſcorié par le paſſage des graviers, ſuppura dans certains points; on y remédia par des injections déterſives, & autres remèdes appropriés: ce malheureux corps réſiſta enfin aux cruelles

épreuves d'un martyre dont on n'a pas encore vu d'exemple ; mais la jambe droite resta paralysée & racourcie de trois pouces, & la malade perdit la vue entièrement : tel fut le sort de Madame de Besons, & le mien pour mon début à Paris.

Quelles indications peut-on tirer de ce récit ? quel prognostic & quels remèdes ? Disons mieux, quelle est la cause de tant de maux ? en remontant à l'origine, on trouve une disposition nerveuse & convulsive, dont la date étoit fixée à l'âge de puberté : cette disposition nerveuse caractérisoit alors cet état de rigidité & de contraction que nous avons reconnu par cause première des Affections Vaporeuses : les obstructions du ventre en général me parurent donc soumises à cette première cause ; & ce fut sur elle que j'établis mon indication. C'étoit donc la sécheresse de la fibre que j'avois à combattre ; la roideur, le spasme, & l'érétisme que j'avois à dompter ; le calibre des vaisseaux retrécis à vaincre, le parchemin *racorni* à humecter, pour restituer la souplesse à toutes les fibres ; & alors la paralysie de la jambe, celle des nerfs optiques devoient céder, ainsi que les obstructions des viscères.

Pour étayer mes idées curatives, je rappellai les causes éloignées qui avoient donné

lieu à cette disposition spasmodique des nerfs, & qui l'avoient nourrie ensuite & augmentée par dégré, jusqu'à celui où elle se montroit à mes yeux : j'en trouvai un très-grand nombre : 1.° Un vice spasmodique héréditaire; la mère de Madame de Besons étoit en ce moment paralytique, à la suite d'une attaque d'apoplexie spasmodique, méconnue par son Médecin, dont elle a été la victime. 2.° Du côté paternel, c'étoit un vice goutteux qui décéloit parfaitement l'hérédité calcaleuse. 3.° Les causes morales étoient portées au plus grand excès. 4.° J'ajouterai les tristes effets d'un traitement inconsidéré, auquel cette pauvre victime avoit été livrée depuis la première époque de ses attaques; saignées sans nombre, vomitifs, purgatifs, opiats stomachiques, l'œther, l'eau des Carmes & de Cologne, celle de fleurs d'orange, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, dont elle avoit fait pendant long-temps ses remèdes favoris; tous les apéritifs & désobstructifs connus, avec lesquels on attaquoit continuellement les obstructions du ventre, (que l'on regardoit comme cause primitive du mal, quoiqu'on les vît s'accroître par l'effet de ces remèdes;) vésicatoires réitérés, après eux le cautère; & enfin les eaux minérales de Plombières. A cette marche on reconnoît la routine jour-

nalière, celle de nos antagonistes ; on reconnoît enfin le martyre de toutes les Vaporeuses invétérées dont le royaume est encore rempli! Telle est la doctrine de *Robert Whitt*; & de tous ceux qui ont écrit avant lui, & après lui, sans excepter les plus modernes, qui ne diffèrent que du plus au moins ; mais qui aujourd'hui, forcés dans leur pratique, par les malades eux-mêmes, à retrancher une grande partie de leurs drogues, se rapprochent tacitement de nous.

Tel fut le tableau que me présenta cette maladie dans cette première époque. Ce fut sur lui que j'établis mon indication, d'après laquelle je prescrivis mon traitement : celui-ci consista en bains, en boissons aqueuses, & au régime le plus fade & le plus doux. La malade se livra à tout ce qu'on exigea d'elle, avec cette soumission que donne l'entière confiance. Mes prédictions ne l'effrayèrent point: la perte de sa vue & celle de sa jambe ne l'étonnèrent pas davantage ; son intrépidité étoit sans doute le fruit des épreuves de son martyre ; elle se reposa sur mes promesses, & se livra entièrement à mes soins.

Deux mois se passèrent sous ce régime sans avoir gagné le plus petit avantage. Huit heures de bains par jour, cinq ou six pintes d'eau de poulet ou de veau, & plusieurs

lavemens d'eau froide n'avoient pu jufques-là pénétrer bien avant, tant la roideur & le *racorniſſement* des fibres étoient extrêmes. Le premier ſuccès ſe manifeſta cependant bientôt, & ce fut ſur la paralyſie des nerfs optiques qu'opéra d'abord notre régime. La détente ſe fit; la malade recouvra la vue tout-à-coup par un petit éclat douloureux qu'elle ſentit dans le fond des orbites; elle nous le déſigna comme celui que feroit le déchirement d'une toile très-fine. Quel triomphe! ce premier gain nous ouvrit la carrière de nos conquêtes.

Dès cet inſtant nous portâmes nos regards ſur la paralyſie de la jambe; ſon inſenſibilité totale & ſon racourciſſement annonçoient un état de criſpation peu commun, puiſqu'il ſuppoſoit l'entière oblitération des vaiſſeaux nerveux. J'examinai alors de plus près cette jambe; je la vis atrophiée de même que la cuiſſe; & en cherchant la cauſe de ſon racourciſſement, je la trouvai dans la contraction des muſcles des lombes, & celle des muſcles quarrés, grand oblique, petit oblique, & tranſverſe, qui, par les efforts du *racorniſſement*, avoient élevé l'os des iſles juſqu'à la hauteur des fauſſes-côtes, de même que feroit le cuir deſſéché d'une vieille voiture, qui en ſe racorniſſant obligeroit le fer à céder à ſes

efforts ; ce qui eſt très-connu. Il fallut donc travailler au ramolliſſement de ces muſcles ; & leur détente devoit nous rendre la longueur du membre paralyſé. Cette détente arriva, en effet, après cinq mois de traitement ; & ce fut par un éclat très-douloureux, qui ſe fit entendre à merveille, & qui fut encore l'effet de l'ouverture des vaiſſeaux par la force impulſive du ſang & des eſprits qui y pénétrèrent pour lors. Cette opération fut ſi douloureuſe, qu'elle rappella les mouvemens convulſifs, en même temps que les règles, qui, depuis la première criſe, n'avoient plus reparu ; & la jambe fut rendue à ſa première longueur.

La paralyſie ſubſiſtoit encore à cette époque, l'inſenſibilité étoit même plus profonde, car la piquûre d'une épingle ne la réveilloit pas. Que faire en pareil cas ? ſi ce n'eſt de continuer à ramollir & à relâcher un membre relâché en apparence, mais dont la tenſion & le *racorniſſement* nous étoit démontré, & ſur lequel il ne nous reſtoit aucun doute. C'eſt ici où il fallut ranimer la confiance, & oppoſer une conſtance inébranlable aux différentes attaques du préjugé ; mais ma malade étoit trop inſtruite pour ne pas réſiſter aux importunités de l'erreur. Elle continua ſes bains & ſa boiſſon ; elle y ajouta même un bain

de plus, ſous forme de pediluve, dans lequel ſa jambe trempoit pour remplir les intervalles du grand bain. Ce fut de cette manière qu'elle répondit conſtamment à la critique ; lorſqu'enfin la ſenſibilité reparut au bout d'un an, mais avec douleur ; & cette jambe prétendue relâchée reprit alors ſes mouvemens par dégré ; de ſorte qu'au quinzième mois de boiſſon & de bains, il ne fut plus queſtion de paralyſie, pas même de foibleſſe ; la cuiſſe & la jambe eurent repris leur force, leur volume & leur vigueur ; Madame la marquiſe de Beſons quitta les béquilles, marcha, courut à pied & à cheval, & ſa guériſon fut radicale...

Mais que devinrent les obſtructions, & n'étoient-elles pas aſſez conſidérables pour exiger des remèdes particuliers ? A quoi l'on répondra, que toutes conſidérables qu'elles étoient, elles avoient été enfantées par un épaiſſiſſement général des humeurs, & enſemble par le rétréciſſement du calibre des vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires des glandes. Le ſang dépouillé de ſon véhicule, par l'effet de tant de remèdes évacuans, avoit perdu toute ſa fluidité ; ſes molécules groſſières n'avoient pu pénétrer à travers ces vaiſſeaux, elles s'y étoient arrêtées, & avoient formé ainſi des embarras & de véritables obſtructions ; la bile elle-même douée d'un

caractère d'épaiſſiſſement à elle propre, avoit fourni la matière de ces obſtructions : falloit-il autre choſe pour les vaincre, que de reſtituer le véhicule enlevé, relâcher les tuyaux, r'ouvrir ainſi leur calibre, & entraîner les obſtructions par le torrent d'une circulation plus fluide ? Ce furent-là tous les apéritifs que je mis en uſage, après m'être aſſuré par différens eſſais, que tout autre eût été dangereux ; & par ces ſeuls ſecours le ventre s'ouvrit, & nous fournit une grande quantité de pierres biliaires qui s'enflammoient au feu. La malade en rendoit journellement dans ſon bain, & cette heureuſe évacuation continua juſqu'à l'entière guériſon. Tous les viſcères du bas-ventre, ſans excepter la matrice, reprirent alors leurs fonctions ; les règles coulèrent parfaitement ; les orages qui les accompagnoient toujours diſparurent ; le parchemin fut aſſoupli dans tous ſes coins, plis, & replis ; & cette nouvelle exiſtence fut une ſeconde vie.

Je m'arrêterai ici pour obſerver que la paralyſie de Madame de Beſons forme le caractère particulier de la paralyſie ſpaſmodique, ſans qu'on puiſſe le conteſter ; & caractériſe, elle ſeule, le *racorniſſement* des nerfs, à ne pouvoir le méconnoître. En effet, la perte de tout ſentiment & de tout mouvement, ne pouvoit provenir que de l'interception du

cours du fluide nerveux ; & comment cette circulation auroit-elle repris ſon cours par des remèdes relâchans , ſi la tenſion & le *racorniſſement* dont il s'agit n'en euſſent été la cauſe ? Nous obſerverons encore que le premier ſentiment qui a paru dans ce membre paralyſé a été celui de la douleur ; ce qui nous démontre que le retour de la fibre du dernier dégré du *racorniſſement*, (qui eſt celui qui intercepte entièrement le cours du fluide nerveux,) au premier qui la lui rend, doit être marqué par la ſenſibilité la plus outrée, ainſi qu'il a été expoſé dans ma théorie, ce qui ſeroit tout-à-fait contradictoire avec la paralyſie qui provient d'une cauſe oppoſée, & dans laquelle on ne voit jamais de pareils effets.

Pourſuivons, & diſons que notre reſſuſcitée jouit pendant deux ans d'une ſanté ſtable & ſolide, dont ſa famille & ſes amis partageoient avec moi les douceurs, lorſqu'une légère attaque de goutte vint la déranger. Juſques-là le mal n'étoit pas d'une nature à faire craindre pour les ſuites ; il étoit même d'un caractère à nous raſſurer, puiſqu'en ſéparant de la maſſe du ſang un vice inné, il pouvoit devenir plus ſalutaire que préjudiciable. Mais une ſeconde attaque, qui fut beaucoup plus vive, nous menaça d'un grand

danger, puiſqu'il ſe fit un reflux de la goutte ſur la poitrine, auquel on remédia promptement par les remèdes connus, je veux dire la ſaignée & l'application de la moutarde ſur l'endroit affecté, ce qui détourna le coup en rappellant cette humeur aux voies de la nature. Une troiſième attaque parut enfin dans un temps bien critique; ce fut celui des règles, & dans des circonſtances morales, auxquelles il eût été bien difficile de ne pas ſe livrer. Ce double contraſte procura de nouveau le reflux de la goutte ſur la poitrine; ce coup funeſte fut porté ſi avant dans le poumon, que ſix ſaignées, l'application des ſang-ſues, & tous les remèdes d'uſage, ne purent rien du tout; le poumon ſuppura, & dès ce moment la perte de ma malade fut aſſurée. Une fièvre lente, qui s'établit alors avec des crachats purulens, la jetta, dans l'eſpace de huit mois, dans le maraſme & l'entière conſomption. Madame de Beſons mourut enfin : la Société perdit une femme qui lui étoit chère par ſes talens & ſes vertus, & moi une amie tendre & reſpectable, dont je pleure encore la perte. J'offre à mes adverſaires l'ouverture de ſon corps, ils y liront les vérités que je leur ai annoncées tant de fois; c'eſt le plus beau préſent que je puiſſe leur faire.

Ouverture du corps de Madame la marquiſe de Beſons.

Nous ſouſſignés TOUSSAINT GUINDANT, Médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, ancien Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, de la Société royale d'Agriculture de la même ville ; & nous JEAN-BAPTISTE CHAMPION, maître en Chirurgie, ancien Chirurgien des armées du Roi ; ayant été mandés pour procéder à l'ouverture du corps de feu madame la marquiſe de Beſons, certifions avoir obſervé ce qui ſuit.

1.° Le poumon droit étoit adhérent à la plèvre ; ſa partie ſupérieure rongée par un ulcère, & preſqu'entièrement détruite ; ſa partie inférieure gangrénée, & ſes vaiſſeaux nuds & à découverts.

2.° La partie ſupérieure du poumon gauche étoit calleuſe & abſcédée dans ſon milieu.

3.° Le médiaſtin, le péricarde & le cœur étoient ſains.

4.° Le diaphragme avoit pluſieurs adhérences, & n'a offert d'ailleurs rien de remarquable.

5.° L'eſtomac & l'épiploon étoient fort ſains.

6°. Le ſoie étoit volumineux : le grand lobe avoit perdu ſa couleur naturelle. Il étoit noir, & ſa membrane extérieure, ainſi que la capſule de Gliſſon, ſe déchiroient au plus léger toucher.

7.° La véſicule du fiel, le canal *cholidoque* étoient entièrement dilatés, & l'intérieur de leurs tuniques étoit rempli de concrétions bilieuſes qui avoient acquis la conſiſtance du gravier.

8.° De tous les inteſtins, il n'y avoit que le *duodenum* qui préſentoit quelque choſe de particulier; il étoit teint d'une couleur verdâtre, & parſemé des mêmes concrétions bilieuſes.

9.° La rate étoit petite, mais ſaine.

10.° Les reins, la veſſie, le méſentère & la matrice étoient également très-ſains.

Fait à Paris, le 5 ſeptembre 1770. *Signés*, GUINDANT, *Médecin*. CHAMPION, *Chirurgien.*

L'ouverture de ce corps nous apprend que la ſuppuration du poumon a été la cauſe de la maladie & de la mort. Les concrétions bilieuſes qu'on a trouvées dans la véſicule & dans le *duodenum*, caractériſent l'eſpèce de celles que la malade avoit rendues dans ſa première maladie; la dilatation du canal *choli-*

doque, celle de la véſicule, & l'augmentation du volume du foie, ne nous apprennent rien de plus, ſinon que la grande quantité de pierres biliaires que toutes ces parties contenoient ci-devant avoient produit cette dilatation; mais l'état ſain de l'eſtomac, de la rate, des reins, de la veſſie, du méſentère, des ovaires, de la matrice, nous enſeigne que les ſeules boiſſons aqueuſes & tous les humectans dont la malade avoit fait uſage, avoient rétabli ces viſcères dans leur premier état; d'où l'on peut conclure que toutes ces obſtructions étoient ſecondaires, c'eſt-à-dire, qu'elles avoient été produites primitivement par la diminution du calibre des vaiſſeaux, comme elles ont été enſuite enlevées par la reſtitution de ce même calibre, puiſqu'on n'a employé que les ſeuls relâchans pour opérer ces effets; ce qui laiſſe ſubſiſter mon argument dans ſa force, & le laiſſe ſans réplique.

Mais n'y auroit-il pas encore une objection à faire en faveur de cette matière goutteuſe; & pourquoi ne la regarderoit-on pas comme la cauſe première des accidens hyſtériques? En ce cas le *racorniſſement* des nerfs n'en ſeroit que l'effet, ce qui détruiroit l'hypothèſe. A quoi je répondrai que la goutte, comme toute autre humeur étrangère qu'on voudra ſuppoſer, ne pourra jamais produire ces accidens,

accidens, qu'autant que la fibre ſur laquelle elle agira répondra à ſon action ; & ce ne ſera que dans le cas de cette diſpoſition ſpaſmodique ; mais une nouvelle cure de l'eſpèce de celle-ci va détruire cette objection : c'eſt celle de Madame Pecauld, citée par elle-même dans le *Journal de Médecine* & ailleurs.

Dans le mois de novembre 1768, je reçus d'Arbois en Franche-Comté, un mémoire à conſulter, ſur l'état & la maladie de Madame Pecauld. Cette dame, âgée de quarante-deux ans, étoit paralytique de la jambe droite, & ſujette à des attaques convulſives, dont je ne connois pas d'exemple. Ces attaques étoient périodiques ; elles reparoiſſoient très-régulièrement tous les lundi, à ſix heures du ſoir ; elles duroient dans leur force toute la nuit, & quelquefois tout le lendemain, & laiſſoient la malade dans un état de ſtupeur, qui ne lui permettoit pas de prononcer un ſeul mot, encore moins de prendre d'alimens, ſi ce n'eſt quelques gouttes d'eau, ſans éprouver les efforts d'un vomiſſement qui rappelloient les mouvemens convulſifs. Madame Pecauld ajoutoit elle-même à ſon récit, que ſi le conſeil auquel elle avoit recours ne jugeoit pas ſon mal incurable, elle étoit déterminée à partir ſur le champ pour Paris, prévoyant que le traitement de ſa maladie ſeroit

pénible & ennuyeux, d'après les informations qu'elle avoit prises ailleurs, & qu'elle avoit besoin de l'appui du Médecin qui voudroit bien se charger d'elle.

Par ma réponse, je donnai le choix à Madame Pecauld de rester à Arbois, ou de venir à Paris ; mais elle se décida pour le voyage. Elle arriva, en effet, les premiers jours de décembre ; & ayant calculé les jours nécessaires pour sa route, elle arriva le lundi pour me rendre le témoin de la violence de ses attaques ; de sorte qu'après l'avoir vue dans ce cruel état, je fus forcé de renvoyer le détail de mes instructions à un autre jour.

Cet orage passé, j'appris de la malade, que ces attaques étoient anciennes ; mais qu'elles n'étoient parvenues à ce dégré que depuis quatre ans, & à la suite d'une couche : un prétendu lait répandu, (source commune d'erreur dans la pratique,) y avoit donné lieu, d'après l'avis des Médecins ; & ce fut en conséquence, que, sans avoir égard au tempérament sec de la malade, on la purgea outre mesure ; ce qui agaça prodigieusement les entrailles, qui, dès-lors, devinrent si sensibles & si irritables, qu'on ne pouvoit les palper sans exciter la douleur. Les alimens les plus doux les fatiguoient ; ceux qui avoient tant soit peu d'action amenoient sur le champ

le vomiſſement & le hoquet, & réveilloient les ſymptômes hyſtériques; ce qui, comme l'on voit, ne caractériſoit pas à beaucoup près la foibleſſe des forces centrales de *M. Preſſavin*; mais au contraire une trop grande élaſticité vivante des forces épigaſtriques.

On continua néanmoins les toniques & les évacuans, & alors la jambe droite ſe racourcit peu-à-peu: elle fut paralytique ſans perdre le ſentiment. On ſe déſiſta pour lors; mais les attaques convulſives reparoiſſant toujours à leur période réglé, il ne fut pas poſſible de laiſſer la malade ſans remèdes: ce période plaidoit trop bien en faveur du quinquina, pour ne pas l'employer ici avec confiance. Madame Pecauld fut donc livrée au quinquina & aux différentes préparations de ce ſpécifique précieux; elle en prit juſqu'à ce que ſon eſtomac s'y refuſa entièrement: que faire en pareille circonſtance?

La pharmacie n'eſt point au dépourvu; elle ouvre ſes tréſors, & il n'y a point de maladie, pour certains Médecins, qui ne doive trouver chez elle des remèdes. Se repoſer en pareil cas, & devenir le ſimple imitateur de la nature, c'eſt déshonorer l'art, pour ne pas dire l'artiſte. Il fallut donc ſe retourner ailleurs; & partant du faux principe que cette maladie ne pouvoit provenir que d'une humeur étran-

gère & groſſière qui piquotoit les nerfs, & procuroit ainſi les convulſions, on en tira l'indication ſuivante: ce fut en faveur de l'évacuation de cette humeur par les voies extérieures, puiſque les autres s'y refuſoient abſolument. Les véſicatoires remplirent d'abord cette vue curative: on en plaça pluſieurs; on agaça par conſéquent davantage; le mal augmenta, & il ne reſta plus d'eſpoir que dans les anti-ſpaſmodiques: on en donna, & pour mieux dire, on les réitéra; car dans les premières attaques convulſives, on n'avoit pas mépriſé leur uſage, ſoit par routine, ſoit par bienſéance, ou peut-être par tout autre motif; mais ces remèdes ne firent pas davantage. Le mal continua, & il fallut revenir à d'autres ſecours: ce furent les eaux minérales: dernière reſſource pour les paralyſies de toute eſpèce, en même temps qu'elle ſert de diſſipation aux malades, & très-ſouvent de trève aux attaques meurtrières du guériſſeur.

Madame Pecauld courut enfin aux Eaux minérales de Luxeuil; elle ne voyagea jamais les lundi & les mardi; ces malheureux jours furent toujours deſtinés à ſon martyre. Elle revint enfin à Arbois avec les mêmes maux, & déſolée de ne point mourir; lorſqu'enfin une main ſecourable, que la Providence lui envoya, ſans doute, vint ranimer ſes eſpérances,

en lui citant Madame la marquise de Besons, Madame de Cligny, & autres. Notre malade écouta cet oracle, & après s'être informée à Lyon & à Paris, son espoir se changea en confiance. Elle m'écrivit, & arriva auprès de moi, résolue de ne plus retourner à Arbois qu'elle ne fût guérie. Cette démarche m'assuroit la confiance de cette respectable Dame; il y en avoit assez pour ranimer mon zèle après m'avoir ému de compassion. Je lui donnai donc mes soins; je lui vouai en même temps l'attachement le plus sincère, & je la consolai dans ses souffrances par la douce espérance que je ne cessois de lui donner qu'elle les verroit finir un jour. Quant au traitement que j'avois à employer, il lui étoit déja connu par les informations qu'elle avoit prises, & par la lecture de mon Traité, qu'elle avoit déja lu & relu plusieurs fois: il ne fut plus question que d'opérer.

Après m'être bien assuré de l'état des viscères du bas-ventre, & n'y ayant rien trouvé que de la sécheresse & du *racornissement*, Madame Pecauld fut livrée aux bains tièdes. Elle resta dans l'eau dix heures par jour, & elle y surnagea. Sa boisson d'eau de veau fut des plus abondantes, & ses alimens se réduisirent à des soupes de ris, à l'eau ou au lait: l'agacement des houpes nerveuses de son

eſtomac ne lui permit jamais d'autres nourritures. Un régime auſſi auſtère devoit être ſuivi d'un prompt ſuccès; néanmoins tous les ſymptômes ſubſiſtèrent juſqu'au ſixième mois, que les attaques convulſives diſparurent. C'en fut aſſez pour la malade, car juſques-là elle auroit conſenti à perdre ſa jambe au profit des convulſions. Mais en continuant, nous parvinmes juſqu'à la détente du membre paralyſé. Cette détente ſe fit avec le même bruit, & dans le même endroit que chez Madame de Beſons, puiſque le baſſin étoit remonté de même chez Madame Pecauld, juſqu'à la hauteur des fauſſes-côtes, par l'effet du *racorniſſement* des muſcles. Nous étions alors au dixième mois du traitement: le quinzième Madame Pecauld marcha, & fut guérie. Elle retourna à Arbois, où on la voit aujourd'hui, non ſans admiration; mais avec la plus grande ſurpriſe, de ce qu'elle doit ſa guériſon à des remèdes ſi doux.

On obſervera que la cure de Madame Pecauld n'a été ſuivie d'aucune évacuation quelconque, ſi ce n'eſt de quelques pellicules membraneuſes, dont la matrice, la veſſie & les inteſtins ſe ſont dépouillés. La conſtipation a toujours été chez Madame Pecauld le ſymptôme de ſa maladie le plus opiniâtre, & j'apprends qu'elle ſubſiſte encore; ce qui

l'obligera à continuer long-temps sa boisson d'eau de veau, ainsi que les bains, auxquels elle s'est condamnée elle-même. Néanmoins on assure qu'elle se porte bien, comme il est facile de s'en convaincre.

On observera encore que Madame Pecauld a surnagé, & ce surnagement exige de moi quelques détails dans lesquels je vais entrer, pour servir à l'explication de ce nouveau symptôme.

J'ai attribué le surnagement des malades dans le bain, à l'effet de la chaleur interne du corps, laquelle chaleur raréfie extrêmement l'air contenu dans les liqueurs, ce qui rend le corps plus léger, & j'ai cru en avoir vu la preuve en ce que, dans la suite, par l'effet du bain, & des autres humectans, le relâchement étant enfin arrivé, le corps se précipite au fond du bain (*a*). C'est d'après cette erreur que j'ai accusé les régles de l'hydrostatique, & que je me suis égaré avec M. Brun dans l'explication de ce surnagement. Mes adversaires, toujours plus mal adroits, ont laissé subsister cette erreur; les raisons qu'ils pouvoient alléguer en opposition devenant favorables à mon systême, ils ont préféré de se

(*a*) Voyez le Traité des Vapeurs, premier volume, *pag.* 441 & 442.

taire. Mais comme je n'ai d'autre intérêt que le bien de l'humanité, & d'autre principe que l'amour du vrai, j'aime à dévoiler moi-même cette faute par les objections que voici.

S'il étoit vrai que l'air raréfié dans le corps le rendît plus léger, & que la condensation de cet air le rendît ensuite plus pesant, au point de lui rendre son ancienne pesanteur; le surnagement dans le premier cas, & la précipitation à fond dans le second cas, s'accorderoient avec les principes de l'hydrostatique; & ce seroit mal-à-propos que je les accuserois de défaut de concert avec l'expérience. Mais les Physiciens auront droit de rejetter cette explication; & celle qu'ils en donneront prouvera le concert de mon expérience avec les mêmes principes de l'hydrostatique, sans qu'on puisse rien opposer de capable d'affoiblir, ni mon expérience, ni les principes de l'hydrostatique, ni l'explication qu'ils en donneront; & ils imposeront silence à mes adversaires sur ce point. Ainsi en combattant mon erreur, ils viendront à l'appui de mon expérience, & il sera décidé que le remède administré étoit nécessaire, & le seul convenable.

La raréfaction ou dilatation de l'air dans le corps humain n'anéantit point cet air, elle lui fait seulement occuper un plus grand espace, si tout ce qui l'environne dans ce corps

lui permet cette dilatation; c'eſt-à-dire, ſi le deſſéchement des liqueurs & des ſolides lui fournit la place de l'humeur deſſéchée; ou ſi les parties environnantes cèdent à l'effort de ſon reſſort, ce qui produira l'enflure; & dans le cas contraire, l'air ne pouvant ſe dilater, il ſera réduit à faire un vain effort, ce qui produira des douleurs proportionnées au dégré de chaleur. Cet air exiſte donc toujours dans ce corps? & comme il eſt lui-même un corps, il a ſa peſanteur propre, mais peu conſidérable, & incapable de produire de grandes variations dans le poids du vaiſſeau qui le contient. Si un volume d'air raréfié peſe moins qu'un ſemblable volume d'air dans ſon état naturel, c'eſt parcequ'il y a moins de globules d'air dans le premier, & conſéquemment moins de peſanteur; mais ce n'eſt point ici le cas. La même quantité d'air eſt ſuppoſée dilatée dans l'intérieur du corps, dans le même corps dans lequel elle reſte toute entière en plus grand volume; conſéquemment nulle diminution de ſa quantité, juſqu'à ce qu'il arrive une évacuation, toujours poſtérieure au ſurnagement, & conſéquemment encore nulle diminution bien ſenſible de ſa peſanteur; puiſque 1.° l'air eſt très-léger, que 2.° le corps humain ne peut en contenir une grande maſſe, & que 3.° quand l'air intérieur

feroit extrêmement deſſéché, par la chaleur interne du corps; la variation de ſa peſanteur ne donneroit que quelques dragmes de diminution par pied cube, ce qui produiroit une ſi légère différence de peſanteur, qu'elle ne ſera jamais ſoupçonnée d'être ſeule cauſe du ſurnagement.

Une diminution vraiment ſenſible de peſanteur de l'air raréfié dans le corps humain ne pourroit donc être produite que par l'évacuation par les voies ordinaires, en conſéquence de la dilatation; mais il réſulte de mes obſervations, que dans le dernier dégré de la maladie, lequel produit le ſurnagement, & exige preſque toujours le bain froid, l'évacuation de l'air ne commence que lorſque ce bain froid a produit une détente. En effet, l'air eſt déja raréfié par cette chaleur interne, l'humidité chaude des liqueurs en augmente le reſſort, & la tendance à la dilatation; tout eſt en contraction; les iſſues ſont fermées avec plus de roideur; le reſſort de l'air & ſa tendance à la dilatation, trouvent trop de réſiſtance de la part de ces iſſues; delà les douleurs cauſées par cet air concentré, leſquelles augmenteront néceſſairement d'autant plus que l'on emploiera des remèdes chauds. Dans cet état, le bain froid opérant par ſa vive impreſſion, humecte les ſolides

desséchés, tandis qu'il condense les liqueurs trop raréfiées, & éteint une partie de la chaleur intérieure qui passe dans ces parties d'eau insinuées. La sécheresse extrême des membranes & des nerfs commence bientôt à céder, &, de proche en proche, la souplesse pénetre toujours plus dans l'intérieur; de sorte que le moment arrive où les issues, par lesquelles l'air peut s'évacuer, s'assouplissent à leur tour, & à l'instant l'air renfermé dans le centre du corps, n'étant pas encore condensé, sort avec une impétuosité proportionnée à la force de son ressort. Or, le surnagement existe avant cette évacuation; il n'y a donc avant cet instant aucune diminution de quantité d'air, ni conséquemment de sa pesanteur qui soit le produit de l'évacuation; & comme j'ai prouvé plus haut que par toute autre cause l'air ne peut produire une diminution bien sensible de pesanteur du corps; il est donc impossible de reconnoître que la raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs, & ailleurs, rende le corps assez léger pour qu'il puisse surnager, à moins que l'on ne dise qu'il ne falloit plus que cette très-foible diminution de pesanteur, causée par le seul desséchement de l'air, pour produire cet effet; & dès-lors on reconnoîtroit que l'air n'y a qu'une très-petite part, si elle peut être appréciée; ce

qui nous met ſur les voies de découvrir les autres cauſes qui auroient amené le corps malade au point de n'avoir plus beſoin que de cette diminution inſenſible de poids pour ſurnager.

Mais ſeroit-il plus poſſible d'admettre que la condenſation de cette petite & légère maſſe d'air puiſſe rendre à un corps deſſéché ſa première peſanteur, capable de le faire précipiter au fond du bain, cela ſeroit abſurde : nous voici ſur les voies qui nous conduiſent au vrai. J'ai avancé, & j'ai prouvé que le ſurnagement dans l'eau du bain arrive ſeulement lorſqu'il y avoit ſéchereſſe extrême des membranes & des nerfs ; que les nerfs dans leur état naturel devoient être comme un parchemin trempé, mou & flexible ; que cela étoit produit par le ſervice des tuyaux excrétoires des différentes glandes diſperſées çà & là, leſquels tuyaux ſéparent le ſuc qui arroſe le tiſſu des nerfs, pour entretenir leur ſoupleſſe naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions ; que par un défaut de ce ſuc le parchemin ſe roidit, & que par une ſéchereſſe totale, il ſe racornit, & perd même ſon extenſion naturelle ; que pour rétablir les nerfs dans leur première ſituation, il faut leur rendre l'humide dont ils ſont dépourvus ; que les dif-

férens vaiſſeaux ſe rétréciſſent ; que les liqueurs s'épaiſſiſſent ; que le ſang ſe desſèche, ainſi que les autres humeurs ; que de la séchereſſe des entrailles & de leur chaleur brûlante, peut réſulter la conſomption de la plus grande partie des excrémens, &c. Combien ne trouverons-nous pas-là de cauſes du ſurnagement? elles ſont, en effet, bien frappantes ; & comment, après cet expoſé, le ſurnagement pourroit-il paſſer pour un phénomène inexplicable ?

Le corps humain en ſanté eſt plus peſant que l'eau, & conſéquemment il doit ſe précipiter à fond. Si quelque cauſe vient à diminuer la quantité de l'humide, tant des ſolides que des liqueurs, ſa peſanteur diminuera néceſſairement, & il y aura un certain dégré d'évaporation & de deſſéchement, où le corps n'aura plus qu'une peſanteur égale à celle de l'eau, ce qui le fera nager entre deux eaux ; de ſorte que ſi on le poſe ſimplement ſur la ſurface de l'eau, il y reſtera entièrement immergé ; ſi on le place plus bas, il y reſtera également ſans s'enfoncer, ni s'élever, tant que l'on n'excitera aucune agitation, parce que par-tout il ſera en équilibre avec l'eau du bain, ſa peſanteur étant ſuppoſée égale au poids du volume d'eau dont il occupe la place. Mais ſi le deſſéchement devient plus

considérable, son poids diminuera d'autant plus, il deviendra plus léger que l'eau, & surnagera à proportion de son desséchement, & de la diminution de sa pesanteur, ne s'enfonçant alors dans l'eau du bain, que pour occuper la place d'un volume d'eau de pesanteur égale à la sienne; & dans tous ces cas les régles de l'hydrostatique seront suivies dans la plus grande exactitude: les graisses, les chairs, les os, les membranes, les nerfs, les vaisseaux, les glandes, tous les viscères, les liqueurs, le sang, toutes les humeurs, & généralement tous les solides, & même les excrémens, seront susceptibles de ce desséchement, selon divers dégrés, en tout ou en partie, les uns plus, les autres moins. Nulle de ces parties du corps humain ne peut se dessécher sans perdre de son poids; & conséquemment le poids total diminuera considérablement, tandis que le corps conservera toujours un certain volume, & cette diminution de poids, jointe à ce volume, produira les divers cas du nagement entre deux eaux, ou du surnagement, selon le dégré de desséchement. L'air même, dans ce cas où le desséchement seroit extrême, pourroit par son desséchement y contribuer pour une très-petite part, si l'on veut; & si par sa raréfaction, il a pu se dilater sans en être empêché

par la roideur des ſolides, & produire une enflure, alors le volume du corps étant plus conſidérable, il arrivera que le deſſéchement, & conſéquemment la diminution de poids de toutes les parties du corps ne ſera pas à un ſi haut dégré. Cependant la proportion qui regnera entre le produit de ce poids par ſon volume, & le produit du poids de l'eau par le ſien, donnera lieu au nagement entre deux eaux, ou au ſurnagement, ſelon le dégré de cette proportion, & les règles de l'hydroſtatique ſeront encore ici ſcrupuleuſement obſervées.

Si dans cet état de ſurnagement on a recours au bain, l'eau agira bien vîte ſur la peau, remplie d'un nombre de vaiſſeaux ſanguins, nerveux & limphatiques ; ainſi, tout-à-coup, elle attaquera l'ardeur de toutes ces parties ; elle s'inſinuera dans le corps, humectera les ſolides deſſéchés, ainſi que le ſang, les liqueurs, & toutes les autres humeurs épaiſſies ; tous les pores ſont autant de canaux qui lui ouvrent des milliers de routes pour parvenir juſqu'au centre, & aux parties les plus détournées & les plus enveloppées. Tant de petits ruiſſeaux d'eau qui pénètrent & furètent par-tout, n'ont-ils donc aucune peſanteur ? & comment ne s'attendra-t-on pas à voir bientôt couler à fond ce corps ſi chargé

d'eau, qu'il en devient quelquefois trop pesant? le temps de cette précipitation sera plus ou moins retardé, selon le dégré de desséchement de la peau, & de toutes les autres parties tant solides que liquides; ces divers dégrés de desséchement exigeant des espaces de temps plus ou moins longs, & opposant plus ou moins de résistance à l'effort de l'eau, qui ne peut pénétrer au centre qu'après avoir brisé toutes les clôtures, rompu toutes les digues, & nettoyé tous les passages; mais que cette précipitation au fond du bain soit prompte ou retardée, elle sera toujours le produit de la pesanteur du liquide insinué dans le corps, & en cela les règles de l'hydrostatique seront également suivies.

L'air n'aura pas plus de privilège dans l'événement de la précipitation à fond, que dans le surnagement, les raisons en ont été dites; & on ne peut lui accorder qu'une très-légère participation à l'augmentation du poids total du corps; l'on doit même observer de plus, que dans le nouvel état du corps malade, l'évacuation de l'air par les voies ordinaires en diminue la quantité; de sorte que la légère augmentation de poids que paroît acquérir cet air restant, par l'humide qui s'incorporera avec lui, sera contre-balancé par la soustraction du poids de

l'air

l'air évacué, au moyen de quoi l'air ne pourra abſolument être compté pour rien dans cette opération de la précipitation au fond du bain lorſqu'il n'y a point eu d'enflure; & dans le cas d'enflure précédente diſſipée, la condenſation de cet air, de concert avec tout l'humide reſtitué, contribuera à la ceſſation du ſurnagement, & tant qu'il aura ceſſé d'augmenter le volume du corps; & il en ſera de l'effet de la légéreté de cet air, ce que nous en avons déja dit plus haut.

Si on compare la peſanteur de l'air avec celle de l'humide, on ſaura que le poids de l'air n'eſt à celui de l'eau, d'après les expériences des ſavans, que comme 1 à 630 ou 620 environ. Or toutes les parties du corps ſont remplies d'humide: comment donc ne pas attribuer le ſurnagement à la privation ou ſouſtraction de la partie la plus peſante? diſons donc que toutes les parties du corps humain, & tout ce qu'il renferme, concourent à ces deux opérations par la ſouſtraction ou la reſtitution de l'humide néceſſaire; & que ſi quelqu'une peut être ſoupçonnée de n'y pas contribuer par ſa peſanteur, ou par ſa légéreté, ce ſera ſans contredit l'air. Je crois l'avoir ſuffiſamment prouvé contre ma première aſſertion, qui par la facilité qu'elle me préſenta dans l'explication de ce ſymptôme, m'avoit

induit en erreur, d'où il ſuit qu'en la page 481 (de mon *Traité*, 1er *vol.* 4e *édition*,) au lieu de dire qu'il a fallu tant de temps pour pouvoir condenſer l'air, que cet air étoit trop raréfié pour être condenſé en un moindre eſpace de temps, & que c'eſt en condenſant cet air que l'on a reſtitué au corps ſon premier poids; il auroit fallu dire ſimplement, (comme je l'ai dit enſuite, *page* 482, trop en bref,) que la ſéchereſſe de la peau, des membranes & des nerfs, la contraction univerſelle, la roideur des ſolides, le deſſéchement des liqueurs & du ſang, étoient telles, qu'il a fallu tant de temps à l'eau pour ſe faire jour, & pour rendre au corps ſon premier poids par la reſtitution de l'humide néceſſaire. Rien, en effet, de plus avéré que la facilité & la vîteſſe prodigieuſe avec laquelle l'air raréfié ſe condenſe par l'attouchement de l'eau froide.

D'après tout ce que je viens de dire, mon expérience eſt parfaitement d'accord avec les règles de l'hydroſtatique: règles certaines & invariables; règles toujours infaillibles partout, en tout temps, & en toutes matières qui y ont rapport. Bien loin donc de rejetter ces principes de l'hydroſtatique, à l'exemple de M. Brun, ce ſont les armes que je viens oppoſer aujourd'hui à mes adverſaires; elles

ſont ſeules capables de les terraſſer ; & dès-lors que le ſurnagement ſera prouvé, principalement ſans enflûre, les principes de l'hydroſtatique prouveront les cauſes de ce ſurnagement, la ſolidité de mon ſyſtême, & celle de la méthode humectante & rafraîchiſſante. Si le Journaliſte des Savans eût été Médecin (*a*), ou Phyſicien, comment auroit-il oſé prétendre que le corps racorni préſentant moins de ſurface, il devroit s'enfoncer, & qu'étant relâché par l'eau du bain, il devroit ſurnager. Si le ſurnagement, ou l'enfoncement dans l'eau, ne pouvoient être produits que par la ſurface du corps, il auroit raiſon ; mais un bon Phyſicien ne peut ignorer qu'ils ſeront toujours le produit du volume du corps par ſa peſanteur, & que ſi cette peſanteur diminue plus que le volume, le ſurnagement eſt de toute néceſſité ; mais que ſi la peſanteur vient enſuite à augmenter, l'enfoncement eſt inévitable. Tels ſont les principes, telles ſont les leçons dictées par la raiſon, telle eſt l'expérience ; comment un ſavant peut-il les ignorer ?

Attribuer, comme il fait, ce ſurnagement aux mouvemens du malade, & les regarder

---

(*a*) Journal des Savans, *octobre* 1761.

comme équivalens à ceux des nageurs ; ce n'eſt pas apprécier les uns & les autres ; c'eſt fermer l'œil pour ne pas appercevoir la différence du malade en queſtion, & des nageurs. Le nageur ne ſurnage point, il eſt entièrement immergé à la tête près, & couché de toute ſa longueur ; entretenant le plus qu'il le peut ſon corps dans une ſituation preſque horiſontale. S'il ſe contente de ſe débattre dans l'eau par des mouvemens irréguliers, comme peut faire un malade dans ſon bain, la partie la plus peſante de ſon corps lui fera bientôt perdre ſa poſition, & il fera comme tant d'autres qui ſe noient en ſe débattant beaucoup ; mais ſon ſecret eſt d'entretenir ſa poſition preſque horiſontale, & de faire gliſſer ſon corps par l'effet de certains mouvemens réguliers, comme l'on feroit gliſſer une pièce de bois qui ſeroit plus peſante que l'eau, & qui couleroit à fond, ſi l'on ceſſoit de l'aider. Que l'on compare avec préciſion ce nageur au malade ſurnageant, l'on reconnoîtra bientôt ſon erreur ; mais bien plus, ſi le malade ne ſe donne aucun mouvement. Le Journaliſte ignore donc que ceux qui ſe débattent le plus dans l'eau ſont les plus mauvais nageurs. Si ce même Auteur ne trouve le ſurnagement poſſible que pour quelques ſecondes, c'eſt parcequ'il ne connoît d'autres

causes que les débats, & les mouvemens; mais en le renvoyant aux principes de l'hydrostatique, il apprendra que le surnagement subsistera autant de temps que la pesanteur spécifique d'un corps quelconque se trouvera plus foible que la pesanteur spécifique de l'eau. Que si ces deux poids sont égaux, le nagement entre deux eaux subsistera; de même que ce nagement ne cessera qu'au moment de la cessation d'égalité; & qu'enfin ce qui produira l'augmentation & la diminution du poids du corps dans ces divers états, ce sera la présence ou l'absence d'une plus grande quantité d'humide; & que l'augmentation ou la diminution du volume du corps seront le produit de la raréfaction, ou de la condensation de l'air & des liqueurs, ce qui ne peut être contesté dans le cas dont il est ici question. Si le Journaliste de Trévoux suppose que chez quelques malades surnageans il y a contraction des muscles capable d'augmenter le volume du corps, l'on dira alors que l'augmentation ou la diminution du volume du corps seront quelquefois le produit de la raréfaction ou condensation de l'air & des liqueurs, & quelquefois aussi de la contraction ou cessation de contraction des muscles; ce qui sera toujours conforme aux règles de l'hydrostatique.

D'après ces réflexions je demande à ces deux Journaliſtes, ſi l'abbé Bermond (cité par M. la Brouſſe dans mon Traité, 2[e] *vol.* 4[e] *édit. pag.* 277.) auroit ſurnagé. La réponſe ne peut qu'être affirmative, parcequ'il eſt clair qu'il ne pouvoit ſe précipiter au fond. En effet, quelque deſſéché qu'il fût, ſon corps, réduit à une peſanteur de 40 liv. étoit encore bien équivalent à un volume de trois quarts de pied cube, & le pied cube d'eau peſe environ 70 l. ce qui donne 52 liv. $\frac{1}{2}$ pour les trois quarts; d'où il ſuit qu'étant plus léger de 12 liv. $\frac{1}{2}$ au moins, que le volume d'eau dont il auroit occupé la place, il n'auroit pas pû occuper la place d'un pied cube d'eau; il auroit donc ſurnagé, ne s'enfonçant que pour occuper la place d'un volume d'eau d'une peſanteur égale à la ſienne. Pourra-t-on dire ici que ce ſurnagement ſera l'effet d'une légéreté produite par la ſeule raréfaction de l'air? cela ſeroit de la dernière abſurdité, & c'étoit-là mon erreur. En la reconnoiſſant je me hâte de la réparer; l'intérêt de la matière, & plus encore celui des humains, à qui ceci peut devenir ſi utile, l'ont exigé de moi.

Je reprends le détail de mes obſervations, & j'ajoute au récit des deux cures que je vien[s] de citer, celui d'une troiſième & d'une q[ua]-trième du même genre, faites à Paris fo[...]

yeux de mes adverſaires, que je pourrois aſſocier à un plus grand nombre, ſi je ne craignois de bleſſer trop profondément l'amour-propre de ceux qui me les ont procurées, en ſe conduiſant à l'aveugle, & par les faux principes *de relâchement*, auxquels ils ſont toujours plus aſſervis. La première regarde une Demoiſelle de quatorze ans, penſionnaire au Couvent des Dames de S. Avoie, (Mlle le Tellier.) Cette jeune Demoiſelle, d'un tempérament maigre & ſec, fut attaquée tout-à-coup de douleurs dans les cuiſſes & dans les jambes, qui ſe réveilloient ſouvent avec plus de force la nuit & le jour, & pour leſquelles on fit quelques remèdes extérieurement, mais ſans fruit. Les douleurs augmentant, on s'occupa plus ſérieuſement d'en deviner la cauſe; on accuſa le ſcorbut, & alors on crut avoir trouvé le ſpécifique. Les anti-ſcorbutiques furent donc employés ſans ménagement: le mal augmenta, & les jambes ſe contractèrent; ce qui raſſura les Médecins, attendu l'affinité de cette contraction avec celle que l'on obſerve chez les ſcorbutiques; & delà on conclut qu'il falloit inſiſter ſur les ſpécifiques connus. Le vin de Demouret vint remplir ces vues, & on le prodigua. La contraction des jambes devint alors ſi forte que la paralyſie fut totale; la malade perdit les

jambes, ne marcha plus, & fut déclarée incurable. A cet état fâcheux il survint de nouveaux maux ; la poitrine & le ventre, irrités par ces remèdes incendiaires, s'échauffèrent considérablement, & firent craindre pour la vie. La tête ne fut pas à l'abri de cette irritation ; le sommeil disparut ; l'esprit s'égara par intervalle ; la malade avoit par fois des petites vivacités qui annonçoient l'érétisme du cerveau ; enfin tout étoit dans l'agacement, & le désordre étoit extrême. Deux personnes de considération, à qui cette Demoiselle avoit été confiée, allarmées de son état, me firent l'honneur de me consulter. Je fus dans son couvent ; & après avoir examiné la paralysie, & après m'être informé de tout ce qui l'avoit précédée, je découvris que le premier symptôme du mal provenoit des efforts impuissans que la nature avoit faits dans la première éruption menstruelle ; que la matrice peu flexible s'y étoit refusée ; le sang, heurtant en conséquence avec plus de force sur ce viscère, avoit produit des irritations, lesquelles s'étoient communiquées ensuite sur les attaches & les cordons de la matrice, & avoient procuré ainsi les premières douleurs dans les cuisses ; que celles des jambes avoient été la suite des premières, & provenoient encore du même agacement ; & que la mé-

priſe du Médecin, dans ce premier début, étoit la cauſe de tous les accidens; de ſorte que l'affection ſcorbutique, prétendue, étoit le fruit de la première faute; & qu'enfin le total de tout ce qui ſe préſentoit à mes yeux, devoit être inculpé à l'inexpérience des Médecins, car il y en avoit eu pluſieurs.

Tel fut le tableau que me préſenta cette maladie. Mon prognoſtic fut en faveur d'une guériſon aſſurée, après avoir établi pour cauſe le *racorniſſement*, celui pour lequel je plaide en ce jour.

Dès ce moment on changea de régime; on ſupprima tout remède: on donna de l'eau de veau; on baigna la malade, & on la guérit en quelques mois de ſa paralyſie & de ſa prétendue affection ſcorbutique. Mlle le Tellier ſurnagea dans le bain, elle s'y enfonça enſuite; on lui mouilla la tête avec de l'eau froide, & le rétabliſſement des fonctions du cerveau ſuivit de près celui de tout le corps. On peut conclure de cet exemple, & d'un millier d'autres de cette eſpèce, qu'un Médecin qui verroit le ſcorbut par-tout, ſeroit bien plus dangereux que celui qui verroit le *racorniſſement* par-tout: celui-là tue ſes malades; l'autre, au contraire, en ſe trompant, ne peut devenir meurtrier.

En voici un autre qui tout auſſi oppoſé au

racorniſſement, attribue ſes effets à ceux du rhumatiſme, & ſe conduit en conſéquence; voyons ce qu'il nous apprendra. M. Perrot de S. Ange, Avocat-Général de la Cour des Aides, me conſulta peu de temps après mon arrivée à Paris. Ce Magiſtrat, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament fort & robuſte, étoit alors privé de l'uſage de ſes mains & de ſes pieds, par la contraction douloureuſe des doigts de ces deux extrémités, que l'on attribuoit au rhumatiſme. Par le récit du malade, j'appris que de légers ſymptômes vaporeux avoient précédé le mal, & que c'étoit après l'uſage de beaucoup de remèdes ſudorifiques, que les doigts des deux extrémités s'étoient ainſi contractés; de ſorte que ce ſymptôme étoit l'effet du traitement, d'où je conclus encore que M. Perrot devoit être placé au rang des mutilés & des victimes de la mépriſe. Il quitta ſon régime, pour en prendre un tout différent; il s'humecta beaucoup, tant intérieurement qu'extérieurement, & il guérit comme tant d'autres. Je m'arrête là, & je déclare que c'eſt dans la crainte de nuire à des confrères, que je reſpecte infiniment; mais dont la converſion me tient trop à cœur, pour avoir voulu garder le ſilence ſur cet article. C'eſt dans ces vues que je prends la liberté de dévoiler leurs erreurs, & que

je leur fais part avec zèle & générosité de toutes mes découvertes, n'ayant jamais prétendu me les réserver, encore moins en faire un vil usage. Je passe à de nouveaux effets du *racornissement*; je les leur offre pour une nouvelle preuve du desir que j'ai de les instruire.

Racornissement de l'épine du dos.

Toutes les fois qu'il y aura roideur dans le systême nerveux, le cours des liqueurs sera gêné dans les circonvolutions des vaisseaux, & là il s'y formera des irritations plus ou moins fortes, suivant le dégré de rétrécissement du calibre, & ces irritations produiront le spasme nerveux. Toutes les parties du corps seront donc exposées à ces différens spasmes, ou contractions nerveuses, ce qui fera naître divers accidens, suivant les différentes fonctions qui en seront dérangées. Tant que ce spasme sera léger, il sera amovible, c'est-à-dire, qu'il se transportera facilement d'une partie sur une autre; c'est ce que les Médecins ont appellé improprement, jusqu'ici, *métastase des vapeurs*; parcequ'ils attribuoient ce déplacement au seul mouvement des liqueurs, tandis que ce symptôme est primitivement le produit de la tension de

la fibre nerveuſe, & que ſon déplacement eſt l'effet d'une plus grande irritation ſur une partie éloignée; & c'eſt de cette manière que les remèdes actifs, qu'on ne ceſſe de lui oppoſer, auront ſouvent le ſuccès qu'on en attend, en guériſſant le ſpaſme préſent, pour en produire un autre. Telle eſt la ſource de l'erreur des Médecins, & encore celle des malades, qui, courant au ſoulagement momentané, ſe le procurent, il eſt vrai, mais augmentent leurs maux par ces prétendus ſoulagemens, & finiſſent par ſe donner la mort. Il arrive auſſi très-ſouvent, que voulant déplacer un ſpaſme, ſoit par des topiques violens, ſoit par des remèdes internes, on augmente ſi fort le dégré d'irritation, que le ſpaſme ſe change en érétiſme, celui-ci en *racorniſſement* de la partie affectée; & alors plus de remèdes capables de le déplacer; & cette tenſion augmentant, à meſure qu'on tâche de la détruire par des remèdes irritans, devient la ſource de très-grands maux, & de plus grandes fautes encore, que l'on commet journellement dans la pratique. Les obſervations que je vais rapporter nous en fourniſſent la preuve.

En 1768, Monſieur l'évêque de Noyon, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament ſec, fut attaqué d'une douleur ſourde à la région

des reins, qui imitoit assez la lombagie. Cette douleur se soutint au même dégré pendant quelque temps, & jusques-là M. de Noyon ne fit pas beaucoup de remèdes; mais la douleur devenant plus forte, il fallut recourir au Médecin: celui-ci accusa d'abord le rhumatisme, & proposa en conséquence des sudorifiques. Le mal augmenta pour lors, & on changea le traitement: ce furent des purgatifs, & certains topiques vantés qui ne réussirent pas mieux; ce qui fit prononcer pour les Eaux minérales d'Aix-la-Chapelle.

M. de Noyon y fut transporté; il y but; on le baigna; on le doucha à différentes reprises, & on excita des sueurs considérables. On desſécha; on irrita de nouveau; on en vint aux ventouses scarifiées, & on finit, enfin, par le vésicatoire, qu'on appliqua cruellement sur l'endroit douloureux, c'est-à-dire, sur le rein, sans envisager que les cantharides ont une action déterminée sur les voies des urines, & que ces parties sont précisément celles qu'il faudroit garantir, toutes les fois qu'on emploie ce remède.

Après tant d'épreuves inutiles, Monsieur de Noyon se détermina à partir pour Paris. Le premier Médecin à qui il s'adressa, ne prononça pas d'abord sur la cause de la maladie: il fit auparavant plusieurs essais pour

s'en aſſurer; & après de mûres réflexions, il décida encore en faveur du rhumatiſme. Il ordonna la diète blanche; mais le lait donna la conſtipation, & augmenta les douleurs; le ventre ſe gonfla conſidérablement; le mal fit alors des progrès ſi rapides, que le malade perdit entièrement le ſommeil; il reſta enfin huit mois ſans pouvoir ſe coucher : mais ce qui allarma bien davantage, ce fut l'incurvation de l'épine du dos, qui parut alors un effet bien extraordinaire, & qui déconcerta le Médecin, juſqu'à lui arracher l'aveu qu'il n'entendoit rien à cette maladie; & cet aveu, ſelon moi, lui fait beaucoup d'honneur. Cette tournure de l'épine formoit une boſſe ſur un côté de la poitrine, & un enfoncement du côté oppoſé; elle ſe terminoit enſuite tout le long des vertèbres, en formant un ʒ. Ce phénomène devint bientôt le ſujet des méditations de pluſieurs Médecins & Chirurgiens, tous plus célèbres, qui furent conſultés tour-à-tour; & chacun prononça ſuivant ſes idées. Peu content de tous ces différens conſeils, on écrivit à l'Etranger. M. de van-Swieten donna le ſien. Parmi le nombre de ces avis, il y en eut un qui entraîna les ſuffrages; ce fut celui qui prononça en faveur du *rachitiſme*. La courbure de l'épine autoriſoit aſſez cette opinion;

& il fut conclu abſolument que Monſieur de Noyon étoit *rachitique* ; par privilège, ſans doute ; car nos écoliers ſavent que le *rachitiſme* eſt une maladie de l'enfance, qui ſuit les différens dégrés d'accroiſſement du corps, & qui finit à l'adoleſcence ; mais n'importe, un Médecin *deſpote* avoit décidé la queſtion ; il avoit emporté le plus grand nombre des ſuffrages ; il n'y avoit plus rien à répliquer : il ne s'agiſſoit plus que de trouver le ſpécifique, & ce remède étoit le ſirop de Belet, que l'on donnoit en ce temps-là pour un remède infaillible. (On ſaura tout en paſſant que ce ſirop n'eſt autre choſe qu'une diſſolution du mercure par l'acide nitreux, & qu'il eſt corroſif, ainſi que je le prouverai ci-après par ſes effets.) Cette propoſition ne fut pas du goût de tout le monde : le malade lui-même s'y refuſa, & je fus appellé pour opiner après tant d'autres. J'aurois été allarmé, à l'aſpect de ce corps, ſi je n'euſſe été parfaitement inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit chez M. de Noyon, avant même que j'euſſe l'honneur de le voir. Son état m'étoit connu par le bruit que faiſoit la diverſité d'opinions des conſultans. Chaque avis avoit trouvé des partiſans ; & c'étoit à Paris, comme dans la province, la nouvelle du jour. Il y a plus ; il falloit bien ſe garder d'épouſer trop vivement

la querelle ; on auroit pu trouver ſur ſes pas des cerveaux échauffés dans les partiſans du *rachitiſme*, & plus encore du ſirop de Belet, dont on vouloit appuyer le crédit. Enfin je vérifiai moi-même le local affecté ; je m'inſtruiſis de tout ce qui avoit précédé ; & j'appris que Monſieur de Noyon avoit toujours rendu, depuis l'enfance, des urines troubles & bourbeuſes ; qu'après des travaux pénibles & des contentions d'eſprit des plus outrées, ces urines s'étoient ſupprimées ; qu'elles étoient devenues claires & limpides ; & que, depuis, les douleurs avoient paru. Cet aveu me montra d'abord la route de ce dédale, & me conduiſit juſqu'aux remèdes qu'on avoit employés mal-à-propos, & enfin juſqu'au ſirop de Belet, auquel le malade alloit être livré pour la dernière fois ; car on verra, par la ſuite de cette hiſtoire, que ce prélat reſpectable, ſi chéri de tous ceux qui ont le bonheur de le connoître, alloit être la victime de ce remède, & de ſon apologiſte. Je m'aſſurai alors que le rein droit étoit embourbé par le ſédiment en queſtion ; & que la cauſe première de cet embourbement ne pouvoit être que le ſpaſme de cette partie : la limpidité des urines n'en étoit-elle pas le ſymptôme pathognomonique ? Monſieur de Noyon me parut donc dans le cas du *racorniſſement*, lui, & ſon épine

du

du dos. Cet arrêt fut prononcé en préſence de beaucoup de perſonnes prévenues contre mon opinion ; & qui déja imbues des idées rachitiques , ne craignirent pas de me répondre , que ma médecine étoit une ſelle à tous chevaux ; à quoi je répliquai, avec toute la douceur que m'inſpiroit le reſpect dû aux perſonnes qui me tenoient ce langage, que c'étoit le même cheval que l'on me préſentoit, & que, par cette raiſon, j'étois forcé de lui offrir la même ſelle. Qu'il en coûte pour établir la vérité, & quand on a le courage de s'en déclarer l'apôtre, ne doit-on pas s'attendre à en être le martyr ?

Je ne m'en tins pas-là : j'entrai dans les détails les plus minutieux. Je fis plus : j'expoſai mon avis publiquement en le donnant par écrit, & je me retirai. Cet avis fut préſenté aux Conſultans ; il fut approuvé de pluſieurs ; ce qui détermina Monſieur de Noyon à me donner ſa confiance. Les cris des apologiſtes du ſirop redoublèrent alors ; leur prognoſtic fut très-funeſte ; on étala les merveilles qu'avoit déja opéré ce remède ; on cita des exemples & des faits. Mais où ſont ces faits, & en exiſteroit-il de cette eſpèce ? Pour le ſavoir on ſe tranſporta ſur les lieux cités, & on n'y trouva rien. Cette manœuvre indigna le malade &, je devins le maître de ſon ſort.

Monſieur de Noyon fut livré à l'eau de veau & au bain tiède. Sa boiſſon fut des plus abondantes. Son bain fut preſque continuel; car ſouffrant continuellement ſur ſon fauteuil, & ne trouvant de repos dans aucune poſition, autant valoit-il ſouffrir dans ſa baignoire. Il y paſſa donc les journées entières, & très-ſouvent les nuits, en criant, & en ſouffrant; & l'on peut dire, ſans hyperbole, que ſa ſituation reſſembloit entièrement à celle d'un criminel ſur la roue. Nous paſsâmes ainſi trois ſemaines ſans faire aucun progrès : comment gagner à ce prix la confiance? Enfin les douleurs redoublèrent, & la néphrétique ne fut plus douteuſe: la fièvre parut, on ſaigna, on reſaigna; & après cette ſeconde ſaignee l'urine ſe chargea d'un ſédiment, que l'on ſavoit être la cauſe de la maladie. La fièvre ceſſa pour lors; mais le ſédiment des urines ſe ſoutint toujours avec la même force, & on reprit les bains. Enhardi par ce ſuccès, on fut autoriſé à ſe croire dans la bonne route : on ſouffrit alors ſans murmurer, je pourrois dire avec plaiſir, & on eut bientôt la récompenſe dûe aux peines d'une guériſon auſſi pénible. Le ſédiment devint plus tartareux, des glaires & des floccons l'accompagnèrent; les douleurs diminuèrent; le malade put enfin ſe coucher : en continuant le régime il put marcher;

il dormit de même ; & par une conſtance à toute épreuve, le ventre s'ouvrit. Les évacuations furent d'une nature ſatisfaiſante. La bile, l'atra-bile coulèrent abondamment ; & dès ce moment l'épine du dos eut gagné une moitié de ſa courbure. Cette eſpèce de *relâchemens* m'annonça alors qu'il étoit temps d'évacuer, & d'entamer les embarras qui s'étoient formés dans les entrailles. Le petit-lait remplit mes vues, & ce remède opéra avec ſuccès. Les progrès devinrent chaque jour plus conſidérables ; Monſieur de Noyon ſortit, il monta en voiture ; & peu-à-peu, par des dégrés marqués par les évacuations, l'épine du dos ſe redreſſa tout-à-fait. Il n'a reſté à Monſieur de Noyon qu'un ſymptôme, pour lequel il continuera encore long-temps ſon régime ; c'eſt l'éternuement qui réveille les douleurs ; ce qui annonce un reſte de roideur, & peut-être une adhérence qui ne permet pas aux muſcles de ſe contracter librement. On pourroit auſſi accuſer un noyau calculeux dans le rein droit. Mais la théorie des embarras *ſpaſmodiques*, ne permet pas de ſuppoſer des obſtructions plus fortes que le calibre des vaiſſeaux ; & je ne crois pas que ce noyau ait pû ſe former à travers un ſpaſme auſſi conſidérable : ce ſont-là des conjectures très-probables, mais non à l'abri de toute contradiction.

Je demande à présent si le sirop de Belet auroit produit les mêmes effets que l'eau de veau & le bain chez ce *rachitique* prétendu; & si au contraire ce remède n'eût pas achevé de le détruire ? La réponse est trop affirmative pour prendre la peine d'en appeller aux effets de ce remède. Il est donc évident que M. l'évêque de Noyon en seroit mort. Il est évident aussi que les nouvelles irritations qu'il auroit procurées, auroient amené l'inflammation, celle-ci la suppuration; & alors l'ouverture du corps auroit prouvé aux Médecins que sa maladie étoit incurable, parcequ'ils ne se seroient jamais douté que l'inflammation & la suppuration fussent l'effet du traitement: c'est de cette manière que meurent la plupart des racornis méconnus; & c'est ainsi que l'ignorance s'enveloppe de son manteau; d'où naît cette extrême difficulté de parvenir au vrai (*a*).

Convaincu par plus d'une expérience que ce sirop est totalement contraire à la complication *nerveuse spasmodique*, & prévoyant qu'il produiroit de très-grands maux, si on s'y livroit avec trop de confiance, j'ai cru ne

(*a*) On vient de voir depuis peu M. le duc de Caylus passer par les épreuves de ce même martyre, & guérir par les mêmes remèdes.

pouvoir me diſpenſer d'en prévenir le Public & ſon Auteur; ce qui m'a engagé à lui adreſſer la lettre ci-après.

Lettre à Monſieur Belet.

Je viens après M. de Horne, Monſieur, non pour m'élever contre les vertus du ſirop mercuriel, mais pour vous préſenter des obſervations-pratiques qui ſerviront à apprécier ſa juſte valeur. Ces obſervations formeront, ſi vous le voulez bien, un nouveau chapitre pour la première édition que vous ferez de votre brochure anti-vénérienne, que vous pourrez intituler: *Cautelæ, & Obſervationes Clinicæ*; & quoiqu'elles ſoient contradictoires avec celles que vous avez publiées, elles rehauſſeront néanmoins le prix de votre découverte; en faiſant connoître aux Médecins les cas où il faut employer ce remède, & ceux où il faut le rejetter; & de cette manière le ſirop mercuriel conſervera plus long-temps le titre glorieux de ſpécifique.

Une jeune Dame, d'un tempérament ſenſible & irritable, fut dans le cas, l'année dernière, de recourir au ſirop de Belet. Vous l'aſſurâtes, & votre Mécène auſſi, que la bénignité du remède la mettoit à l'abri de tout orage. Elle ſuivit vos conſeils, & vous ſavez

très-bien que, peu de temps après, sa poitrine s'échauffa si fort, que la fièvre survint : elle fut inflammatoire, & il fallut plusieurs saignées pour la dompter ; ce qui vous obligea d'interrompre le traitement. J'ajouterai même, à votre gloire, que vous fûtes assez prudent pour ne pas vouloir le recommencer. Cette Dame a été traitée ensuite par la méthode que j'ai proposée, qui consiste dans le mélange des frictions & du bain, & elle est aujourd'hui rétablie.

J'en connois une seconde, du même tempérament, à qui ce sirop a produit les mêmes irritations ; & je pourrois en citer d'autres. Ces sortes de cas sont, ce me semble, une exception à la règle générale ; ils constituent par eux-mêmes ceux qui contredisent l'emploi de votre remède. Pourquoi les avez-vous tû? Ce sera donc dans les corps relâchés, ou ceux dont la fibre est assez forte pour n'être point irritable, qu'il produira les effets merveilleux que vous nous annoncez, & par contraire il en produira de funestes dans les corps secs, tendus, & crispés : les rachitiques, les scrophuleux, & presque tous les malades d'hôpitaux militaires forment la première classe ; la seconde sera remplie par les femmes Vaporeuses, & par les hommes hypocondriaques.

Comment est-il possible que ces sortes de

cas ne se soient pas présentés plus souvent à vos yeux, ou du moins à ceux du Praticien célèbre dont vous reclamez l'autorité ? Et comment celui-ci a-t-il pu s'oublier jusqu'à dire dans son enthousiasme, que ce remède nous indemnise de la découverte du nouveau monde (*a*)? Les deux personnes citées en parlent bien différemment ; & il est très à craindre que, dans peu, un plus grand nombre ne s'en loue pas davantage, car je vois déja une moitié du genre humain à qui votre remède ne conviendra pas. Je vois plus, & c'est avec regret que je vous en fais appercevoir ; je vois, dis-je, que le tempérament Vaporeux n'est devenu si commun, que depuis la découverte du nouveau monde. Comment donc votre remède pourra t-il nous indemniser à cet égard, s'il est prouvé qu'il contrarie infiniment l'Affection Vaporeuse ?

Voilà, Monsieur, mes réflexions, je les présente sans partialité, & sans avoir intention de nuire à la fortune que ce sirop vous prépare. J'ajouterai même pour votre satisfaction, que je l'ai vu réussir dans d'autres cas, & nommément chez une jeune fille *rachitique*, pour laquelle je vous fis appeller ; mais

(*a*) Voyez le certificat de M. Bouvard dans la brochure de M. Belet.

il ſera toujours vrai qu'il faut le rejetter dans la complication nerveuſe, ce qui m'oblige à le ranger dans la claſſe des pillules de Keiſer, du *ſublimé corroſif*, & de toutes les autres préparations mercurielles toujours nouvelles, & toujours de mode, qu'un Médecin prudent n'emploie jamais qu'avec connoiſſance de cauſe, & avec beaucoup de circonſpection.

Je conclus de tout ceci, Monſieur, que ſi vous perſiſtez à donner votre ſirop mercuriel pour un remède général & infaillible dans le traitement de la vérole, il aura le ſort de tous ceux qui l'ont précédé : ils ont régné les uns après les autres un certain temps, à la faveur des contradictions que leurs Auteurs ont eſſuyées : ils ont toujours réuſſi dans les hôpitaux; mais ils ont fait beaucoup de mal dans les villes; & ſur-tout ſur cette belle partie du genre humain, qui, par ſa conſtitution délicate & ſenſible, mérite d'autres égards que le commun des hommes, & ſur laquelle on n'a malheureuſement pas encore imaginé de faire les premières épreuves de ces ſortes de remèdes. Si mon zèle vous paroît indiſcret, je me flatte du moins qu'il ne vous paroîtra pas ſuſpect. Je ne déprécie point les vertus d'un remède caché pour lui en ſubſtituer un autre; & vous m'offenſeriez ſérieu-

ſement, ſi vous me ſoupçonniez de vouloir vous remplacer. J'ai l'honneur d'être, &c.

Je reviens à mon ſujet, pour apprendre à la Chirurgie que le *Spaſme Vaporeux* exige d'elle des égards, & la connoiſſance parfaite de ſes effets, ſi elle ne veut pas être comptée au nombre de nos complices. Pour cet effet, je citerai une Dame qui étant tourmentée du clou hyſtérique depuis long-temps, & ayant été traitée avec tous les anti-ſpaſmodiques, fut ſoupçonnée d'avoir un épanchement de matière entre le crâne & la dure-mère, auquel on attribua ſes douleurs : d'après cette idée, la malade fut condamnée à l'opération du trépan. On a vu à Paris en 1765, un Prémontré attaqué d'un ſpaſme très-douloureux ſur les ramifications du nerf qui ſe diſtribue ſur la lèvre ſupérieure & ſur la joue, ſubir trois inciſions tranſverſales par l'ordonnance d'un Médecin fameux, qui ne manqua pas de publier en ſon temps cette belle opération. L'exemple de celui-ci en ſéduiſit un ſecond à Dijon. J'en ai découvert un troiſième à Lyon, & nombre d'autres ailleurs, qui ont ſubi des opérations ſemblables en différentes parties de leur corps. Tous ces malades portent ſur leur viſage les marques d'une confiancedonnée au haſard, ou au bruit d'une réputation

du moment ; & tous me demandent aujourd'hui des ſecours. J'ai déja cité, dans mon Traité des Vapeurs, une autre malade, qui, étant ſujette depuis long-temps aux douleurs les plus cruelles de l'odontalgie hyſtérique, perdit ici onze dents, & ſubit, par ſurcroît, une opération ſur l'os de la mâchoire, où les Chirurgiens croyoient trouver une carie. Ce dernier exemple eſt très-commun ; mais en voici un que l'on peut regarder comme neuf en tout genre, & qui mérite d'être expoſé ici avec détail.

Etant à Lyon, en 1763, pour Madame de Cligny, déja citée pluſieurs fois, je fus appellé en conſultation pour Mlle Roux, fille cadette à M. Roux, négociant, chez laquelle je trouvai deux Médecins aſſemblés, & un des Chirurgiens de cette ville, d'une réputation bien méritée. Ces trois conſultans étoient à délibérer ſur l'opération de la néphrotomie, & Mlle Roux étoit le ſujet ſur lequel on devoit opérer. Cette demoiſelle, âgée de 18 ans, ſouffroit depuis pluſieurs mois d'une douleur fixe ſur le rein droit, pour laquelle on employa d'abord pluſieurs topiques adouciſſans, qui n'eurent aucun ſuccès. On ſaigna, on reſaigna juſqu'aux mouvemens convulſifs; mais la douleur ſe ſoutint toujours avec la même force. On ſoupçonna pour lors un em-

barras dans le rein, & on se décida pour le vésicatoire. Le mal augmenta considérablement après cette application. On en fit une seconde; celle-ci n'étant pas plus efficace, on fit faire un seton, & dès ce moment la jeune demoiselle fut livrée aux convulsions les plus terribles. On suspendit enfin toute tentative chirurgicale, pour se livrer aux remèdes antihystériques. La dose de ceux-ci ne fut pas ménagée; mais les convulsions continuèrent, & le danger commençoit à devenir très-pressant. Que faire dans cet état? Les Médecins furent embarrassés; mais la Chirurgie, plus fertile en ressources, offre toujours des expédiens aux Chirurgiens qui croient tout savoir, & qui ne doutent de rien. Celui-ci auroit même rougi de son insuffisance; & profitant du silence des deux Médecins ses adjoints, il prononça pour l'opération de la néphrotomie. Il plaida si bien sa cause, qu'il persuada les assistans & la famille; & alors il n'y eut plus qu'un avis en faveur de cette opération. Le rendez-vous fut pris au lendemain à dix heures du matin; mais la nuit, dit-on, porte conseil. Un parent allarmé de l'état de cette demoiselle, encore plus des projets du Chirurgien, vint troubler la sécurité de la famille. L'heure donnée arrive: on s'assemble; on prépare l'appareil, & l'on va porter l'instrument

dans le rein de cette pauvre innocente, lorſque le parent en queſtion demande du délai, & m'appelle au conſeil.

J'arrive ſans trop ſavoir ce que j'avois à faire, & à la vue de l'appareil je me trouve inſtruit de ce dont il s'agit. Quelle fut ma ſurpriſe ! on me fait le récit de la maladie ; j'en découvre la cauſe, & je me vois forcé de prononcer contre les trois avis. Je donnai donc le mien ; mais ce fut avec toute la modeſtie qu'exigeoit une pareille commiſſion. Néanmoins je fus hué, diſons mieux (dans une conſultation auſſi tranchante, on peut trancher le mot,) je fus inſulté. Juſque-là je connoiſſois la rigueur des contradictions médicinales, & toutes les peines de la diſpute ; mais je ne connoiſſois pas les outrages. Ce jargon, peu commun, m'irrita ; mais mon ame & mon cœur n'en devinrent que plus ſenſibles. Je m'attachai donc à conſoler la patiente. Je me déclarai, en ce moment, ſon défenſeur & ſon ſoutien. Pour cet effet, je repris le détail de ſes maux ; je répétai mes inſtructions à la famille ; je prouvai clairement que la douleur primitive étoit ſimplement l'effet du ſpaſme, que de très-petits ſecours auroient détruit dans ſon principe, ſi on avoit ſu les employer ; que cette douleur avoit augmenté enſuite par l'effet des véſicatoires & du ſéton ;

que les anti-ſpaſmodiques & les nombreuſes ſaignées avoient procuré les convulſions; que l'augmentation de tous les ſymptômes avoient été le fruit du traitement; que le cruel avis qui avoit prononcé pour l'opération de la néphrotomie étoit la ſuite de la première erreur, & qu'il ne s'agiſſoit, enfin, que de revenir ſur ſes pas, pour trouver le fil du labyrinthe dans lequel on s'étoit égaré.

Je fis obſerver encore que cette douleur avoit été précédée par les ſymptômes de l'hyſtéricité la plus marquée. La diminution des règles, les coliques qui les accompagnoient toujours, les vents, la tenſion du ventre, & l'abondance des urines claires & limpides me le certifioit. Je perſuadai enfin, & me chargeai du ſoin de la cure.

Mlle Roux fut plongée le même jour dans un bain froid (nous étions au mois d'août.) L'eau du bain s'échauffa en peu de temps, & il fallut la renouveller pluſieurs fois dans l'eſpace de douze heures qu'elle reſta dans le bain pour la première fois. Cette première épreuve ne fut pas ſans ſuccès; les douleurs diminuèrent & les convulſions ceſsèrent. On revint au même remède le lendemain: l'eau du bain s'échauffa encore par la ſeule chaleur du corps, & les douleurs furent moins vives; la malade dormit. Le troiſième jour, même

remède, & même ſuccès. Au huitième enfin les douleurs diſparurent tout-à-fait, & la guériſon fut aſſurée. La boiſſon fut abondante, les lavemens d'eau froide ne furent pas épargnés; & au bout de trois ſemaines Mademoiſelle Roux fut ſi bien guérie, qu'elle fit avec moi le voyage de Lyon en Languedoc, où elle fut trouver ſa famille. Mon récit eſt effrayant; il paroîtra même ſuſpect à pluſieurs. En ce cas la famille de Mademoiſelle Roux offre à mes incrédules de leur en fournir les preuves. J'offre à mon tour les certificats des trois conſultans; car je n'imagine pas, que ſi je le leur demandois, ils euſſent le courage de nier le fait & tout le contenu de cette hiſtoire.

M. Preſſavin, établi ſur les lieux, le connoît parfaitement; c'eſt ce qui l'a rendu, ſans doute, à demi-partiſan de ma méthode, préférant de ſe trouver en contradiction avec ſon ſyſtême. Mais je ne crois pas qu'il ſoit inſtruit d'un autre fait de cette eſpèce, que voici.

Une fille hyſtérique, dont j'ai oublié le nom, demeurant à Lyon, rue Mercière, chez un tireur d'or, fut attaquée dans le même temps d'un ſpaſme douloureux, qui s'empara des nerfs optiques, & pour lequel on employa d'abord toute ſorte de remèdes connus. Cette douleur augmentant, on appella le Chirur-

gien, qui employa les véſicatoires. On les appliqua derrière les oreilles : on irrita les douleurs, & la vue s'obſcurcit. A ces remèdes on ſubſtitua le cautère ; on revint enſuite aux véſicatoires ; on appliqua des ſangſues ; & après ces nouvelles épreuves, la malade perdit la vue entièrement. Les nerfs optiques étoient ſi contractés, que le globe de l'œil étoit renverſé en arrière ; la prunelle étoit cachée ſous la paupière ſupérieure ; ce qui, en me montrant le *racorniſſement* de ces parties, me fit eſpérer de guérir la malade. J'employai ſur le champ le bain tiède & la douche d'eau froide ſur la tête. Ces deux remèdes réuſſirent ſi bien qu'en peu de jours ils emportèrent les douleurs, & rendirent la vue à cette aveugle. (*a*)

Je terminerai ces détails par quelques réflexions, au ſujet du bain froid ; & je dirai que ſi j'ai employé ici le bain tiède, c'eſt à raiſon du ſpaſme, qui occupant la partie ſupérieure du corps, auroit été contrarié par le bain froid, & par le reflux du ſang ſur la partie ſouffrante. C'eſt par les raiſons contraires que la douche d'eau froide a ſi bien réuſſi. Je

---

(*a*) Je viens d'apprendre que la Demoiſelle en queſtion eſt actuellement à Paris, logée chez M. Durenton, éventailliſte, rue Frepillon. Elle ſe nomme *Ballaquay*.

répéterai encore qu'il ne faut employer le bain froid que dans le cas où la raréfaction des liqueurs sera démontrée, & qu'elle sera bien au-dessus de la tension de la fibre, ce qui n'est pas fort commun; & dans tous les autres cas il faut recourir au bain tiède; c'est celui qui est marqué au dégré 26 du thermomètre de M. de Reaumur.



RACORNISSEMENT.

RACORNISSEMENT

DES PARTIES INTERNES.

Après avoir montré les effets du racorniſſement dans les parties les plus éloignées du centre, il ne nous reſte plus qu'à le découvrir dans celles qui en ſont les plus rapprochées : ce ſeront les viſcères, & par préférence ceux qui, plus expoſés par leurs fonctions à l'action trop vive des humeurs acrimonieuſes, & à celles des remèdes irritans, ſouffriront des plus grandes irritations, ſe criſperont & ſe racorniront ; c'eſt-à-dire, que leur contraction en exprimera peu à peu tout l'humide, étranglera les vaiſſeaux qui les arroſent, & les laiſſant ainſi au dépourvu, obligera ſouvent leur enveloppe à ſe ſéparer du vivant. Les membranes internes de chaque viſcère ſeront donc expoſées aux effets de ce racorniſſement ? les anatomiſtes peuvent nous en fournir les preuves les plus évidentes. Qu'on liſe leurs ouvrages, on y verra que l'ouverture du crâne de pluſieurs maniaques a montré plus d'une fois, des adhérences invincibles des meninges avec le crâne & le

cerveau. Celui du maniaque de Montpellier cité par le premier de mes antagoniſtes. (Voy. le *Traité des Vapeurs*. 1er. vol. 4me. édit. pag. 498.) a montré, ſelon lui, *des ſolides deſſéchés*, *un ſang viſqueux*, *un cerveau ferme & compact*. La poitrine, affectée du même vice, a montré encore plus d'une fois, des adhérences des poumons avec la plèvre, & de celle-ci avec les muſcles intercoſtaux. Elle a montré auſſi des poumons flétris, deſſéchés & racornis. (*Ibid pag*. 222.) Combien de fois, le foie, la rate, le pancréas, les glandes du méſantère, l'eſtomac & les entrailles, ont-elles été trouvées dans ce même état? les ovaires & la matrice auſſi; & enfin les litotomiſtes nous diront que la veſſie des calculeux leur préſente tous les jours les effets de ce racorniſſement. J'ajouterai que cette expreſſion leur eſt devenue ſi familière que perſonne ne s'eſt aviſé juſqu'ici de la conteſter. Ces obſervations anatomiques ſont aſſurément plus que ſuffiſantes pour réaliſer ma comparaiſon; mais elles ne perdront rien de leur valeur, ſi je les aſſocie à celles que le corps vivant me fournit.

En 1766, Madame de Lacoré, Intendante de Franche-Comté, vint à Paris pour me confier ſa ſanté qui étoit alors bien délabrée. L'enſemble de tous les maux dont elle

étoit tourmentée, depuis bien des années, se réduisoit aux symptômes de l'affection nerveuse la plus caractérisée, à laquelle se joignirent d'abord des obstructions au foie. Le clou hystérique étoit celui qui la fatiguoit le plus : cette douleur étoit quelquefois si vive, qu'elle attiroit les mouvemens convulsifs, & ceux-ci étoient souvent des plus forts. A ces symptômes s'en joignoit un autre non moins terrible, c'étoit une douleur fixe au pylore avec un sentiment de chaleur, âcre & brûlant, que la malade appelloit *le fer chaud*. La faim canine accompagnoit tous ces accidens, & les règles étoient dérangées: tel étoit l'état de Madame de Lacoré, quand elle arriva à Paris.

En remontant à l'origine du mal, j'appris que la malade avoit été attaquée de la jaunisse dans sa plus tendre jeunesse, pour laquelle on employa d'abord tous les désobstructifs connus, qui n'eurent aucun succès, lorsqu'enfin un empyrique, nommé *Cigogne*, la guérit avec un certain élexir qu'il appelloit *huile de Vénus*. Ce rétablissement conduisit la malade jusqu'à l'âge de puberté, & au temps du dévéloppement de la matrice; & alors il parut des symptômes spasmodiques que l'on traita suivant l'usage; de sorte que les régles furent dérangées entièrement: la

ſanté de Madame de Lacoré ne fut plus alors qu'une convaleſcence continuelle, qui étoit ſuivie & précédée de mille maux divers, ce qui l'obligea à chercher des ſecours. Elle fut à Genève dans cet état pour y faire des remèdes: elle y reſta dix-huit mois. Je ne détaillerai pas ici le nombre ni l'eſpèce de ceux qu'elle prit dans cette époque, mais je dirai, ſans hyperbole, que la liſte qu'elle en a apportée de Genève eſt effrayante. Ce fut après avoir payé ce dernier tribut à la pharmacie, qu'elle eut recours à moi.

A ce récit, il ne me fut pas difficile de découvrir la cauſe de la maladie, il n'étoit que trop viſible que l'empyrique (*Cigogne*) lui avoit donné naiſſance, & que le Médecin de Genève l'avoit portée à ſon plus haut dégré. Il étoit démontré auſſi que le genre nerveux ſouffroit; mais les embarras du foie formoient une complication trop évidente pour n'en pas craindre les ſuites; ce qui m'empêcha de prognoſtiquer auſſi favorablement que je l'aurois fait, ſi l'affection nerveuſe eût été la ſeule cauſe à combattre. Les indications ne furent pas moins les mêmes à remplir. Il falloit relâcher les nerfs: le parchemin paroiſſoit ici trop ſec & trop ridé, pour ne pas s'occuper à l'humecter, en jettant dans le ſang tout l'humide qui lui avoit été enlevé par

deux traitemens auſſi contraires : pour cet effet, j'employai le bain tiède & tous les humectans connus. Le premier effet de ce régime fut d'emporter les convulſions, & de diminuer la violence des ſymptômes hyſtériques. Enhardi par ce ſuccès, on marcha avec plus de fermeté dans la nouvelle route ; on doubla la doſe des humectans tant en boiſſons qu'en bains ; la malade ſe condamna elle-même à reſter huit heures par jour dans l'eau, & après pluſieurs mois de ce traitement le ventre s'ouvrit : les évacuations furent conſidérables, & d'un caractère qui annonçoit le dégorgement du foie & de la véſicule, puiſqu'elles entraînèrent des pierres biliaires, & en grand nombre : mais une d'elles, d'une forme triangulaire, & la plus conſidérable par ſon volume, procura des ſymptômes effrayans ; ce fut une hémorrhagie qui mit la malade en danger : je recourus aux aſtringens ; les entrailles s'y refusèrent ; ce qui me décida en faveur d'un remède tout oppoſé, qui en ne contrariant point la grande ſenſibilité des fibres, me parut devoir opérer avec ſuccès, en conſolidant le vaiſſeau ouvert ; ce fut la gomme arabique qui réuſſit parfaitement.

Nous revînmes alors au bain & aux boiſſons ; les évacuations reparurent, & avec

elles un morceau de la membrane interne du *duodenum* qui ſe déchira, & ſortit par les ſelles. Celui-ci fut ſuivi d'un ſecond & de pluſieurs autres, qui en rappellant l'hémorrhagie, nous obligèrent de ſuſpendre de nouveau nos opérations, & de recourir à la gomme arabique, qui réuſſit encore avec un ſuccès marqué. Nous prîmes donc du repos; après quoi nous revînmes au bain & à la boiſſon, & les évacuations reparurent. Ce ne fut plus alors des membranes, ni du ſang, mais des pierres de la nature du gravier : ce qui nous préſentoit une nouveauté, dont il fallut chercher la cauſe. Pour me rendre raiſon de l'origine & de la nature de ces pierres, j'imaginai qu'elles avoient été formées dans le *pancréas*, & par le même méchaniſme que les pierres biliaires avoient été formées dans le foie, ou dans la véſicule. L'analogie du ſuc pancréatique avec la ſalive, autoriſoit d'autant plus ma façon de penſer, que celle-ci fournit communément des pierres de cette eſpèce, ce qui me ſervit à l'explication du phénomène. Les évacuations finirent enfin: le fer chaud diſparut; & il ne reſta plus alors que quelques légers ſymptômes ſpaſmodiques qui accompagnoient toujours le temps critique, & qui paroiſſoient viſiblement en ſuſpendre le cours. J'en cherchai long-temps

la raiſon; lorſqu'enfin je crus l'avoir trouvée dans l'extrême raréfaction des liqueurs qui circuloient dans la matrice : la ſortie impétueuſe des vents par ce viſcère me le prouva ; & alors je recourus au demi-bain froid, ou au bain de fauteuil. J'engageai même la malade à en faire uſage dans le temps de l'écoulement ; ce qu'elle fit avec un ſuccès ſi marqué, que cette évacuation fut rétablie à cette époque. La chaleur des entrailles & celle de la matrice étoient ſi grandes, que l'eau du bain s'échauffoit en peu de temps, & faiſoit monter le thermomètre au dégré 28 ; ce qui obligeoit de renouveller ſouvent la froidure de l'eau ; & par cette dernière manœuvre, on vint à bout d'éteindre tous les ſymptômes.

Toutes les carnoſités que la malade a rendues ſont précieuſement conſervées dans l'eau-de-vie, & on obſerve là le racorniſſement dans tous ſes dégrés, puiſqu'on les voit rapétiſſées, & ſi durcies, qu'elles reſſemblent à du cuir ; mais ſi on les retire de la liqueur, & qu'on les faſſe macérer dans l'eau froide, on les voit en peu de jours reprendre leur première forme, leur volume, & leur ſoupleſſe membraneuſe, *& vice versâ*. La même expérience produit les mêmes effets ſur celles que Mademoiſelle Authemant (Voy.

le *Traité des Vapeurs* 1ere. Obf.) a rendues jadis par la veffie; ce qui fournit la démonftration la plus complette du racorniffement en queftion. Mais de quelle manière & par quels effets ces membranes fe font-elles détachées ainfi du vivant? c'eft fur quoi je m'arrête ; & je dis, que chez Madame de Lacoré il y avoit eu précédemment un agacement confidérable dans le *duodenum*, par les vives irritations des remèdes brûlans, dont elle avoit fait ufage dans le principe de fa maladie, ce qui avoit froncé les fibres, & les avoit enfuite crifpées. Le canal *cholidoque* avoit par conféquent fouffert des étranglemens plus ou moins forts, fuivant le dégré du fpafme ; l'écoulement de la bile en avoit été gêné & même intercepté. De-là les engorgemens du foie & de la véficule; & enfin la congeftion de la bile dans les environs du conduit, & dans l'interftice des tuniques du *duodenum*, ou dans le tiffu cellulaire : (car les anatomiftes fçavent que l'infertion du canal *cholidoque* ferpente à travers les membranes de cet inteftin) la bile ainfi arrêtée s'y eft épaiffie & a formé des pierres : celles-ci ont diftendu les membranes, qui, toujours agacées par les mêmes remèdes, fe font enfin racornies & féparées, & ont formé enfuite le kifte, qui a fervi d'enveloppe aux concrétions

pierreuſes. L'enſemble de cette collection a donc fourni la tumeur, la douleur & le fer chaud, & a produit tous les déſordres de la digeſtion. Cette tumeur approchoit déjà du ſquirrhe, elle ſeroit même devenue telle par le ſeul effet d'un plus grand deſſéchement des parties, & par celui des remèdes irritans, ſi le véhicule aqueux & l'abondance des boiſſons ne l'euſſent ramollie & toutes les parties des environs. Ce ramolliſſement leur a reſtitué leur forme & leur ſoupleſſe; & les pierres biliaires qui y étoient contenues, faiſant continuellement effort pour briſer leurs entraves, ſoit par leur poids, ſoit par le torrent de la bile qui arrivoit du foie, ont percé l'enveloppe. Tel fut le méchaniſme de cette évacuation ſalutaire qui ſauva la vie à Madame de Lacoré. Cette enveloppe ainſi déchirée, a dû ſe ſéparer enſuite par l'effet du même remède, & a dû entraîner auſſi tout ce qui étoit racorni de cette membrane interne du *duodenum*, & celle des autres inteſtins; car la quantité de ces membranes rendues eſt trop grande pour ne pas ſuppoſer que chacun d'eux en ait fourni une partie. C'eſt ainſi qu'une pierre formée à l'inſertion de l'uretère dans les membranes de la veſſie, a procuré le même déchirement chez Mademoiſelle Authemant déjà citée; & que la

membrane interne de l'uretère & celle de la veſſie détachées enſuite par ce dépouillement, formèrent des champignons à l'extrémité de ſon col, à raiſon de l'obſtacle que préſenta le ſphincter. A quelle cauſe attribuera-t-on de pareils effets ? ſi ce n'eſt au racorniſſement des membranes ; & comment faudra-t-il donc le démontrer (*a*) ?

Quant à la formation des calculs dans l'un & l'autre cas, on la déduit des mêmes cauſes qui ont produit le racorniſſement ; ce ſont toutes celles qui, en favoriſant l'évaporation du fluide, ont laiſſé le ſang à ſec ; & de cette évaporation s'enſuivent toujours des concrétions & des cryſtalliſations, ſuivant la qualité des ſécrétions & des matières qu'elles produiſent. Le foie a dû par conſéquent fournir des pierres biliaires ; la veſſie un calcul, & des graviers ; le pancréas une concrétion ſaline & puiſée dans la qualité de ſa ſécrétion. Il réſulte de cet enſemble que

---

(*a*) Ce n'eſt point ici le ſeul exemple que j'ai à citer en faveur de cette exfoliation. M. le marquis de Seyſſel, habitant ſes terres, en Bugey, a rendu de même, par le ſeul effet du régime aqueux, toute la tunique interne des inteſtins. J'ai actuellement ſous mes yeux un mémoire à conſulter pour une religieuſe de Dijon, qui, étonnée, ainſi que ſon Médecin, de pareils effets, me demande raiſon de ce phénomène, & quels remèdes il faut employer pour la guérir ; & on ſaura que M. de Seyſſel & cette dame avoient été primitivement accablés l'un & l'autre par des remèdes pharmaceutiques.

toutes les fois que la tenſion de la fibre ſera la cauſe primitive des maladies, les remèdes pharmaceutiques employés alors ſeront ſeuls capables de produire tous ces effets, & d'en impoſer à celui qui aura méconnu le mal dans ſon principe. Il réſulte encore que le ſeul moyen d'y remédier, c'eſt de rendre d'abord à cette fibre tendue ſa première ſoupleſſe, & d'attaquer enſuite ſes effets. C'eſt alors que l'on peut employer les remèdes pharmaceutiques, pourvu toutefois que ce ſoit avec la plus grande modération; car la fibre, ainſi relâchée, reprend bien vîte ſon reſſort. D'après ces principes, j'employai des apéritifs à la fin de ce traitement, dans la vue d'attaquer les anciennes obſtructions du foie, que tous les Médecins avoient regardées comme la cauſe première. Les ſucs de chiendent, de marrube, & de chicorée, me fournirent la matière d'un apozème apéritif, que je rendis par fois tant ſoit peu purgatif, par l'addition du ſirop de chicorée compoſé. Ce remède réuſſit aſſez bien; ce qui m'enhardit à paſſer juſqu'aux eaux minérales froides. Tel a été ma conduite, tel en a été le fruit, c'eſt aux médecins à en tirer les conſéquences; & pour leur en faciliter les moyens, je continuerai d'obſerver avec eux, mais ce ſera ſur mes fautes & mes mal-

heurs, à l'exemple de l'Hypocrate Anglois: Exemple trop peu ſuivi, quoique bien éloquent dans la recherche du vrai.

De toutes les maladies nerveuſes que j'ai traitées, quelques-unes ont échappé à mes foibles lumières, ſoit par les complications qu'elles m'ont préſentées, ſoit par les entraves que l'on a miſes au traitement; & dans l'un & l'autre cas, les malades en ont été les victimes : celle que je vais citer, eſt de ce nombre. Madame la Marquiſe de ***, d'un tempérament ſec & fort ſenſible, ſe maria à l'âge de dix-huit ans, ayant joui juſques là d'une ſanté très-délicate. A dix-neuf elle accoucha laborieuſement; & à cette époque, il fut déclaré que Madame la Marquiſe pouvoit être comptée dans la claſſe des femmes hyſtériques; car les mouvemens convulſifs ſurvinrent aux douleurs de l'accouchement, & firent craindre pour la vie de l'enfant & celle de la mère. A la ſortie de ſa couche, Madame de *** conſerva une extrême ſenſibilité dans le genre nerveux; de ſorte que le moindre événement réveilloit le ſpaſme. Deux ans après la diarrhée ſurvint; la malade maigrit conſidérablement. Le premier Médecin à qui elle ſe confia, prononça en faveur du relâchement de l'eſtomac, & preſcrivit des toniques. La diarrhée augmenta.

On doubla la dose du remède; on continua enfin le même traitement pendant deux ans entiers; & ce fut avec *du kermes*, *du quinquina*, *du mastic*, *du cachou* & autres; ce qui procura l'hémoptisie dans le temps de l'écoulement des règles; & je fus appellé.

Au récit de ce qui avoit précédé, je ne doutai pas que l'hemoptisie n'eût été produite par le reflux du sang menstruel sur le poumon. La diarrhée me parut provenir de la même source; ce qui me fit penser que les toniques étoient seuls la cause de ce désordre. On saigna la malade & l'hémoptisie cessa: mais la diarrhée continua toujours avec la même force, & avec des douleurs assez vives pour me faire soupçonner le racornissement des entrailles. Le ventre étoit tendu; la région de la matrice étoit fort douloureuse; & par l'inspection du local, un Chirurgien habile découvrit la dureté de son col; ce qui, en confirmant mon opinion, m'indiqua les moyens que je devois mettre en usage. Ces moyens furent ceux qui réussissent toujours en pareil cas. Madame de*** fut livrée à l'eau de veau & au bain tiède. Elle resta constamment pendant dix mois à ce régime, la diarrhée cessa, & l'écoulement des règles se rétablit. Notre convalescente fut à la campagne, & de-là, je reçus

d'elle une lettre de rémerciment ſur le rétabliſſement de ſa ſanté. Cette guériſon n'étoit encore qu'apparente ; il eût fallu y travailler à nouveaux frais ; c'eſt ce que nous ne fîmes point, & la rechûte ſuivit de près cette convaleſcence. On revint à Paris. La diarrhée reparut avec la même force. Il y eut plus : l'écoulement des règles ſe dérangea de nouveau ; ce qui rappella les premiers orages. Cette rechûte ne me ſurprit pas tant que la famille qui, voulant l'attribuer au reflux d'une humeur dartreuſe, me propoſa mille moyens d'y remédier. Je combattis cette opinion ſans pouvoir la détruire ; il fallut même plier aux circonſtances ; & malheureuſement auſſi foible que coupable, je parus y adhérer en conſentant à l'ouverture d'un cautère ; eſpérant que les mêmes remèdes triompheroient encore du cautère & du mal. On fit donc un cautère ; & par une plus grande faute, je le fis placer à la jambe. L'irritation ſe porta d'abord ſur la matrice ; les douleurs d'entrailles devinrent plus vives ; les mouvemens convulſifs reparurent ſur la jambe cautériſée ; je m'apperçus du mal que ce remède faiſoit ; j'avouai publiquement ma faute & voulus la réparer ; mais toute repréſentation fut inutile ; & me voyant trop foible pour réſiſter à tous, je demandai conſeil.

Un ſecond Médecin, homme habile, que j'eſtime & que j'honore, ſe joignit à moi : il jugea ſur le récit, que cette rechûte provenoit de l'humeur dartreuſe : il conſentit à faire uſage des mêmes remèdes, qu'il reconnut ſeuls capables de remédier à l'affection des nerfs; mais il plaida en faveur du cautère. Un troiſième conſeil qui ſe joignit à nous, fut auſſi de cet avis, & le cautère ſubſiſta : les irritations ſubſiſtèrent donc, & le premier écoulement des règles fut encore plus dérangé, ce qui rappella l'hémoptiſie. Je revins une ſeconde fois à mes repréſentations ſur ce cautère. Je perſuadai enfin, que l'irritation qu'il procuroit étoit la cauſe de ce déſordre, & j'eus la ſatisfaction de le voir ſupprimer. Mais on forma bientôt de nouveaux ſoupçons ſur cette humeur dartreuſe, & le conſeil prononça très-affirmativement qu'il falloit y ſuppléer par un nouvel égoût : mes repréſentations euſſent été ici très-inutiles, parceque l'on m'accuſoit ſecrétement d'avoir fermé jadis un égoût que l'on avoit pratiqué au bras, par le moyen du *garrou*, ſans s'appercevoir que le rétabliſſement de la malade avoit ſuivi de près cette époque. Je n'eus donc rien à oppoſer, & on appliqua de nouveau ce remède. La fièvre parut alors; le troiſième période des règles

fut supprimé tout-à-fait ; & le reflux porta encore sur les entrailles, qui, irritées de nouveau, le furent bien davantage par quelques purgatifs que l'on plaça, & par quelques anti-spasmodiques. Les évacuations furent alors plus abondantes ; elles entraînèrent avec elles une exfoliation de la tunique interne des intestins, d'une aune de longueur, qui ressembloit par sa forme au ver solitaire, & qui dénotoit parfaitement le racornissement en question. Les entrailles devinrent alors plus sensibles; la matrice irritée procura de nouveaux symptômes qui firent naître de nouvelles idées. On accusa le foie. Un quatrième Médecin fut de cet avis : on prononça pour les eaux minérales, & ce fut celles de Bagnières, de Luchon ; parcequ'elles ont, dit-on, la réputation de provoquer les règles & de guérir les dartres. Mais où étoient-elles ces règles ? Et quand même la pléthore sanguine eût existé, comment auroient-elles pû pénétrer à travers la matrice crispée, & peut-être racornie ? La malade partit pour Bagnières dans un état si fâcheux, qu'il faisoit craindre qu'elle périt dans la route. Le voyage fut en effet très-pénible ; il fallut s'arrêter plusieurs fois; on arriva enfin; & on se livra avec la plus grande confiance aux eaux de cette piscine salutaire. Les pre-
mières

mières épreuves de ce remède ne furent pas avantageuſes; on en continua pas moins l'uſage juſqu'à ce que l'on ſe vit forcé de châtier ſon action par un mêlange d'eau de poulet : on m'écrivit alors: j'opinai pour le retour ; mais je fus ſeul de cet avis ; & la malade périt à Bagnières. L'ouverture de ſon corps a déjà prononcé en faveur du racorniſſement méconnu ; elle me laiſſe le regret de n'avoir pas ſoutenu mon avis avec plus de conſtance.

*Ouverture du corps de Madame la Marquiſe de ***.*

Nous ſouſſignés Médecin & Chirurgien-Major, &c. ayant été requis de faire l'ouverture du corps de Madame la Marquiſe de ***, morte à Bagnières le 4 Octobre à la ſuite d'une fièvre lente, pour tâcher d'y découvrir la cauſe de ſa mort; nous avons procédé à l'examen de la poitrine, où nous avons trouvé 1.° une adhérence de deux lobes du poumon dans toute leur étendue avec la plèvre; ce viſcère étoit, en outre, rempli de tubercules qui ſuppuroient : 2.° nous avons paſſé enſuite à l'examen du ventre & des viſcères contenus ; nous avons trouvé le foie adhérent au péritoine & au diaphragme, ſon

volume plus gros que de coutume, & ſa ſubſtance ſi molle qu'on la déchiroit au toucher. L'ordre des vaiſſeaux y étoit ſi confondu, que toute la ſubſtance de ce viſcère paroiſſoit être dans une macération putreſcente. 3.° L'eſtomac, la rate & les reins, étoient dans l'état naturel; mais les inteſtins étoient enflammés, & ſuppuroient dans pluſieurs points; les glandes du méſentère étoient ſchirreuſes & enflammées; l'épiploon étoit fondu. 4.° La matrice & les ovaires ont été trouvés *deſſéchés*, *racornis* & *décolorés*. Fait à Banières-Luchon, ce 5 Octobre 1770. Signés Barrié, Méd. Gelez, Chirurg.

D'après cette ouverture, j'obſerve 1.° qu'elle a été faite à deux cens lieues, loin de moi en préſence d'un Médecin que je n'ai pas l'honneur de connoître, & qui, ayant reconnu le racorniſſement de la matrice, & celui des ovaires, n'a pu modifier l'expreſſion dans l'expoſé qu'il en a fait.

2.° J'obſerve encore que le poumon, le diaphragme & le foie, étoient tous adhérens avec leurs enveloppes membraneuſes, je veux dire la plèvre & le péritoine; ce qui forme une nouvelle preuve en faveur du racorniſſement.

3.° J'obſerve enfin, que l'inflammation des entrailles, leur ſuppuration & celle du pou-

mon ont été la caufe de la mort fans pouvoir l'attribuer ailleurs. Il s'agit à préfent de découvrir la caufe de cette inflammation. L'attribuera-t-on à l'humeur dartreufe, qui ayant abreuvé primitivement l'eftomac & les entrailles, avoit ainfi dépravé fes fucs, & procuré le dévoiement, & qui ayant été enfuite repouffée fur le poumon, avoit procuré l'inflammation & la fuppuration de ce vifcère? C'eft fous ce point de vue fans doute, que tous les Médecins jugeront la queftion. Ils m'objecteront même que Madame la Marquife de Befons citée plus haut, a éprouvé le même fort par le reflux d'une humeur, tout auffi acrimonieufe (*la goutte*). Mais pourquoi chez Madame la Marquife de *** la matrice s'eft-elle trouvée racornie? Et pourquoi chez Madame de Befons, au contraire, a-t-elle été trouvée faine? c'eft fur quoi je m'arrête. Pour objecter à mon tour que le racorniffement de la matrice ne peut pas être l'effet de la maladie de Madame la Marquife de ***, mais bien la caufe réelle & primitive, puifque chez Madame de Befons, ce vifcère jadis tout auffi affecté, à en juger par les fymptômes hyftériques, qui avoient précédé, auroit dû l'être de préférence par les effets de la maladie de poitrine; ce qui prouve clairement que la phtifie a été idiopatique ou

eſſentielle chez Madame de Beſons, & tout-à-fait indépendante de l'affection nerveuſe ; tandis que chez Madame la Marquiſe de *** elle a été ſymptomatique; ayant été produite par le vice de la matrice & par ſon racorniſſement.

En effet, les mouvemens convulſifs ont été les premiers ſymptômes du mal; la diarrhée les a ſuivis, & enſuite l'hémoptiſie ; & tous ces ſymptômes ont été précédés & ſuivis du dérangement des règles dans la première attaque de la maladie, comme dans la rechûte ; d'où l'on peut conclure que le couloir de la matrice, trop ſerré de ſa nature, n'a pas permis au ſang menſtruel ſon libre cours ; d'où s'en eſt ſuivi le reflux dans les parties internes ; les entrailles en ont été ſurchargées les premières ; les ſucs digeſtifs ont été vitiés ; & de-là les mauvaiſes digeſtions & la diarrhée. Les remèdes irritans que l'on a employés dans ce premier début, ont augmenté la tenſion des entrailles & celle de la matrice, ce qui a dû augmenter le dégré de la cauſe primitive : le ſang menſtruel a donc trouvé plus de réſiſtance ; la pléthore ſanguine eſt devenue plus conſidérable ; le poumon en a été ſurchargé par la communication des veines hypogaſtriques avec les mammaires, & l'hémoptiſie en a été l'effet.

On obſervera encore que tous ces ſymptômes ont diſparu une fois par le relâchement que l'on avoit procuré dans tout le canal inteſtinal, au moyen des boiſſons abondantes & des bains tièdes; & que ces mêmes ſymptômes ont reparu quand on a ceſſé d'humecter, & quand on a irrité de nouveau; ce qui ne laiſſe plus de doute ſur la cauſe réelle de la maladie, qui gît dans le racorniſſement de la matrice & celui des entrailles : l'ouverture du corps nous le montre à nos yeux.

Ce raiſonnement ſera à l'abri de toute diſcuſſion, quand on ſçaura que cette humeur dartreuſe n'a jamais exiſté chez Madame la Marquiſe de * * *; en effet, on n'a jamais vu chez elle une dartre bien caractériſée; à peine les glandes ſébacées des oreilles, avoient-elles fourni dans la jeuneſſe un petit ſuintement qui n'exigea aucun ſecours : jamais ſa peau n'a été altérée; & ſi on a voulu trouver chez elle ce vice dartreux inné, on s'eſt trompé volontairement; car par les informations que j'avois priſes dans ſa famille, le vice dartreux n'y étoit pas connu. En vain a-t-on voulu accuſer la mort de Madame ſa mère ; toutes ſortes d'accuſations à cet égard ſont gratuites; & il n'a pas moins fallu mourir en dartreuſe, & non en racornie. Tel eſt le ſort de pluſieurs. Si l'ouver-

ture des corps devient plus familière, il eſt à eſpérer que le racorniſſement ne ſera plus méconnu ; & ce ſera à cette époque que la médecine aura fait de véritables progrès.

Je terminerai cet article par citer l'obſervation d'un Médecin de Bretagne, inſérée dans la Gazette Salutaire du 11 Octobre 1770, par laquelle on découvre un nouvel effet du racorniſſement, d'après l'ouverture du corps de celui qui en a été la victime. M. Villeaupuis - Fretaud, Médecin à Savenay, raconte « que M. Monfort, recteur de Savenay, d'un tempérament ſec & fort mélancolique, fut ſaiſi tout-à-coup dans le mois d'Août 1769, d'un vomiſſement qui revenoit tous les jours après les repas. Le malade étoit dans ce temps-là tourmenté par des chagrins, & ſe livroit à des contentions d'eſprit de toute eſpèce. Le premier Médecin qu'il conſulta, conſeilla les purgatifs, & le malade en prit ſous différentes formes ; ce qui aggrava les ſymptômes ; car au vomiſſement ſe joignirent des borborigmes, des ſpaſmes douloureux dans les entrailles, des urines claires, qui furent très-abondantes ; ce qui obligea de recourir à d'autres remèdes, & à conſulter un autre Médecin.

Celui-ci ſubſtitua aux purgatifs l'émétique & l'hypecacuana : il y revint pluſieurs fois ;

il ajouta ensuite à ces remèdes des pillules fondantes, stomachiques & apéritives, des lavemens purgatifs, faits avec la décoction de sené, & finit par donner de la thériaque, dans la vue, sans doute, de calmer en partie le mal qu'il faisoit journellement avec tous ces remèdes. La boisson ordinaire du malade fut toujours du vin pur, par l'ordonnance de tous les consultans, qui, ne voyant, sans doute, que foiblesse dans les forces centrales, rejettoient tout remède humectant sans en excepter l'eau. Il continua ainsi ce traitement pendant cinq mois, au bout desquels il parut des mouvemens convulsifs qui effrayèrent la famille : le malade souffrit alors des douleurs cruelles dans les testicules qui rentroient par des contractions vives, & ces douleurs finissoient par la syncope. Il mourut enfin dans ces tourmens, étant réduit dans le marasme & dans la consomption.

L'ouverture du corps montra un desséchement général de tout le canal intestinal, & une diminution considérable de son calibre, ainsi que de celui de l'estomac. La valvule du *cœcum* étoit si retrécie, qu'à peine elle permit le passage d'un tuyau de plume ; tous les viscères étoient d'ailleurs en bon état. Les glandes mésantériques étoient cependant obstruées & durcies. M. Guerin, mon con-

frère, & moi, ajoute M. Fretaud, fûmes appellés quelques jours avant la mort du malade : nous vîmes avec regret que les remèdes qui auroient pû le guérir, ne pouvoient plus lui être utiles dans ce dernier temps de sa maladie : nous le secourûmes pourtant avec beaucoup de petit lait; le malade en éprouva un soulagement marqué; ce qui ne servit qu'à lui faire regretter davantage la vie qu'il perdoit par l'impéritie de ceux à qui il avoit malheureusement confié sa santé. Voilà, si je ne me trompe, (ajoute M. Fretaud) une nouvelle preuve du racornissement des solides que M. Pomme admet pour le dernier dégré de la cause vaporeuse : je l'offre aux antagonistes forcenés de cet auteur, & je souhaite que cet exemple fasse sur eux le même effet qu'il a produit sur M. Guerin & sur moi ».

Le tableau que nous présente cette observation, est, en effet, si frappant, que notre journaliste, à qui M. Fretaud l'avoit adressée, en a été ému; & c'est sans doute par cette raison qu'il ne l'a pas publiée; ce qui ne nous empêchera pas de conclure que la diminution du calibre des intestins étoit l'effet de la contraction des fibres, & par conséquent celui du racornissement, & que c'est aux remèdes irritans que l'on doit attribuer cet effet.

Boerhave a déjà conclu de même, en nous rapportant l'obſervation anatomique faite ſur le cadavre d'un homme qui étoit dans le pernicieux uſage de boire beaucoup d'eau-de-vie, & dont l'eſtomac fut trouvé racorni au point qu'il n'étoit pas plus grand qu'une noix.

Baglivi, diſſéquant à Rome le cadavre d'un homme fort & robuſte, qui étoit mort d'une fièvre ardente, fut fort ſurpris de ne point trouver de graiſſe ſous la peau; il n'y avoit à ſa place que des membranes ou des pellicules entaſſées les unes ſur les autres; les fibres des muſcles étoient ſi dures, ſi deſſéchées & ſi racornies, qu'on ne pouvoit pas les couper avec les meilleurs couteaux.

Telles ſont les preuves que j'avois à fournir en faveur du racorniſſement de la fibre nerveuſe; je paſſe à celles qui caractériſent la tenſion.



VAPEURS

HYSTÉRIQUES ET HIPOCONDRIAQUES.

Les obſervations que je viens de citer nous montrent l'affection nerveuſe ſpaſmodique à ſon dernier période, en caractériſant le *racorniſſement* des nerfs, de manière à ne pouvoir le conteſter. Celles qui ſuivent formeront le premier dégré de cette affection nerveuſe ; elles caractériſeront par conſéquent le ſpaſme ou la tenſion de la fibre, & non le relâchement ; de ſorte que ces deux dégrés de la maladie étant le produit d'une même cauſe, on les verra céder au même traitement.

LETTRE DE M. ***.

A Genève, ce 14 octobre 1768.

« La lecture de votre *Traité des Vapeurs* m'avoit déja rempli d'eſtime pour vous, Monſieur ; le bien qu'elle m'a fait, & celui que vous me ferez encore, ajouteront à mes ſentimens ceux de la vénération & de la reconnoiſſance. .... Vous voyez par ce début

que c'eſt une conſultation que je viens vous demander. J'écrirai mon hiſtoire ſans ſoin ; mais je tâcherai de ne rien omettre. J'ai bien vu des maladies de nerf dans votre livre ; mais je n'en trouve aucune qui reſſemble à la mienne. Les ſymptômes de M. de la Roquette & ceux de madame de Cligny ont cependant quelques rapports avec les miens ; la beauté de leur cure m'a charmé. J'ai écrit à Lyon en conſéquence, pour ſavoir ce qu'étoit devenue madame de Cligny, depuis le mois de juin 1764, que vous ceſſez d'en parler ; & j'ai appris avec admiration que cette miraculeuſe jouiſſoit aujourd'hui de la liberté de ſes membres & d'une pleine ſanté. Au bruit de cette merveille, & à l'exemple de cette héroïne, je me précipitai dans l'eau comme un ſoldat pourſuivi, & je commence par vous dire que je m'en ſuis très-bien trouvé.

Je ſuis né à Genève le 28 février 1727, d'un père & d'une mère qui étoient, l'un & l'autre, aſſez mal en nerfs. Ma mère a eu un oncle & une tante qui ont eu des Vapeurs juſqu'à la démence ; & un de ſes couſins-germains, attaqué du même mal, ſe tua à Lyon dans un de ſes accès. Elle s'eſt plainte pendant vingt ans, & plus, de maux de tête effroyables. Elle éprouvoit alors un froid gla-

cial aux jambes, que rien ne pouvoit calmer. Dans ces circonſtances elle couroit à la fontaine pour en recevoir l'eau ſur la tête, & revenoit enſuite ſe brûler les pieds ſur les tiſons; elle étoit toujours plongée dans la triſteſſe la plus profonde, & reſtoit ſouvent dans une immobilité qui paroiſſoit ſouverainement ridicule, & que j'ai compris enſuite avoir été un triſte effet de ſes maux. Elle a fini enfin par devenir tout-à-fait folle, parce qu'on l'a traitée à l'inverſe des principes que vous établiſſez.

Mon père, né avec beaucoup d'eſprit, avoit auſſi les nerfs dans un mauvais état, & le tenoit de ſa mère. Une triſte particularité à obſerver dans ſa famille, vous prouvera combien notre pauvre ville eſt remplie de gens à mauvais nerfs. C'eſt la perte que nous avons faite, en peu de temps, de quatre de nos proches parens par cette cruelle maladie. Mon père avoit l'imagination ſombre; il étoit ſolitaire par goût, & timide; il a ſouffert pendant les trente dernières années de ſa vie d'une douleur vive ſur le muſcle *ſterno-maſtoidien* droit, qui lui faiſoit pirouetter la tête de droit à gauche avec tant de violence, en certains temps, que ſix hommes forts n'auroient pu la contenir. Son père avoit été attaqué d'un tremblement de tête pen-

dant les quarante dernières années de sa vie.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans j'étois triste, studieux, je n'avois aucun goût pour les plaisirs de mon âge ; j'étois en même temps timide & emporté. Quant à mon tempérament, j'étois gros & gras, haut en couleur, & j'avois bon appétit. J'eus la petite vérole à l'âge de quatre ans, & depuis lors, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, où je m'arrête, je n'eus pas le plus petit mal. C'est alors qu'il parut se faire en moi une vive révolution. Je fus d'abord pris du cochemar. Mon col se gonfloit pendant le sommeil ; un affreux désordre s'emparoit de ma tête, il me sembloit qu'elle alloit éclater. Le mal me réveilloit, & cependant je ne pouvois remuer ni pied ni patte. J'attendois la mort à tout instant, persuadé que je ne pouvois lui échaper : cependant au bout de quelque temps il se faisoit dans mon cerveau une espèce de détente subite ; & alors je recouvrois l'usage de mes membres ; je parlois ; je me réveillois tout de bon : cet accident m'arrivoit trois ou quatre fois par semaine. Cette première maladie a duré plusieurs années dans des dégrés de force très-différens. Je pris du goût dans ce même temps pour la poësie, & pour la philosophie. Peut-être l'aurois-je cultivée avec succès, sans une maladie de l'ame que j'ai regardée depuis

comme l'avant-coureur des maux qui m'attendoient.

A l'âge de dix-neuf ans, je tombai dans une mélancolie amoureuſe. J'étois tourmenté du beſoin d'aimer, & pour mieux dire, c'étoit un amour véritable qui me tiranniſoit, dont l'objet étoit non une beauté particulière, mais toute beauté. Je ne recherchois rien avec tant d'ardeur que de voir de belles femmes; & leur vue étoit pour moi un ſupplice. Je me ſouviendrai toujours qu'en 1747, paſſant à Lyon devant l'Abbaye des Dames de S. Pierre, je me remplis ſi bien l'imagination des beautés que cette maiſon devoit renfermer, que je ſuppoſai brûler comme moi d'amour, que je ſentis mon cœur ému de pitié autant que de tendreſſe. Les larmes inondèrent mon viſage; je fus forcé d'entrer dans l'allée du couvent pour les eſſuyer, & me cacher aux yeux des paſſans. Cette folie me tourmenta long-temps.

Au retour de ce voyage, au commencement de l'année 1748, je devins éperdument amoureux d'un objet déterminé. Mais de combien de ſentimens biſarres & douloureux les gens à mauvais nerfs ne ſont pas ſuſceptibles? Dans certains temps je croyois avoir reçu un inſtinct contraire à celui des autres hommes. L'amour de ſoi fut toujours le prin-

cipe des actions humaines : quand je réfléchissois au mal que ma passion me faisoit, je me croyois poussé par la haine de moi-même. Après quelques visites à l'objet qui m'enchantoit, il se fit dans mon cerveau une révolution soudaine. Je me figurai que cette passion me feroit perdre & le goût des sciences, & le temps le plus précieux de ma vie. Je repris l'étude, mais avec une si profonde tristesse, que souvent en écrivant j'effaçois de mes larmes les caractères que je venois de tracer. Pendant deux ans l'image de la personne que j'aimois me fut toujours présente. Je prétendis fuir l'amour, pour ne suivre que l'étude. Je calculai comme un enfant ; car j'appris par ma propre expérience que dans les grandes passions la vue n'embrasse pas le cœur comme le fait l'imagination, & que l'amour ne nous poursuit jamais avec tant de force, que lorsque nous nous arrachons de l'objet aimé. Je crus quitter l'amour pour l'étude; & par la suite, dès que j'eus renoncé à voir la personne que j'aimois, je quittai entièrement l'étude pour ne m'occuper que de mon amour.

Dès l'âge de dix-sept ans j'avois été extrêmement sensible au physique de l'amour. Ce fut vers cet âge que je fis le funeste apprentissage de l'*onanisme* ; mais je n'ai pas donné

dans les excès où j'ai vu tomber plusieurs de mes camarades. Pour revenir à mon amour, soit que j'espérasse de m'en guérir de jour en jour; soit que comme tous les mélancoliques, je trouvasse une douleur perfide à m'abreuver de mes peines, je continuai, tant qu'il dura, à éviter l'objet aimé avec le plus grand soin; & lorsqu'il m'arrivoit de passer auprès de sa maison, je frémissois, & je passois outre. Cependant je sentis mon cerveau s'user. J'avois craint de me marier, & je m'appercevois que la conception étoit moins prompte. Le même ordre des fibres perpétuellement fatiguées parut tomber dans l'atonie; mais les maux de mon ame ne devoient pas finir là.

Il fut question alors d'un mariage très-avantageux pour moi, & ce mariage manqua au moment de sa conclusion. Un si fâcheux contretemps me causa le plus vif chagrin : le chagrin m'hébête & m'endort. Je dormis donc, durant une année entière, douze heures par nuit : je passois les jours dans la solitude; je sentis bientôt ma tête s'appesantir; mes facultés s'éteindre, & je crus pour cette fois que c'étoit fait de moi. Enfin, un an après la rupture de ce mariage, le 17 Février 1754, je me sentis la tête dans l'état où elle doit être, lorsqu'on est prêt à tomber en apoplexie; le mal augmenta à vue

d'œil,

d'œil, ce qui m'obligea de recourir au Médecin, qui me fit ſaigner au pied droit & au pied gauche tout à la fois. Le ſang coula avec tant de force que je m'évanouis. Je fus dans un état ſi miſérable, en ſortant de cet évanouiſſement, qu'il me ſeroit impoſſible de le peindre; il ſera plus court de dire que toutes les facultés de l'ame me parurent interdites pour jamais. Je n'eus plus ni imagination ni mémoire; une profonde triſteſſe, & le ſentiment d'un déſordre épouventable dans ma tête, furent tout ce qui me rappella mon exiſtence : mon pouls ſe faiſoit ſentir à peine par ſa lenteur, & par ſes intermittences; mes facultés furent ſi affoiblies que les ſimples perceptions ne ſe faiſoient pas ſentir. Mes yeux voyoient, mais mon ame n'avoit pas le ſentiment de l'objet qui lui étoit offert : le ſoleil lui-même frappoit mes yeux, ſans frapper mon ame. Dès ce jour-là, je n'eus plus, ni crainte, ni deſir, ni volonté; les premiers ſentimens de la nature furent perdus pour moi. L'imagination & la ſenſibilité ſont deux facultés de notre être qui ſe tiennent ſans doute de bien près; auſſi me furent-elles enlevées enſemble. La nuit, entre mes rideaux, je ne pouvois me repréſenter l'image d'un homme : la jauniſſe ſurvint à cet état; j'eus auſſi des vomiſſemens,

S

de l'oppreſſion ; ce qui m'obligea de conſulter de nouveau un Médecin.

Celui-ci me défendit de faire aucun remède, parceque mon père étoit alors bien malade, & ſe mouroit : ſa maladie dura dix mois ; je fus donc dix mois ſans remède. Peu de jours après la mort de mon père, cherchant à me fuir moi-même, je partis pour Turin avec un de mes amis ; je traverſai le Mont-Cénis dans le fort de l'hiver : j'étois dans une ſi grande apathie, qu'il ne m'arrivoit pas une fois en deux jours de tourner la tête. Me montrer étoit pour moi une action vigoureuſe. Je ne penſois point ; où ſi je m'efforçois de penſer, c'étoit pour moi un ſupplice, & je ſentois de la douleur dans les fibres penſantes. Si quelqu'un que j'aurois très-bien connu m'abordoit, je me recueillois dans moi-même pour me reſſouvenir qui il étoit ; après quoi je lui parlois ; & s'il m'arrivoit de lui dire deux ou trois mots à propos, j'étois dans l'admiration. Je m'aſſoupiſſois cent fois par jour, & je me réveillois le plus ſouvent avec de grands cris. Ce ſymptôme n'a ceſſé qu'en 1761. Je ne pouvois pas reſter aſſis, & j'étois obligé de me coucher par terre. J'avois le cerveau dans un état ſi variable, que les modifications douloureuſes en ſont inexprimables ; je tâcherai cependant de me faire

entendre, en disant, que j'avois le cerveau noué, pâteux, applati, encloué, somnuleux, vuide, plein, sec, aqueux, frémissant, pierreux; ce dernier état étoit le plus ordinaire.

Je revins à Genève dans le mois de mai; je traversai de nouveau le Mont-Cénis, dans le temps où le dégel étoit si fort à craindre. Le grand éclat du soleil sur la neige excitoit un tel frémissement sur ma rétine, que ma tête en étoit encore plus ébranlée. De retour chez moi, le Médecin m'ordonna des pilules de *castoreum*, d'*assa fœtida*, & autres drogues que vous caractérisez fort sagement de poisons; des gouttes très-fortes qui m'auroient enflammé la gorge, si je n'avois eu la précaution de les noyer avec une grande quantité d'eau que je buvois par-dessus. Ces remèdes me firent beaucoup de mal, & augmentèrent mes symptômes: mes rêves devinrent épouvantables. Je rêvai, en effet, que je jettois le cadavre de mon père par la fenêtre; que je m'étendois le long des rues, & que je demandois aux cochers de faire passer leur voiture sur mon corps; que je poignardois de droite & de gauche tous ceux qui m'entouroient, &c. Ces rêves ont duré pendant plus de trois ans. A mon réveil j'avois peine à reconnoître la lumière, & je ne me souvenois plus de rien. Je cherchai un jour le

nom d'une des drogues qui entroient dans mes pilules ; je l'avois prononcé cent fois la veille, & quelqu'effort que je fisse, je ne pus le trouver.

Je sentois souvent dans ma tête le mouvement d'une pendule : j'étois poursuivi par une même phrase que je répétois mentalement des heures entières, ce qui faisoit mon supplice. J'aurois voulu pleurer, mais je ne le pouvois pas : ma douleur s'exhaloit quelquefois par des emportemens.

Au mois d'octobre 1756, me trouvant toujours aussi mal, & toujours prévenu de l'opinion que l'exercice étoit le meilleur remède à mes maux, je fis un voyage à l'Orient ; mais je n'en fus pas moins assailli par la tyrannie de mes idées. Dans cette misérable situation, je ne mangeois pas moins avec voracité, & je digérois les viandes les plus dures. Je revins à Genève au mois de février 1757, après avoir passé plusieurs semaines à Paris, y faisant les mêmes remèdes par les avis des plus habiles Médecins de cette ville que je consultai chacun séparément. L'an 1758 j'étois encore dans le même état ; il me prit fantaisie pour lors de faire des vers : mon coup d'essai fut une épître de cinq cens vers, que j'adressai aux Vaporeux ; c'est en général une exhortation au suicide. Pendant que je

faisois cette pièce, où il n'y a pas une seule faute de versification, j'étois hors d'état de lire un almanach : c'est bien là où l'on peut dire, *Facit indignatio versum*.

A-peu-près dans ce même temps, Mlle M... que vous connoissez, & qui vous a de si grandes obligations, me conseilla de quitter le vin ; les Médecins m'avoient pourtant ordonné d'en boire : je lui obéis, & je m'en trouvai bien. Une autre de vos malades, Madame G...., me dit que vous l'aviez guérie avec le petit lait seul, sans autre secours, & qu'elle en avoit pris pendant un an deux pintes par jour. Je me mis au petit lait : qui l'auroit cru ! en moins de deux mois mes rêves affreux me quittèrent ; le Médecin m'avoit pourtant assuré que c'étoit un mal sans remède, & qu'il ne connoissoit qu'un léger palliatif, savoir les bains des pieds avec du savon.

L'an 1760 je me trouvai sensiblement mieux; mais quel état misérable que ce mieux-là ! Je me mariai : mon mariage m'attira les regards de tout le monde, & même la dérision du public ; & ce même public auroit dû me plaindre, si l'homme n'étoit pas un tigre pour l'homme. Je continuai mon petit lait, & je me trouvai mieux : le temps se passa ainsi jusqu'en 1762. Je fus en Hollande avec ma femme & une Dame de ses amies, qui y alloit

pour ſes affaires. Par amitié pour elle je voulus m'en occuper auſſi, & je me trouvai en état de le faire. J'avois beaucoup plus d'appétit dans ce pays-là. Je fus voir à la Haye le profeſſeur *Schéving*, qui, pour toute ordonnance, me conſeilla de boire de l'eau de ſelter. Je conſultai par hazard un Médecin François, qui me fit une longue ordonnance, dont la pharmacie me révolta; je fus pourtant aſſez dupe pour eſſayer une des pilules qu'il m'ordonna; mais je m'arrêtai-là; car je ſentis bien vîte qu'elles alloient me jetter dans mon premier état. J'eſſayai le remède de M. *Scheving*, je bus environ 150 bouteilles d'eau de ſelter; & je n'ai point à m'en plaindre: j'allai ainſi juſqu'à l'année 1764, buvant toujours du petit lait; & tous ces petits mieux réunis me procurent enfin une exiſtence paſſable. Je pus m'occuper alors d'autre choſe que de mes maux: j'écrivis preſque tout l'été ſur divers ſujets, & entr'autres près de deux cens lettres que je publiai ſur nos affaires conſiſtoriales; le temps ſe paſſa de la ſorte juſqu'en 1765.

Enfin, Monſieur, vers la fin de cette année, la profonde triſteſſe & le ſentiment continuel de mes maux reparurent encore. J'ouvris pour la première fois votre Traité ſur les Vapeurs, qui m'inſpira bientôt de la confiance; & je réſolus de me baigner dès le

commencement du printemps. M. le Médecin de Rabour me l'avoit conseillé en 1761, mais pas assez fortement pour me persuader: j'avois pris quelques bains par son conseil, & je les avois laissés; comme je les avois pris trop chauds, ils m'avoient affoibli, & ne m'avoient procuré aucun soulagement. J'ai toujours été très-timide dans l'emploi des remèdes, & il ne falloit pas moins que vos beaux succès pour vaincre ma paresse. Je revins à ce puissant remède au commencement du mois de mai 1766: je restai d'abord dans le bain une heure & demie, l'eau étant un peu au-dessous du tiède. Je n'en eus pas pris quarante, que je m'apperçus de quelque différence; j'étois plus vivant, la somnolence diminua; je voyois les objets avec une attention toute nouvelle pour moi. Enhardi par cette épreuve, je prolongeai mes bains jusqu'à deux heures, & enfin jusqu'à trois; je me trouvois à merveille dans l'eau, & j'y fus en état de dicter un long projet de constitution pour notre République.

Cependant après avoir pris cent bains de cette espèce, & lorsque je me faisois un vrai plaisir de les continuer, je fus interrompu par une maladie bilieuse. Le Médecin me traita d'abord avec des poudres purgatives, qui m'irritèrent beaucoup sans m'évacuer: il es-

ſaya d'autres purgatifs plus doux qui ne réuſſirent pas mieux; un émétique enfin en triompha : mes nerfs en furent ſi ébranlés, que je ſentis ma tête dans l'état où elle avoit été en 1754, mais cela ne dura pas long-temps. Les bains m'euſſent été alors bien néceſſaires; mais les affaires de la République devenant toujours plus importantes, je ne pus les reprendre. Cet hiver-là, comme vous ſavez, Monſieur, ſe paſſa à Genève dans la plus grande fermentation.

Enfin au commencement d'avril 1767, je quittai la ville, & me retirai à la campagne pour y prendre mes bains : je voulus d'abord reſter trois heures dans le bain; mon Médecin s'y oppoſa : ſans doute, Monſieur, j'aurois dû vous écrire dès ce temps-là, & même l'année précédente; mais le dégoût de repaſſer ſur des idées triſtes m'en empêcha : le bien que m'avoient fait les bains l'année précédente s'accrut encore; j'en avois déja pris 70, lorſqu'une ſciatique cruelle m'obligea de les interrompre. J'y revins en décembre, & j'en pris 30. Ceux-ci me firent plus de bien encore que tous les autres. Je les aurois continué tout l'hiver ſans les affaires publiques : je les ai recommencé encore au mois d'avril de cette année 1768, & ils m'ont fait faire de plus grands progrès; l'aſſoupiſſement & la

triſteſſe ont ceſſé. Le ſentiment d'un cerveau roide & ſec, en un mot, phyſiquement malade, a diminué des trois quarts. L'action de vivre ne me fait plus ſouffrir, car autrefois je ſouffrois de vivre : je ne ſors du bain qu'en vous béniſſant. Ah ! Monſieur, que l'apathie fait une exiſtence triſte & humiliante !

J'ai déja pris 160 bains ; ſavoir 75 de deux heures, & 85 de trois heures. L'exemple de Madame de Cligny qui a reſté dans l'eau douze cens heures dans cinq mois de temps, m'a fait ſentir la vanité des craintes que mon Médecin avoit conçues ſur la prétendue longueur des bains de trois heures. J'ai compris que ſi elle étoit reſtée impunément 5 heures par jour dans l'eau, à l'âge de 50 ans, je pouvois bien y reſter trois heures à l'âge de 40 ans. Ce qui devoit arriver de ma conſtance eſt arrivé ; j'ai fait des progrès plus rapides pendant les bains de trois heures que pendant ceux de deux heures. Cependant quelque grands que ſoient mes ſuccès, je ne ſuis pas encore rendu à mon état naturel ; & il me reſte quelques misères en ce genre, pour leſquelles je viens vous demander de nouvelles inſtructions.

Je vous conjure donc, Monſieur, de vouloir bien réfléchir ſérieuſement ſur mon mémoire. Ayez la bonté de me dire : 1.° Si de-

puis la publication de votre ouvrage il ne s'eſt point préſenté à vous des malades dont les ſymptômes reſſemblent à ceux que je vous ai décrits. 2.° Si par le ſecours des bains & des autres remèdes que vous m'ordonnerez, je puis arriver un jour à la pleine ſanté. 3.° Si dans le cas où vous jugeriez que les bains me conviennent encore, je puis en continuer l'uſage pendant l'hiver; je vous prie enfin, Monſieur, de ne rien omettre dans votre réponſe de ce qui pourra contribuer à me délivrer d'une maladie qui me fait ſouffrir, tout-à-la-fois, à la fleur de l'âge, les horreurs d'une profonde mélancholie, & tous les dégoûts d'une entière décrépitude. Voici quatorze ans d'écoulés, pendant leſquels je n'ai pas paſſé un ſeul quart-d'heure ſans ſouffrir. Quoi qu'il arrive, Monſieur, les progrès que j'ai faits d'après vos principes, appuient votre ſyſtême, & vous feront honneur ſi jamais vous publiez cette relation; ils vous aſſurent déja de ma part une reconnoiſſance qui durera autant que moi. J'ai l'honneur d'être, &c. »

Réponſe. J'aurai l'honneur de répondre à votre lettre, Monſieur, en vous certifiant que vous guérirez tout-à-fait par la conſtance à obſerver le régime auquel vous venez de vous livrer. Ce régime attaque directement la cauſe

de votre maladie : comment n'en triompheroit-il pas ? Je vous attesterai encore, en répondant à la question que vous me faites, que votre état n'a rien d'extraordinaire, & que depuis la publication de mon Traité des Vapeurs, j'ai reçu plus d'un mémoire à consulter dans lesquels on trouve le détail des mêmes symptômes, & toujours les mêmes fautes à corriger. Je vous exhorterai enfin à continuer vos bains, sans égard à la saison ; d'ajouter à ce puissant remède une boisson abondante d'eau de poulet ou de veau, & de la continuer jusqu'au parfait relâchement des entrailles ; mais quand vous en serez-là, ne vous avisez pas de le contrarier, comme vous avez déja fait, avec des purgatifs, vous rétrograderiez pour lors, & vous n'arriveriez jamais au terme de votre guérison : vous finirez enfin par les Eaux minérales ; & dans le nombre vous préférerez les plus foibles. Vous êtes trop instruit pour que je doive vous en dire davantage. J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE DE M. LA BORDE, *Médecin de la ville du Mas d'Agenois, à M. Pomme.*

« Je vois avec plaiſir, Monſieur, que les Journaux, en faiſant connoître tous les moyens de guérir, n'ont d'autre but que de multiplier les différentes obſervations qui doivent concourir à conſtater ces moyens, & d'engager les Médecins à contribuer de tout leur pouvoir à éclaircir les ténèbres épaiſſes où nous jetteroit, preſque toujours, la trop ſcrupuleuſe recherche des cauſes premières des maladies. S'il eſt quelques-unes de ces maladies, dans la théorie deſquelles l'amour de l'opinion & du ſyſtême ait rendu plus flottant l'eſprit des Médecins, c'eſt ſans contredit la claſſe des maladies hyſtériques. Quoi de plus ſingulier, en effet, que cette variété d'idées qu'a produites la multiplicité des ſymptômes, ſous leſquels ſe joue, comme un Prothée, la paſſion hyſtérique. Avec quelle aſſurance l'antiquité n'avoit-elle pas prononcé que la matrice, ſeul organe, victime de cette maladie, en éprouvoit encore un million d'autres ? Quel eſprit de vertige la faiſoit regarder comme un autre animal dans l'animal même ? heureuſement que le temps a diſſipé

le voile de l'erreur, & que le ſiècle où nous vivons, en produiſant des génies obſervateurs, a développé dans la connoiſſance de la machine humaine une infinité de traits lumineux enſevelis & couverts juſqu'à nous du voile de l'ignorance, ou des erreurs de la ſuperſtition.

Quel nouveau jour n'ont pas donné, en effet, aux maladies nerveuſes les ouvrages de *Sydenham*, de *Boerhave*, & ſon illuſtre Commentateur? Quelles belles connoiſſances n'ont pas jetté ſur la ſtructure de la fibre les expériences de *Baglivi*, celles de *Bellini* & autres? Mais tel eſt le ſort des choſes humaines, que les découvertes les plus intéreſſantes, les mieux conſtatées par les faits, ne laiſſent pas d'éprouver de grandes contradictions, & de faire paſſer leurs auteurs pour des gens à idées & à ſyſtêmes. Le ſage ſait ſe conſoler, & priſer le ſarcaſme ce qu'il vaut, aſſez content d'avoir trouvé dans ſa vie une vérité utile. Telle eſt aujourd'hui, Monſieur, la poſition où vous vous trouvez : votre méthode dont j'ai vu d'heureux ſuccès, & que j'ai moi-même employée avec fruit, n'ayant pas peu contribué à rectifier mes idées ſur la nature des maladies ſpaſmodiques, j'ai cru devoir vous faire hommage de quelques cures que j'ai faites par le ſecours de vos lumières. Voici un cas

ſemblable, en apparence, à celui que rapporte M. Duffau, dans le *Journal d'août* de l'année 1758, *pag.* 120. En liſant ſon obſervation, j'y ai trouvé le tableau des ſymptômes que, deux mois auparavant, j'avois apperçu chez la malade qui fait le ſujet de la mienne; quelques particularités cependant, mais ſurtout l'abſence de la fièvre & des vers, me décidèrent à employer une méthode tout oppoſée à celle de ce Médecin. Eſt-il étonnant que ſi éloignés dans l'idée de la cauſe, nous l'ayons été ſi fort dans le traitement?

Une Demoiſelle de cette ville, âgée de douze ans, graſſe & d'une couleur vermeille, tomba ſubitement en ſyncope; on lui donna de l'eau tiède, de l'huile, un lavement: elle évacua par haut & par bas une matière verdâtre; elle en eſt ſoulagée. Le ſoir du même jour elle a une ſeconde attaque pareille à la première; on lui donne les mêmes ſecours; le lendemain on la purge; elle fut très-bien évacuée; mais dans la nuit ſuivante, elle eut une troiſième attaque: celle-ci fut plus violente que les précédentes, elle fut accompagnée de mouvemens convulſifs. Je fus mandé le lendemain. La malade étoit alors très-bien; ſon pouls étoit tranquille; ſa langue étoit un peu griſâtre, peu chargée, & les viſcères du bas-ventre étoient en

bon état. Je m'informai de madame ſa mère ſi elle n'auroit pas encore obſervé chez ſa fille quelques ſignes de puberté, & ſa réponſe confirma mes ſoupçons. Je fis des queſtions à la malade, & voulus apprendre d'elle ce qu'elle éprouvoit intérieurement dans ces accès : elle me répondit qu'elle ſentoit d'abord dans le ventre comme une boule qui rouloit, & qu'à meſure qu'elle montoit, elle ſe ſentoit tomber en défaillance, juſqu'à ce que arrivée à la gorge, elle perdoit totalement la connoiſſance & la parole.

J'entendis qu'on parloit de plénitude d'eſtomac, de quelques ſoupçons de vers & de crudités, que la malade avoit mangé la veille : on me propoſoit en conſéquence de lui donner l'émétique ; car dans ce pays-ci, comme par-tout ailleurs, tout le monde eſt Médecin. Je mis en avant les dangers auxquels on expoſoit la malade, ſi on lui donnoit ce remède ; & on goûta heureuſement les raiſons que j'avois de regarder tous ces ſymptômes comme un prélude de Vapeurs hyſtériques ; j'aſſurai, enfin, qu'au lieu de vomitif, il falloit employer des remèdes entièrement oppoſés ; on m'écouta, & la malade fut livrée à mes ſoins.

Je n'avois pas encore été témoin de ſes attaques ; mais je ne tardai pas de ſatisfaire

ma curiosité : le soir même on vient m'apprendre que la malade est en convulsion ; je m'y rends, & la trouve dans des agitations convulsives des bras & des yeux, poussant, de temps à autre, des cris perçans. Je veux la questionner ; elle ne me répond point : aux mouvemens convulsifs, succèdent bientôt des ris involontaires ; ils cessent pour un moment ; les bras se roidissent encore ; la malade veut s'élancer hors du lit ; on la retient avec peine ; & après quelques ris, qui reparurent encore avec grincement de dents, j'apperçus un tremblement de la lèvre inférieure, qui m'annonça des pleurs ; ceux-ci terminèrent la scène.

La malade, quoique bien revenue à elle, ne pouvoit cependant pas parler ; elle faisoit des signes qui certifioient qu'elle étoit dans une parfaite connoissance : elle voulut marcher ; mais il lui fut impossible de se tenir sur ses jambes ; elle les traînoit comme une paralytique : ce symptôme effraya la famille, qui croyoit déjà que ces convulsions étoient d'un autre genre ; mais je pris sur moi d'assurer qu'elles n'étoient point épileptiques, & que, par cette raison, elles n'auroient aucune suite. J'ordonnai un julep anti-spasmodique pour me conformer à l'usage reçu, & pour ne pas trop révolter les esprits ; & fis préparer un

un bain pour le lendemain : la malade y entra avant mon arrivée; mais elle y souffroit tant, me dit-on, elle y devint si rouge & si animée, qu'il fallut l'en sortir au plutôt, de peur de l'y voir expirer. Je me doutai bien alors que l'eau du bain étoit trop chaude; aussi, en recommandant de réitérer le remède, je voulus être présent pour mettre moi-même l'eau du bain au dégré de chaleur convenable; ce fut le dégré 25. J'y fis plonger la malade; elle y grelotta beaucoup; & on eut toutes les peines du monde à obtenir d'elle qu'elle y demeura long-temps. On recommença le lendemain; on y revint matin & soir : la malade s'y accoutuma ainsi peu à peu : elle but beaucoup de petit lait dans son bain, ce qui lui rappella le sommeil: cet ordre simple de remèdes établi, j'eus la satisfaction de voir les paroxismes hystériques diminuer sensiblement de fréquence & d'intensité. Les jambes se fortifièrent peu à peu; & au bout de trois semaines, notre malade put partir pour la campagne, où elle acheva sa guérison.

Je confirmerai cette observation par la suivante. Une femme du village de Birac, âgée de cinquante-cinq ans, percluse en partie de tous ses membres, me fit appeller l'année passée, après avoir consulté les Mé-

decins du pays, qui avoient déjà épuiſé toutes les reſſources de l'art. Cette femme ſe plaignoit de ſentir intérieurement un grand feu qui la dévoroit. Elle éprouvoit un mal-aiſe continuel, & des tiraillemens douloureux dans toutes les parties membraneuſes de ſon corps, & ſurtout au péricrâne : elle étoit tourmentée, en outre, par des palpitations de cœur effrayantes; elle étoit conſtipée; le ventre étoit ſec & tendu; elle rendoit beaucoup de vents, & elle étoit conſumée par une fièvre lente; tous ces ſymptômes datoient leur naiſſance de la ceſſation des règles : la malade ajoutoit au récit, que les Médecins qui l'avoient traitée ci-devant, l'avoient accablée de remèdes. Cette pauvre femme en étoit, en effet, ſi épuiſée, que j'eus peine à me déterminer de l'entreprendre : je vis qu'une exceſſive rigidité de la fibre jointe à une grande ſéchereſſe dans les humeurs, étoient les cauſes de tous ces maux. Je vis encore qu'une bile aduſte & mélancolique, & l'obſtruction de beaucoup de vaiſſeaux, alloient m'offrir des difficultés, peut-être inſurmontables; je ne pus cependant réſiſter à ſes preſſantes ſollicitations, & me chargeai de la traiter.

Le premier remède que je preſcrivis fut de l'eau de poulet, dont je voulus qu'elle

fît sa boisson ordinaire : je permis néanmoins, qu'elle but un peu de vin trempé à ses repas. Sa principale nourriture fut de la crême de ris à l'eau, légèrement aromatizée avec la canelle, ou l'eau de fleur d'orange : ces petits secours me parurent nécessaires, vu le grand épuisement de la malade ; & par ce moyen les humectans passèrent avec plus de facilité : on donna des lavemens fréquens ; je fis tremper les pieds dans l'eau chaude matin & soir pendant une heure ; les entrailles profitèrent bientôt de ce régime, elles devinrent plus souples ; le tiraillement des parties membraneuses fut moins vif & moins fréquent ; ce qui m'encouragea à employer le bain tiède : la malade en prit un par jour, elle s'en trouva à merveille ; le sommeil devint plus doux ; l'ardeur brûlante des entrailles s'appaisa ; tous les symptômes enfin diminuèrent. L'hiver qui arriva, nous obligea de suspendre nos opérations ; mais on fut moins malade pendant cette saison qu'auparavant. Le printemps suivant on reprit les bains, on les continua jusqu'à la fin de Septembre, ce qui termina la cure. J'observerai que pendant que la malade étoit dans le bain, elle souffroit des douleurs vives & profondes dans les nerfs, ce que j'avois déjà vu arriver à quelques autres dans la même circonstance ;

& notament à Bordeaux chez madame Legris, qui vous y avoit appellé. Doit-on attribuer cet effet, à l'effort que font les particules aiguës de l'eau sur le systême nerveux, dont elles écartent alors les fibres trop rapprochées, ou à celui des filets nerveux qui se contractent sympatiquement par la contraction du tissu réticulaire de la peau, produite par la compression du bain sur l'habitude du corps; ou n'est-il pas croyable que ces deux causes concourent à la fois pour produire cet effet? Ces conjectures nous mènent à croire que l'essence des maladies nerveuses spasmodiques consiste réellement, ainsi que vous nous l'enseignez, Monsieur, dans l'exsiccation & la roideur des nerfs; & vraisemblablement même, dans l'imperméabilité de quelques-uns, qui, par-là, ne pouvant donner passage au fluide nerveux, l'égarent dans ces reflus irréguliers qui décèlent si bien les paroxismes hystériques & hypocondriaques. Est-on reçu ensuite à taxer de partialité & d'une espèce de fureur pour les systêmes nouveaux, ceux qui, après de mûres réflexions, des expériences multipliées, mais sur-tout d'heureux succès, sont pour ainsi dire conduits par la main de la nature, & ne prennent que les routes qu'elle semble manifester si clairement? *Non ex intellectis causis,*

ſed ex obſervatione fideli effectuum, morbos cognoſcere & curare.... van-Wieten... §. 187. »

Réponſe. Les deux guériſons que vous venez d'opérer, Monſieur, à la faveur de ma méthode, doivent vous convaincre de la néceſſité d'y recourir dans tous les cas où la roideur des ſolides & le ſpaſme ſeront la ſeule cauſe de la maladie; & ces ſortes de cas ſe préſenteront à vous plus ſouvent à l'avenir, par la raiſon que vous ne les méconnoîtrez plus, quand même ils ſe cacheroient davantage. J'ai aſſez bonne opinion de vous, Monſieur, pour croire encore que vous ſecouerez dès aujourd'hui le joug de la routine, en retranchant de votre pratique les potions anti-ſpaſmodiques, auxquelles vous avez eu recours dans votre première cure: la contradiction que l'effet de ces remèdes vous préſente, doit vous convaincre à jamais de leur inutilité. Je n'ai rien de plus à ajouter aux ſages réflexions que vous faites ſur l'effet douloureux des bains, tel que vous l'avez obſervé chez votre ſeconde malade. Vous expliquez ſon action en Phyſicien conſommé; & vous me donnez par-là une nouvelle preuve de votre génie & du talent particulier que vous avez pour l'obſervation. Il ne me reſte plus qu'à vous dire; continuez, Monſieur, à

faire le bien, en ne cessant de réparer le mal: vous ferez votre bonheur & celui des humains. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DE M. VIGER,

Chirurgien à Saintes, à M. Pomme.

« Je vous envoie, Monsieur, quelques Observations; elles sont le fruit de vos préceptes. Animé, comme vous, du desir de me rendre utile, je les avois adressées à notre Journaliste; & j'attendois tous les jours de les voir publier, lorsque j'ai appris par mes correspondans à Paris, le motif de leur suppression. J'en ai ri d'abord; mais par de mûres réflexions, j'en gémis aujourd'hui, (*a*) & tous les honnêtes gens pensent comme moi sur cet article. Quoi qu'il en soit, mes Observations vous appartiennent, & je crois encore les devoir au

(*a*) Quand M. Viger aura lu les deux dernières pièces insérées contre moi dans le *Journal de Médecine*, mois de mai 1771, *pag.* 432, & celui de juillet, *pag.* 32, il cessera de gémir; mais il dira pour la dernière fois de notre J. . . . . ce que le plus beau génie de ce siècle a dit du sien :

> Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire,
> A travailler à son Hebdomadaire,
> Je critiquai sans esprit & sans choix,
> Et je mentis pour dix écus par mois.

Public; c'eſt pourquoi, en vous les adreſſant, j'oſe vous prier de vouloir bien les publier à la ſuite de votre Recueil, trop heureux ſi je puis mériter de figurer avec vos proſélites. Je vous prierai encore de me donner quelques éclairciſſemens ſur un phénomène ſingulier, que j'expoſe dans une de mes Obſervations; c'eſt l'action phyſique de l'eau froide ſur le ſpaſme. Comment un tonique auſſi puiſſant peut-il opérer un effet auſſi prompt, & détruire la rigidité de la fibre? Cette cure eſt peut-être, de toutes celles qui ont été opérées, la preuve la plus convaincante de la beauté de vos découvertes; mais ce fait eſt un vrai myſtère pour ma foible intelligence. Daignez, je vous en conjure, m'éclairer ſur ce point: je commence par lui.

Un Curé de cette ville, âgé de 34 ans, étant attaqué depuis cinq ans de Vapeurs hypocondriaques, & s'étant adreſſé à tous les guériſſeurs, dont ce pays abonde, fut déclaré tantôt pulmonique, tantôt ſcorbutique, & fut traité en conſéquence; c'eſt-à-dire, qu'il prit une quantité prodigieuſe de ſtomachiques, de bouillons altérans & anti-ſcorbutiques, d'opiats purgatifs, & autres, & fut envoyé enſuite aux Eaux de Cautères pendant deux fois, & à la ſeconde il revint paralytique de la jambe droite, qui ſe raccourcit.

A cette méprise, on en ajouta une plus grande encore ; ce fut l'application de plusieurs topiques irritans, des fumigations & des bains aromatiques qui parurent d'abord le soulager, mais qui, bientôt après, augmentèrent la paralysie : la fièvre se joignit à tout cela, & je fus appellé. Par les instructions que je pris sur l'état de ce malade, j'appris que la cause de sa maladie devoit sa naissance à une trop grande application, à une étude forcée, &c. & d'après le détail ci-dessus, je crus entrevoir la cause Vaporeuse. Ses symptômes étoient trop caractérisés pour ne pas les reconnoître. Les digestions étoient lentes, laborieuses, & accompagnées de vents. La maigreur étoit extrême ; la respiration gênée ; le sommeil le plus profond, & accablant ; des douleurs vagues, une salivation abondante, les urines claires, & une impuissance réelle de s'appliquer à la lecture la moins fatiguante. La fièvre étoit erratique : elle varioit à tout propos : tantôt elle prenoit le *type* de la tierce, tantôt de la quarte, & celui de la quotidienne. Elle commençoit souvent par un accès qui duroit six heures. Le lendemain cet accès se divisoit en deux, c'est-à-dire, trois heures le matin, & trois heures le soir. Celui-ci se réduisoit le sur-lendemain à une heure & demie ; il se terminoit par la durée de quel-

ques minutes; & recommençoit ensuite par celle de six heures, & diminuoit par gradation comme auparavant. Cette fièvre s'annonçoit par des bâillemens, des pandiculations, par une toux convulsive, par une douleur de tête assez vive, un mal-aise général, & par l'augmentation de la paralysie; car dans ces momens, la jambe étoit beaucoup plus foible & raccourcie. Tel étoit l'état de M. le Curé de ***, en janvier 1766.

Cette saison ne me permit pas de grandes entreprises. Je me contentai d'exhorter mon malade à abandonner tout remède, & de se livrer entièrement à une grande boisson d'eau de rivière. Je lui conseillai encore de prendre beaucoup de lavemens d'eau froide, & d'observer le régime le plus exact. Le malade vécut, en effet, fort régulièrement: il se nourrit avec du poulet & du veau bouilli ou rôti, & quelques fruits fondans. Ce régime opéra si bien qu'il emporta la fièvre. La salivation cessa; & le malade fut en état d'attendre la saison favorable, auquel temps il étoit décidé qu'il prendroit les bains froids: un Médecin de grande réputation, qui fut consulté dans cet intervalle, fut aussi de cet avis; mais le malade avoit beaucoup de peine à s'y soumettre, lorsque le hazard vint le persuader en faveur de ce remède. Un jour qu'il étoit al-

téré par le retour de la fièvre, il ſortit de ſon lit, & ſe traîna juſqu'auprès d'une table, où il y avoit un pot-à-l'eau rempli d'eau froide. Il le but tout entier; & tandis qu'il buvoit, il ſentit que ſon talon, que la rétraction des muſcles tenoit élevé de plus de deux pouces, s'alongeoit, & le malade s'appuya ſur le parquet. Il crut d'abord qu'il devoit cet effet à la ceſſation de la fièvre; mais ayant voulu faire une ſeconde épreuve, il s'aſſura que c'étoit à l'eau froide dont il en étoit redevable. Il répéta cette expérience pluſieurs fois; & ce fut toujours avec le même ſuccès: cet alongement duroit quelques minutes, après quoi la jambe revenoit dans ſon premier état. Une ſeule gorgée d'eau froide opéroit le même effet. Il eſſaya alors l'immerſion de la jambe paralyſée dans l'eau froide, & à l'inſtant la paralyſie diſparoiſſoit. Il n'en arrivoit pas de même s'il la plongeoit dans l'eau tiède. Il y a plus: car il lui ſuffiſoit de tenir un doigt de la main dans l'eau froide, pour pouvoir marcher avec facilité, & auſſi long-temps qu'il le vouloit; & s'il retiroit ſon doigt de l'eau, la jambe revenoit à ſon premier état au bout de quelques minutes. Une veſſie remplie d'eau froide, appliquée ſur la tête, procuroit le même ſoulagement.

D'après toutes ces expériences, notre ma-

lade ſe rendit à mon avis, & ſe ſoumit entièrement aux bains froids. J'ajoutai à ſon régime l'eau de poulet, & j'exigeai de lui qu'il en boiroit ſans retenue; ce qu'il fit avec une entière ſoumiſſion. Il reſta dans le bain froid pour la première fois un quart-d'heure, & peu-à-peu il parvint à y reſter une bonne heure. L'eau du bain s'échauffa toujours par la chaleur de ſon corps. Le quarantième bain rendit la jambe à ſa première longueur, les ſymptômes Vaporeux diminuèrent, la fièvre diſparut tout-à-fait, & l'exiſtence du malade fut une nouvelle vie. Il les continua néanmoins juſqu'au nombre de cent, ayant toujours une veſſie remplie d'eau froide ſur la tête; & à la faveur de ce traitement, répété pendant deux ans, le malade a été entièrement rétabli, puiſqu'on le voit aujourd'hui exercer les fonctions de ſon miniſtère.

Une Dame de cette ville, Vaporeuſe depuis l'adoleſcence, ſe maria à l'âge de 25 ans, & devint groſſe. Elle n'éprouva juſques-là que les incommodités auxquelles elle étoit ſujette avant ſon mariage. Elle accoucha aſſez heureuſement; mais au deuxième jour de ſa couche, elle fut ſaiſie d'un ſpaſme plus conſidérable, & les vuidanges ſe ſupprimèrent. On eut d'abord recours aux remèdes généraux; elixirs, potions anti-ſpaſmodiques, frictions

féches, lavemens purgatifs, rien ne fut épargné. On faigna enfuite, on refaigna, & on finit par purger l'accouchée. Tous ces différens remèdes adminiftrés au hazard, procurèrent une hémiplégie parfaite de tout le côté gauche. On fit des embrocations fpiritueufes fur le membre affecté ; on l'irrita par conféquent davantage, & il fe raccourcit. Les tendons fléchiffeurs étoient dans une contraction fi forte, que la jambe fe replia. Tous ces fymptômes me parurent affez caractériftiques ; ils plaidoient trop en faveur du bain pour ne pas l'adopter; mais le préjugé étoit tel, que mon avis fut rejetté avec mépris. Notre accouchée refta donc dans cet état pendant trois mois, au bout defquels il fallut fe foumettre. La malade entra dans un bain tiède, & y refta cinq heures pour la première fois. Le lendemain elle y refta davantage ; les jours fuivans ce fut de même. Sa boiffon fut de l'eau de poulet : elle fut très-abondante : j'ajoutai à ces remèdes un bouillon compofé de demi-livre de veau, les cuiffes de fix grenouilles, la laitue & la chicorée. La malade en prit un journellement dans le bain, & un autre au fortir du bain. On donna des lavemens d'eau commune : à la faveur de ce régime, que la malade obferva pendant quarante jours, la contraction des mufcles ceffa, & la jambe re-

vint dans ſon premier état. On continua néanmoins jusqu'au retour des lochies & des règles, & on arriva ainſi à la parfaite guériſon.

La femme d'un Meûnier, âgée de 25 ans, étant enceinte de ſept mois, fut attaquée tout-à-coup de la cardialgie. Son pouls étoit ſerré, & convulſif; la reſpiration gênée, le ventre ſec & tendu; le viſage étoit pâle, & une ſueur froide ſe répandoit par tout ſon corps, lorſqu'on appella le Chirurgien : on ſaigna d'entrée, ſans trop ſavoir pourquoi. On donna des carminatifs ſous différentes formes, on en vint à la teinture de *caſtor* & au *laudanum* liquide de *Sydenham*. On purgea enſuite; & bien loin d'obtenir du ſoulagement par ces remèdes, la cardialgie devint ſi forte, qu'elle fit craindre pour la vie de cette pauvre femme. On continua en vain le même traitement; on déſeſpéra enfin d'elle, & plus encore de ſon enfant; car depuis le jour de l'attaque, il n'avoit donné aucun ſigne de vie. Quel parti prendre dans cette extrémité? Les ſecours de la Pharmacie étant épuiſés, on ſe crut autoriſé à en eſſayer de toutes les eſpèces. On me demanda conſeil, mais trop tard. Inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé avant mon arrivée, je reconnus la cauſe primitive du mal. La tenſion douloureuſe du ventre, & celle de toute la région

épigaſtrique ne me laiſſa aucun doute ſur l'irritation de ces parties; il ne s'agiſſoit plus que de trouver les moyens d'y remédier. Ces moyens furent ceux que vous avez employés tant de fois, Monſieur, avec ſuccès. Ce fut l'application d'un linge trempé dans l'eau froide, avec laquelle je voulus condenſer l'extrême raréfaction de l'air inteſtinal, en même temps que je relevai le ton des parties, qui, ayant été bandées au-delà de leur reſſort, étoient tombées dans une eſpèce d'atonie: le remède réuſſit parfaitement. On renouvella ſouvent cette application, ainſi que ſa froidure; & on ſoulagea la malade peu à peu, juſqu'à emporter les douleurs. La détente ſe fit pour lors; des évacuations copieuſes l'annoncèrent. On ceſſa d'appliquer la ſerviette, & on lui ſubſtitua l'eau de poulet qui réuſſit parfaitement. Les évacuations continuèrent toujours. La malade accoucha enfin d'un enfant mort, & ſa couche fut heureuſe. On purgea au temps preſcrit avec un doux minoratif; on y revint pluſieurs fois, ſous les auſpices de l'eau de poulet; & les évacuations furent ſi ſalutaires, qu'elles amenèrent des vers. La malade ſe rétablit ſi parfaitement, que depuis elle eſt devenue groſſe une ſeconde fois; & ſa couche n'a été ſuivie d'aucun accident.

Enhardi par ces ſuccès, je crus, Monſieur, pouvoir vous remplacer en pareilles circonſtances; & ce fut encore en vous prenant pour guide, que j'opérai dans le même temps une cure encore plus éclatante. En voici le récit.... La femme d'un Taneur, âgée de 25 ans, ſujette à des attaques convulſives, devint groſſe la première année de ſon mariage; & pendant tout ce temps, elle fut en proie aux mêmes accidens. Les premières attaques furent ſi fortes, que je déſeſpérai de pouvoir jamais accoucher cette femme. Elles ceſsèrent néanmoins après vingt-quatre heures, & alors je plongeai la malade dans le bain tiède, ce qui nous procura un plus long intervalle, & favoriſa l'accouchement. Mais ce calme ne fut pas de longue durée; car les accidens reparurent le même jour, & les lochies ſe ſupprimèrent. La fièvre parut alors; le ventre ſe météoriſa. La tête fut très-embarraſſée; tout annonça le déſordre le plus grand, & les ſuites les plus funeſtes. Il n'y avoit que le bain qui pût parer le coup: mais comment employer ce remède? On ſaigna du bras & du pied; on y ſeroit venu pluſieurs fois, ſi les mouvemens convulſifs n'euſſent rendu cette opération très-difficile. On ſe détermina enfin à employer le bain tiède: il fut décidé même que la malade y ſeroit attachée, ce qui fut

fait. Ce remède opéra bientôt : les accidens diminuèrent peu à peu ; & au bout de six heures de bain ils disparurent. On y revint le lendemain ; on les continua jusqu'au retour des vuidanges, qui arrivèrent le sixième jour : on crut devoir s'arrêter pour lors ; mais l'écoulement se suspendit de nouveau ; il fallut donc recourir au même remède ; & à la faveur du bain, on parvint à l'entretenir jusqu'au vingtième jour de la couche. On purgea le trente avec un minoratif; on y revint le trente-cinq ; on se procura ainsi des évacuations... qui terminèrent le traitement. Voilà, Monsieur, les faits & les merveilles que votre doctrine opère journellement. Je vous en prépare d'autres, en attendant les éclaircissemens que j'ai pris la liberté de vous demander au sujet du bain froid. »

Réponse. Il est très-juste, Monsieur, que je me rende à vos desirs, en vous donnant l'explication que vous me demandez du phénomène que la guérison de votre Curé vous présente : pour cet effet je répéterai ce que j'ai dit tant de fois dans toutes les éditions de mon livre (*a*), & je dirai que la qualité toni-

---

(*a*) Traité des Vapeurs, 4. édit. *pag.* 175, 176, 177, & encore *pag.* 493.

que

que de l'eau froide exclut abſolument ce remède de la claſſe des relâchans; & que par cette raiſon il eſt employé ici comme un remède contraire. Mais j'ai ajouté que la tenſion ſpaſmodique étoit ſouvent entretenue par l'extrême raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs, & que dans ce cas on ne pouvoit parvenir à la détente de la fibre, ſans qu'au préalable on eût condenſé cette raréfaction aërienne; & c'eſt-là le ſeul cas où j'emploie le bain froid.

J'ai ajouté encore, Monſieur, que ce remède agiſſoit momentanément comme tonique; puiſqu'en méditant ſon action, on voit que le bain froid ſe tiédit ordinairement par la chaleur du corps du malade immergé; & c'eſt par cette raiſon que je fais ſouvent renouveller la froidure de l'eau, quand il s'agit de condenſer davantage; tout comme je la laiſſe tiédir, quand je crois que cette condenſation ne m'eſt plus néceſſaire. D'après ces effets, je puis donc employer ce tonique, au préjudice de la fibre; mais au profit de la raréfaction aërienne; & vous voyez, par ce que je viens de dire, que ce tonique n'eſt tel que par la volonté de celui qui l'emploie.

Vous conclurez delà, Monſieur, que votre Curé étoit dans le cas de cette raréfaction aërienne, ſans que vous vous en ſoyez douté.

La tenſion de ſes fibres étoit à ce dégré de criſpation qui produit le raccourciſſement de la partie affectée; & ce dégré étoit entretenu par celui de la raréfaction de l'air. L'eau froide, que vous avez employée, n'a pas manqué d'agir ſur cet air, & de le condenſer, ce-qui a enlevé ſur-le-champ à la fibre ce dernier dégré de tenſion qu'elle tenoit de la raréfaction de cet air; & le contraire eſt arrivé, quand vous avez ceſſé d'appliquer ce remède. Les Phyſiciens vous diront, Monſieur, que la vîteſſe avec laquelle l'air ſe condenſe par le froid eſt très-grande.

Il paroît que vous en êtes convaincu, puiſque c'eſt d'après ces idées phyſiques, ſans doute, que vous avez employé l'eau froide chez la malade qui fait le ſujet de votre troiſième obſervation. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir diſcerner le cas où cette raréfaction domine ſur la tenſion de la fibre; & alors vous appliquerez l'eau froide ſans contradiction : les ſignes diagnoſtiques de cette raréfaction ſe tirent du tempérament, du régime, de l'effet des remèdes, & de l'intenſité des ſymptômes ſpaſmodiques; c'eſt au Praticien expérimenté à les diſtinguer. Avec les diſpoſitions que vous montrez, Monſieur, vous ſerez bientôt à même de les connoître parfaitement. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DE M. LE CONTE DE PRÉVAL,

Médecin à Avranches, à M. Pomme.

« Je connoiſſois, Monſieur, votre Traité des Vapeurs, d'après l'éloge qu'en avoit fait le Journaliſte de 1764. Je le lus alors, & le relus avec plaiſir. Vos préceptes me ſéduiſirent ; mais je n'eus jamais le courage de les mettre en pratique. Le préjugé qui regne dans ce pays avec plus d'empire, peut-être qu'à Paris & ailleurs, vint mettre des entraves à mon zèle ; & je me vis forcé de renvoyer l'entrepriſe à un autre temps. Qu'il en coûte, Monſieur, d'épouſer une erreur en préſence du vrai ! qu'il en coûte de nuire volontairement à l'humanité, lors même que l'on pourroit lui être ſi utile ! Ces conſidérations mirent le trouble dans mon ame, juſqu'au moment que je ſecouai le joug. Ce fut en 1769, que liſant le même Journal, j'y trouve une critique offenſante du premier de vos apologiſtes. C'en fut aſſez, Monſieur, pour me déterminer à prendre part à la conteſtation. Pour cet effet, je raſſemble mes matériaux ; les expériences que je faiſois alors tacitement me lès fournirent ; je les envoie au Journaliſte, & j'attends de les voir publier ; lorſque j'apprends par une note de votre

quatrième édition, que mes observations ont été rejettées, & que c'est à vous qu'il falloit s'adresser à l'avenir. D'après cette agréable invitation, je viens vous prier aujourd'hui de recevoir favorablement ces mêmes observations, & de les publier si vous les trouvez dignes de figurer à la suite de votre recueil.

Une jeune accouchée, d'un tempérament vif & très-ardent, s'écarta volontairement de son régime, & se nourrit à son gré. Ce fut avec des soupes très-succulentes, des confitures, des rôties au vin, de l'eau de canelle, & celle de fleurs d'orange; ce qui l'échauffa si considérablement, qu'elle resta huit jours sans aller à la garde-robe. La malade fut tourmentée par les vents; bientôt après le vomissement s'en mêla. Elle ressentit des coliques assez fortes, pour lesquelles on donna des carminatifs, qui augmentèrent le mal; le ventre se tendit, il devint très-douloureux au toucher, les suites de couche se supprimèrent, & je fus appellé. A tous ces maux succédèrent des mouvemens convulsifs, la suffocation utérine, le clou hystérique, le délire & la fièvre; ce qui me rappella d'abord l'ancien état de la Demoiselle Chiris, citée dans votre livre, 4e *édit. pag.* 418, & m'autorisa à proposer les mêmes remèdes.

Tout annonçoit, en effet, l'éréthiſme de tout le canal inteſtinal, & celui de la matrice. L'indication étoit par conſéquent la même à remplir : l'eau de poulet & les lavemens froids furent d'abord les premiers remèdes que je mis en uſage ; & leurs effets répondirent à ceux que vous avez annoncé : le ventre ſe détendit, les mouvemens convulſifs diminuèrent ; la fièvre ceſſa, ainſi que le délire. L'amendement fut ſi marqué, que l'on prit confiance à mes conſeils ; on ſe laiſſa enfin perſuader en faveur de votre méthode. Le lendemain on continua, & les effets furent les mêmes. Enhardi par ces ſuccès, je propoſai le bain tiède, la malade s'y ſoumit aveuglément. Celui-ci opéra encore avec plus d'efficacité ; car les ſuites de couches reparurent, & tous les ſymptômes ſpaſmodiques s'éclipsèrent peu à peu. On purgea alors, & ce remède acheva la cure ».

Je ſupprimerai un nombre d'obſervations que M. le Conte a ajoutées à celles-ci. Un plus long détail, en faveur de l'eau de poulet & du bain deviendroit ſuperflu & peut-être ennuyeux. J'ajouterai ſeulement que ſi je raſſemblois toutes celles que l'on m'a adreſſées depuis deux ans, je formerois un volume conſidérable, dont la lecture trop monotone

pourroit déplaire à mes lecteurs (*a*). Il me tarde trop d'ailleurs d'arriver aux complications de cette maladie, ne fût-ce que pour prouver à mes adverſaires, que ce n'eſt point avec un ſeul remède que je traite l'affection nerveuſe ſpaſmodique; mais avec ceux que les différentes complications exigent.

(*a*) L'ennui naquit un jour de l'uniformité..... *Lamotte*.



COMPLICATIONS.

J'ENTENDS par *complication* l'alliage d'une cauſe humorale à la cauſe ſpaſmodique; c'eſt-à-dire, que ce n'eſt plus la roideur ſeule des ſolides qui procurera les ſymptômes ſpaſmodiques, ce ſera encore le vice des humeurs. Si j'ouvre mon traité des Vapeurs, j'y trouve une liſte très-étendue de ces ſortes de *complications*, la voici. La fièvre putride, continue, & l'intermittente, la vérole, les écrouelles, le ſcorbut, la leucophlegmatie, les pâles couleurs, (ſous la dénomination deſquelles je comprends toutes les obſtructions), les pertes blanches, les pertes rouges, la ſuppreſſion des vuidanges, celle des hémorrhoïdes, & la trop grande abondance de ces deux évacuations. J'ajouterai encore toutes les éruptions cutanées, telles que la gale, l'humeur dartreuſe & la goutte. Telles ſont les complications que j'ai annoncées. Elles ſont, comme l'on voit, ſi étendues, qu'elles forment le tableau général des maladies chroniques. Si je parcours toutes ces *complications*, j'y trouve le traitement que j'ai indiqué pour chacune d'elles, en le ſoumettant néanmoins à celui

de la première maladie, c'eſt-à-dire, que les remèdes actifs que je leur oppoſe marchent toujours à côté du relâchant, eu égard à la tenſion de la fibre. Telle eſt, enfin, ma pratique (*a*); ſeroit-ce celle des Empiriques? C'eſt ainſi que j'attaque la matière fébrile, & que, ſous les auſpices des boiſſons délayantes, j'emploie les émétiques & les purgatifs aux jours marqués pour cette opération. C'eſt ainſi que je me hâte d'évacuer l'eſtomac les premiers jours du mal, après avoir déſempli les vaiſſeaux; & devenant enſuite le ſpectateur attentif des efforts de la nature, j'évite de la contrarier, encore moins de troubler ſes opérations. Cette pratique eſt très-connue, des auteurs modernes l'ont adoptée, & l'ont nommée la *Médecine d'expectation* (*b*); tandis que ceux qui les ont précédés l'avoient calomniée; ce qui n'empêche pas que je ne me déclare ſon défenſeur. Si l'évacuation du foyer fébrile ne ſuffit pas, & qu'il faille encore en fixer le retour dans la maſſe du ſang; la

(*a*) Voyez mon Traité des Vapeurs, 1 vol. *pag.* 281.

(*b*) Voyez de Bordeu, *Recherches ſur le tiſſu muqueux*. Fouquet, Médecin de Montpellier, *Eſſais ſur le pouls*; & encore ſa thèſe, *Fibræ natura vires & morbi*. Guindant, Médecin de Paris & de Montpellier, la *Nature opprimée par la Médecine moderne*. Robert, *Traité des principaux objets de Médecine*. Voyez encore l'*Idée de l'homme phyſique & moral*.

Pharmacie m'offre des ſecours, (les fébrifuges) je ne les rejette pas. Mais, plus aviſé que bien des Médecins, j'aſſocie à ces remèdes les mêmes délayans; & je ne les emploie qu'après une longue dépuration des humeurs; telle eſt la pratique que j'ai adoptée, c'eſt celle de tous les Médecins prudens, à la tête deſquels je placerai M. Deſbret, Médecin à Cuſſet; depuis qu'il a ſu s'exprimer ſi courageuſement en ces termes : « Je penſe qu'il vaut beaucoup mieux ne pas paſſer aux yeux du vulgaire pour fort habile, en preſcrivant beaucoup de remèdes, & en tuant ſes malades, que de paroître un Médecin ordinaire en les guériſſant ſans remèdes. Les ſuccès conſtans du Médecin qui gagne du temps, en temporiſant, lui feront à la longue une réputation ſûre & brillante; tandis qu'on ſe laſſera de mettre ſur le compte des maladies les mauvais ſuccès des Médecins qui accablent leurs malades de drogues ». (*Journal de Médecine.*)

La *complication* vérolique nous offre les mêmes vues à remplir. L'agacement des ſolides nous préſente des entraves à l'adminiſtration du mercure. Comment y remédier? ſi ce n'eſt en prévenant les effets de ce remède, & en ſoumettant les ſolides à ſon action; & comment opérer ces effets, ſi ce

n'eſt par les relâchans les plus puiſſans ? La méthode que j'ai propoſée réunit ces deux avantages ; elle favoriſe l'action du mercure en s'oppoſant à ſes irruptions ; elle l'oblige à reſter plus longtemps dans le ſang ; elle favoriſe enfin la fonte des concrétions véroliques, & rend ainſi le traitement plus aſſuré. (*Ibid. pag.* 296.)

L'épaiſſiſſement lymphatique qui conſtitue le virus ſcrophuleux, n'étant point exempt d'acrimonie, agace ſouvent les nerfs, & procure des ſpaſmes. Comment y remédier ? ſi ce n'eſt par le double emploi des deux ſpécifiques. Je fais donc précéder l'humectant dans la vue de ſoumettre la fibre ; & quand j'ai obtenu ces premiers effets, j'emploie les remèdes connus ſous le nom d'anti-ſcrophuleux, & je ne rejette, ni le mercure, ni les antimoniaux, ni l'extrait de ciguë & autres. (*Ibid. pag.* 318.)

La diathèſe ſcorbutique, & cette diſſolution muriatique des humeurs eſt rarement exempte de la complication nerveuſe ; les ſymptômes le démontrent ſouvent, puiſque l'on trouve ici, comme dans l'Affection ſpaſmodique, la rétraction des tendons & des nerfs. Faudra-t-il, en ce cas, ſe livrer aux anti-ſcorbutiques les plus âcres, ſans égard à cette *complication* ; & pourquoi ne donne-

roit-on pas la préférence à ceux qui doués d'une qualité moins irritante, ont ſi ſouvent réuſſi dans cette conſtitution? Le régime végétal, & les acides ſont ces remèdes que je préfère; je les aſſocie aux délayans & aux aqueux; & en cela j'imite encore les Médecins prudens. (*Ibid. pag.* 327.) Ce n'eſt pas celle de nos *Médecins ſcorbutiques*, qui, mépriſant la connoiſſance des maladies nerveuſes, & s'en glorifiant, voient l'Affection ſcorbutique là où elle n'exiſte pas, & comptent ainſi le nombre de leurs malades par celui de leurs victimes.

Si je trouve de la bouffiſſure, & la *leucophlegmatie*, j'obſerve ſi elle n'eſt point emphiſématique, & ſi elle n'eſt pas le fruit de l'Affection nerveuſe. Les ſymptômes qui la caractériſent n'étant point équivoques, je ne puis m'y tromper. Ces ſymptômes ſont la tenſion de la peau, & la douleur des parties enflées. Si ne voyant que relâchement; ſtaſe ou ſtagnation dans le tiſſu cellulaire, & dans les cellules de la peau, je m'empreſſe d'évacuer par les voies inférieures; ou ſi me conduiſant par routine, je cours aux diurétiques les plus actifs & les plus chauds, j'irrite la cauſe du mal, j'augmente les ſymptômes, je donne lieu à la maladie que j'ai voulu éviter; (l'hydropiſie,) & alors toujours plus mal-aviſé

j'achève de devenir meurtrier, en recourant encore à la Pharmacie, & à tous les évacuans d'uſage: pour éviter de tomber dans ces écarts, je n'emploie ici que les diurétiques les plus ſimples, & très-ſouvent les diurétiques froids, & je réuſſis. (*Ibid. pag.* 334.)

Les pâles couleurs ſe rencontrent ſouvent; l'embarras du méſentère, celui de la matrice, & très-ſouvent encore celui de tous les autres viſcères du bas-ventre en ſont la cauſe primitive. La chilification ne ſe fait qu'avec peine; la partie rouge du ſang n'eſt point élaborée; la partie ſéreuſe n'eſt point aſſez intimement liée avec elle; les organes deſtinés à ce travail languiſſent, ainſi que les fonctions du corps; dans cet état, on s'occupe à relever le ton des ſolides pour augmenter leur reſſort, on tâche d'ouvrir les canaux chylifères, & on emploie fort ſagement à cet effet les apéritifs les plus accrédités, que l'on aſſocie aux purgatifs & aux ſtomachiques. Cette pratique eſt très-connue; elle ſuppoſe que les ſolides ſont dans cet état de relâchement ou d'inſenſibilité qui permet de leur oppoſer ces remèdes. Mais ſi cette fibre ſe trouve dans une diſpoſition contraire, ce qui arrivera toutes les fois que des Affections morales auront précédé, ou que le tempérament ſera tel par vice d'hérédité ou autrement; faudra-t-il en pareil

cas insister sur ces remèdes, & combien de maux ne procurera-t-on pas? Ce sera de même dans tous les cas où les obstructions seront du caractère de celles que j'ai appellées *secondaires*, dont j'ai fourni des exemples; ce sont ceux où la diminution du calibre des vaisseaux forme lui-même l'obstruction. Ceux-ci contrediront donc l'indication primitive ? c'est rendre service aux jeunes Médecins, que de les prévenir qu'ils les rencontereront souvent. Telle est la pratique que j'ai préconisée ; elle n'exclut cependant pas les apéritifs ni tous les désobstructifs ; elle les pl. ce simplement à la fin de la cure ; c'est une économie que j'oppose à une prodigalité. (*Ibid. pag.* 369.)

Les fleurs blanches proviennent de l'obstruction de la matrice & du relâchement de ses vaisseaux. Elles supposent encore une foiblesse organique de tout le canal intestinal, celle des voies digestives, ainsi qu'une mauvaise élaboration de ses sucs ; & dans ces sortes de cas, les purgatifs, les apéritifs & les stomachiques réussissent à merveille ; mais il est un autre cas où cet écoulement lymphatique est entretenu par l'acrimonie des humeurs, & par l'irritation du viscère affecté. (L'âcreté des fleurs blanches, l'excoriation des parties nous en fournissent la preuve.) C'est précisément celui de notre *complication* ; c'est celui qui

exclut l'emploi de ces remèdes; ou bien exige-t-il de leur associer ceux qui brident leur action; pourquoi les aurois-je tus? (*Ibid. pag.* 374.)

Les pertes rouges reconnoîtront aussi une double cause. Les unes proviendront du relâchement des vaisseaux; les autres de la tension spasmodique de la matrice: cette double cause produira en même temps la suppression & l'augmentation de ce flux. Que penseroit-on d'un Praticien qui les traiteroit l'un & l'autre avec les mêmes remèdes? c'est celui-ci qu'il faudroit appeller Empirique! J'ai voulu éviter ce reproche, & en faisant la distinction de ces deux causes opposées, j'ai montré celle où les astringens doivent être employés. La suppression des hémorrhoïdes, celles des suites de couches suivront le même ordre; mais on observera que dans celle-ci, la tension l'emporte toujours sur le *relâchement*; d'où naissent les plus grandes fautes. J'ai dévoilé cette erreur avec un double zèle, j'y reviens aujourd'hui pour plaider de nouveau la cause des accouchées, trop souvent victimes des gardes & du préjugé; & si jamais ma foible voix se fait entendre des Accoucheurs, des Sages-femmes, & du Peuple, on se méfiera davantage des cordiaux & du régime échauffant, pour lui en substituer un autre

plus analogue à la nature ; qui, ſans être trop outré, n'en ſera que plus ſalutaire. (*Ibid. pag.* 381 *& les ſuivantes.*)

Aux *complications* ci-deſſus expoſées, j'en ajouterai une nouvelle qui devient tous les jours plus commune, c'eſt l'Affection dartreuſe. Une âcreté particulière de la lymphe; une certaine hétérogénéité dans les humeurs donnent lieu à ce vice humoral ; & ce vice produit ſouvent de grands déſordres. Ce ſera toutes les fois que le tiſſu de la peau trop ſerré ou obſtrué, s'oppoſera aux iſſues de cette humeur. Elle refluera pour lors dans les parties internes, & les affectera de manière à produire de très-grands maux. Les indications curatives ſeront : 1.° d'attaquer d'abord la qualité délétère du ſang & de la lymphe par les remèdes adouciſſans. 2.° De relâcher le tiſſu de la peau, quand il paroîtra trop ſerré, par l'uſage des bains, (ce ſera dans le cas de l'Affection nerveuſe.) 3.° D'évacuer cette humeur par les voies ordinaires, ce ſont celles de la peau, que la nature lui a préparées ; il n'y en a point d'autres. Pour remplir cette dernière indication, on emploiera avec confiance les remèdes altérans de la Pharmacie, & les eaux minérales ; mais encore les cautères & les épiſpaſtiques, & ce ne ſera pas ſans ſuccès. Les mêmes indications auront lieu

pour la goutte ; & d'après les ſages conſeils de M. Paulmier, on donnera ici la préférence aux *ſang-ſues*.(*a*)

A cet enſemble il faut ajouter le vice de l'air contenu dans les liqueurs ; c'eſt en raiſon de ſa trop grande raréfaction qu'il produit ici très-ſouvent des ſymptômes extraordinaires, auxquels on remédiera toujours par le bain froid. C'eſt au Médecin expérimenté à ſavoir diſtinguer toutes ces complications, car de cette diſtinction dépend tout le ſuccès du traitement. Il ne me reſte plus qu'à juſtifier cette pratique par des citations & par de nouveaux faits.

(*a*) Voyez le Traité de la Goutte par M. Paulmier.



FIÈVRE

FIÈVRE PUTRIDE.

Madame de M***, aujourd'hui Marquiſe de ***, âgée de 18 ans, d'un tempérament ſenſible & irritable, tomba malade en Bourgogne, où elle voyageoit; & ſa maladie fut caractériſée par les Médecins de *Fièvre Putride*. En effet, la fièvre étoit continue; elle avoit ſes redoublemens marqués, à quoi ſe joignirent des ſymptômes ſpaſmodiques, qui déconcertèrent les Médecins du lieu; ce fut une douleur de tête extraordinaire, qui imitoit le clou hyſtérique, & qui étoit accompagnée de mouvemens convulſifs. Ces ſymptômes augmentoient tous les ſoirs avec la fièvre, diminuoient avec elle, & reparoiſſoient enſuite le lendemain & les ſuivans. La malade fut transportée à Paris dans cet état, & me fut confiée. Elle étoit déja arrivée au dixième jour de ſa maladie ſans avoir fait aucun remède. La tenſion & la dureté du pouls m'obligèrent à la faire ſaigner deux fois; après quoi je donnai l'hipecacuana qui réuſſit à merveille: les évacuations furent très-copieuſes, & ce relâchement des entrailles entraîna celui

des parties ſupérieures; les douleurs diminuèrent tant ſoit peu ; mais elles revinrent tous les ſoirs à l'heure du redoublement. Le pouls ne ſe développa point après cette évacuation; il devint au contraire plus vif, ſerré & convulſif. Les urines étoient crues, ce qui caractériſoit parfaitement l'irritation, & ce pouls, que l'illuſtre auteur des Recherches (*a*) appelle non critique, tel qu'il l'a obſervé lui-même dans les maladies nerveuſes; d'où je conclus qu'il falloit ſuſpendre tout évacuant, juſqu'à ce que le pouls eût changé de caractère, & qu'il eût paſſé de cet état convulſif à celui de ſoupleſſe qui annonce toujours les criſes, & nous donne la liberté d'opérer. La malade fut livrée alors aux boiſſons abondantes, au petit lait, aux fermentations émollientes & aux lavemens rafraîchiſſans, dans la vue de détendre & d'aſſouplir les entrailles, d'appaiſer ainſi l'orgaſme des humeurs & le ſpaſme. Par cette méthode on vit diminuer de jour en jour la violence des ſymptômes ſpaſmodiques. Le pouls ſe dilata peu à peu; il devint ſouple, & me permit d'employer d'autres remèdes. Les urines changèrent de couleur; elles ſe chargèrent même d'un nuage

(*a*) De Bordeu.

ſédimenteux. Je purgeai enfin avec les plus doux minoratifs, & la maladie fut terminée au trente-ſixième jour.

Dans le même temps Madame la Comteſſe de Beaumon, fut attaquée d'une véritable fièvre putride, avec tous les caractères oppoſés à celle-ci. Son pouls fut toujours égal, & ſouple. Les évacuations ne furent jamais ſuivies d'irritation ; les urines ne dénotèrent jamais le ſpaſme ; les ſolides parurent toujours dans l'état du relâchement le plus parfait ; la matière putride dominoit, toutes les humeurs en étoient *ſaturées* ; la proſtration des forces, l'abattement, un délire obſcur qui accompagnoit le ſommeil, & un ſaignement de nez aſſez fréquent, caractériſoient preſque la fièvre maligne : elle auroit été appellée telle par pluſieurs Médecins, toujours fort généreux dans les qualifications qu'ils donnent aux maladies qu'ils traitent : tout, en un mot, annonçoit la *ſaburre* des premières voies ; & il falloit ſe hâter à l'évacuer. Madame de B***, fut ſaignée du pied dans la première invaſion de la maladie (le dérangement du flux périodique l'exigea) ; elle fut émétiſée enſuite, & fut purgée quatorze fois, ce qui termina la maladie. Ces deux exemples auxquels je me borne, pour ne pas ſortir de mon plan, caractériſent la fièvre putride ſimple, & celle qui

eſt compliquée de ſpaſme. Elles autoriſent les deux traitemens que j'ai employés, & forment le tableau de toutes les maladies de ce genre. Je pourrois ajouter ici, en faveur de la ſeconde, la troiſième eſpèce de fièvre, que les Médecins appellent *maligne*; l'auteur des Recherches, & tous ſes partiſans, ne me contrediroient pas; puiſque je les vois avec une vraie ſatisfaction employer dans ces ſortes de cas, le bain froid & le bain tiède, & avec un grand ſuccès.

A côté de celle-ci vient encore la *Fièvre Spaſmodique*; c'eſt celle qui en a impoſé long-temps aux Médecins, & dont j'ai traité fort au long d'après M. Fiſes, pour achever de la faire connoître. Cette fièvre eſt ſans matière : elle ne fournit par conſéquent, point de criſe; les remèdes évacuans, ainſi que le quinquina, & tous les fébrifuges, l'irritent conſidérablement; on ne la guérit enfin que par le bain, & par les rafraîchiſſans. La D^lle^ de Saint-Jœurs, citée dans mon Traité, 1er *vol. pag.* 189, en fournit un exemple. S'il falloit en ajouter d'autres, je citerois par préférence un Mémoire à conſulter que j'ai actuellement ſous mes yeux, par lequel on demande mon avis ſur l'état d'une Demoiſelle d'Angoulême, âgée de 26 ans, qui depuis l'âge de 19 ans a, dit-on, une fièvre ſingulière qui a réſiſté

jusqu'ici aux remèdes les plus vantés ; ce qui suffiroit pour caractériser la *Fièvre Spasmodique*, si l'hystéricité n'étoit pas d'ailleurs caractérisée chez cette Demoiselle par ses symptômes propres ; d'où l'on peut conclure que cette fièvre ne dure depuis six ans, que par l'impéritie de ceux qui l'ont traitée jusqu'ici ; & ces exemples ne sont que trop communs.



FIÉVRE INTERMITTENTE.

Si la fièvre continue humorale doit être diſtinguée de la fièvre continue ſpaſmodique, l'*Intermittente* ſera ſoumiſe aux mêmes loix; & c'eſt ici où l'Affection nerveuſe en impoſera davantage. Les apologiſtes du quinquina ne voyant que matière fébrile à évacuer, ou à fixer, employeront inconſidérement ce remède dans tous les cas; ils publieront même avec emphaſe les guériſons qu'ils auront opérées par ſon ſecours; mais ils auront grand ſoin de taire ceux où ce remède aura été nuiſible; ce ſont préciſement ceux dont il eſt ici queſtion; c'eſt-à-dire, que dans ceux-ci il n'y a point de matière fébrile, ou ſi elle exiſte, elle eſt ſoumiſe entièrement à l'affection des nerfs; & alors l'évacuant, ainſi que le fébrifuge, ſeront contraires; l'humectant ſeul pourra en triompher. Les obſervations pratiques que je vais rapporter éclairciront ce point de la diſpute. Dans le nombre de celles que je pourrois fournir, je choiſirai par préférence celle qu'un de mes antagoniſtes préſente en oppoſition à mon ſyſtême, dans laquelle cependant je trouve mon aſſertion, & l'aveu

que cet auteur nous fait de l'inefficacité du ſpécifique. Ecoutons-le.

LETTRE DE M. DEJEAN,

Médecin, à M. Pomme, ſur l'efficacité du quinquina dans les Affections Vaporeuſes. Voyez le Journal de Médecine, *Supplément à l'année* 1770, *cinquième cahier, pag.* 415.

« En vous adreſſant, Monſieur, mes obſervations ſur des Affections Vaporeuſes, guéries par le quinquina, je continue de remplir la tâche que vous voulûtes m'impoſer en avril 1767 (*a*). La femme du ſieur Hurel, marchand au Bourg du Bec-Harlouin, vers le quatrième mois de ſa groſſeſſe, à l'occaſion d'un engorgement glanduleux ſous l'aiſſelle, fut livrée aux accidens Vaporeux les mieux marqués, malgré une abondante & louable ſuppuration. Chaque panſement, réitéré deux fois par jour, étoit précédé d'agitations *convulſives*, de toux, de ſuffocation, d'une douleur fixe aux muſcles quarrés, ſitués à la partie poſtérieure de la tête, qu'on nomme clou

(*a*) J'ai demandé à M. Dejean de me fournir la cure d'une Affection Vaporeuſe ſans complication, opérée par le quinquina. *Voyez le Journal cité.*

vaporeux ; ou hystérique ; une succession de ris & de pleurs, enfin d'une tension abdominiale & fort douloureuse : cet état se soutint près de deux heures, & se terminoit quelquefois par la défaillance. On étoit en droit d'accuser de tous ces désordres le vice des humeurs, & de lui opposer les délayans adoucissans, qui, malgré leur usage soutenu scrupuleusement pendant quelque temps, furent insuffisans ; mais le quinquina leur ayant été associé, calma comme par enchantement tous les symptômes ci-dessus, qui se reproduisirent dix jours après par la suspension de ce remède, la malade se flattant de jouir d'une convalescence bien assurée.

Cette alternative de pis eut lieu quatre fois en deux mois ; mais le mieux fut toujours racheté par le quinquina. Cette chaîne de contre-temps fut interrompue pour trois mois. L'accouchement fut des plus heureux, le 19 janvier de cette année : tout fut bien jusqu'au 22, que Madame Hurel, pour quelque erreur diététique, éprouva un mal-aise, qui fut bientôt suivi de la suppression totale des lochies ; une toux convulsive, avec oppression & étranglement, la cardialgie, le ventre douloureux & météorisé, enfin tout le genre musculeux étoit dans des contractions des plus violentes, lorsque j'arrivai chez la malade, qui fondoit

en larmes, à laquelle je donnai *pro potu* une infusion théiforme de camomille, l'application sur l'*abdomen* d'une flanelle imbibée dans cette même liqueur, & une teinture d'un gros de quinquina, bouilli dans un verre d'eau, à prendre trois fois par jour. Dès la première nuit, l'orage fut moins bruyant, & se soutint à-peu-près le même jusqu'au lendemain, que l'aurore nous annonça un temps calme & serein, par le retour des lochies, & l'absence des accidens qui n'ont plus reparu. La convalescente s'étant soumise à prendre pendant deux mois un verre par jour de la susdite teinture; elle se porte au mieux & a repris le cours de ses affaires.

Cette teinture n'a pas été inutile dans une villageoise qui avoit ses règles si laborieuses, que, depuis plus de deux ans, leur éruption étoit précédée & accompagnée de violentes attaques hystériques (*a*). L'administration de cette admirable écorce n'a pas toujours favorisé aussi avantageusement mes desirs; mais je le répète, elle n'a jamais été nuisible. Je ne rougirois pas d'avouer mon erreur, puisque les plus grands hommes n'en sont pas exempts. *Optimus ille est qui minimis urgetur.* »

(*a*) Il y a toute apparence que cette seconde cure est de la même espèce que la première, puisque M. Dejean n'en fait pas la distinction.

Je demande à M. Dejean, si la matière qui a fourni ces engorgemens glanduleux sous l'aisselle, & qui ont suppuré si abondamment, n'est point la matière fébrile en question; & s'il ne faut pas ici la supposer la cause première des accidens qu'a essuyé sa malade? Il répondra sans doute très-affirmativement, puisque c'est sous cette indication qu'il a employé le quinquina. Les différentes rechûtes proviendront donc aussi d'un reste de cette matière fébrile qui n'avoit pas été entièrement évacuée; à quoi l'on peut ajouter que l'usage soutenu des boissons délayantes a dû favoriser l'effet du quinquina, en soumettant les solides à son action : d'où je conclus que les accidens Vaporeux qu'a essuyé sa malade, étoient compliqués de matière & de spasme, & que ceux où il a vu que le quinquina n'avoit pas réussi, étoient de l'espèce de ceux où il n'y a point de matière; ce sont ceux où le spasme est la véritable cause. Jusque-là M. Dejean est dans mes principes sans s'en douter, ainsi qu'il a déja fait dans les premières observations qu'il m'a adressées par la même voie (*a*), & je le remercie de ce qu'il veut bien encore aujourd'hui prendre ma défense. Mais

(*a*) Journal de Médecine, *août* 1766, *pag.* 134. Ibid. *mars* 1767, *pag.* 231.

il me reſte à le convaincre du danger qu'il y a d'employer le quinquina, quand on ne rencontre point cette complication humorale.

Pour cet effet, je le renvoie à l'obſervation de Madame Pecauld, ci-deſſus rapportée, & à celles qui ſont citées dans mon Traité, par MM. Brun, la Brouſſe, Goiraud & autres. Je le renverrai encore à toutes les Vaporeuſes qui s'en plaignent amèrement; & pour achever de l'inſtruire ſur cette matière, la plus importante, peut-être, que la médecine fourniſſe, je dirai que ſi l'affection ſpaſmodique prend ſi ſouvent le type & la forme de l'accès fébrile, & ſi elle produit auſſi des périodes réglés, c'eſt en raiſon de la difficulté de la circulation des eſprits animaux: ceux-ci devenus plus groſſiers par leur évaporation, pénètrent plus difficilement dans leurs conduits, qui, d'un autre côté, ſe trouvent plus rétrécis par le ſpaſme; d'où ſuivent néceſſairement le reflux des mêmes eſprits dans le cerveau, & une pléthore particulière, laquelle donne lieu aux engorgemens & aux ſecouſſes ſpaſmodiques, qui, à les bien conſidérer, ſont excitées par les efforts de la nature, cherchant à ſe débarraſſer de ſon poids, tout de même que dans la fièvre avec matière, & d'après les idées que nous en a donné l'illuſtre Sydenham. Tel eſt à mon avis le méchaniſme des convul-

ſions, telle eſt auſſi l'explication que je donne à leur retour périodique. Le traitement que je leur oppoſe le réaliſe, puiſqu'en relâchant les conduits, je remédie à la pléthore exiſtante, je préviens celle qui ſe ſeroit formée, & je rétablis ainſi la circulation, ſans employer d'autres ſecours que ceux que cette indication me préſente.

D'après cet expoſé je conclus que la fièvre intermittente humorale ſera traitée comme la fièvre continue, avec tous les évacuans connus & avec le quinquina; que celle qui eſt compliquée de ſpaſme ſera traitée de même, mais avec plus de ménagement, c'eſt-à-dire, que les délayans & tous les humectans précéderont l'emploi des autres remèdes, & qu'on n'emploiera le quinquina qu'après avoir attendu long-temps la dépuration des humeurs. Je dirai enfin que la fièvre ſpaſmodique, celle qui eſt ſans matière, ainſi que tous les accidens hyſtériques ſimples, ſeront traités à l'oppoſé des deux premières, puiſqu'il eſt démontré que le quinquina ne peut convenir dans ces ſortes de cas. Telles ſont les diſtinctions que ſavent faire ceux qui connoiſſent la maladie; j'eſpère que M. Dejean méritera bientôt d'être compté parmi ce nombre, l'aveu qu'il vient de nous faire en eſt le ſûr garant.

VÉROLE.

Nous n'avons point de nouveau remède à proposer pour la guérison de cette maladie; la Médecine possède depuis long-temps le spécifique de ce fléau; mais nous demanderons jusqu'à quand continuera-t-on de varier sur l'emploi de ce remède? son administration sera-t-elle encore long-temps livrée à la cupidité des charlatans? les hommes seront-ils donc toujours les victimes de l'insatiabilité de ces infâmes guérisseurs? Quand est-ce, enfin, qu'un nouveau législateur consolera l'humanité en la délivrant de cette foule d'assassins dont elle est assaillie? Si jamais nous arrivons à ce terme si desiré, nous n'entendrons plus vanter ces panacées miraculeuses, toujours nouvelles & toujours de mode; pillules, poudres, dragées, tisannes, sirops, &c. (*a*) remèdes toujours suspects, par-là même qu'ils sont

(*a*) Un nouveau guérisseur de cette espèce, arrivé depuis peu à Paris, nous prépare des nouveaux maux. Il trouvera ici bien des malades à traiter, & dans le nombre il rencontrera des Vaporeuses avides de remèdes, & plus encore des nouveautés. S'il débute à la fin du paroxisme de celle-ci, il est sûr de gagner sa confiance, & sa réputation s'établira sur la ruine de ce malheureux corps; mais aussi en trouvera t-il dans des dispo-

plus protégés ; & qui, bien loin de nous indemniser de la découverte du nouveau Monde (*a*), augmentent au contraire l'activité du poison que ce Continent nous a produit.

Comme cet abus est une des principales sources de l'Affection nerveuse, nous ne pouvons trop insister à le décrier ; c'est ce que nous avons voulu faire, en publiant une méthode particulière de traiter la vérole compliquée de spasme. Cette méthode consiste dans le mêlange des frictions & des bains tièdes : elle est d'autant plus sûre qu'elle est entièrement opposée à l'action trop active de tous ces remèdes vantés. Nous renvoyons le lecteur au chapitre de notre livre qui a été destiné au traitement en question, auquel nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est des nouvelles observations qui prouveront la nécessité d'y recourir toutes les fois que l'affection nerveuse formera la complication dont il s'agit.

Une Dame nouvellement mariée, reçoit de son mari, pour présent de ses nôces, une

---

sitions contraires, & c'est ici où son remède échouera. Qu'importe, le guérisseur régnera assez de temps pour remplir son objet.

(*a*) Voyez le Certificat de M. Bouvard dans la brochure anti-vénérienne de M. Belet.

vérole bien caractérisée. Il s'agissoit de la guérir, & de se cacher aux yeux d'une famille nombreuse. On court au spécifique du jour, c'est celui de Belet; on s'y livre avec une confiance soutenue par les promesses de l'inventeur de ce remède, & par celles de son apologiste. On commence le traitement sous leurs yeux. La poitrine de cette Dame s'échauffe; elle tousse; elle se plaint de chaleur aux entrailles, & la fièvre survient. Cette fièvre est inflammatoire; elle exige plusieurs saignées, & fait naître des soupçons sur l'action de ce remède; mais les deux guérisseurs assurent que ces symptômes lui sont étrangers. Cette assertion ne rassure pas la malade, & je suis appellé.

Le récit de cette cure m'instruisit assez pour comprendre que le tempérament de cette Dame étoit du nombre de ceux que j'appelle irritable. La foible constitution du sujet, une phisionomie douce & agréable; une taille fine & déliée, un corps délicat en tout point, caractérisoient assez la constitution nerveuse; l'effet seul du remède le confirmoit. Tout enfin m'autorisa à proposer ma méthode. La malade s'y soumit d'autant plus volontiers, que je n'exigeai d'elle aucun ménagement qui pût dévoiler le mystère au public. Elle se baigna tous les jours pendant deux heures;

elle ſortit & ſe nourrit avec les alimens les plus doux. Sa boiſſon fut copieuſe, & ſous les auſpices de ce régime, elle reçut trente frictions de deux gros de pommade mercurielle faite au tiers, & par ce traitement tous les ſymptômes véroliques diſparurent ſans bruit. La malade guérit ſi parfaitement qu'elle prit un embonpoint qu'elle ne connoiſſoit pas, dont elle jouit encore.

Une Dame du monde, diſtinguée par des talens qui la rendent fort précieuſe au public, tombe dans le même cas, & ſupporte ſucceſſivement deux traitemens ordinaires. Elle ne guérit point; mais au contraire elle dépérit de jour en jour; ſa poitrine ſouffre; le crachement de ſang ſurvient, & une fièvre lente, qui s'établit, la conſume. On appelle nombre de Médecins & Chirurgiens, qui déclarent tous qu'il faut revenir au ſpécifique. On propoſe le ſirop en queſtion. La malade en fait uſage; mais bientôt il fallut l'abandonner par les nouvelles irritations qu'il procure. Je la traite par ma méthode, en préſence de deux habiles Chirurgiens, qui ont été témoins du ſuccès.

Un Vaporeux très-connu, & très-uſé par ſes débauches, eſt attaqué d'une gonorrhée virulente. Il s'adreſſe au Chirurgien qui, ſans autre précaution arrête l'écoulement,

lement, & le reflux porté ſur une jambe : le cas n'étoit point équivoque ; il s'agiſſoit d'y remédier promptement. Pour cet effet, j'emploie le bain & les frictions : je mets de longs intervalles de l'une à l'autre ; l'écoulement revient & le malade guérit. Ces ſortes de cas ne ſont pas rares ; mais malheureuſement il eſt trop rare de voir employer ce traitement.



ÉCROUELLES.

Cette complication de maladie nous préſente d'abord des obſtacles très-ſouvent invincibles pour arriver au terme d'une guériſon radicale. Mais cette difficulté nous autoriſe-t-elle à employer ſans ménagement toutes ſortes de remèdes ? C'eſt pour prévenir cet abus, que j'ai indiqué les précautions qu'il falloit prendre en pareil cas, en diſant qu'il falloit aſſocier aux remèdes actifs ceux qui brident leur action, qui, en relâchant la fibre, la rendent moins ſenſible & irritable, & favoriſent ainſi l'entrée du remède dans les plus petits vaiſſeaux. Tel eſt le traitement que j'adopte; en voici le fruit.

Madame de ***, âgée de 25 ans, éprouve du dérangement dans ſes évacuations; il ſurvient des douleurs & un ſentiment de peſanteur dans la matrice. Il paroît un écoulement lymphatique & acrimonieux; & dès ce moment, on ſoupçonne l'ulcère. Un accoucheur s'aſſure par le tact que le col de la matrice eſt gorgé & douloureux : ſon prognoſtic effraie davantage; on cherche la cauſe du mal, & on

découvre le vice ſcrophuleux par des ſymptômes non équivoques,

Madame de * * * étoit nerveuſe ; les inquiétudes de ſon eſprit, la terreur qu'inſpire communément à toutes les femmes l'idée du *cancer* augmenta les Vapeurs ; il fallut par conſéquent débuter par calmer ſon eſprit, & tous les accidens nerveux ; ce que je fis, à la faveur du bain tiède ; après quoi j'ajoutai l'extrait de ciguë. La malade en fit uſage pendant ſix mois. Ce remède opéra ſi parfaitement, que tous les ſymptômes diſparurent.

Madame de ***, âgée de 45 ans, eſt ſujette depuis l'enfance à des engorgemens glanduleux aux aiſſelles, pour leſquels elle prend des purgatifs de toute eſpèce, qui ne la guériſſent pas ; mais qui affectent le genre nerveux, de manière à procurer des attaques convulſives. On ſuſpend l'uſage des purgatifs, & on calme ces ſymptômes par les remèdes contraires ; mais les engorgemens ſubſiſtent ; il paroît en même temps une gale ſur la tête, qui dénote le même vice ſcrophuleux, & je ſuis conſulté. La complication ne me paroiſſant pas douteuſe, je conſeille les bains & les boiſſons aqueuſes, juſqu'à ce que les ſymptômes ſpaſmodiques aient entièrement ceſſé. Ces remèdes réuſſiſſent ſi bien que la malade ſe croit guérie. Néanmoins les

tumeurs des aiſſelles & la gale ſubſiſtent toujours. Je conſeille alors l'ouverture d'un cautère ; la malade s'y refuſe. Je viens aux antimoniaux, & aux bouillons de vipère : je lui propoſe enſuite l'extrait de ciguë, lorſque j'apprends qu'elle fait des remèdes par le conſeil d'un autre Médecin (*a*).

Cette obſervation nous démontre clairement que le genre nerveux s'affecte ſouvent par l'effet du virus ſcrophuleux, & plus ſouvent encore par celui des remèdes qu'on oppoſe à ce virus ; & que par cette raiſon le traitement compliqué eſt celui que l'on doit préférer à tous les autres.

(*a*) Les tentatives que l'on vient de faire chez cette Dame avec des remèdes trop actifs, lui ont appris une ſeconde fois que la complication nerveuſe s'oppoſe toujours à leur emploi. Ces remèdes l'ont en effet ſi irritée, qu'il a fallu recourir à la ſaignée & à l'eau de veau.



AFFECTION SCORBUTIQUE.

C'EST ici une des complications de l'Affection nerveuſe qui exige le plus de ménagement, puiſque celle-ci ſe maſque ſouvent, en empruntant le caractère de la première ; & c'eſt en pareil cas que les Médecins ſcorbutiques ſe livrent aux plus grands excès. La Dlle le Tellier, que j'ai citée plus haut, nous en fournit un bel exemple. C'eſt pour obvier, s'il eſt poſſible, à cet inconvénient, que j'ai voulu relever l'attention des Praticiens ſur le traitement de cette maladie, & ſur cette complication; & pour me faire entendre je multiplierai les faits.

M. le Marquis de Pirré, âgé de 26 ans, d'un tempérament ſec & irritable, arrive de Bretagne à Paris, pour des affaires litigieuſes. Il tombe malade après beaucoup de veilles & de fatigues, & à la ſeule inſpection des gencives, qui ſe trouvent tant ſoit peu gorgées, on le déclare ſcorbutique. On court au ſpécifique le plus accrédité, c'eſt le vin de Demouret. Le malade y eſt livré ſans ménagement, & il en prend juſqu'à ce que des ſymptômes effrayans l'obligent à quitter ce remède.

Le malade tombe dans le marasme; son pouls s'éteint, le palais & la bouche se dessèchent totalement, il ne peut plus parler, il avale très-difficilement, la salive manque, les urines ne coulent point, la diarrhée survient, son visage est cadavereux, & tout annonce une mort inévitable. Tel fut l'effet de ce traitement bannal. Comment y remédier? L'indication étoit sans doute de tempérer l'ardeur du sang, & de restituer promptement son véhicule. Il fallut aussi trouver un aliment propre à régénérer le principe de vie qui paroissoit déja éteint. Ces considérations me décidèrent en faveur des bouillons de tortue. Le malade en prit deux par jour, & encore du petit lait pour boisson. L'effet de ce régime fut aussi prompt que l'avoit été celui du régime contraire. La bouche & la langue s'humectèrent. Le malade put avaler, & il prit d'autres alimens. Il continua; & peu-à-peu il revint à la vie. On ajouta alors le cresson aux bouillons de tortue; M. le Marquis de *** en fit usage pendant longtemps. Il y revient tous les ans par pure reconnoissance, & il ne paroît plus chez lui de symptômes scorbutiques.

La femme d'un Négociant de la ville de Cognac, en Angoumois, âgée de 40 ans, éprouvoit depuis quinze ans des symptômes scorbutiques compliqués de spasme, pour

lesquels elle avoit pris tous les anti-scorbutiques connus, qui avoient aggravé le mal, & avoient procuré des nouveaux symptômes prétendus scorbutiques; ce fut la rétraction des tendons & des nerfs des deux extrémités. Le gonflement des gencives devint plus considérable; elles saignèrent beaucoup, & surtout dans le temps des règles. Dans cet état on eut recours à M. Viger, Chirurgien à Saintes, qui au détail qu'on lui fit, reconnut d'abord la méprise. Il supprima les anti-scorbutiques; il ordonna l'eau de poulet, le bain, & le régime le plus analogue à ces idées. Ces remèdes opérèrent avec douleur; les tendons se contractèrent dans le bain; ils éclatèrent enfin, & s'assouplirent; les attaques convulsives disparurent; mais l'Affection scorbutique exigea d'autres remèdes. On employa pour lors ceux qui avoient si mal réussi dans le commencement de la maladie. La malade les supporta sans peine, sous les auspices de l'eau de poulet & du bain, & guérit ainsi parfaitement.



LEUCOPHLEGMATIE.

Il n'eſt pas rare de voir des enflures chez les perſonnes ſujettes aux Vapeurs, & ces enflures ont un caractère particulier qui les diſtingue des autres. Elles ſont amovibles; elles courent toutes les parties du corps, rarement elles ſe fixent; la tenſion & la douleur les accompagnent toujours : en conſidérant leurs effets, on ne peut diſconvenir qu'elles ne ſoient le produit d'un air trop raréfié, qui demande à être condenſé, & à rentrer dans ſon volume. La ſortie impétueuſe des vents par le *rectum*, la matrice, & la veſſie, que l'on obſerve ſi ſouvent chez les femmes hyſtériques, confirme cette opinion.... Cette raréfaction aërienne produit ſouvent toute ſeule la Leucophlegmatie Vaporeuſe, la tympanité, & quelquefois auſſi ſe joint-elle avec la ſéroſité, & alors l'enflure eſt compliquée. La tenſion des vaiſſeaux produit en pareil cas des étranglemens conſidérables qui s'oppoſent au retour du ſang & de la lymphe : la ſéroſité s'en ſépare pour lors ; elle s'épanche ſur la ſuperficie du corps, & quelquefois encore dans les cavités, ce qui forme des véritables hydro-

pisies. C'est sous cette théorie que j'ai présenté le tableau de cette complication. C'est d'après elle que j'ai proposé un traitement à elle propre. Dans le premier cas, il ne s'agit que de condenser par les remèdes rafraîchissans; & dans le second il faut évacuer, sans augmenter la tension des solides ; ce qui ne peut se faire que par les diurétiques les plus simples, que l'on est souvent forcé d'associer aux remèdes relâchans, & aux aqueux; j'en fournirai la preuve.

Madame la Marquise de Pons, enceinte de cinq mois, est attaquée d'enflure aux deux extrémités. On court aux purgatifs & aux diurétiques, & l'enflure fait des progrès. Les cuisses & les jambes deviennent monstrueuses; Madame de Pons ne peut plus marcher, & les incommodités de la grossesse augmentent. Tension à l'estomac, vents, rapports, aigreurs, vomissement, hoquet; tous ces symptômes augmentent pas dégré, & font tout craindre pour les suites. On demande mon avis, & l'on m'apprend en même temps que Madame la Marquise se plaignoit avant sa grossesse que ses digestions étoient pénibles. Pour y remédier elle faisoit usage en cet instant des pilules stomachiques & purgatives, qui, bien loin de soulager ses maux, les irritoient davantage; ce qui me fit juger que

l'enflure étoit de l'eſpèce de celles dont il s'agit ; c'eſt-à-dire qu'elle étoit amphyſématique. Je rejettai ces remèdes ; la malade fut livrée à l'eau de poulet ou de veau..... & dans peu les enflures diſparurent; elle continua néanmoins cette boiſſon juſqu'au terme de l'accouchement ; mais de nouveaux ſymptômes ſpaſmodiques, qui parurent alors, l'obligèrent à inſiſter ſur ce remède, qui bien loin de ſuſpendre l'écoulement des lochies parut le favoriſer. On purgea enſuite avec un minoratif ; on y revint une ſeconde fois, & la malade ſe rétablit entièrement. Madame la Marquiſe de P *** jouit en ce moment d'une bonne ſanté ; ſes digeſtions ſe font ſans peine ; ſon appétit eſt très-bon : ſon eſtomac & ſes entrailles ſont dans le meilleur état, ce qu'elle ne connoiſſoit pas avant cette époque.

Madame la Marquiſe de ***, arrivée depuis peu de Beſançon pour me confier ſa ſanté, éprouve des incommodités de cette eſpèce, pour leſquelles elle a déja pris des remèdes contraires. L'enflure occupe le viſage, la gorge & le ventre, qui, par ſa dureté & ſon volume, en a déja impoſé aux Médecins, juſqu'à leur faire ſoupçonner un ſquirre ; & d'après cette idée, la malade eſt livrée aux remèdes les plus actifs. Laſſée de ne point

guérir, & voyant augmenter ſa prétendue tumeur à vue d'œil, elle s'eſt décidée à partir pour Paris. Depuis ſon arrivée, elle ſe baigne, & boit de l'eau de veau. Ce nouveau régime lui a déja prouvé qu'elle n'avoit point de ſquirre; puiſque par l'effet d'une évacuation de beaucoup de vents, la tumeur a diſparu tout-à-coup; mais elle eſt revenue depuis; en attendant que par une plus grande condenſation de l'air, elle diſparoiſſe entièrement. Cette évacuation a été ſuivie de celle d'une urine bourbeuſe; ce qui, en dénotant un embarras dans le rein, dénote auſſi que le ſpaſme occupe toutes ces parties, ainſi que la matrice, puiſqu'il y a ſuppreſſion des règles. Madame la Marquiſe continue ce traitement, juſqu'à ce qu'elle puiſſe uſer d'autres remèdes, (ce ſeront les diurétiques & les évacuans,) & en attend le ſuccès avec confiance. J'ajouterai que ſi elle n'étoit livrée aux viciſſitudes d'une vie malheureuſe, elle feroit des progrès plus rapides: telles ſont les entraves que les Médecins trouvent preſque toujours dans le traitement des maladies nerveuſes. Ces obſtacles ſont ſouvent la cauſe de l'incurabilité, ſans pouvoir accuſer l'inſuffiſance de l'art; mais bien le dégoût qu'entraîne toujours un pareil traitement.

Ces deux exemples ſuffiſent pour nous faire

connoître l'enflure emphiſématique dont il eſt ici queſtion ; ils nous apprennent à éviter le piège qu'elle nous tend, en empruntant le caractère d'une maladie qui reconnoît une cauſe toute oppoſée à celle-ci ; c'eſt le relâchement. Ils ſuppoſent auſſi que cette raréfaction aërienne l'a emporté ſur la réſiſtance des ſolides ; car dans le cas contraire, elle n'auroit point produit l'enflure, mais bien d'autres ſymptômes plus conſidérables, dont il ſera fait mention dans la ſuite de cet Ouvrage.



PÂLES COULEURS.

Les obſtructions en général, ſont-elles cauſe des Vapeurs, ou en ſont-elles l'effet ? Cette queſtion mérite d'être jugée. Si nous en appellons à tous ceux qui ont écrit ſur les Vapeurs, nous apprendrons qu'elles ſont la cauſe prochaine & immédiate de cette maladie, & alors nous nous occuperons à chercher cette cauſe dans le nombre de pluſieurs; ce qui embarraſſera le Médecin, ſans cependant l'intimider dans le choix de ſes remèdes; car il prononcera toujours pour l'obſtruction & pour l'apéritif, ſans égard à l'affection des nerfs : telle a été juſqu'ici la théorie générale des Vapeurs, c'eſt celle de M. Raulin (*a*), celle de M. Lorry (*b*); & de tous ceux qui ont écrit avant & après moi. C'eſt d'après ces principes qu'on a purgé, déſobſtrué, & qu'on n'a pas guéri. Quelles ſeront donc les raiſons qu'on oppoſera au ſyſtême contraire ? & quelles ſont les obſervations qu'on oppoſera à celles qui confirment mon opinion; par

(*a*) Raulin, Traité des Vapeurs.
(*b*) Lorry, *De Melancholia, & morb. melancholicis.*

lesquelles j'ai démontré que l'obstruction étoit ici secondaire ; & que quand même elle seroit primitive , elle doit être soumise à l'affection des nerfs ? Où sont donc ces observations contraires ? C'est la question que j'ai faite tant de fois ; c'est celle que je prends la liberté de faire encore, puisque par elle, nous parviendrons à la découverte du vrai. En attendant qu'on y réponde, je multiplierai les faits que j'ai déja présentés en opposition au systême de mes adversaires ; & sans en appeller aux obstructions de Madame de Besons, à celles de Madame de Lacoré , de Madame de la Poterie (*a*), & autres. Je citerai celles que la pratique me fournit en ce moment.

Mademoiselle de F***, âgée de 17 ans , n'a point encore ses règles, mais elle est attaquée des pâles couleurs depuis longtemps. Elle éprouve tous les symptômes de cette maladie : lassitude , pesanteur , oppression , dégoût , appétit dépravé , pâleur du visage, bouffissure, & une langueur générale de toutes les fonctions, tant de l'esprit que du corps. Elle est traitée en conséquence dans la province , & c'est avec tous les remèdes usités : ces remèdes l'évacuent considérablement ,

(*a*) Voyez le Traité des Vapeurs , 2. vol. *pag.* 394.

mais ne la guériſſent pas. Elle vient à Paris; elle y eſt traitée de même; elle dépérit enfin, tombe dans le maraſme & l'entière conſomption. L'eſprit ſouffre alors tout autant que le corps, l'hypocondracité ſurvient, les digeſtions ne ſe font plus, la malade ne peut plus ſe nourrir, & elle eſt expirante: tel fut le fruit de ce traitement brutal, ſur lequel je n'inſiſte tant, que parcequ'on inſiſte avec plus d'opiniâtreté ſur lui au détriment des humains. On ſe laſſe enfin de mutiler cette jeune fille, parcequ'elle ſe meurt; & on demande des ſecours, ſans oſer ſe flatter qu'ils pourront être utiles.

J'arrive auprès de la malade, & je n'oſe raſſurer la famille, pas même preſcrire des remèdes. La ſoif eſt extrême, l'ardeur des entrailles très-grande; la malade demande avec inſtance une boiſſon quelconque, qui puiſſe la rafraîchir, & éteindre le feu qui la dévore. Elle veut de la limonade, de l'orgeat, de l'orangeade & autres; je ſouſcris à la dernière. Elle en boit à ſon gré, & toute mon ordonnance conſiſte à lui donner des crêmes de ris à l'eau pour aliment, ſon eſtomac irrité ne pouvant en ſupporter d'autres; mais j'ajoutai qu'il falloit ceſſer l'uſage de tout remèdes. (Il y en avoit bien aſſez.) Notre malade y ſouſcrivit volontiers; elle but ſon orangeade avec

plaisir, & toujours avec un nouveau goût; & dans peu elle voulut d'autres alimens que sa crême de ris. On lui en donne; & en se conduisant ainsi par le vœu de la nature, on tâche de ressusciter ce cadavre vivant: on parvient enfin jusqu'aux projets de la traiter avec méthode. Je propose le demi-bain, & les fomentations émollientes, dans la vue de ramollir les entrailles & les voies inférieures qui n'avoient été ouvertes jusque-là, que par violence & par des purgatifs; ces remèdes réussirent à merveille. La langue s'humecta, les digestions devinrent moins laborieuses; on vit, non sans surprise, les forces s'accroître peu à peu, & on espéra pour lors de sauver la malade. On s'occupa enfin pendant six mois à humecter son corps avec ménagement, & on parvint jusqu'au moment où il nous fut permis d'employer d'autres remèdes pour travailler à détruire les embarras & toutes les obstructions que l'on avoit supposées. Et pour opérer ces effets, on n'employa que les eaux minérales de Passy épurées; & encore fallut-il les couper plus d'une fois, pour éviter de retomber dans notre premier état. Ce traitement a été continué pendant un an, & il a été couronné du succès. Les règles n'ont point encore paru: on n'en sera pas surpris si on considère que l'âge de la malade a toujours

été ſubordonné à ſon dépériſſement. Tel a été le fruit de ma pratique; celui de la pratique contraire va faire le parallèle des deux traitemens oppoſés.

Mademoiſelle du T***, âgée de 18 ans, eſt attaquée des mêmes infirmités; on la traite de même, & on ne la guérit point. Mais on ſe flatte que la première éruption des règles emportera la maladie; & en attendant cet effort de la nature, on ne ceſſe de la contrarier par l'uſage continuel des apéritifs, purgatifs, & tous les déſobſtructifs connus, auxquels on ajoute l'ouverture d'un cautère que l'on croit indiqué, ſans trop ſavoir pourquoi: Mademoiſelle du T*** avoit alors douze ans, & depuis lors, juſqu'à l'âge de 18, elle garde ſoigneuſement ſon cautère, & continue les mêmes remèdes. Le mal fait des progrès; le corps dépérit de jour en jour, il s'éteint tout-à-fait; lorſqu'on m'appelle en conſultation avec trois Médecins d'une réputation bien méritée (*a*), & d'après l'expoſé d'un traitement auſſi cruel, les vues des conſultans ſe bornèrent au rétabliſſement des forces. Pour cet effet, on preſcrivit des bouillons de tortue, mais la malade n'eut pas le temps d'en retirer le fruit. Elle mourut.

(*a*) MM. Vernage, Bordeu & Lorry.

Le Médecin qui a commis cette faute étoit ſans doute dans la bonne foi. Il a ſuivi les préceptes de ſes maîtres, & les leçons qu'il a puiſées dans les écoles au commencement de ce ſiècle. Il ſavoit que les obſtructions ont toujours été regardées comme la cauſe prochaine des pâles couleurs. Il avoit vu, de ſon temps, employer les mêmes remèdes: la terre foliée de tartre étoit alors ſi à la mode; qu'elle faiſoit une des branches du commerce de la capitale dans les provinces. N'avoit-il pas vu auſſi les cautères accrédités & vantés par un Médecin de grande réputation, & toutes les Vaporeuſes de ſon temps cautériſées par lui, & porter ainſi des marques de la ſecte qu'elles profeſſoient en Médecine? Si la malade eût pu ſurvivre aux ſix années de purgatifs & de déſobſtructifs, il eût pu eſſayer un autre traitement, & c'eût été ſans doute celui qui a ſuccédé à la terre foliée, & aux cautères, c'eſt l'anti-ſcorbutique; & en la livrant à ces nouveaux remèdes, il n'auroit pas été plus coupable, puiſqu'il auroit ſuivi les indications que l'appauvriſſement du ſang de ſa pauvre valétudinaire lui préſentoit; il eût été encore autoriſé à ſuivre cette pratique, car c'étoit la méthode du jour. A celle-ci en a ſuccédé une nouvelle, que l'incurabilité de la maladie a enfantée: elle eſt priſe dans la

classe des poisons; notre Médecin ne l'auroit pas méprisée; l'extrait de ciguë, la jusquiame, l'aconit, &c. auroient pu lui fournir des secours; & l'idée de pouvoir se servir de ces remèdes avec quelque succès, lui auroit fait naître celle de trouver des indications pour leur emploi. C'est ainsi que le Chymiste, au-devant de son fourneau, enfante une hypothèse qui s'adapte au remède qu'il prépare. Le Galéniste en fait autant, & ce sont les humains qui paient le tribut de toutes ces erreurs. Il étoit temps de mettre fin à cette dépravation. L'orgueil des sciences l'a enfantée. C'est à la simplicité antique à la réparer. Rentrons dans le néant de nos connoissances; suivons nos premiers pères dans leurs travaux; écoutons la nature; puisons chez elle nos trésors, & nous guérirons sans peine. Nous guérirons à la vérité sans faste, mais nous jouirons plus paisiblement du bonheur de faire le bien.



FLEURS BLANCHES.

SERA-CE toujours au relâchement des vaisseaux utérins que l'on attribuera la cause de cette maladie, & pourquoi ne sera-ce pas aussi à l'irritation de cet organe ? Cette dernière cause est d'autant plus réelle qu'elle est la plus commune. Elle est portée quelquefois à un si haut dégré, que les fleurs blanches empruntent alors le caractère de la gonorrhée, & c'est sans doute à raison de la causticité de la lymphe, & de la sérosité qui les fournit. Fernel, & d'autres auteurs célèbres, ont reconnu long-temps avant moi cette cause. En comparant les fleurs blanches au flux de ventre & à d'autres évacuations séreuses. Hoffman les compare au *coryza* ou à cet écoulement cathareux par les narines, d'humeurs séreuses, âcres, qui est suivi de douleur, de rougeur, & souvent d'excoriations & d'ulcères. Ces sortes de cas caractérisent la complication dont il s'agit ; ils exigent des remèdes opposés à l'indication ordinaire, pour prévenir les effets de cette acrimonie : effets funestes, sur lesquels on ne sauroit trop insister, puisqu'ils entraînent après

eux les tourmens de l'ulcère & la mort.

Pour prévenir ces désordres, on regardera ici cet écoulement comme l'effet d'une constitution muriatique des humeurs; constitution qui approche beaucoup de la diathèse scorbutique de *Boerhave*, & qui demande les incrassans, les adoucissans & les rafraîchissans, avant tout autre secours; & qui, par les raisons contraires, exclut entièrement les toniques & les astringens. Les signes de cette constitution sont, 1.° le caractère de l'écoulement qui est ordinairement très-abondant, séreux, jaunâtre, & quelquefois verdâtre; accompagné de chaleur & d'irritation dans les parties qu'il affecte. 2.° Les symptômes vaporeux qui l'accompagnent toujours. 3.° Les mauvais effets des purgatifs & autres remèdes de cette espèce.

Ces signes caractéristiques nous indiquent la route qu'il faut suivre, & nous apprennent à rejetter tout remède pharmaceutique, jusqu'à ce que l'écoulement ait changé de caractère, & que les symptômes spasmodiques soient domptés. Les moyens les plus efficaces pour remédier à cette complication sont donc les bains tièdes, les boissons aqueuses; les fomentations humectantes; les substances huileuses, les émollientes & les atténuantes. Un régime de vie propre à humecter précédera

tous ces ſecours ; il ſera la baſe des remèdes indiqués, & en ſoutiendra les effets. Boerhave a dit que s'il avoit à diſſéquer un cadavre dont le corps & les membres fuſſent tendus, roides & inflexibles, & qu'il voulut le ramollir, il introduiroit de l'eau tiède ; & qu'il étoit aſſuré par cette manœuvre de rendre toutes ſes parties ſouples & flexibles. Ce grand Médecin étoit par conſéquent convaincu que le bain tiède étoit le remède le plus propre à oppoſer à la roideur de la fibre ; & c'eſt ici le cas où il produit de ſi grands biens.

Après lui viendront les boiſſons délayantes que l'on prépare en forme de tiſanes, en y ajoutant des ſubſtances farineuſes & incraſſantes ; telles que le ris, le gruau, l'orge, l'avoine, la bourrache, les fleurs de bouillon blanc, de mauve, de guimauve, la graine de lin, le poulet, l'agneau, le veau & les grenouilles. C'eſt par ces moyens que l'on rend l'eau plus humectante & plus propre à remplir l'indication. A tous ces ſecours on peut ajouter les bains de Vapeurs, faits avec la décoction des mêmes plantes émollientes, dont on fera encore des injections dans la matrice, & les réſolutives quand l'irritation ne ſera pas à ſon premier dégré.

Une Dame, âgée de 41 ans, d'un tempérament bilieux & très-vif, étoit depuis long-

temps agitée par des passions, des traverses & des contrariétés ; elle ne put pas remplir ses projets ; elle maigrit considérablement : ses fonctions se dérangèrent, & il lui survint des fleurs blanches dont elle fut très-alarmée : elle consulta M. Raulin (*a*), qui conseilla les bains de Plombières ; elle les continua pendant un mois, & l'écoulement cessa. Cette Dame étoit sans contredit dans le cas de l'affection nerveuse ; elle a été guérie par le seul relâchant, je veux dire le bain tiède ; car les Médecins savent que le bain de Plombières n'a d'autre vertu que celle du bain domestique tiède (*b*) ; & en cela je trouve que M. Raulin s'est conduit en Praticien habile, & en Médecin très-éclairé.

Une Demoiselle de 18 ans, grande & bien constituée, après une fièvre putride de quarante jours, eut une convalescence traversée par des dérangemens d'estomac, des coliques, des mouvemens de fièvre & des insomnies. Ses règles qui avoient cessé pendant sa maladie ne revenoient point. Trois mois après il survint des fleurs blanches presque conti-

(*a*) Voyez le Traité des Fleurs blanches, par M. Raulin, *tom.* 1. *pag.* 300.

(*b*) Voyez le Journal de Médecine, *août* 1770, *pag.* 143. dans lequel on trouve l'analyse des Eaux de Plombières, par M. Monet.

nuelles : elle fut tout-à-coup ſaiſie d'une eſpèce de dyſurie qui alarma ſes parens. M. Raulin fut appellé à ſon ſecours (*a*) : il ne l'avoit point vue dans ſa maladie. Il trouva la malade dans ſon lit ; elle ne pouvoit ſe tenir debout, ni aſſiſe, par rapport à des douleurs qu'elle reſſentoit dans le bas-ventre. Il trouva la peau ſéche & brûlante, une fièvre médiocre, une tenſion dans tout le ventre ſi douloureuſe, ſur-tout dans l'épygaſtre, qu'il ne ſupportoit pas même l'approche de la chemiſe. Ces tenſions douloureuſes s'étendoient juſques dans les cuiſſes, les urines ne couloient que par goutte, & cauſoient, en les rendant, des irritations cruelles ; les pertes blanches étoient ſupprimées. Il fit faire pluſieurs ſaignées, & des fomentations émollientes ſur le ventre, ſouvent répétées. Il preſcrivit pour boiſſon ordinaire le petit lait, l'eau de poulet ; il fit prendre des émulſions avec les quatre ſemences froides. Comme pas un de ces ſecours ne réuſſiſſoit, il fit mettre la malade dans un bain tiède, chargé d'une décoction émolliente. Il le fit réitérer dans la journée, pendant la nuit & le lendemain. La malade ſe trouva ſoulagée après le quatrième. Les douleurs ſe modérèrent ; le cours des urines

(*a*) Traité des Fleurs blanches, *pag.* 339.

se rétablit ; & il fut permis alors de faire des recherches sur la cause de ces accidens ; tout le ventre étoit encore douloureux, mais plus souple qu'auparavant. La région hypogastrique étoit la plus sensible ; & en la comprimant légérement avec la main, on découvroit un gonflement considérable de la matrice, qui s'étendoit jusqu'à la région ombilicale. La douleur intéressoit vivement les ovaires, les trompes & les ligamens, au point qu'elle se faisoit sentir aussi vivement aux aînes qu'à la matrice : elle s'étendoit presque avec la même violence dans la partie interne, supérieure & moyenne des cuisses. Ces accidens diminuèrent de plus en plus, se dissipèrent enfin par les secours de l'art, employés & variés, suivant les circonstances. Les règles se rétablirent, & les pertes blanches cessèrent.

Quelque temps après que M. Raulin eut fait cette observation, il eut occasion d'en faire une semblable (*a*). Elles ne différoient l'une de l'autre que par leurs causes éloignées. La première malade étoit tombée dans ces accidens à la suite d'une fièvre putride, & l'autre à la suite d'un chagrin violent & de durée, occasionné par la perte totale de sa fortune. Elle fut soulagée par les secours ap-

(*a*) Ibidem, *pag.* 341.

prochans de ceux qui avoient réussi à l'autre; mais sa guérison ne fut pas parfaite, parceque la cause de ses malheurs lui étoit toujours présente.

Le même auteur ajoute que les bains de Plombières, ceux d'Aix-la-Chapelle font des effets admirables dans les fleurs blanches qui proviennent de la même cause; & sur-tout lorsqu'ils sont secondés par des boissons délayantes & par des eaux minérales rafraîchissantes. Une Dame, dit-il, d'un tempérament mélancholique, guérit, en 1760, des fleurs blanches qui l'accabloient depuis deux ans, par le seul usage des eaux & des bains de Plombières, qu'elle prit pendant deux saisons consécutives (*a*).

D'après ces observations que j'ai voulu citer de préférence aux miennes, il est prouvé que M. Raulin a reconnu avec moi le même vice des nerfs & la même complication, puisqu'il a employé le même traitement. J'adopterai volontiers avec lui les remèdes contraires, toutes les fois que j'aurai dompté l'affection des nerfs par les relâchans; & alors, il me sera permis, comme à lui, de faire des recherches sur la cause des fleurs blanches; &

(*a*) Ibidem, *pag.* 242.

j'obſerverai ſi elles ſont aqueuſes, ſéreuſes, lymphatiques, muqueuſes, bilieuſes, chileuſes, ou laiteuſes; ſi elles prennent différens caractères, différentes couleurs, différentes odeurs, ou différens dégrés de ſolidité. Je chercherai enfin les différentes cauſes qui les produiſent, pour leur appliquer différens remèdes; & ces remèdes ſeront tous adaptés au relâchement des ſolides. J'emploierai donc les différens toniques de la Pharmacie les plus uſités, tels que la racine de *galanga*, de biſtorte, d'iris, de florence, d'aneth, l'armoiſe, la matricaire, l'origan, les feuilles de laurier, le ſcordium, la ſemence d'anis, de Daucus, les coraux, les yeux d'écreviſſes, & encore les huiles aromatiques, les ſubſtances gommeuſes, les réſineuſes, la rhubarbe, les différens cinabres, l'antimoine, le ſuccin, la myrrhe & le camphre; la poudre de *Doleus*, les ſudorifiques enfin d'Hoffman & de Baglivi; les purgatifs de Rivière, les aſtringens de Sennert; les eaux minérales ferrugineuſes, à l'exemple de Baillou, & de tous les Médecins vivans. Mais ce ſera avec les plus grands ménagemens que j'emploierai ces remèdes, dans la crainte d'arrêter trop promptement les fleurs blanches, & de nuire par-là à la matrice. Pour parer à ces inconvéniens, je commencerai par le plus doux, & je n'augmen-

terai qu'à proportion de leurs effets (*a*).

Jusques-là, j'imiterai en tout point M. Raulin, mais je ne confondrai jamais avec lui le relâchement des fibres avec l'irritabilité, ni celle-ci avec le relâchement. Je dirai au contraire que là où le relâchement a lieu, il n'y a point d'irritabilité, & que là où il y a de l'irritabilité, il ne sauroit y avoir de relâchement: l'Observation suivante va nous fournir la preuve de cette contradiction; M. Raulin nous la présente lui-même comme un exemple de l'irritabilité la plus extraordinaire, jointe au relâchement. Voici son titre.

OBSERVATIONS *sur des pertes blanches provenant du relâchement & d'une irritabilité extraordinaire des fibres.* Traité des fleurs blanches, *tome I. pag.* 294.

« Je fus appellé, (nous dit M. Raulin,) en 1764, pour une femme âgée de 25 ans. On m'avertit, avant d'entrer dans son appartement, que la moindre chose la faisoit tomber en convulsion. On me pria en conséquence de marcher le plus légèrement qu'il me seroit possible. On ne touchoit qu'avec crainte le loquet de sa porte, qui étoit exactement

(*a*) Un auteur de ce siècle a déja dit fort élégamment en pareille circonstance : *plura hìc habes ut pauca seligas*..... Voyez Combalusier, *Traité des maladies venteuses*.

garni de linges, pour que la malade ne l'entendît pas remuer. Les parquets de ſa chambre étoient couverts de tapis, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été. En approchant avec les plus grandes précautions de ſon lit pour lui parler, il falloit modifier ſa voix, de façon qu'elle fût dans une eſpèce d'équilibre avec le ton foible & délicat de ſes oreilles. Malgré toutes ces attentions recommandées, une Demoiſelle de la compagnie, en s'aſſeyant ſur un fauteuil, fit quelque eſpèce de bruit, dont perſonne ne s'apperçut que la malade : dans l'inſtant elle pâlit, ſes membres ſe roidirent, des mouvemens ſpaſmodiques ſe ſuccédèrent dans tout le corps ; ils ſe terminèrent par une convulſion générale, qui dura un quart-d'heure. La malade avoit commencé à être incommodée dès la première jeuneſſe ; elle étoit parvenue depuis trois ans au point où je viens de la repréſenter ; elle étoit naturellement d'un tempérament fort délicat. Il lui ſurvint, quelque temps avant ſes règles, vers l'âge de douze ans, des tumeurs & des abſcès en différentes parties du corps. Elle guériſſoit des uns, il en revenoit d'autres. Il s'établit enfin des mouvemens ſpaſmodiques aſſez fréquens. Les règles furent précédées de fleurs blanches qui ont duré juſqu'à la mort, en faiſant toujours des progrès.

Malgré toutes ces incommodités la malade ſe maria. Elle eut deux enfans très-bien conſtitués : après la ſeconde couche, les fleurs blanches & les mouvemens ſpaſmodiques augmentèrent conſidérablement, l'écoulement devint purulent. . . . Il n'étoit perſonne qui ne jugeât que c'étoit du vrai pus.

Ce fut pour lors que l'irritabilité du genre nerveux fit des plus grands progrès : elle parvint au point que le moindre bruit, la moindre ſurpriſe, la moindre vivacité lui cauſoient des convulſions. En même temps que les fleurs blanches devinrent purulentes, il ſurvint une douleur à la partie latérale gauche de l'*abdomen*, qui paroiſſoit avoir ſon ſiège dans l'ovaire ; elle fut conſtante juſqu'à la mort. Cette douleur & les fleurs blanches, qui devenoient de plus en plus purulentes & fétides, firent juger généralement, que la purulence provenoit d'une ſuppuration à l'ovaire. Je n'étois pas le Médecin ordinaire de la malade ; je la perdis de vue pendant plus d'un an. On m'appella enſuite ; je trouvai que les ſymptômes précédens étoient venus extrêmes. Elle étoit dans le maraſme. Il étoit ſurvenu des nouveaux accidens ; les glandes parotides, les axillaires & d'autres glandes des bras & de la poitrine étoient entièrement gorgées ; il y en avoit quelques-unes qui

ſuppuroient, & rendoient un pus fétide. La malade mourut quelques jours après. On m'appella avec deux autres Médecins à l'ouverture de ſon cadavre; on trouva preſque tous les viſcères obſtrués, & en très-mauvais état: la matrice & les ovaires, principalement le gauche, où l'on croyoit le ſiège de la douleur, qui l'avoit fait ſoupçonner de fournir la ſuppuration, étoient dans l'état le plus naturel & le plus ſain ».

Je cherche dans cette Obſervation un ſymptôme qui indique le relâchement, & je ne le trouve point. J'y vois au contraire des irritations continuelles, des roideurs de membres, des ſpaſmes, des convulſions, la ſécheresſe la plus décidée, le maraſme & des ſuppurations. C'eſt donc ici un de ces prétendus relâchemens que l'on oppoſe à ma théorie, & c'eſt ſans doute dans ces ſortes de cas que mon illuſtre ami, M. Tiſſot, emploie les aqueux, le petit lait & le bain, en guiſe d'anti-ſpaſmodique, & qu'il les appelle tels; de ſorte que pour ſe faire entendre à l'avenir, il ne s'agit plus que d'adopter les contraires. Telle eſt la confuſion qui règne dans la diſpute que mon ſyſtême a fait naître. Celui-ci confond la tenſion avec le relâchement, & l'autre veut que je confonde, ſous la dénomination générale des maux de nerfs, tous ceux qui dépen-

dent de deux caufes oppofées. Mon crime fera donc de divulguer l'erreur.

Je m'arrête un moment fur l'ouverture du cadavre qui a fait le fujet de cette dernière Obfervation de M. Raulin ; & je dis que ce n'eft pas la première fois, que chez les femmes Vaporeufes, attaquées de fleurs blanches, on a trouvé les ovaires & la matrice, accufés de purulence, d'ulcère & de cancer, dans l'état le plus fain; j'en ai vu trois mourir de même. J'ai vu auffi deux Dames accufées l'une & l'autre, d'après l'infpection du local, d'avoir un ulcère à la matrice, guérir enfuite par des remèdes adouciffans ; l'une en rendant une fauffe-couche , & l'autre par des évacuations atrabilaires , favorifées par le bain tiède: ces fortes de cas nous prouvent que l'irritabilité des fibres fe montre fous des fymptômes très-effrayans , quand on la favorife par des remèdes anti-fpafmodiques; & ces fymptômes deviennent mortels entre les mains de ceux qui ne les connoiffent pas.



PERTE DE SANG ET SUPPRESSION.

C'est d'après la même théorie que j'ai indiqué un traitement particulier aux pertes de ſang compliquées de ſpaſme, & aux ſuppreſſions des règles & des vuidanges, auxquelles les femmes hyſtériques ſont ſi ſujettes; & j'ai dit que ſi la roideur des ſolides l'emportoit ſur la raréfaction des liqueurs, on voyoit arriver la ſuppreſſion; que ſi, au contraire, la raréfaction dominoit, c'étoit l'hémorrhagie. Hoffman lui-même a reconnu cette cauſe; je n'ai pas manqué de le citer, ainſi que le traitement qu'il preſcrit, pour m'étayer d'une autorité des plus reſpectables, & pour favoriſer ainſi mon entrepriſe; car c'eſt ici où la réforme devient ſi néceſſaire. Comment, en effet, perſuader qu'il faut baigner une femme avec des pertes de ſang: comment oſer prononcer en faveur de ce remède pour une nouvelle accouchée, dont les vuidanges ſe ſuppriment tout-à-coup: comment, enfin, s'oppoſer à la routine qui enſeigne à ſaigner l'une, à purger l'autre, ou bien à incendier

l'une & l'autre Vaporeuſe par des cordiaux; c'eſt pourtant-là en quoi conſiſte la réforme. Notre méthode exclut les élixirs dont on ſe ſert dans les défaillances qui accompagnent ces ſortes d'hémorrhagies; elle publie au contraire les vertus de l'eau froide & à la glace, & celles du bain tiède. Elle s'étend dans tous les cas d'hémorrhagie utérine, & encore dans ceux d'hémorrhoïdes immodérées ou ſupprimées; dans tous les cas enfin où la raréfaction du ſang, jointe à la roideur des ſolides, ſont la véritable cauſe du mal; & je dirai que cette cauſe eſt très-commune, ſans prétendre la rendre générale, ce qui feroit une autre erreur : il s'agit donc de diſtinguer cette cauſe par ſes ſignes à elle propre. Hoffman nous les fournit. Ces ſignes ſont, ſelon cet habile Praticien, la tenſion & le gonflement des hypocondres; une douleur gravative ſur les lombes où les malades reſſentent ſouvent un ſentiment de froid; la déplétion des vaiſſeaux, la pâleur du viſage, & le froid glacial des extrémités du corps, le pouls fréquent, une ardeur d'entrailles, la conſtipation & la modicité du flux des urines, leſquels ſymptômes atteſtent que ce n'eſt point à la foibleſſe des vaiſſeaux de la matrice qu'il faut attribuer l'hémorrhagie, mais au contraire à leur roideur, ainſi qu'à celle des nerfs & des vaiſſeaux

d'alentour. C'eſt par cette raiſon ; ajoute notre auteur, que les femmes hyſtériques & hypocondriaques ſont ſi ſujettes à cette cruelle maladie (*a*). Cette cauſe une fois trouvée & atteſtée par des exemples journaliers, & par ceux que ce célèbre Médecin nous a fournis, ſera-t-elle méconnue & rejettée, ainſi que le traitement qui lui convient? Il a été un temps où je me ſuis vu forcé de décrier l'erreur avec un double zèle; c'eſt avec la plus vive ſatisfaction que je vois aujourd'hui que ce n'a pas été ſans fruit..... Les accoucheurs commencent à réparer leurs fautes : ils connoiſſent le bain, l'eau de poulet, & tout le cortège relâchant. Ils craignent la ſaignée, l'émétique, les purgatifs, & ſur-tout celui que la Chymie a tant vanté, qui avoit remplacé la terre foliée, (le ſel *de Duobus*,) ils ſavent diſtinguer les cas où tous ces remèdes conviennent parfaitement ; (c'eſt la *complication* putride) ; ils craignent encore d'appliquer inconſidérément de l'eau-de-vie ſur le ſein des accouchées, & de repouſſer ainſi trop promptement le lait au préjudice de la poitrine. Ils ſont enfin devenus plus circonſpects, & l'humanité en retire déja les plus grands avan-

(*a*) Voyez Hoffman, *De uteri hemorragia*, *ſect.* 1.... *pag.* 224. *tom.* 2.

tages. Ils connoissent donc le spasme, & ils savent qu'ils le rencontreront souvent.

Plusieurs d'entr'eux m'ont déja fait l'aveu de leurs fautes; celui que la mort vient d'enlever à la fleur de son âge, (*Russel*) & dont on regrette la perte, en étoit pénétré, & s'avouoit coupable avec une franchise qui étoit le sûr garant de sa conversion. Puisse cet exemple, & celui de ses confrères qui l'ont imité depuis, ranimer le courage des sages-femmes, & de tous ceux qui par état concourent au bien de l'humanité, & au progrès de notre art. Le moment est sans doute arrivé où la médecine secoueroit le joug de l'empirisme. Le siècle passé a vu toutes les sciences sortir de leur tombeau; la nôtre seule avoit resté ensevelie; mais elle en sort aujourd'hui bien glorieuse, en se montrant telle qu'elle fut dans son berceau. Hyppocrate nous avoit dit qu'il falloit bien se garder de faire des remèdes à une femme enceinte; qu'il falloit encore plus ménager celle qui venoit d'accoucher. Il rejettoit la saignée; les purgatifs, chez l'une comme chez l'autre. Les disciples de ce fidèle interprète de la nature, s'empressent aujourd'hui de justifier les préceptes de leur maître. On connoît enfin la nature, on l'observe, on l'imite, on la suit; on attend plus d'elle que de la médecine. Cette heu-

reuſe révolution nous a appris à ne pas craindre l'abondance de l'hémorrhagie, mais à craindre les effets d'un aſtringent placé trop tôt. Elle nous apprend encore à déſemplir les vaiſſeaux par la ſaignée, dans le cas d'une pléthore réelle, que la tenſion & la plénitude du pouls nous indiquent toujours, à les aſſouplir enſuite, à rouvrir leur calibre retréci par le ſpaſme, & à donner ainſi plus d'aiſance à la circulation. C'eſt de cette manière que nous voyons diminuer l'hémorrhagie, tout comme nous la rappellons, quand la même contraction met obſtacle à cet écoulement. Elle nous apprend enfin à détendre dans tous les temps de la maladie, & à ne recourir à d'autres ſecours que lorſque le relâchement ſuccède à la tenſion, ainſi qu'il a été déja expoſé dans la théorie des fleurs blanches & ailleurs. Il ne s'agit plus que de juſtifier cette pratique par les faits.

Madame D ***, arrivée à l'âge de la ſuppreſſion de ſes règles, éprouve des mouvemens ſpaſmodiques qui ſont accompagnés d'une inſomnie totale. Son ſang s'agite & s'enflamme. Elle me demande conſeil : Madame D *** eſt baignée & humectée avec de l'eau de poulet ſans éprouver du ſoulagement. La révolution critique qui ſe préparoit chez elle, étoit la cauſe ſans doute de l'inefficacité

de ces remèdes. On la ſaigne, on continue de rafraîchir ſon ſang par les boiſſons abondantes & par le bain, lorſqu'enfin la nature ſe déclare par une perte rouge des plus complettes. Les défaillances & les ſpaſmes vaporeux accompagnent cet état. L'inſomnie perſiſte, & on s'allarme de ce nouvel accident. On fait une ſeconde ſaignée qui ne réuſſit pas mieux. Il s'agiſſoit de perſuader la malade qu'il falloit entrer dans le bain avec l'hémorrhagie, ce qui exigea pluſieurs jours de réflexions & de débats. Le mal continuant, il fallut obéir. La malade n'écouta plus pour lors que la confiance dont elle m'honore; elle entra dans le bain tiède avec ſa perte. La première épreuve l'encouraga à y revenir le lendemain, puiſque la perte n'en fut pas ſupprimée, & qu'elle n'éprouva aucun changement à ſon état; mais par ſa conſtance elle vint à bout de calmer tous les accidens, ainſi que l'hémorrhagie. Madame D *** ſe baigne depuis trois ans, & boit de l'eau de poulet, ſans qu'elle ait pu encore ſe ſéparer de ce régime. Elle a eu des retours de cette hémorrhagie dans cet intervalle, qu'elle a toujours traité de même, c'eſt-à-dire, qu'elle a laiſſé couler les règles pendant huit jours, & au neuvième elle eſt toujours entrée dans le bain tiède : tout eſt fini aujourd'hui, ou paroît

l'être. Notre malade a franchi courageuſement ce pas critique où tant d'autres plus timides échouent journellement.

Cette obſervation nous apprend que les forces centrales ou épigaſtriques ne ſont rien moins qu'affoiblies chez Madame D ***, car elle n'auroit jamais pu ſupporter l'eau de poulet pendant trois jours, & il y a pourtant trois années entières qu'elle en fait ſa boiſſon ordinaire. Je pourrois en citer d'autres qui en font uſage depuis quatre ans, & le plus grand nombre depuis pluſieurs mois. Où eſt donc cette foibleſſe organique que l'on veut admettre pour cauſe prochaine des Affections Vaporeuſes? & ſi cette prétendue foibleſſe de l'eſtomac & des entrailles exiſte, pourquoi lui oppoſer les boiſſons abondantes, & enfin notre même traitement? C'eſt une queſtion que je prends la liberté de faire à M. Preſſavin. La ſolution de ce problême eſt trop intéreſſante pour en laiſſer la connoiſſance aux ſeuls partiſans de ſon ſyſtême, s'il s'en trouve d'autres que le cenſeur de ſon livre.

J'ai actuellement ſous mes yeux une Dame du même âge & du même tempérament, qui a déja éprouvé pluſieurs retours d'hémorrhagie utérine, pour leſquels elle a employé les remèdes communs; je veux dire, la tiſane de grande conſoude, quelques pilulles aſtrin-

gentes, l'æther, la poudre tempérante de Sthaal, & quelques purgatifs, qui avoient aggravé les symptômes spasmodiques, & avoient augmenté l'hémorrhagie. Forcée d'abandonner ces remèdes, elle a pris des bouillons de grenouille qui ont paru réussir, ce qui l'a déterminée à faire usage de l'eau de veau, à l'exemple de tant d'autres, en attendant que la saison lui permette de prendre les bains. Ce traitement réussit si bien, qu'il y a toute apparence qu'elle n'aura pas besoin d'autres remèdes.

Ces deux exemples suffisent pour nous prouver que la roideur des fibres avoit procuré ici l'hémorrhagie. Voyons si cette même cause ne produira pas aussi la suppression. Pour cet effet je renverrai le lecteur à l'observation de M. Hazon, Médecin de Paris, que j'ai citée à ce sujet, & à celle de la Dame Chiris & autres (*a*); & encore à celle de M. Viger, citée plus haut, auxquelles j'ajouterai d'après lui la suivante. Une Dame de qualité, de la province de Saintonges, âgée de 25 ans, d'un tempérament sec & mélancholique, accoucha fort heureusement le 25 Juin 1767, & tout se passa fort bien jusqu'au troisième jour de sa couche, auquel temps la fièvre de

(*a*) Voyez le Traité des Vapeurs, 1. vol. *pag.* 339 & 418.

lait parut, & se montra par de légers frissons; des douleurs aux reins, & autres symptômes connus. Le lendemain la fièvre augmenta; le troisième jour elle fut plus forte; le quatrième le sommeil disparut, & le délire prit sa place. Les urines devinrent claires & abondantes, & les lochies se supprimèrent entièrement, ce qui caractérisa une maladie grave & bien plus forte qu'une fièvre de lait telle qu'elle se montre communément: à ces symptômes se joignirent d'abord la tension & le météorisme du ventre, ce qui décida le Médecin pour la saignée; on en fit trois, une du bras & deux du pied, eu égard à la suppression des vuidanges. Le météorisme du ventre augmenta, il devint plus douloureux. On donna des potions huileuses: on fit des fomentations; mais rien ne réussit: le délire, au contraire, fit des progrès; la malade devint furieuse & tout-à-fait maniaque: sa langue étoit sèche & chargée d'un sédiment putride; l'haleine forte, tout, en un mot, annonçoit la putridité la plus manifeste, & il s'agissoit d'y remédier. Comment parvenir à ce but sans augmenter les spasmes? On mit en usage bien de petits moyens, tels que les lavemens tièdes & froids, les fomentations, les émulsions rafraîchissantes: mais le mal exigeoit d'autres secours. On se lassa enfin de lui

présenter de si foibles armes. On en vint à de plus fortes. On employa le bain. L'accouchée maniaque fut plongée dans le bain tiède le huitième jour de sa couche. Il fallut l'attacher; elle y resta plusieurs heures, & au huitième bain la nature se débarrassa de son fardeau, en procurant une évacuation laiteuse par le vagin, & ensuite les vuidanges. On continua les bains, les vuidanges ne cessèrent de couler; le ventre s'ouvrit; on vit diminuer le délire & la fièvre. On purgea pour lors, on y revint plusieurs fois; on soutint l'effet de ces remèdes par la boisson copieuse d'eau de poulet, & par des émulsions. On seconda ainsi les efforts de la nature en excitant ces évacuations, & la maladie se termina heureusement.

Il est démontré par cette observation que le bain tiède a favorisé la crise par le relâchement qu'il a procuré, & que c'est à ce relâchement que la malade doit sa guérison. Il est prouvé aussi par les raisons contraires, que la tension étoit la cause de la suppression des vuidanges, & du reflux du lait qui, n'ayant pu se séparer librement, à raison de cette même tension, avoit reflué dans le sang, & en avoit corrompu la masse. Telles étoient les indications à remplir. L'effet des remèdes que ces indications exigeoient, a répondu

parfaitement aux vues de M. Viger, & cette cure nous donne des nouvelles preuves de ſa ſagacité. Je prendrai cependant la liberté de lui dire que la ſaignée du bras eût été plus convenable que celle du pied, eu égard à l'état inflammatoire du ventre & de la matrice, & je préſume qu'il aura été ſubjugué par le préjugé vulgaire, qui s'oppoſe toujours à cette ſaignée en pareil cas. Mais quand on a oſé prononcer en faveur du bain, on doit mépriſer la critique en propoſant la ſaignée du bras. J'invite M. Viger à lutter avec un nouveau courage contre l'ignorance du vulgaire, & ſouvent celle de certains guériſſeurs dont tout le mérite conſiſte à multiplier leurs ſoins auprès de leurs malades, & à conſentir à tout ce que les femmes & les gardes approuvent ou déſapprouvent (*a*).

Voila donc des femmes en couche dans le bain tiède, en voila encore avec des pertes de ſang ; j'en ai montré ailleurs avec leurs règles ; il ne reſte plus que les femmes enceintes ; ce qui confirmera mon opinion, qui eſt, que dans tous les temps de la vie, & dans tous les cas où l'Affection nerveuſe ſera la

(*a*) Voyez la note de M. Planchon, Médecin à Peruvel en Hainaut, à ce ſujet. *Journal de Médecine*, Février 1766, *pag.* 408.

première cauſe à combattre, les relâchans ſeront les ſeuls remèdes que l'on puiſſe employer avec fruit. Mais quelles ſeront les raiſons que l'on oppoſera à cette pratique? On ſaigne tous les jours une femme groſſe par précaution, on la purge de même. On ne craint pas de revenir à ce dernier remède quelques jours avant l'accouchement. On a le courage, pour ne pas dire la témérité, de lui donner de l'émétique & de s'en glorifier (*a*); & ſi on demandoit quelle eſt l'indication que l'on établit en pareil cas, on ſeroit ſouvent fort embarraſſé. La femme de l'indigent ne ſe fait pas ſaigner, encore moins ſe purge-t-elle? Cette payſanne au teint fleuri, cette Négreſſe toujours active, ne ſe font pas ſaigner non plus; mais au contraire celle-ci accouche & ſe baigne. Celle qui habite un climat tempéré, comme celle qui habite le Nord, ne ſe font pas ſaigner & ne ſe purgent pas; il n'y aura donc que nos femmes des villes, celles qui vivent dans la molleſſe, qui ſeront ſoumiſes aux loix que la médecine leur impoſe. Elles ſe feront ſaigner & purger ſans raiſon & par mode; & s'il faut leur propoſer le bain, elles ſe révolteront: ce préjugé fu-

(*a*) Voyez le Journal de Septembre 1769, *pag.* 237, dans lequel on trouve cette pratique préconiſée.

neste a déja coûté la vie à plusieurs. Il est de mon devoir de l'attaquer, & de l'intérêt des humains de le vaincre. Toute difficile que paroît l'entreprise, elle ne me rebute pas; l'expérience m'autorise, la raison est mon appui.

L'action du bain tiède peut-elle devenir nuisible en pareil cas? La détente de la peau & des muscles ne favorise-t-elle pas le relâchement nécessaire au développement du *fœtus ?* La souplesse du ventre, celle de la matrice & du vagin ne sont-elles pas requises pour faciliter l'accouchement? L'augmentation de la transpiration insensible ne diminue-t-elle pas le volume des humeurs, au profit de cette pléthore naturelle à toutes les femmes grosses? Une détente générale ne favorise-t-elle pas enfin toutes les fonctions du corps? tels sont les effets du bain tiède. Quelles seront donc les objections que l'on fera contre l'emploi de ce remède? Sera-ce le poids de l'eau sur l'habitude du corps? mais ce poids diminue à raison de la tiédeur du bain, & cette objection n'auroit de valeur que pour le bain froid. Craindra-t-on de nuire au *fœtus* contenu dans la matrice? mais ce viscère est exactement fermé; l'eau n'y pénètre pas, & quand elle y pénétreroit, elle ne sauroit être nuisible, puisque l'enfant nage lui-

même dans l'eau, & ne refpire pas. Quelles feront donc les raifons contraires ? En attendant qu'on y réponde, je préfenterai des faits.

Madame la Vicomteffe de S***, âgée de 20 ans, devient groffe les premiers jours de fon mariage, & foutient les incommodités de ce nouvel état fans s'en appercevoir. Elle arrive ainfi jufqu'au fixième mois; elle fouffre pour lors des douleurs aux reins, où il furvient une enflure. On faigne & on purge : l'enflure augmente; elle occupe dans peu les cuiffes & les jambes; on fe croit obligé de faigner une feconde fois; on y revient une troifième, & on purge de nouveau. Les mêmes incommodités fubfiftent jufqu'au huitième mois, auquel temps les douleurs de l'accouchement arrivent, & la malade eft en travail. L'accoucheur qui eft appellé, affure que tout eft dans le meilleur état, & que Madame de S*** accouchera bientôt. Un jour entier s'écoule fans faire des progrès: les douleurs redoublent cependant avec vivacité. On faigne, on y revient le lendemain, & le troifième jour. Le fang que l'on tire eft très-coëneux; on s'alarme & on eft fort embarraffé. Un état auffi cruel demandoit un remède plus efficace : mais quel étoit ce remède ? L'accoucheur répond qu'il faut employer le

bain, mais qu'il ſoumet ſa déciſion à celle des Médecins, parceque, dit-il, on me lapideroit, s'il arrivoit quelque choſe de fâcheux à la malade : on m'appelle, & l'on m'inſtruit que Madame de S*** avoit été ſujette dès ſa plus tendre jeuneſſe à des attaques convulſives pour leſquelles elle avoit fait toute ſorte de remèdes; que dans le couvent où elle avoit paſſé ſa vie juſqu'au moment de ſon mariage, elle avoit été traitée par le Médecin de la maiſon ſous différentes formes ; tantôt avec les anti-ſcorbutiques, tantôt les anti-ſcrophuleux, tantôt avec le mercure; que l'on avoit enfin fini par le cautère. Elle le portoit encore, & on me le montra. Je vis à ce récit une femme deſſéchée & racornie, & je jugeai que la roideur de ſes fibres étoit un obſtacle invincible à ſon accouchement & à la dilatation du col de la matrice : car par le rapport de trois accoucheurs qui ſe ſuccédoient depuis trois jours, toutes les parties étoient dans la plus forte contraction ; & bien loin de ſe dilater après les ſaignées, elles ſe contractoient davantage : il n'y avoit donc plus que le remède propoſé pour mettre fin aux tourmens inouis de cette malheureuſe femme. J'opinai donc pour ce remède, & l'accoucheur me parut ſatisfait. Madame de S *** fut plongée dans le bain tiède, & malgré le volume de ſon

ventre & ſon poids, elle ſurnagea ; ce qui autoriſa ma démarche. Elle reſta huit heures dans le bain pour la première fois, & s'endormit: on y revint le lendemain, les douleurs diſparurent, & il ne fut plus queſtion d'accouchement. La malade continua de ſe baigner juſqu'au terme accompli; & ce terme annoncé par le retour des douleurs, on ne put lui perſuader de ſortir de ſa baignoire. Son état précédent l'avoit ſi fort alarmée, qu'elle crut pouvoir attendre davantage: on la preſſa en vain, elle accoucha dans l'eau ſans pouvoir s'en défendre. La ſcène fut bruyante, on s'en doute bien; néanmoins elle ne fut ſuivie d'aucun accident.

Madame T ***, ſujette à des attaques convulſives qui n'ont point encore cédé au traitement ordinaire, devient groſſe, & dès ce moment elle n'a plus de convulſions. Madame T *** ſe baigne tous les jours, & à la faveur de ce remède, elle eſt déja arrivée au huitième mois de ſa groſſeſſe ſans éprouver d'autres incommodités. Il ſeroit inutile de multiplier les exemples. J'ai déja avancé que les accoucheurs de Paris les connoiſſent parfaitement; mais ces exemples ne nous autoriſent pas à en faire une méthode générale.

Si l'on demande pourquoi les douleurs de l'accouchement ont été ſuſpendues par le

bain,

bain, chez Madame la Vicomteſſe de S***; on répondra que les premières douleurs de l'accouchement provenoient de l'irritation & de la roideur des fibres de la matrice, qui n'avoient pu ſe dilater au-delà, pour donner ainſi la place néceſſaire à l'accroiſſement du fœtus; d'où s'en eſt ſuivi la tenſion, l'agacement, l'irritation & l'inflammation, la mort même de l'enfant & de la mère s'en feroit ſuivie, ſi la femme n'eût pas été promptement ſecourue par le bain tiède.

Si on demande encore pourquoi la groſſeſſe a ſuſpendu les attaques convulſives chez Madame T***, on répondra, 1°. que la pléthore de la matrice a fait d'abord diverſion de celle du cerveau. 2.° Que la dilatation forcée de cet organe pour le développement du fœtus, s'eſt oppoſée entièrement aux contractions ſpaſmodiques. 3.° Que la matrice n'a plus été irritée par le paſſage du flux menſtruel. C'eſt dans une de ces trois cauſes que l'on trouvera l'explication du phénomène.



ÉRUPTIONS CUTANÉES.

Les dartres, la goutte & autres éruptions seront regardées ici comme une évacuation critique. C'est, en effet, une dépuration des humeurs par l'organe de la peau, & cette évacuation exige, 1.° que la force sistaltique des vaisseaux, ou les forces épigastriques, soient assez considérables pour surmonter la résistance des vaisseaux excrétoires de la peau; ou bien que cette résistance diminue à proportion. 2.° Que l'humeur excrétoire soit assez fine pour enfiler ce couloir, & celui-ci assez large pour lui permettre le passage. Telles sont les conditions requises pour l'évacuation dont il s'agit. Il suit delà, que dans le cas de l'Affection nerveuse spasmodique, le couloir de la peau sera toujours trop serré, & cette contraction spasmodique s'opposera par conséquent à l'évacuation critique, ce qui procurera le reflux de cette humeur sur les parties internes, & produira souvent de très-grands maux. Il y a plus; le sang, dépouillé de son véhicule, ne fournira jamais assez de liquide pour tenir cette humeur dartreuse, goutteuse, &c. dans une certaine dissolution.

Les ſels dont la maſſe du ſang abonde deviendront plus groſſiers ; ils ſe rapprocheront & deviendront par-là toujours plus impropres à cette criſe, & cette double cauſe enfantera ſouvent des maux de nerfs, & différentes maladies particulières qui ne ſeront pas ſans danger. C'eſt cette complication qui a fait dire à pluſieurs que les maux de nerfs reconnoiſſoient pluſieurs cauſes ; c'eſt d'après elle que l'on a cru devoir varier les indications & le traitement. Mais j'ai prévenu l'objection depuis long-temps, en diſant que cette humeur quelconque ne ſauroit produire toute ſeule le ſpaſme, & qu'il falloit que la fibre déja tendue répondît à ſon action; ſans quoi il n'y auroit point de ſpaſme, & la preuve en eſt que l'on voit tous les jours les mêmes éruptions, & le même alliage de matières étrangères ſans qu'elles produiſent les mêmes accidens. Ce qui nous prouve que les nerfs ſouffrent ici primitivement, & que la complication humorale eſt ſecondaire.

Sur ce principe, il faut bien ſe garder d'attaquer cette complication avant d'avoir détruit la cauſe primitive, ſans quoi on ne réuſſira jamais à débarraſſer le ſang de cette humeur; on la rendra au contraire plus âcre & plus cauſtique : on fermera les iſſues par leſquelles elle veut s'échapper, & on augmen-

tera les ſymptômes juſqu'à procurer bien d'autres maux. On attaquera donc préalablement l'Affection nerveuſe, on relâchera le tiſſu de la peau, on délayera l'humeur peccante, celle que l'on ſuppoſe faire cette complication; on diſſoudra, par le véhicule le plus approprié, les ſels dont elle eſt formée; on diminuera ainſi ſon épaiſſiſſement & ſon acrimonie, & on la rendra plus propre à enfiler le couloir de la peau, celui que la nature lui a deſtiné: car on doit être prévenu qu'elle ne choiſira jamais une autre voie, ſoit par l'analogie de ſa figure avec celle du calibre des vaiſſeaux par où elle doit paſſer; ſoit par l'impulſion qu'elle reçoit de la part des ſolides, & par ce mouvement intérieur qui la pouſſe du centre à la ſuperficie du corps.

Cette théorie n'eſt point hypothétique; elle eſt le fruit de l'expérience pratique, elle eſt ſans contradiction : elle nous apprend, d'après Baglivi, Boerhave, Hoffman, Freind, Pitcarn, Hecquet & autres, que les ſolides l'emportent ici ſur les humeurs, & que celles-ci, ſoumiſes à leur action, en reçoivent leur mouvement progreſſif.

D'après cet expoſé, je ſuppoſe qu'une humeur dartreuſe ou goutteuſe forme ici une complication, & qu'elle ſoit aſſez évidente pour ne pouvoir la conteſter; faudra-t-il en

pareil cas recourir tout de suite aux vésicatoires & aux cautères ? ou bien faudra-t-il recourir aux cordiaux, aux diaphorétiques & autres incisifs propres à aiguillonner les solides, à augmenter leur ressort ? c'est ainsi que se conduira celui qui ne verra que l'humeur dartreuse ou la goutte : il agacera par conséquent les nerfs, il augmentera l'irritation, & conséquemment la contraction de la peau ; il enflammera le sang & les humeurs, il augmentera encore l'activité de la matière & sa causticité : il irritera par conséquent encore tous les symptômes qu'il auroit voulu vaincre. Il n'attirera jamais la matière au dehors, dût-il employer les vésicatoires les plus actifs, par la raison que ces remèdes n'attireront que des sérosités, le calibre des vaisseaux étant trop resserré pour permettre le passage à des humeurs plus grossières. Ce Médecin se verra alors forcé de revenir sur ses pas ; il sera forcé, dis-je, de calmer les irritations qu'il aura procurées, & sa faute le conduira au vrai, je veux dire à la première cause, à celle qu'il faut détruire avant toutes les autres ; & alors il pourra sans crainte employer les remèdes contraires & les associer à ceux-ci. L'expérience confirmera cette assertion.

Madame l'Abbesse de *** est sujette à des éruptions dartreuses, & plus encore à des

attaques ſpaſmodiques qui précèdent ſouvent l'écoulement périodique, & qui en procurent le reflux. Elle a des maux de nerfs, des tenſions douloureuſes à l'eſtomac & aux entrailles, des dévoiemens, des conſtipations, des douleurs de tête, des dégoûts, & un appétit dévorant; les urines ſont très-claires, elles ſont abondantes; elle a, en outre, un tremblement général, & principalement des mains. Ce qui caractériſe l'affection nerveuſe, ſans pouvoir la méconnoître. Quelle eſt la cauſe de tous ces accidens? on répond que c'eſt l'humeur dartreuſe. En effet, cette humeur ſe montre par bouffées, elle précède l'éruption des règles, ou elle les ſuit de près; elle eſt pour ainſi dire identifiée avec l'affection nerveuſe, & on eſt en droit de juger que, tant que cette humeur reſtera dans le ſang, les maux de nerfs continueront, & qu'il faut abſolument l'attirer au-dehors; dût-il en coûter la vie à Madame l'Abbeſſe: on ſaigne, on purge, on donne les remèdes appropriés ſous différentes formes: on place des véſicatoires, & on ne guérit pas; bien au contraire, les ſymptômes augmentent; ils deviennent même aſſez effrayans pour craindre des inflammations internes. Les Médecins en ſont déconcertés. Madame l'Abbeſſe arrive à Paris, accompagnée de ſon Médecin ordinaire,

homme d'un vrai mérite, à qui j'ai voué depuis le plus ſincère attachement; elle me demande conſeil & ſe confie à mes ſoins. Je reconnois la complication dont il s'agit, je la démontre, le Médecin eſt convaincu : il ne s'agit plus que de changer le traitement pour s'aſſurer de la guériſon. On ſupprime en conſéquence tout remède irritant ; on y ſubſtitue les relâchans, que l'on applique intérieurement & extérieurement, je veux dire, en bains & en boiſſons. La malade, docile, obſerve ce régime pendant ſix mois conſécutifs, & les ſymptômes ſpaſmodiques ceſſent. L'écoulement des règles ſe rétablit, les orages qui le précédoient toujours ſe diſſipent; le temps arrive où il faut penſer à la complication humorale. J'opine pour le cautère ou le *garrou*, lorſque la nature attentive remplit elle-même ſa tâche: une éruption dartreuſe conſidérable ſe fait ſur une jambe, bientôt après ſur l'autre, & la malade eſt ſoulagée. Madame l'Abbeſſe retourne à ſon couvent avec de l'embonpoint, & une nouvelle ſanté; néanmoins l'humeur dartreuſe n'eſt point entièrement évacuée, elle a fait depuis quelques petites irruptions; & pour en prévenir les effets, j'ai conſeillé une ſeconde fois d'ouvrir un cautère, & je crois qu'il ne faut pas différer davantage,

ſans préjudice de quelques remèdes altérans; tels que les bouillons de tortue, ceux d'écreviſſe, de vipère, & autres que l'on pourra ajouter au régime aqueux.

Cette obſervation réaliſe la théorie ci-deſſus établie, & la met à l'abri de toute diſcuſſion : j'ajouterai que la même contraction ſpaſmodique s'oppoſe à l'éruption de la matière goutteuſe, & encore à toutes celles que le ſang peut fournir; car j'ai vu des ſymptômes véroliques reparoître long-temps après la contagion, par le ſeul effet du relâchant, ſans que l'on pût accuſer l'impureté d'un nouveau commerce. Que répondroit en pareil cas celui qui méconnoîtroit ici la contraction de la peau, & l'étranglement des vaiſſeaux capillaires, ou de ceux qui fourniſſent le paſſage à de pareilles éruptions ? Les *ſolidiſtes* trouveront dans ces faits des armes invincibles en faveur de leur opinion, & s'il leur en falloit d'autres, la goutte va leur en fournir.

Madame la Ducheſſe de B*** a eu des légères attaques de goutte, & encore différentes éruptions cutanées, pour leſquelles elle avoit placé du *garrou* ſur un bras. Laſſée des ſoins que ce remède exige, elle l'abandonne, & n'apperçoit aucun changement à ſon état. Un an après elle a des attaques de Vapeurs qui ſe déclarent par un battement à

l'eſtomac ; palpitation, bâillement & autres ſymptômes ; elle en eſt affectée, parcequ'elle ſoupçonne la goutte de produire tous ces accidens. Un Médecin arrive ; aſſure que c'eſt la goutte. Un ſecond Médecin aſſure l'aſſertion du premier. J'arrive le troiſième, & je prétends que ce n'eſt pas la goutte, mais bien une attaque de Vapeurs. La malade ne croit point à mon avis ; au premier retour de l'attaque, la terreur s'empare d'elle, & les vapeurs augmentent. Je ſuis appellé de nouveau pour certifier à la malade que ce n'eſt pas la goutte ; que celle-ci attaque plus vivement les parties qu'elle affecte, & que ſon mal provient d'une autre cauſe. On cherche cette cauſe, & on la trouve dans un uſage immodéré que la malade a fait depuis peu de l'acide du citron, qu'elle ſavoit lui être très-nuiſible : perſuadée enfin qu'elle n'étoit pas auſſi malade qu'elle avoit cru, elle boit de l'eau de veau, & guérit par ce ſeul remède. Néanmoins Madame de *** eſt goutteuſe, elle a ſouvent des clous & des abſcès, ſon ſang eſt chargé d'une matière étrangère qui ne peut point s'aſſimiler ; il y a indication pour l'évacuer. J'ordonne en conſéquence une ſeconde application du *garrou* ; ce remède opère, & en continuant de relâcher l'intérieur par les boiſſons abondantes, la goutte

paroît; & on eſt convaincu alors que la goutte vague reconnoît très-ſouvent le ſpaſme pour cauſe, ſans prétendre aſſurer qu'elle n'en reconnoît pas d'autres; car un épaiſſiſſement conſidérable produit auſſi le même effet, mais dans celle-ci il n'y a point de ſymptômes ſpaſmodiques: en voici la preuve.

Monſieur le Marquis de Saint-H *** eſt tourmenté par une goutte vague qui attaque ſouvent ſes digeſtions & les dérange. Cette goutte ſe porte à la tête & ſucceſſivement ſur toutes les parties du corps ſans rougeur, & avec très-peu d'enflure, excepté ſur une joue où elle a pris ſon cours: cette goutte paroît froide; j'y oppoſe en conſéquence les bouillons de vipère. Le malade en fait uſage pendant un an, & ſa ſanté ſe rétablit parfaitement, car depuis un an il n'a eu qu'une ſeule attaque de goutte: dans celle-ci l'enflûre de la joue a été plus conſidérable & avec rougeur; des petites douleurs qui paroiſſent en même temps ſur un pied, me déterminent à faire appliquer les ſang-ſues d'après le conſeil de M. Paulmier (*a*). Ce remède opère avec ſuccès, l'enflûre de la joue diſparoît dans la nuit, & le paroxiſme ceſſe.

(*a*) Voyez le Traité de la Goutte par M. Paulmier.

M. le Comte de R *** eſt ſujet à des attaques de goutte de ce même caractère ; il eſt gros & gras ; ſon tempérament eſt décidément très-humide, néanmoins il ſe traite lui-même avec de l'orgeat. Cette boiſſon ſuſpend l'éruption, la tête & la poitrine en ſont menacées. Appellé auprès de lui, je le guéris avec du vin d'Eſpagne.

Voilà donc des preuves ſans réplique de l'obſtacle qu'oppoſe le genre nerveux aux éruptions cutanées, comme aux autres évacuations : il ſeroit très-inutile de les multiplier ; je ſerois trop prolixe, & je dérangerois l'ordre de ce recueil. Je viens auſſi d'en fournir en faveur d'une cauſe oppoſée, & l'effet des remèdes contraires a encore confirmé mon opinion. J'ajouterai que la diſtance de ces deux cauſes eſt quelquefois très-grande ; mais auſſi eſt-elle ſouvent très-rapprochée, & dans ce cas le Médecin peut arriver aux deux extrêmes ſans s'en appercevoir, & alors s'il n'eſt pas attentif à ſonder le terrein ſur lequel il marche, il s'égare. Le Praticien judicieux eſt ce pilote habile à la conduite duquel le navire eſt confié ; il doit connoître les écueils pour ſavoir les éviter, & le plus grand de tous eſt ſans contredit de paſſer aux extrêmes. C'eſt ici où l'on peut dire avec Horace, *Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines, quos*

ultra, citraque nequit conſiſtere rectum.

Si après avoir relâché les ſolides dans le cas de l'affection dartreuſe dont il s'agit, ou autres de cette eſpèce, j'abandonne le traitement; je remédie à une cauſe, mais je laiſſe la ſeconde. Il faut donc à celle-ci ſes remèdes particuliers, qui ſont les ſudorifiques, les inciſifs, les épiſpaſtiques, les fondans, dans le nombre deſquels le mercure mérite la préférence, en l'employant avec le ménagement qu'une telle complication exige. Si après avoir fortifié, tendu & échauffé dans le cas contraire, on abandonne encore le traitement, la nature ſeule ne ſuffira pas à l'évacuation; il faut la ſeconder par les remèdes évacuans. Telle a été la pratique des plus grands maîtres de l'art, c'eſt celle de Thémiſon; pourquoi l'a-t-on délaiſſée & rejettée? Pourquoi ces ſyſtêmes ridicules forgés dans les laboratoires de nos Chymiſtes ont prévalu ſur celui-ci? Pourquoi me faire un crime de renouveller les préceptes de nos maîtres, & d'ajouter à ce qu'ils nous ont enſeigné, ce que ma propre expérience m'a appris? Pourquoi enfin ne me ſeroit-il pas permis de me ranger dans la claſſe des Médecins méthodiques? Hélas! quand eſt-ce que l'on verra les Médecins ſe prêter la main mutuellement, & marcher d'un pas égal à la recherche du vrai? Quand eſt-ce que la

médecine cessera d'être deshonorée par les sarcasmes des esprits jaloux, & quand la verrons-nous délivrée de cette fureur de systême qui l'expose journellement aux plus funestes révolutions?

Nos pères avoient formé ce projet; le *strictum* & le *laxum* de Themison en est la preuve. L'idée de ranger toutes les maladies sous ces deux classes ne m'a point paru imaginaire. Pénétré au contraire de cette vérité, j'ai voulu suivre ce plan & le développer. Mes peines & mes recherches n'ont pas été infructueuses, puisqu'elles m'ont conduit, malgré les contradictions, au terme de la première partie de ce projet. Mes observations, en effet, prouvent que Themison a eu raison dans sa première proposition. Le *strictum* vient d'être prouvé & démontré: il ne me reste plus qu'à travailler sur l'autre. La liaison de ces deux parties est si grande, qu'il seroit difficile d'échouer à la seconde; mais j'attendrai un temps plus favorable pour cette nouvelle entreprise; celui du repos après lequel je soupire: dès ce moment, à l'abri des vicissitudes, ou pour mieux dire des désagrémens que notre profession entraîne, je ramasserai mes faits; je raisonnerai d'après eux, je les lierai, je les concilierai, & peut-être y trouverai-je les mêmes preuves en faveur du relâ-

chement, ce qui fera la ſeconde eſpèce de maladies nerveuſes. Je ne m'aviſerai pas de donner à ce ſecond ouvrage le titre de maladies des nerfs, mais bien celui des maladies qui dépendent du relâchement des ſolides ; & de cette manière j'éviterai la confuſion & le déſordre.



RARÉFACTION DE L'AIR.

J'ai déja fourni les preuves de cette raréfaction aërienne en traitant de la leucophlegmatie, & là j'ai prouvé que l'enflûre étoit le fruit de cette raréfaction. J'ai avancé ensuite que cet effet de l'air raréfié outre mesure, l'emportoit en pareil cas sur la roideur des solides, & que ceux-ci ne pouvant résister aux efforts de cet air, se relâchoient, & laissoient ainsi des intervalles entre eux, par lesquels l'air s'échappoit dans le tissu cellulaire, se répandoit ainsi dans tout le corps, & le parcouroit à son gré. Mais il arrive souvent que les solides trop roides & trop tendus résistent aux efforts de cette raréfaction, & alors les molécules du sang se trouvent gênées, les frotemens augmentent, & la chaleur devient extrême. Les vaisseaux sont alors dans une tension demesurée. Le sang, toujours plus pressé dans les capillaires, s'y engorge; delà s'ensuivent les douleurs considérables, des tiraillemens & des nouvelles crispations; le cerveau est surchargé, le cours des esprits ani-

maux gêné, intercepté; le délire furvient: le corps enfin s'enflamme & se consume; l'ardeur brûlante de la peau, & plus encore des parties internes, & la fièvre nous l'annoncent, l'incendie est général. L'inflammation auroit lieu sans doute en pareil cas, si les vaisseaux lymphatiques, comprimés par la pléthore, & par l'oblitération de leur calibre, pouvoient donner l'entrée aux globules rouges du sang: tel est l'état où se trouve souvent un vaporeux; celui qui a la fibre tendue, roide & racornie. Celui enfin qui a été irrité outre mesure, soit par des excès dans son régime, soit par ceux du traitement qu'on a employé pour le guérir.

Dans cet état on court à la saignée, aux remèdes rafraîchissans, à ceux qui peuvent condenser cette raréfaction aërienne, la limonade, le sirop de vinaigre, de groseille, de limon, l'esprit de vitriol, &c. remplissent d'abord nos vues, & avec ces seuls secours on peut éteindre le feu, sans cependant se procurer la détente de la fibre. Le bain froid produit aussi le même effet: il absorbe cet excès de chaleur, on ne peut en douter, puisque l'on voit tiédir l'eau par le seul effet du contact immédiat de l'eau sur l'habitude du corps. Telles sont les armes que j'oppose à cette cause; mais ces armes ne sont-elles pas contradictoires aux premières indications?

L'eau

L'eau froide n'eſt-elle pas tonique ? comment concilier ce remède avec le racorniſſement ? telle eſt l'objection que l'on me fait, à laquelle on ajoute le reproche d'avoir donné ce remède pour relâchant, ce qui feroit l'abſurdité la plus complette.

L'objection eſt en forme, mais le reproche ne l'eſt pas ; car j'ai dit & répété dans toutes les éditions de mon Traité des Vapeurs, que le bain froid étoit tonique, & que je ne l'employois ici qu'en qualité de condenſant, au préjudice de la fibre. Mais j'ai ajouté qu'après avoir agi momentanément comme tonique, il agiſſoit bientôt comme relâchant ; puiſque l'eau du bain, le lavement froid, & la fomentation froide tiédiſſoient bien vîte à la faveur de la chaleur du corps ; & pour fournir la preuve de cette aſſertion, je la répéterai ici telle qu'elle ſe trouve dans toutes les éditions du Traité des Vapeurs, à l'article *Suppreſſion des urines & des ſelles*, & encore dans la réponſe de M. Brun au premier anonyme & ailleurs ; ce qui n'empêchera pas, ſans doute, que mes adverſaires n'y reviennent, car cette objection leur plaît infiniment.

« Pour expliquer l'action du bain dans les cas ci-deſſus rapportés, nous rappellerons ſes effets, qui ſont de détendre, d'aſſouplir,

d'humecter les solides desséchés & racornis ; de condenser les liqueurs trop raréfiées, d'en dissoudre les sels, d'en corriger l'acrimonie qui y domine, en leur restituant le véhicule dont elles sont dépourvues. C'est ainsi qu'il opère & qu'il guérit les maladies auxquelles il est approprié, dès qu'il est diamétralement opposé aux différentes causes qui les produisent. Ce remède, employé de cette manière, c'est-à-dire tiède, *ou agréablement froid*, sera sans contredit le plus grand humectant connu, non-seulement pour le relâchement & pour le ramollissement des tégumens qu'il procure, mais encore par la quantité de véhicule aqueux qu'il fournit à la masse du sang.

La force avec laquelle l'eau s'insinue dans les pores est immense ; les Physiciens n'en connoissent pas encore les limites. Les particules de ce fluide pénètrent dans les pores des tegumens, dans leur tissu le plus serré, jusques dans les glandes. Elles écartent les fibres les unes des autres avec la même force qu'elles fendent les rochers. Le tissu des parties abreuvées, cédant en tout sens, se ramollit, au lieu de se fendre : l'eau pénètre ainsi dans les vaisseaux & les membranes, & passe à travers tous les obstacles. L'eau attaque par cette voie le vice des solides & des fluides, jusques dans les

derniers recoins, où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation, lorſqu'il y a des obſtructions.

C'eſt ainſi que la ſéchereſſe extrême des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puiſſant ſpécifique. Les vaiſſeaux capillaires, dont le calibre eſt tellement retréci, que la circulation y eſt interceptée, devenus ſouples, céderont aiſément à l'impulſion des fluides qui y abordent; les ſécretions, auparavant ſupprimées par l'obſtruction, ou pour mieux dire, par l'oblitération des canaux, ſe rétabliront en même temps; & les fluides, que la denſité, l'épaiſſiſſement, la ſéchereſſe & l'acrimonie, rendent impropres à circuler, reprenant leur véhicule, contribueront à leur tour au rétabliſſement général de la machine.

Tant de merveilleux effets ſeront dûs à l'action puiſſante du bain tiède, & quelquefois encore à celle du bain froid; & ce ſera par le dégré de chaleur & de raréfaction interne que nous meſurerons le dégré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y oppoſons. On conçoit aiſément que dans le cas où la raréfaction des liqueurs eſt extrême, & le racorniſſement des nerfs eſt porté à ſon plus haut dégré, on ne pourra parvenir à la détente de la fibre, ſans qu'au préalable la raréfaction des liqueurs ne ſoit tout-à-fait appaiſée, ce

que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Auſſi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau du bain par ſon contact immédiat ſur l'habitude du corps ; & nous ſerons alors forcés de renouveller cette froidure de l'eau pour abſorber cet excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du ſang & des autres humeurs.

On voit par les raiſons contraires combien ſeroit ici nuiſible le bain chaud, puiſque par ſon action le ſang ſe raréfie, la tranſpiration augmente, la graiſſe ſe liquefie & tranſpire par la peau dont les pores ſont alors très-dilatés; le ſang devient toujours plus alkaleſcent, & ſon tiſſu ſe déſunit; auſſi le reconnoiſſons-nous comme très-nuiſible & entièrement oppoſé à nos vües, &c. » *Traité des Vapeurs*, 1er *vol. pag.* 174.

Et ailleurs M. Brun ajoute : « Suivons notre cenſeur, écoutons ſes leçons de Phyſique dans leſquelles il nous apprend que le bain froid condenſe, & que le bain chaud raréfie. Liſons enſuite le Traité de M. Pomme, nous verrons qu'il nous dit avant lui que le bain froid condenſoit, & que le chaud raréfioit; il nous enſeigne en même temps qu'il ne faut employer le premier que dans le cas de l'extrême raréfaction des liqueurs, que l'on

distinguera par la chaleur de l'eau, après l'immersion du corps dans le bain froid, ce qui s'opérera sans doute par la communication de la chaleur interne du corps avec la froidure de l'eau extérieurement. Ce sera dans le cas d'une moindre raréfaction qu'il faudra employer le bain tiède, qu'il regarde avec raison comme le plus puissant remède pour relâcher les fibres & pour détremper la masse des liqueurs, ce que M. Pomme nous prouve par les Observations dont il a enrichi son ouvrage, &c. » *Ibidem*, *pag.* 493.

J'ai encore ajouté dans la réponse au Journaliste de Trévoux, & dans l'explication physique de l'action du bain chez Madame de Cligny, « que si la froidure de l'eau a toujours été tempérée par la chaleur du corps, c'est à la température de l'eau qu'il faut attribuer l'effet dont il s'agit, parceque personne n'ignore que le froid tend les fibres, bien loin de les relâcher, & que par conséquent il deviendroit contraire s'il agissoit ici en cette qualité, &c. » *Ibidem*, *pag.* 481.

Il est donc prouvé que j'ai donné le bain tiède, celui que les Physiciens ont marqué au dégré 26 du thermomètre de M. de Reaumur, (que j'appelle *agréablement froid*, parceque plusieurs malades dont la fibre sera plus ou moins sensible & irritable, le trouve-

font tel à ce dégré) pour le remède le plus approprié à la roideur que j'attaque, & pour le plus grand humectant connu. Il est prouvé aussi que j'ai donné le bain froid, celui qui est marqué au quinzième dégré, comme celui qui est au vingtième, pour un tonique puissant, qui contrarie la fibre tendue, mais qui en même temps condense puissamment les liqueurs raréfiées, & produit les effets annoncés.

Comment donc après cela m'accusera-t-on d'avoir commis une pareille faute ? Mes plus sévères antagonistes, tels que MM. Roux, le Camus, Rostain, Marteau & autres, ont tous insisté sur cet article avec un air de triomphe qui en a peut-être imposé aux esprits prévenus : ils ont voulu par-là intimider les ames foibles, & détourner ainsi le public de mes préceptes. Prenez garde, ont-ils dit, on vous baignera à l'eau froide & à la glace, on vous traitera comme l'on traite les fous; & en réveillant ainsi la crainte & la pudeur, ils ont cru mettre une barrière invincible entre le bien que j'ai voulu faire, & le mal que j'avois à réparer. Mais ce public a vu bientôt que l'imputation étoit dénuée de preuves; il a vu qu'on se baignoit dans l'eau tiède, & que l'on guérissoit : il a vu dans le même temps un établissement de bains publics se former sous

les auſpices de ma méthode ; tout l'a ſéduit : les déclamations de mes antagoniſtes n'ont ſervi qu'à fortifier ſa confiance. Tel a été le fruit des autres imputations calomnieuſes avec leſquelles on a voulu me déchirer. La vérité a ſurmonté tous ces obſtacles ; tout de même que ce fleuve impétueux auquel on oppoſe des réſiſtances ; elle a franchi les bords, & la terre en a été arroſée. Cette expreſſion n'eſt point hyperbolique ; car je vois avec une ſatisfaction qui me tient lieu de récompenſe, que l'eſpèce humaine dégénérée, & entièrement conſumée depuis la découverte du nouveau monde, ſe reproduit à la faveur du bain & de l'eau. Je vois encore que le Royaume ci-devant empeſté des découvertes que nos Chymiſtes ont tant vantées, reprend ſa première vigueur. La métamorphoſe eſt accomplie : mes adverſaires en rougiſſent : pour moi qui avois prévu que leurs clameurs me ſeroient très-utiles, je les remercie bien ſincérement, car ils m'ont ſervi à mon gré. Je ne craindrai donc pas d'étaler les merveilles du bain froid, après avoir publié celles du bain tiède ; mais les cas où j'emploie ce remède ſont ſi rares que je me trouve en ce moment au dépourvu, Madame de Lacoré étant la ſeule de mes malades à Paris qui en ait fait uſage. J'emprunterai donc ceux

que les Médecins ont bien voulu me fournir.

M. Renard, Médecin à la Fère, raconte dans un des Journaux de Médecine (*a*), « que Madame le Bœuf, femme d'un Avocat très-érudit de cette ville, alloit périr (en Janvier 1768,) par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans une alcove, où elle s'étoit couchée & endormie depuis environ une heure, sans le secours d'un air froid & de la glace. Tout-à-coup le mari est éveillé par le bruit que fait un chat dans la même alcove, qu'on pouvoit comparer alors à une machine pneumatique. Il saute en bas du lit dans le dessein de chasser cet animal importun; mais il le trouve étendu roide sur le carreau. Il le croit mort, & le jette dans la rivière par une fenêtre du premier étage. Il vola ensuite au lit de sa chère épouse. Quel triste spectacle! il la trouve sans connoissance, tous les membres en convulsion, respirant à peine; un moment plus tard elle étoit suffoquée. Les *sphincters* s'étoient déja relâchés chez elle. L'inconsolable mari, qui crut avoir déja perdu la moitié de lui-même, fait appeller ses meilleurs voisins, ôte le foyer ardent, cause de tant de malheurs, & accourt lui-même chez moi. En

(*a*) Octobre 1769, *pag.* 353.

chemin, il s'apperçoit qu'il eſt auſſi malade: il á des éblouiſſemens; ſes jambes chancèlent... que va-t-il devenir? L'amour & le grand froid lui donnent du courage & des forces. Il arrive, & je cours avec lui ſecourir ſa tendre moitié. Les fenêtres étoient reſtées ouvertes depuis qu'on s'étoit débarraſſé du chat. Je fais ouvrir encore tous les rideaux de l'alcove & du lit, & je trouve la malade à-peu-près dans l'état décrit ci-deſſus. Elle faiſoit des efforts ſinguliers pour reſpirer; la bouche étoit torſe, ſans parole, & les yeux qui étoient rarement ouverts ne fixoient rien, & ne voyoient rien. En un mot, tous les organes des ſens étoient ſans ſentiment & ſans action. J'attribuai tous ces accidens au défaut ou au peu d'élaſticité de l'air extérieur, & à la trop grande raréfaction de l'air intérieur ou contenu; & comme je ſavois qu'il n'y a rien de plus propre pour condenſer & diminuer le volume d'air raréfié, & rétablir l'équilibre entre les ſolides & les fluides qu'un corps froid, je fais apporter auſſi-tôt de la glace, j'en introduis dans la bouche de la malade à pluſieurs repriſes. Au troiſième morceau elle ouvre les yeux, fixe les objets, & nous reconnoît tous. Son mari étoit abſent; elle le demande, il arrive, elle l'embraſſe tendrement, & lui dit les choſes les plus raiſonnables pour le conſoler. On lui applique un

paquet de glace pulvérisée sur le front (*a*); elle paroît avoir recouvré toute sa présence d'esprit: elle présida elle-même à sa toilette, se fait changer de lit, & s'endort. A son réveil elle croit avoir fait un songe: cependant elle se plaint de maux de tête, de lassitude, de foiblesse & de douleurs de reins. Tout cela auroit pu inquiéter chez un autre malade; mais Madame le Bœuf étoit grosse d'environ trois mois; je lui conseillai pendant quelques semaines un grand repos, un régime convenable, & quelques autres secours. Elle a fait une couche heureuse: les suites ne l'ont pas été de même; mais elle se porte bien aujourd'hui.

Le chat qu'on avoit cru jetter dans la rivière fut reçu par la glace. Le choc fut rude; peut-être cela contribua-t-il, autant que le grand air, & l'impression de la glace, à le rappeller à la vie. Quoi qu'il en soit, il revint à la maison quelques heures après, & si bien

---

(*a*) Un habile Chirurgien de Laon, (M. Nachet,) qui nous a vu M. La Brusse & moi, employer en 1766, avec le plus grand succès, l'eau froide & la glace dans les différentes maladies convulsives de Madame Rillard, (*voyez le Journal de Médecine*, *Octobre* 1767,) a fait imprimer depuis dans le même Journal, au mois de Mai 1767, deux Observations sur des accidens de même espèce, où il a employé fort heureusement, & de concert avec M. Gagnière son confrère, l'eau à la glace en topique.

portant qu'on avoit peine à croire qu'il eût été malade. Tout cela prouve que le grand air, l'eau froide, la glace, &c. ſont ſouvent indiqués, & peuvent opérer des eſpèces de miracles ».

Je n'ai rapporté ici l'obſervation de M. Renard, que pour montrer les effets de la raréfaction de l'air intérieur par quelle cauſe qu'elle ſoit produite, & pour prouver que l'eau froide & la glace réuſſiſſent dans tous les cas de cette raréfaction. Je vais rapporter ceux où cette raréfaction agit de concert avec la roideur de la fibre. M. Dupont, Médecin à Tartas, raconte dans le Journal de Médecine du mois de février 1770, « que le nommé Dupouy, de la paroiſſe de Villenave, à trois lieues de Tartas, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, avoit depuis ſa tendre jeuneſſe la rate gonflée, dure, & dans certain temps ſon volume étoit deux ou trois fois plus conſidérable qu'il ne doit l'être naturellement. Vers la fin d'octobre dernier, ſon Chirurgien lui fit prendre l'émétique en lavage, pour je ne ſais quelle indiſpoſition. Le 2 novembre il prit, à titre de précaution, une potion purgative qui opéra à merveille. Le malade ſe leva dans l'après-dîner, & ſatiſfait de ſon état, il ſe tint juſqu'au ſoir auprès du feu.... Cet homme pendant la nuit perdit

ſubitement la connoiſſance, le ſentiment, la vue, & fut attaqué de convulſions ſi violentes que cinq ou ſix perſonnes pouvoient à peine le contenir dans le lit. On appella M. Dupont pour ſecourir ce miſérable : rendu chez lui vers les neuf heures du matin, il fut témoin du plus triſte ſpectacle. Les agitations les plus fortes & les convulſions de toutes les parties du corps les plus vives l'empêchèrent, pendant quelque temps, de prononcer ſur le caractère de la maladie. La reſpiration étoit forte, fréquente & embarraſſée, le mouvement du cœur violent & ſans ordre, le viſage rouge & enflammé, les yeux étincelans, égarés & incertains. De cet état il tomba dans un accès d'épilepſie qui dura quatre ou cinq minutes. À peine l'attaque d'épilepſie eut-elle diſparu, que les convulſions générales ſe reproduiſirent ; elles durèrent trois quarts d'heure, & furent ſuivies de nouveaux accès épileptiques. Cette alternative eut lieu pendant vingt-quatre heures, enſorte que le malade eut au moins quarante aſſauts d'épilepſie dans la journée.

M. Dupont avoue qu'il fut auſſi effrayé des cruels accidens dont il étoit le ſpectateur, qu'incertain ſur le parti qu'il devoit prendre pour les combattre. Rien ne s'offroit à ſes recherches & à ſon eſprit pour fixer avec

quelque fondement la véritable cauſe de la maladie. Jamais Dupouy n'avoit éprouvé de pareils accidens. Le purgatif pris la veille ne lui paroiſſoit pas avoir pu produire un ſi grand déſordre, & le moyen de penſer que la rate gonflée fût le principe d'une ſcène auſſi funeſte ! au milieu de ces perplexités, il ſe détermina à faire ouvrir la ſaphène ; ce remède n'opérant rien, on y revint une ſeconde fois. Après cette ſeconde opération , les accidens ſubſiſtant toujours dans le même dégré , il ſe détermina à faire appliquer ſur la tête du malade une groſſe ſerviette pliée en quatre doubles, & trempée dans l'eau froide; ce topique fut renouvellé tous les quarts d'heure; les convulſions diminuèrent & ceſsèrent enfin pendant la nuit, &c.

N'eſt-il pas évident, *ajoute M. Dupont*, que le ſuccès de cette cure dépend de l'eau froide, & ſon heureuſe application ne donne-t-elle pas une nouvelle force au ſyſtême de M. Pomme. Toutefois il fut , dit-il, déterminé à faire uſage de ce ſecours , enhardi par les brillans ſuccès qu'il avoit eus dans des cas à-peu-près ſemblables , inſérés dans les Journaux de Médecine , & ailleurs ».

M. Perreymond le fils, Médecin à Barjemont en Provence, raconte encore, dans le même Journal, « que la Demoiſelle Tournel,

âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament bilieux, & naturellement porté à la colère, s'exposa témérairement au soleil. Elle se plaignit quelques heures après d'un mal de tête assez vif, & d'une douleur circulaire autour du diaphragme, qui hâta son retour & l'obligea de se coucher. Le lendemain 13 mars 1769, la fièvre se développa, la douleur de tête augmenta, & il parut une toux convulsive. Le 14 & le 15 tous les symptômes s'aigrirent; la respiration devint laborieuse, la douleur augmenta, & le délire survint: on fit une saignée copieuse qui ne produisit aucun soulagement. Le 16 la malade poussa des cris affreux. Elle passa rapidement de la fureur au ris sardonique; sa respiration étoit fréquente, ses yeux étinceloient, l'œil gauche étoit larmoyant, ses mains tremblantes, on auroit dit qu'elle démêloit entre ses doigts des flocons de laine; enfin un babil effréné & sans ordre portoit par reprises l'horreur & le trouble dans le cœur des assistans. Dans cet état M. Perreymond ne connut que le bain froid, la malade y fut plongée, on lui donna de l'eau d'orge nitrée pour boisson; on continua ces remèdes le 17 & le 18, & tous les symptômes disparurent».

M. Reymond, Médecin de Marseille, cite dans son excellente Dissertation sur le bain,

l'obſervation ſuivante. « Une perſonne d'une bonne conſtitution, d'un tempérament ardent, & dans la fleur de l'âge, eſt attaquée dans le cœur de l'été d'une fièvre ardente. La chaleur fébrile eſt brûlante; la ſurface du corps eſt aride, le ſang ſe deſsèche, ſe diſſout, s'alkaliſe, les vaiſſeaux ſont irrités & tendus, les nerfs ſont agacés, le genre muſculaire entre en convulſion; le fébricitant, ſaiſi d'un délire furieux, fait tous ſes efforts pour ſortir d'un lit où il brûle, trompe enfin la vigilance de ſes gardes, s'enfuit de ſa chaude priſon, va ſe plonger dans l'eau froide, éteint ainſi l'ardeur fébrile, condenſe & épaiſſit le ſang, en enveloppe par-là & émouſſe l'âcreté ſeptique; l'action des ſolides rentre dans ſes juſtes bornes; le mouvement du ſang eſt ralenti, le calme ſurvient, & le malade ſort guéri de la rivière, au grand étonnement du Médecin, qui avoit déja prononcé à la mort: tant le ſentiment naturel, ajoute M. Reymond, eſt au-deſſus de la ſcience ».

Je ſortirai un inſtant de mon plan, pour ajouter aux obſervations des Médecins vivans, celles des Médecins qui nous ont précédés; & je dirai encore, d'après les citations de l'illuſtre Médecin de Marſeille, que *Villis* a guéri une ſervante qui dans la fièvre étoit tombée dans un délire furieux, en la faiſant

porter dans une rivière, où elle nagea d'elle-même l'eſpace d'un quart-d'heure, & d'où elle fut retirée ſaine & tranquille. *Linneus* rapporte encore un exemple frappant des merveilles du bain froid. Il dit, d'après un autre Auteur, que la peſte emporta tous les habitans d'un village du nord, excepté deux perſonnes, un amant & ſa maîtreſſe. L'amant ayant été ſaiſi de cette cruelle maladie, ſa maîtreſſe le lava dans l'eau froide, & le guérit heureuſement ; celui-ci rendit le même ſervice, par le même traitement, à ſa maîtreſſe. Il eſt hors de doute que ce fut une ardeur brûlante, & une raréfaction extraordinaire qui obligea ces perſonnes à avoir recours à cet extrême remède; & on doit conclure de-là que le bain froid eſt un remède de tous les pays, quand on rencontre une pareille cauſe. On a opéré, en effet, les mêmes cures en Perſe, en France & en Angleterre. Faudroit-il s'appuyer ſur l'autorité de notre premier maître. Je dirai qu'Hyppocrate connoiſſoit ſi bien les effets de ce tonique, & il étoit ſi convaincu de ſon efficacité dans certain cas, qu'il n'a pas manqué de faire un aphoriſme de ce genre de curation ». *Une grande effuſion d'eau froide*, dit-il, *ſur les articles qui ſouffrent des douleurs avec enflure, mais ſans ulcère, & ſur les parties qui ſont en convulſion, ſoulage,*

soulage, diminue le mal, & emporte même la douleur. (Aph. 25. sect. 5.) Cet oracle avoit pourtant observé ailleurs, *que le froid est ennemi des nerfs.* (Aph. 18. sect. 5.) & s'il recommandoit l'effusion d'eau froide sur le corps dans cette occasion, c'est qu'il savoit très-bien qu'il avoit la raréfaction à combattre. S'il décrit ailleurs les différentes espèces d'affections hystériques, il recommande de laver le corps avec beaucoup d'eau chaude, (*Lib. de natur. mulieb. & lib.* 11. *de morb. mal.*) & il ajoute que si ce mal résiste, il faut laver beaucoup avec de l'eau froide; mais le mal ne résistoit à Hyppocrate en pareil cas, que parceque l'eau tiède n'avoit pu détruire la raréfaction aërienne, il falloit bien alors recourir au bain froid. Celse emploie le même remède dans les mêmes maladies, & dans l'épilepsie hystérique. Je citerois en vain toute l'antiquité, je ne ferois que répéter ceux qui m'ont précédé. Je préfere de renvoyer mon lecteur à la savante dissertation de M. Raymond sur l'action du bain, que je viens de citer, & à celle de M. Maret, Médecin à Dijon. Je me hâte de finir par l'observation de M. Planchon, Médecin à Tournai, insérée dans le *Journal de Médecine*, mois de février 1769, *pag.* 127, dans laquelle je trouve tout ce qui est analogue à mon sujet; & encore la citation

d'un auteur que j'aime & que j'honore, (Tiſſot) par laquelle je terminerai mes réflexions.

« La fièvre, dont Boerhaave a ſcrupuleuſement recueilli toutes les cauſes, & qu'il a préciſément décrites dans ſes aphoriſmes, eſt, de toutes les maladies, la plus commune (*a*). La ſinoque ſimple, dont les cauſes ſont les mêmes que celles de l'éphémère, *cauſæ ſigna, medela eadem*, dit ce renovateur de la Médecine (*b*), attaque plus ſouvent, comme on ſait, les perſonnes d'un bon tempérament (*c*), où l'abondance d'un bon ſang eſt manifeſte; ſur-tout à cet âge où la nature a achevé ſon ouvrage, où les organes ſont parvenus à leur dernier accroiſſement: alors la pléthore miſe en mouvement par des exercices violens, par des boiſſons ſpiritueuſes, par des paſſions de l'ame, la chaleur exceſſive du climat ou de l'athmoſphère, qui raréfie la maſſe des humeurs, conſtitue cette eſpèce de fièvre, que la nature guérit ſouvent par une hémorrhagie critique, le quatrième jour, ou une ſueur bienfaiſante le ſeptième, ſi on ne la trouble point dans l'œuvre de la coction. Enfin la

(*a*) Boerhaave, *aph.* 558.
(*b*) Ibidem, *aph.* 729.
(*c*) Ibidem, *aph.* 728.

ſeule raréfaction du ſang dans un ſujet non pléthorique, en établiſſant ce qu'on appelle une fauſſe pléthore, produit quelquefois une ſinoque ſimple, qui eſt accompagnée des mêmes ſymptômes que ceux d'une ſurabondance décidée des liquides agités par la fièvre. Telle eſt l'obſervation que nous ont tranſmiſe nos ancêtres, & que nous vérifions tous les jours. Tel eſt le langage des Médecins que la raiſon & l'expérience accompagnent.

Dans ces circonſtances, toujours miniſtres de la nature, établis pour la guider pas à pas, & marcher ſur ſes traces, nous l'aidons dans ſes mouvemens critiques, & nous n'employons que des moyens curatifs, que l'art nous aſſure être les ſeuls propres à rétablir le calme dans l'économie animale; nous diminuons la plénitude par les ſaignées répétées (*a*) qui maîtriſent en quelque ſorte la fougue de la circulation, & nous tempérons par les rafraîchiſſans, les nitreux, les aceſcens, les acides même prudemment ménagés. Mais dans le cas d'une raréfaction du ſang qui donne lieu à une fièvre extrêmement aiguë, où l'on ne ſaigne que pour diminuer la fièvre, ou réprimer la fougue du ſang, pourquoi ne

(*a*) *Maxime verò ſectionibus & refrigerantibus eget.* Idem. *aph.* 729.

met-on point en uſage les bains froids, que l'auteur des abus de la ſaignée dit être autant négligés que l'uſage de l'air frais (*a*) ?

On lit pourtant dans les livres de quelques bons Obſervateurs, que ces bains ont guéri, comme par enchantement, des fièvres qui ne devoient leurs cauſes qu'aux humeurs extrêmement raréfiées. M. Floyer, cité pluſieurs fois dans les abus de la ſaignée (*b*), en rapporte des exemples frappans, par leſquels on voit que le ſeul inſtinct a pouſſé des malades en délire à ſe précipiter, l'un dans une fontaine, l'autre dans la Tamiſe, quelques-uns dans un abreuvoir, & dans des réſervoirs d'eau froide, où ils ont recouvert la raiſon, & favoriſé leur guériſon. *Villis* parle d'une femme robuſte attaquée d'une fièvre aiguë avec délire furieux, que ni deux amples ſaignées, ni les lavemens, &c. n'avoient pu ſoulager, & que miſe dans les bains de la rivière pendant un quart-d'heure, elle recouvrit le bon ſens. M. Pomme, dans ſon Traité des Vapeurs, cite un exemple de cette eſpèce (*c*). Je vis en 1760, un cas qui a du rapport à ceux-ci, ce fut pendant l'été de cette année, qui nous fit

(*a*) Voyez les Abus de la ſaignée, *pag.* 81. *ſect.* 53.
(*b*) Ibidem, *pag.* 89. *ſect.* 57.
(*c*) Traité des Vapeurs, 2. vol. *pag.* 156.

ſentir des chaleurs aſſez vives, qu'appellé à Basècles, village à une lieue de Peruvelz, pour quelques malades, j'eus occaſion de voir un jeune homme Flamand chez un maître d'école : il étoit âgé d'environ dix-huit ans, vigoureux, d'un tempérament fort & ſanguin; il avoit une fièvre ſinoque ſimple, qu'il s'étoit procurée en s'échauffant trop. Malgré quelques amples ſaignées du bras, des doux laxatifs, des lavemens, des boiſſons rafraîchiſſantes & nitreuſes, il étoit tombé dans un délire furieux; la fièvre étoit violente, & entre le ſixième & le ſeptième jour, dans un moment où il n'étoit aſſujetti par perſonne, il ſe lève, prend un coûteau, & pourſuit ſon maître dans le jardin. Ce maître effrayé, & craignant d'être égorgé par ce furieux, fuit, & le malade à ſa ſuite. Cependant le maître rappelle ſa raiſon, & s'étonnant lui-même de ſa fuite, revient vivement ſur ſes pas, menace le furieux Flamand, qui devient tout-à-coup craintif & puſillanime, & prend la fuite à ſon tour. Il voit un puits qui ſe trouvoit dans le jardin, il le franchit, & s'y précipite pour ſe mettre à l'abri des coups dont il eſt menacé. A peine y eſt-il tombé, que le froid de l'eau reſſerrant par ſon contact toute l'habitude du corps, & réprimant les fluides trop raréfiés, le rappelle à lui-même;

il crie au ſecours, on le retire bientôt de ce bain froid, où il avoit recouvré le bon ſens: de-là on le tranſporte dans ſon lit, où il ſua bientôt copieuſement. J'arrivai un quart-d'heure après; je le vis bien tranquille, & je reconnus une ſueur vraiement ſalutaire, qui dura toute la nuit, & termina la fièvre.

Il eſt vraiſemblable, (ajoute M. Planchon,) que cette fièvre dépendoit autant de la raréfaction du ſang que d'une pléthore ſanguine, puiſque les ſaignées qui ſuffiſent ſouvent pour diminuer la plénitude, n'avoient point ſuffi; que l'immerſion dans un puits a tellement réprimé la fougue du ſang raréfié, que la nature a pu alors, étant à l'aiſe, expulſer l'humeur morbifique. Diſons à cette occaſion, que le délire de ce malade le ſervit mieux que tous les moyens employés juſqu'ici. Diſons que l'inſtinct, ou plutôt le hazard le conduiſit à ce remède, dont l'action prompte & efficace eſt oppoſée à la cauſe évidente de la maladie. On ſait, en effet, que toutes les fièvres qui ſont l'effet de l'extrême raréfaction du ſang, comme on l'obſerve dans les ſaiſons & les climats fort chauds, trouvent un vrai ſecours dans le bain d'eau froide, qu'il opère promptement, & ſans ruiner les forces (*a*); au

(*a*) Voyez les Abus de la ſaignée, *pag.* 185.

contraire, ce remède resserre & fortifie les vaisseaux, en quelque sorte affoiblis & forcés au-delà de leur ton, par la raréfaction des humeurs qu'il réprime efficacement, & rétablit l'équilibre de la circulation ; si on l'emploie dans des circonstances propres, & qu'il n'y ait aucun soupçon d'impuretés dans les premières voies & dans les humeurs (*a*). Je dois avouer que si cet événement imprévu ne l'eût point poussé à se jetter dans un puits, je n'eusse point hasardé de le plonger dans un bain froid. L'heureuse issue démontre cependant qu'il étoit indiqué ; mais employer des moyens peu accrédités dans la pratique, des moyens sur-tout qui, aux yeux du vulgaire, paroissent plutôt devoir accélérer la perte du malade, que son rétablissement ; c'est soulever contre soi le public ignorant, toujours prêt à blâmer le Médecin, s'il arrive que malgré l'indication justement remplie, le malade succombe à ses maux.

Quelque assurance que le Médecin ait de la vraie raréfaction du sang dans une fièvre aiguë, il faut qu'il soit accrédité, qu'il soit au-dessus des vains propos & de la censure, pour faire ce qu'on appelle un coup de maître dans

(*a*) Ibidem, *pag.* 87. Il faut encore qu'il n'y ait aucune marque de pléthore & d'inflammation des viscères.

ces circonſtances, & qu'il pratique ſans témérité, parcequ'il eſt perſuadé que l'âge, le tempérament, l'état de l'athmoſphère, le climat & le genre d'exercice, &c. qui ont précédé cette fièvre, ont tellement dilaté les liqueurs animales, que ſans l'action des bains froids, il eſt ſouvent impoſſible de rendre à l'air intérieur moins d'élaſticité, & que le feu de la fièvre, allumé par ces cauſes, raréfie encore plus. Il faut ici ſavoir ſaiſir le moment propre, & diſtinguer ſi la véhémence de la fièvre doit toute ſon intenſité à la ſeule raréfaction, comme a fait autrefois M. Deidier, Profeſſeur de l'Univerſité de Montpellier (*a*), ſans quoi le bain froid pourroit être auſſi dangereux que le Cydnus faillit à l'être pour Alexandre le Grand.

C'eſt donc un point eſſentiel dans la pratique de pouvoir juger, ſi dans ces fièvres aiguës, preſque ardentes, la raréfaction des humeurs tient la principale place. *Judicium difficile & occaſio præceps*. Deux avis qui ſont preſque inſéparables, puiſque ſi, par un défaut de connoiſſance, on néglige d'employer ce moyen curatif, la maladie fait des progrès: à la raréfaction du ſang augmentée par la fièvre, il ſuccède des engorgemens inflam-

(*a*) Ibidem, *pag.* 87.

matoires & la gangrène : on ne doit donc pas tant craindre les bains d'eau froide dans ces ſortes de fièvres, dès que nous reconnoiſſons que l'expenſion ſeule des liquides y donne lieu, de même que les linges trempés dans l'eau froide appliqués ſur la tête, ſur le front, ſur le bas-ventre météoriſé, comme a fait M. Tiſſot (*a*), d'après le conſeil d'Hyppocrate, dans une fiévre bilieuſe : *Cum ardor tenuerit lintea frigida, intentâ quâ præcipuè parte ardere dixerit, admoveto.* Hipp. *de internis affect. cap.* xlij. »

Doutera-t-on que dans tous les cas ci-deſſus rapportés en faveur du bain froid, il n'y eût roideur dans les ſolides, en même temps qu'il y avoit cette extrême raréfaction des liqueurs & de l'air ? Doutera-t-on qu'Hyppocrate n'a prononcé que l'eau froide étoit contraire aux maux de nerfs, que parcequ'il regardoit ce remède comme un puiſſant tonique ; ce qui nous prouve encore qu'il reconnoiſſoit la tenſion des ſolides pour cauſe, & non le relâchement ? Doutera-t-on que lorſqu'il a été obligé d'employer le bain froid dans le traitement de ces maladies, il n'a eu d'autre objet que la condenſation de l'air intérieur, & qu'il avoit penſé avant moi que la raréfaction do-

(*a*) Tiſſot, *De febre lauſanenſi*, pag. 84.

minoit réellement alors ſur la tenſion de la fibre? On ne doutera pas non plus que mon illuſtre ami n'ait reconnu cette raréfaction aërienne (*a*), qu'il n'ait reconnu en même temps la roideur des ſolides (*b*), & qu'il n'adopte enfin mon traitement, puiſqu'il vient de ranger dans la claſſe des anti-ſpaſmodiques les bains, le petit lait, le lait & les aqueux (*c*). Hyppocrate connoiſſoit donc la pratique que je propoſe? Les Médecins de ſon temps n'en connoiſſoient pas d'autre. Ceux qui ſont venus après, enivrés de leur ſcience, abandonnèrent les préceptes du maître; leur erreur a germé, & s'eſt perpétuée juſqu'à nous. Il étoit temps de mettre un frein aux égaremens qu'enfanta l'eſprit de ſyſtême, & de rendre à la médecine ſon premier luſtre, en la rappellant à ſa première ſimplicité. Ce fut l'objet de mon travail, c'eſt celui qui ranime aujourd'hui mon zèle & mon courage. Que le motif ſoit louable, on n'en diſconviendra pas: c'en eſt aſſez pour moi. Que ſera-ce ſi j'enviſage le bonheur de mes ſemblables!

(*a*) Tiſſot, *ibidem*, *pag.* 84.
(*b*) *Idem.* Eſſais ſur les maladies des gens du monde, *pag.* 190.
(*c*) *Idem.* Traité de l'Epilepſie, *pag.* 257.



CONCLUSIONS.

Il eſt prouvé & démontré par les expériences ci-deſſus rapportées, 1.° que la tenſion des nerfs eſt la ſeule cauſe à combattre dans les Affections Vaporeuſes; & que le relâchement, que l'on voudroit admettre, n'a point lieu.

2.° Il eſt prouvé auſſi & démontré que les remèdes anti-ſpaſmodiques, tels que le caſtor, le muſc, le camphre, l'*aſſa fœtida*, l'*æther*, & autres de cette eſpèce, ſont ici des véritables poiſons auxquels on attribue fauſſement le nom d'anti-ſpaſmodiques, puiſqu'ils produiſent des effets oppoſés à l'indication curative, qui eſt de détendre les nerfs dans tous les temps de la maladie.

3.° Il eſt encore prouvé & démontré que les relâchans & les humectans ſont les ſeuls remèdes favorables pour cette maladie, lorſqu'elle n'eſt point compliquée avec tout autre, & qu'elle eſt le produit du ſpaſme proprement dit, ſans matière quelconque, & autres vices adjoints.

4.° Il eſt enfin prouvé & démontré que l'eau froide & l'eau tiède réuſſiſſent également

dans ces ſortes de cas, & qu'il faut par conſéquent les employer comme anti-ſpaſmodiques, puiſqu'ils ſont les ſeuls qui en méritent le nom; mais ce ſera avec les conditions que le Médecin ſera en état de diſtinguer celui des deux à qui il faudra donner la préférence; ce qu'il connoîtra facilement par les ſymptômes qui accompagnent l'Affection hyſtérique; leſquels ſymptômes décideront quelle ſera la première cauſe à combattre, ou la tenſion des nerfs, ou la raréfaction des liqueurs & de l'air. Dans le premier cas, on employera les relâchans tièdes: dans le ſecond, les relâchans froids ſeront les préférés; & pour ne pas donner matière à de nouvelles contradictions, je répéterai que ceux-ci agiront en condenſant l'air intérieur trop raréfié; & quoique dans le moment ils agiſſent au préjudice de la fibre, ils deviendront néanmoins ſpécifiques & radicaux.

5.° Les mêmes expériences nous enſeignent que cette tenſion des fibres eſt quelquefois excitée par une matière quelconque, laquelle fait ici une complication humorale qui demande d'autres ſecours que les ſeuls relâchans. Le quinquina a paru réuſſir; les autres remèdes de la pharmacie peuvent auſſi en partager la gloire: mais comme la complication de cette matière fébrile ou autre, ſera toujours

ſoumiſe à la tenſion ſpaſmodique des nerfs, on s'occupera à dompter celle-ci par les relâchans, avant de recourir aux remèdes contraires ; ceux-ci même ne ſeront jamais employés ſeuls ; & par ce double accord, on guérira ſûrement toutes les maladies dépendantes de cette cauſe.

FIN.



POST-SCRIPTUM.

Dans le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier, M. Laugier, & ſon Editeur, viennent encore de m'apoſtropher à leur manière ; ils ont eu même la hardieſſe (*a*) d'y comprendre Madame Pecauld, pour avoir publié elle-même les obligations qu'elle croyoit m'avoir au ſujet de ſa guériſon. Cette Dame, juſtement ſurpriſe d'être l'objet de la critique d'un Journaliſte partial, s'eſt empreſſée de confirmer la vérité de ce qu'elle avoit dit, & après avoir envoyé ſa réponſe au Journal Encyclopédique, elle a exigé que j'en fiſſe part ici au Public. Pour moi qui ai promis de garder à l'avenir le plus profond ſilence avec des adverſaires mépriſables ; & que d'ailleurs la réponſe que je ferois ſe trouve à toutes les pages de ce volume, je tiens ma parole en y renvoyant le lecteur.

(*a*) *Audax omnia perpeti gens humana*
Ruit per vetitum nefas. . . . . Horace, ode II.



RÉPONSE de Madame Pecauld à M. Roux, Auteur du Journal de Médecine, pour ce qui la concerne dans un Mémoire ſur les Affections Vaporeuſes, inſéré dans le Journal de Juillet 1771, page 32.

« Je viens de lire, Monſieur, le long Mémoire de M. Laugier, ou pour mieux dire le vôtre, dans lequel il eſt queſtion de moi, & cet article exige une réponſe.... Vous m'accuſez, Monſieur, de m'être contredite dans les deux rapports que l'on vous a adreſſés, & vous concluez, delà que *ma cure eſt un roman mal ourdi, & que le fait eſt apocryphe*.... Telle eſt l'apoſtrophe que vous ne craignez pas de me faire publiquement. A quoi je répondrai, que ſi les deux rapports ne ſe ſont pas trouvés conformes, c'eſt qu'ils ont été faits par deux perſonnes différentes, peu verſées l'une & l'autre en pareille matière. Le premier eſt de M. l'abbé de Reſie, mon frère, le ſecond eſt de moi; & voila, Monſieur, la raiſon de la différence des deux rapports, dont vous voudriez profiter pour anéantir un fait qui vous choque, mais qui n'honore pas moins la médecine, & plus encore celui qui en eſt l'auteur.

Cela ne ſeroit point arrivé, ſi vous vous

étiez prêté d'abord à ma demande, & que je n'eusse pas été dans le cas de m'adresser à qui de droit, pour vous forcer (*a*) à publier ma relation. En vain voudriez-vous rendre M. Pomme responsable de cette faute; je déclare publiquement qu'il n'y entre pour rien. Je ne dirai pas de même de ma guérison; elle lui appartient toute entière, & j'aime bien que vous me procuriez une nouvelle occasion de la publier. Oui, Monsieur, je suis guérie de mes convulsions & de ma paralysie. Je brave enfin le mal, &, qui plus est, les ennemis de mon libérateur. Voilà ma profession de foi; je la répéterai toutes les fois que vous paroîtrez vouloir la contredire. Je suis, &c. »

A Arbois le 6 Juillet 1771.

RESIE PECAULD.

(*a*) Voyez le Journal de Médecine, Février, 1771, *p.* 141.



TABLE

TABLE

DES TITRES.

OBSERVATIONS.

VAPEURS HYSTÉRIQUES
ET HYPOCONDRIAQUES.

COMPLICATIONS.

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 33, *ligne* 11, qu'ils on; *lisez*, qu'ils ont.
Pag. 38, *lig.* 11, elexirs; *lisez*, elixirs.
Pag. 49, *note*, *lig.* 9, porté; *lisez*, portées.
Pag. 53, *lig.* 20, étaye; *lisez*, étayez.
Pag. 56, *lig.* 13, appliquées; *lisez*, appliquée.
Pag. 74, *lig.* 16, contractée; *lisez*, contracté.
Pag. 77, *lig.* 17, hémogènes; *lisez*, homogènes.
Pag. 90, *lig.* 8, la rétablir; *lisez*, les rétablir.
Pag. 99, *lig.* 15, à celles-ci; *lisez*, à celle ci.
Pag. 128, *lig.* 1, hypotimie; *lisez*, lypothimie.
Pag. 129, *lig.* 17, étoient; *lisez*, étoit.
Pag. 131, *lig.* 11, rendu; *lisez*, rendus.
Pag. 133, *lig.* 20, anthielmentiques, *lisez*, anthelmentiques.
Pag. 139, *lig.* 24, ces deux; *lisez*, ses deux.
Pag. 148, *lig.* 3, leur propriété; *lisez*; leurs propriétés.
Pag. 151. *lig.* 2, *note*, ces reproches; *lisez*, ce reproche.
Pag. 177, *lig.* 16, pratiquée; *lisez*, pratique.
Pag. 182, *lig.* 11, calcaleuse; *lisez*, calculeuse.
Pag. 227, *lig.* 6, relâchemens; *lisez*, relâchement.
Pag. 243, *lig.* 23, elexir; *lisez*, elixir.
Pag. 269, *lig.* 28, cultivée; *lisez*, cultivé.
Pag. 280, *lig.* 27, continué; *lisez*, continués.
Ibidem, *lig.* 28, recommencé; *lisez*, recommencés.
Pag. 286, *lig.* 3, 1758; *lisez*, 1 68.
Pag. 289, *lig.* 13, demeura; *lisez*, demeurât.
Pag. 300, *lig.* 22, composé de; *lisez*, composé avec.
Pag. 307, *lig.* 20, j'y trouve; *lisez*, j'y trouvai.
Pag. 309, *lig.* 7, annoncé; *lisez*, annoncés.
Pag. 319, *lig.* 11, l'un; *lisez*. l'une.
Pag. 322, *lig.* 17, fermentations; *lisez*, fomentations.
Pag. 328, *lig.* 2, abdominiale; *lisez*, abdominale.
Pag. 330. *lig.* 16, essuyé; *lisez*, essuyés.
Pag. 338, *lig.* 1, porté; *lisez*, porte.
Pag. 345, *lig.* 21, pas dégré; *lisez*, par dégré.
Pag. 396, *lig.* 20, ont prévalu; *lisez*, ont-ils prévalu.
Page 425, note, *De febra lausanensi*; lisez, *De febre lausanensi*.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Nouveau Recueil des Pièces publiées pour l'Instruction du procès que le traitement des Vapeurs a fait naître parmi les Médecins, dans lequel on trouve la réponse à toutes les objections qu'on a faites contre la Méthode humectante, & des nouvelles Observations, &c. &c. par M. Pomme, Docteur en Médecine, &c.* Les premières pièces qui entrent dans la composition de ce Recueil ont été déja mises sous les yeux du Public, & nous n'avons dans les Observations qu'elles précèdent, rien trouvé qui puisse en faire défendre l'impression, & qui n'annonce la constance de l'Auteur dans le projet qu'il a formé de développer & d'accréditer sa théorie, en l'étayant d'une multitude de faits. A Paris le 2 Mai 1771.

Signé BOURGELAT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur POMME, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *un nouveau Recueil de Pièces publiées pour l'instruction du Procès que le Traitement des Vapeurs a fait naître, &c. de sa composition*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume,

pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier, & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre per-

mission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le quinzième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-onze, & de notre Regne le cinquante-sixième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 727. fol. 511. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenses, art. XLI. à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Réglement. A Paris ce 23 Juillet 1771.

Signé, J. HERISSANT, Syndic.

